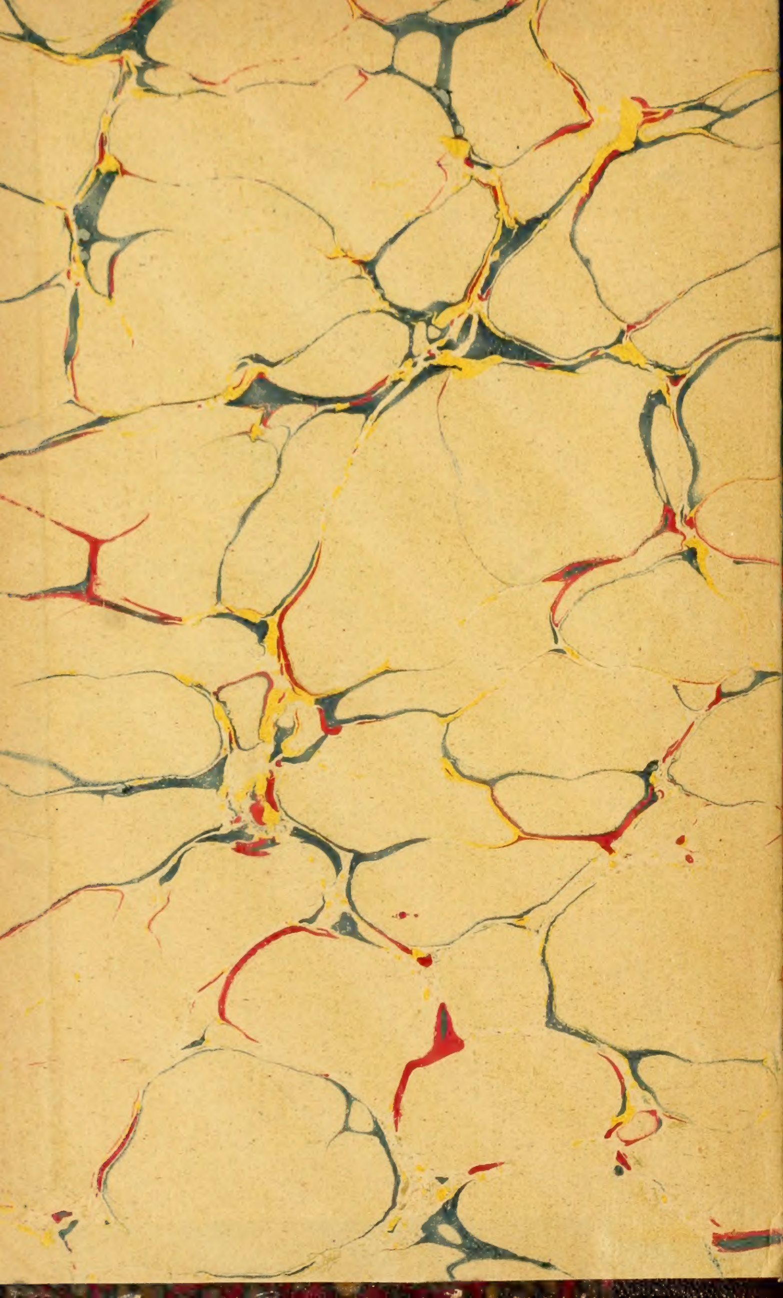






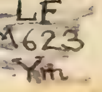
# JULES MICHELET

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

---

**Bibliographie de l'Histoire de France.** Un volume in-8° broché . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 9 fr.




GABRIEL MONOD

Membre de l'Institut.

# JULES MICHELET

## ÉTUDES

SUR

## SA VIE ET SES ŒUVRES

AVEC DES FRAGMENTS INÉDITS

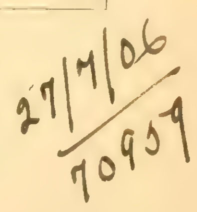
MICHELET ET L'ITALIE — MICHELET DE 1839 À 1842

VOYAGE EN ALLEMAGNE, 1842

LE PÈRE DE JULES MICHELET — YVES-JEAN LAZARE MICHELET

VOYAGE EN BELGIQUE, 1849

MICHELET ET GEORGE SAND




PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1905

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

ÉDOUARD MONOD

MORT AU HAVRE, LE 19 MAI 1887, A L'AGE DE 88 ANS

ET

A LA MÉMOIRE DE MON FILS

BERNARD MONOD

MORT A HYÈRES, LE 6 JANVIER 1905, A L'AGE DE 25 ANS

*Ce livre est dédié.*

# JULES MICHELET

## INTRODUCTION

### LES ŒUVRES POSTHUMES DE M. ET Mme J. MICHELET

Pendant les vingt-cinq années de son veuvage, Mme Jules Michelet a vécu absorbée dans le culte de la mémoire de son mari, et uniquement occupée de la publication de ses œuvres posthumes. Elle avait entre les mains plusieurs cartonniers pleins de manuscrits accumulés, pendant toute une vie de travail acharné, par un homme qui non seulement avait soigneusement conservé et classé toutes les notes prises en vue de ses ouvrages, mais qui de plus avait toujours inscrit jour par jour tous les incidents de son existence. Impressions de voyages, événements de sa vie intime, sentiments, idées, projets, visites faites et rendues, lettres écrites et reçues, détails de santé, Michelet avait le besoin de ne rien laisser perdre de ce qu'il avait fait, vu, pensé, éprouvé. Il se vantait, dans son journal, d'avoir osé parler de lui-même et de sa vie conjugale avec une sincérité qui dépassait de beaucoup celle de Rousseau, et il aurait voulu donner au monde l'exemple de cette sincérité, si le monde avait été assez pur pour la comprendre.

Bien que Michelet eût à plusieurs reprises, en parti-

culier en 1852 et en 1863, procédé à de larges destructions de manuscrits, il laissait encore à sa veuve d'énormes dossiers : manuscrits de ses ouvrages, ébauches et projets de livres, notes de ses cours du Collège de France, journaux de voyages, journal intime, analyses de livres, correspondances, tout ce qu'il appelait « son âme de papier ». Il autorisait Mme Michelet à faire de ces dossiers l'usage qu'elle voudrait. Il la considérait comme une collaboratrice qui s'était tellement identifiée avec lui qu'elle était devenue comme un autre lui-même. « Elle est plus moi que moi-même », écrivait-il dans son journal, et nous avons des preuves significatives de cette pénétration des deux esprits. Mme Michelet avait été pour son mari beaucoup plus qu'une conseillère et une inspiratrice dans la composition de ses livres d'histoire naturelle : l'*Oiseau*, l'*Insecte*, la *Mer* et la *Montagne*. Elle avait été la collaboratrice la plus active. Non seulement elle recueillait les matériaux, mais elle écrivait des chapitres entiers, que Michelet reprenait, corrigeait, sur lesquels il jetait, comme elle disait, « sa poudre d'or », mais dont il laissait bien des pages intactes. Il serait difficile aujourd'hui de distinguer dans ces œuvres la part de chacun des deux auteurs. Quand, après la mort de Michelet, son gendre contesta à Mme Michelet ses droits de collaboratrice, le tribunal, après avoir eu les manuscrits sous les yeux, dut reconnaître que sa part était au moins égale à celle de son mari. Si l'on compare le journal de voyage en Belgique, écrit par Mme Michelet en 1844, avec les *Mémoires d'une enfant* parus en 1866, ou avec les *Chats*, cette œuvre si émue, si spirituelle et si originale, préparée par elle avec amour pendant dix ans et dont les parties

achevées viennent seulement d'être éditées par moi[1], on verra avec quelle merveilleuse souplesse elle s'était assimilé la manière de penser et de sentir de Michelet, la couleur et les formes de son imagination, le mouvement et le rythme de son style. Son mari et elle s'amusaient et jouissaient de cette sorte de transmutation de leurs esprits. Quand Mme Michelet voulut raconter, pour faire suite aux *Mémoires d'une enfant*, l'histoire de sa jeunesse jusqu'à son mariage, ce fut Michelet qui se mit à écrire le récit du voyage de Mlle Athénaïs Mialaret en Allemagne et de ses premières impressions à Vienne. Mme Michelet, de son côté, écrivait des souvenirs personnels de son mari antérieurs à leur mariage. Des détails de style permettent d'affirmer que nous n'avons pas sous les yeux des dictées faites par l'un des époux, mais bien une substitution volontaire de l'une des deux personnalités à l'autre. Même en 1871, relevant à peine d'une grave maladie, lorsque sa femme composait le livre intitulé *Nature* pour un éditeur d'Édimbourg, Michelet ne se contenta pas de corriger çà et là ses brouillons, il écrivit un chapitre entier sur les *Maremmes toscanes*, qui est un chef-d'œuvre.

Michelet mort, Mme Michelet s'oublia elle-même, oublia les livres qu'elle avait commencés, ses chers *Chats* que nous venons de ramener au jour, ses souvenirs d'adolescence et de jeunesse, dont nous ferons plus tard connaître quelques fragments exquis, pour se consacrer entièrement à l'œuvre de son mari et chercher dans ses papiers inédits ce qui pouvait servir

[1] *Les Chats*, avec une introduction et des notes de Gabriel Monod, et des lettres inédites de J. Michelet, Michel Amari, Mariette, Ch. Darwin, G. Pouchet. Paris, Flammarion, 1905.

à compléter cette œuvre et à faire connaître la vie, la personne et l'âme de Michelet. Elle voulut faire pénétrer dans les écoles la pensée du maître, et, obligée de reconnaître que le *Précis d'histoire moderne* ne répondait plus aux nécessités actuelles de l'enseignement, elle eut l'idée de tirer de l'*Histoire de France* et de l'*Histoire de la Révolution* trois volumes abrégés, et de composer avec le tableau de la France qui sert d'introduction au second tome de l'*Histoire de France* et avec des extraits inédits des journaux de voyages, un volume intitulé : *Notre France*. Quelle que soit l'habileté extraordinaire avec laquelle Mme Michelet a accompli ce travail, l'entreprise n'eut pas le succès qu'elle attendait. Il ne pouvait en être autrement. On n'abrège pas Michelet, et Michelet a lui-même avoué plus d'une fois qu'il n'était pas doué pour créer ces livres de vulgarisation et d'éducation populaires qu'il avait cependant souvent réclamés et tenté d'écrire.

En même temps, Mme Michelet publiait une série d'œuvres inédites : les *Soldats de la Révolution*, le *Banquet* (ou *Un hiver en Italie*), *Ma jeunesse*, *Mon journal*, *Rome*, *Sur les chemins de l'Europe*, enfin la *Correspondance inédite* et le *Journal de Michelet* de 1848 et 1849, pendant la période de leurs fiançailles. Elle avait l'intention de publier encore un volume d'autobiographie sur la période de 1822 à 1838, un autre sur la période du Collège de France, un autre peut-être encore sur les années du second mariage et une partie des journaux de voyage. Elle avait déjà extrait des journaux de voyage en France la valeur de tout un volume sur l'*Architecture religieuse en France au moyen âge*.

On s'est souvent demandé dans quelle mesure

Mme Michelet s'était cru permis de collaborer à ces œuvres posthumes de son mari. Des critiques impertinents ont même insinué que la part de Michelet y était si faible que Mme Michelet en était non seulement la collaboratrice, mais l'auteur. Je crois utile, au point de vue de l'histoire littéraire, comme dans l'intérêt de la mémoire de M. et Mme Michelet, de dire exactement la vérité sur cette question.

Oui, Mme Michelet se croyait les droits les plus étendus sur l'héritage littéraire de son mari. Elle avait vécu avec lui dans une telle intimité ; elle avait tellement travaillé avec lui et pour lui, s'était tellement pénétrée de son esprit ; elle lui avait si constamment servi de secrétaire, si souvent écrit, dans ses longues soirées solitaires, ce qu'elle lui avait entendu raconter le jour, qu'elle se croyait autorisée (et ne l'était-elle pas dans une certaine mesure ?) à donner comme du vrai Michelet le Michelet recueilli, conservé, transmué par elle. Il lui a légué tous ses papiers, lui avait donné sur eux des droits absolus. Il lui avait permis d'en faire l'usage qu'elle jugerait bon. Elle usa de ces droits. Et voici dans quelle mesure.

Les *Soldats de la Révolution* avaient été préparés dès 1850-1851. Ils avaient été entièrement écrits par Michelet, y compris le dernier chapitre sur Mameli. Mme Michelet n'a été ici qu'un éditeur scrupuleux.

Le *Banquet* avait été composé pendant le séjour que M. et Mme Michelet firent en Italie dans l'hiver de 1853-1854, à Nervi, à Turin et aux bains d'Acqui. C'est une transformation et une mise en œuvre du journal de voyage. L'ouvrage avait été très avancé, mais non absolument terminé. Mme Michelet l'a achevé en se servant des notes du journal. Sa part de collaboration

dans ce beau livre a été faible, car nous voyons par le journal de Michelet qu'il travailla constamment au *Banquet* pendant trois mois, que plusieurs chapitres furent écrits à deux ou trois reprises, par exemple : Fourvières, le juge de Nervi, Virgile. Nous ne pouvons fixer exactement quelles parties avaient pu rester inachevées, car le manuscrit de Michelet n'a été que partiellement conservé; mais, quand on sait avec quelle rapidité travaillait Michelet, on doit regarder le *Banquet* comme son œuvre à peu près exclusive.

*Ma jeunesse* est au contraire en grande partie l'œuvre de Mme Michelet, et d'ailleurs elle a dit très sincèrement dans la préface que son travail a été « un travail de fourmi, ramassant grain à grain, je veux dire page à page, phrase à phrase, ligne à ligne, les éléments qui pourraient servir à constituer des Mémoires », — qu'elle a fait, « avec des documents épars, une œuvre homogène ». Mme Michelet a composé *Ma jeunesse* avec un fragment d'autobiographie, écrit par Michelet en 1821-1822, qui s'étend jusqu'à 1815, et qu'elle a presque intégralement reproduit ; avec la préface du *Peuple* ; avec les correspondances des personnes de la famille de Michelet et avec les souvenirs de ses conversations. Elle a écrit ainsi un livre admirable, d'un intérêt et d'un charme extrêmes. S'il n'est pas tout entier de Michelet, Michelet du moins y est tout entier.

*Mon Journal* ne contient presque rien de Mme Michelet. J'ai vu le manuscrit, avant qu'il ne fût livré à l'imprimeur. Il était de la main de Michelet — sauf quelques corrections insignifiantes et quelques raccords. Mme Michelet avait cru devoir supprimer tout ce qu'elle estimait être des répétitions. Malheureusement le manuscrit n'a pas été conservé.

*Rome* a été par contre, d'un bout à l'autre, composé par Mme Michelet. Les lettres que Michelet avait écrites à son élève, la duchesse de Parme, et qui étaient son journal de voyage, n'existent probablement plus. Mme Michelet n'a pu en obtenir communication et vraisemblablement elles ont été perdues lors de la révolution de Juillet. Mme Michelet n'a eu à sa disposition pour écrire *Rome* qu'un tout petit carnet de voyage sur lequel Michelet inscrivait, d'une écriture microscopique et avec une concision extrême, mais pourtant pittoresque, ce qu'il avait fait et vu, quelques lettres à sa famille, et des notes d'un cours de 1840 qu'elle a prises pour des notes de voyage[1]. Nous ne saurions assurément approuver la hardiesse qu'a eue Mme Michelet d'écrire sous le nom de Michelet un livre où ne se trouve pour ainsi dire pas une page de lui, bien qu'elle avoue, ou à peu près, dans sa préface, de quelle manière elle a procédé.

Mais cela dit, on ne peut qu'admirer l'habileté avec laquelle elle a accompli sa tâche. J'ai comparé mot à mot, page à page, le carnet de voyage et le livre ; pas une fois elle n'a trahi la pensée de Michelet, pas une fois elle n'y a ajouté. Rien de plus curieux que de mettre en regard les deux pages écrites par Mme Michelet sur Piranesi et les ruines de Rome, avec la page de notes incohérentes qui lui a servi à les écrire. C'est une merveille d'intelligence et de divination.

Le volume *Sur les Chemins de l'Europe* reproduit avec une exactitude suffisante des journaux de voyage de 1834, 1837, 1840, 1843. Mme Michelet y a parfois

[1] Mme Michelet a cru et écrit que Michelet était retourné à Rome en 1840. C'est une erreur. Michelet n'alla à Rome qu'une seule fois, en 1830.

fondu ensemble des morceaux provenant de deux voyages différents; elle a mêlé quelques lettres au texte des journaux; elle a fait des suppressions et mal lu quelques passages, mais somme toute, le livre reproduit bien le texte de Michelet et n'y ajoute rien.

On doit en dire autant du quarantième volume des *Œuvres complètes* qui contient l'histoire des fiançailles de M. et de Mme Michelet, les lettres des fiancés, des fragments de journal — bien qu'une critique un peu sévère pût y relever certaines altérations volontaires, mais somme toute insignifiantes, du texte original.

Mme Michelet fut enlevée le jour de Pâques 1899, par une pneumonie, sans avoir même ébauché le plan des nouveaux volumes autobiographiques de Michelet qu'elle avait projetés. Par une sorte de pressentiment de sa fin prochaine, elle avait tenu, au mois de mars, à m'entretenir et à entretenir M. Bémont, qui l'avait aidée, après la mort de son mari, à classer les notes d'histoire et la correspondance, de ses intentions relatives à ses papiers. Elle avait ensuite répété les mêmes instructions pendant sa maladie à son frère et unique héritier, M. H. Mialaret-Becknell. Elle ordonna de détruire toutes les ébauches et notes de Michelet relatives aux ouvrages publiés de son vivant, de remettre au musée Carnavalet, avec le portrait de Michelet par Couture, les manuscrits existants des ouvrages publiés par lui. Quant au reste, elle m'avait demandé de décider l'usage qui pourrait en être fait, et après en avoir tiré pour la biographie de Michelet les documents essentiels, de remettre les manuscrits à un dépôt public, mais avec la clause de ne pas livrer à la publicité le Journal intime. M. H. Mialaret et son héritier actuel, M. Marc Mialaret, ont bien voulu

me constituer le gardien de ces précieux documents, et me charger d'en publier ce qui me paraîtrait le plus utile à faire connaître.

Voici de quoi se composent actuellement les papiers de Michelet :

1° Quarante-trois liasses de journaux : journal intime et journaux de voyage ;

2° Quatre liasses de papiers divers réunis par Mme Michelet pour servir à la biographie de son mari ;

3° Douze liasses de notes réunies en vue du cours du Collège de France ;

4° Quatorze liasses de notes sur l'histoire de France du xve et du xvie siècles et sur l'histoire de la Révolution ;

5° Quatre liasses de notes sur l'histoire religieuse ;

6° Trois liasses de notes d'histoire naturelle ;

7° Neuf liasses de notes diverses sur la littérature, l'enseignement, les femmes, etc., parmi lesquelles se trouvent une série très précieuse de notes sur sa méthode et son enseignement, des notes sur l'amour, et l'ébauche d'un roman de mœurs du xviiie siècle, *Sylvine* ;

8° Enfin une volumineuse correspondance ; des lettres de Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, Béranger, Montalembert, etc., etc.

Le travail de classement et d'inventaire auquel j'ai dû me livrer a été long et difficile, et la nature des papiers que j'avais entre les mains ne m'a pas permis d'entreprendre une mise en œuvre complète et méthodique. Je ne pouvais songer ni à publier le journal, ni à écrire une biographie suivie de Michelet. J'ai commencé par mettre en lumière quelques points de la vie de Michelet qui m'ont paru ignorés du public, et particulièrement importants : sa vie intime de 1839 à 1842, au moment de la mort de sa première femme et de son amitié avec Mme Dumesnil ; le rôle joué dans sa vie par son père ; les premiers mois de son second mariage ; la

naissance et la mort de son fils Yves-Jean-Lazare; ses relations avec l'Italie et avec l'Allemagne[1]; sa correspondance avec G. Sand.

Mon intention est de reprendre plus tard certains points également peu connus de sa biographie, son premier mariage et ses rapports avec son fils Charles, de faire l'histoire de son enseignement, surtout au Collège de France, et enfin de donner une idée aussi exacte que possible de ce que fut sa vie intime de 1849 à 1874 et de l'influence qu'elle exerça sur ses œuvres. Il règne sur ce sujet les idées les plus inexactes, et c'est un devoir pour moi de les rectifier. D'ailleurs, quand un artiste a été doué d'une sensibilité aussi exaltée que Michelet, la connaissance de sa vie est d'une importance capitale pour l'intelligence de son œuvre, et chez Michelet l'homme est au moins aussi intéressant que le savant et l'écrivain.

[1] J'ai publié un article sur Michelet et l'Allemagne, en allemand dans la *Deutsche Revue* de 1904, et en français dans la *Revue Germanique* de mars 1905.



# CHAPITRE PREMIER

## MICHELET ET L'ITALIE[1]

Les destinées de la France et de l'Italie se trouvent, à travers toute l'histoire, plus indissolublement unies que celles d'aucune autre nation. A travers tout le moyen âge les deux pays ont constamment agi et réagi l'un sur l'autre. Leur religion, leur politique, leurs arts, leur littérature, leur commerce ont été constamment associés. La Renaissance italienne a exercé sur la Renaissance française une influence décisive, de même que du XVIII^e^ siècle français et de la Révolution française est sortie l'Italie moderne. Le sang français et le sang italien ont coulé ensemble pour l'indépendance de la péninsule et les sympathies de toute la France libérale ont accompagné, pendant le XIX^e^ siècle, les penseurs, les martyrs et les héros de l'Italie, dans les luttes qu'ils ont soutenues pour la liberté et l'unité de leur patrie.

De tous les Français qui ont, au XIX^e^ siècle, aimé l'Italie, compati à ses souffrances, applaudi à son relèvement, aucun n'a senti, exprimé, symbolisé la solidarité profonde qui unit la France et l'Italie d'une manière aussi complète que Jules Michelet. C'est à deux grands

[1] Cette étude a été composée pour le *Congrès international d'histoire* donné à Rome en 1903.

Italiens, à Virgile et à Vico, qu'il dut de prendre conscience de son génie, de sa sensibilité, de son imagination et de sa pensée ; presque toute sa carrière littéraire est contenue entre son voyage à Rome de 1830 et son séjour à Florence de 1870-71. A Rome, en 1830, il concevait le plan d'une histoire d'Italie dont l'*Histoire de la républiqre romaine*, la première de ses grandes œuvres historiques, n'était que l'introduction. A Florence, en décembre 1870, il écrivait le dernier de ses chefs-d'œuvre, *La France devant l'Europe*. Entre ces deux dates se place le séjour qu'il fit en Italie dans l'hiver de 1853-54, où il retrouva la santé, alors qu'accablé à la fois par le 2 décembre et par le terrible drame de 1793 qu'il venait d'écrire, il sentait la vie lui échapper. C'est à cette renaissance physique et intellectuelle de 1854 que nous devons ces petits volumes de poésie, de psychologie et de science qui ont enchanté le monde, l'*Oiseau*, l'*Insecte*, l'*Amour*, la *Femme*, la *Mer*, la *Montagne*. En même temps qu'il recevait de l'Italie de tels bienfaits, des aliments pour son génie, des forces pour son corps, il se préoccupait de lui rendre services pour services ; il se faisait l'interprète de sa pensée, de ses aspirations ; il se liait d'amitié avec ses proscrits, il protestait contre ses oppresseurs, il lui prêchait l'unité comme un devoir, comme l'évangile de sa libération, il s'attendrissait sur les souffrances de sa population et de son sol, il l'exhortait à reconstituer sa richesse agricole en reboisant ses montagnes, en desséchant ses maremmes, en délivrant ses paysans des charges qui les écrasent. Nul étranger n'a aimé l'Italie d'un amour plus clairvoyant, plus reconnaissant et plus désintéressé.

Le 1er juin 1854, il écrivait de Turin à un jeune offi-

cier italien, M. Ruzzi, que ses idées avancées avaient contraint à quitter l'armée sarde :

« Le titre que vous voulez bien me donner de *Défenseur de l'Italie*, je l'accepte et je crois l'avoir mérité. Il n'est aucun de mes ouvrages où je n'aie défendu et glorifié la maternité de l'Italie, notre grande nourrice à tous, et la patrie commune du monde civilisé. Si ma santé se raffermit, je ferai davantage ; je défendrai, contre le sentiment de bien des Italiens, le principe sacré de l'*Unité de l'Italie*, seule garantie pour elle de force, de victoire et d'exclusion définitive de l'étranger. Je vois venir avec bonheur, monsieur, les grandes circonstances qui vous rouvriront bientôt la voie où vous étiez entré, dit-on, avec distinction. Prenez en patience ce mauvais temps. Nous touchons à son terme. »

Dans cette lettre où, avec un instinct prophétique, Michelet annonce le mouvement unitaire qui devait éclater cinq ans plus tard, il proclame, comme il n'a cessé de le faire toute sa vie, la *maternité* de l'Italie. Le 31 mai de cette même année 1854, il écrivait dans son journal :

« J'ai cherché abri auprès de ma nourrice Italie. »

C'est d'abord par Virgile que l'Italie l'a nourri, allaité. Il nous a dit, dans la préface du *Peuple*, écrite en 1846, et dans les fragments autobiographiques avec lesquels Mme Michelet a composé *Ma Jeunesse* et le *Banquet*, ce que Virgile fut pour lui dès son enfance même. Sa première lecture, lorsqu'il travaillait, petit apprenti, dans l'imprimerie paternelle, avait été l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui s'harmonisait bien avec la vie de privations et de dure réclusion à laquelle il était réduit. Quand il apprit le latin, d'abord avec un vieux jacobin, M. Mélot, puis au lycée Charlemagne, Virgile

s'empara de lui tout entier. Ce qui le touchait dans Virgile, pendant ces terribles années de guerre et d'invasion de 1810 à 1815, c'était sa douceur, sa mélancolie, son sentiment profond de la nature, sa sympathie pour les hommes et les bêtes des champs, et en même temps les accents fatidiques par lesquels il révèle à Rome ses destins. Virgile, dont le moyen âge fit un prophète et que Dante prit pour guide d'outre-tombe, fut aussi pour Michelet un guide et un prophète[1]. « Dès mon enfance, dit-il, Virgile fut adopté par moi et me fut une Bible[2]. » Virgile éveillait en lui à la fois le sens de l'histoire et le sens de la nature. D'une mémoire rebelle quand il devait apprendre des leçons par cœur, il sut bientôt Virgile d'un bout à l'autre. Il l'emportait dans ses promenades solitaires et s'en récitait des chants entiers[3]. « Il m'arrivait souvent, dit-il, d'oublier l'invisible ami qui me parlait, et de croire que cette voix était la mienne, qu'elle montait comme une faible plainte de mon propre cœur[4]. » Michelet m'a dit lui-même, qu'à partir de l'âge de vingt ans, il n'avait plus besoin d'avoir un Virgile avec lui ; il le savait par cœur, et nous voyons en effet par son journal, qu'à chaque moment, dans ses voyages, dans ses jours d'épreuves, son émotion dans les grands spectacles de la nature ou les graves événements de la vie privée ou publique, faisait remonter des vers de Virgile à sa mémoire et à son cœur. Sa sensibilité d'adolescent a été toute pénétrée de tendresse Virgi-

[1] *Ma Jeunesse*, p. 200.

[2] *Le Banquet*, p. 275.

[3] *Ma Jeunesse*, p. 200.

[4] *Idem*, p. 201.

lienne. Par Virgile l'antiquité païenne s'est mêlée pour lui au christianisme de l'*Imitation* et Virgile lui semblait une sibylle qui le conduisait d'un monde à l'autre.

Mais ces impressions poétiques de l'adolescence n'étaient point un aliment suffisant pour cette intelligence puissante et inquiète. Elle chercha bientôt une doctrine et une direction philosophiques. Les maîtres du XVIII^e siècle, Voltaire et Rousseau, dont le père de Michelet était le disciple exclusif, ne pouvaient lui suffire. Pourtant Rousseau, par son *Contrat social*, par son *Émile*, par ses *Confessions*, le remua profondément, agita ses sens et son cœur, lui donna le désir de l'action, et ne fut pas étranger, par la *Profession de foi du vicaire Savoyard*, à la résolution qu'il prit, en 1816, de se faire baptiser. Cette adhésion aux formes traditionnelles du christianisme n'était ni une abdication de la raison, ni une acceptation des dogmes catholiques. C'était le résultat d'un besoin de communion avec les hommes, au sein de l'Église qui représentait à ses yeux la grande tradition religieuse et historique de l'Occident. Michelet avait besoin d'une explication du monde plus profonde, plus complexe que celle que pouvaient lui fournir Rousseau et l'Église. C'est alors qu'il connut le penseur qui devait rester pour lui le maître de la philosophie de l'histoire, par qui il crut un instant trouver l'accord de la science et de la foi, et qui tout au contraire lui fournit plus tard les plus fortes raisons de considérer le christianisme comme une forme à jamais dépassée et périmée de la pensée humaine, Jean-Baptiste Vico. Une note inédite de 1854 nous indique en quelques traits cette action de Vico sur sa pensée : « A quinze ans, dit-il, j'ai eu Virgile ;

à vingt ans, j'ai eu Vico, encore un Italien. Il a fait de l'histoire un art. Vico enseigne comme les Dieux se font et se refont, l'art de faire les Dieux, les cités, la mécanique vivante, qui trame le double fil de la destinée humaine, la religion et la législation, la foi et la loi. L'homme fabrique incessamment sa terre et son ciel. Voilà le mystère révélé. Vico fait d'étonnants efforts pour croire qu'il est encore un croyant. Le christianisme, *religion vraie*, reste tout seul comme exception, à qui il fait la révérence. Virgile et Vico sont non chrétiens, plus que chrétiens. Virgile, c'est la mélodie plaintive de la mort des Dieux. Vico, c'est la mécanique par quoi les Dieux se refont. Avec le droit, il fait les Dieux. En traduisant Vico, j'espérais encore accorder science et religion ; mais, dès 1833, je posai la mort temporaire du christianisme et, en 1848, de toutes les religions. J'eus par l'Italie une éducation très libre, non chrétienne, Virgile, Vico et le Droit. J'ai passé dix ans (1830-1840) à refaire la tradition du moyen âge, ce qui m'en a montré le vide. J'employai dix ans (1840-1850) à refaire la tradition antichrétienne, antimessianique. »

Michelet n'a pas tort quand il dit que Vico n'est pas chrétien. Ce qui fait l'essence du christianisme, le Christ et la Rédemption, n'a point de place dans les *corsi* et *ricorsi* qui constituent pour Vico la marche providentielle de l'humanité. Et cette action de la Providence n'est, au fond, qu'un autre nom du déterminisme. L'humanité passe et repasse nécessairement par les trois âges : divin, héroïque et humain ; par les quatre phases des sociétés : patriarcale, aristocratique, démocratique et monarchique. Le christianisme, dans cette évolution, n'est qu'un retour à l'âge divin et

légendaire, puis à l'âge héroïque, où tout est imagination, poésie et symbole. Au contraire, la phase de l'âge humain, où Vico écrit, est la phase de la monarchie et de la philosophie, où le droit religieux est remplacé par le droit civil.

Dès 1830, Michelet, dans son *Introduction à l'histoire universelle*, marquait le caractère plus humain que chrétien de la conception de Vico quand il écrivait : « Vico est le prophète du monde nouveau. Il a le premier montré le rôle de la Providence, s'exerçant, non dans les cadres étroits d'une religion, comme chez Bossuet, mais dans le système harmonique du monde civil, dans l'homme s'humanisant par la société. » Il y avait une affinité profonde, et comme une harmonie préétablie, entre le syncrétisme grandiose, obscur et poétique de Vico et l'esprit de Michelet. Ce n'est qu'en 1824 que son attention fut fixée sur Vico par Cousin et par ce qu'en dit Dugald Stewart dans sa *Philosophie de l'esprit humain*, et pourtant, dès 1819, il avait conçu l'idée d'un livre sur le *Caractère des peuples trouvé dans leur vocabulaire*, qui aurait été une philosophie historique des langues et une préface à une logique et à une métaphysique de l'histoire. Or Vico lui expliquait le rôle et le sens des traditions poétiques des temps primitifs, la portée des recherches étymologiques pour l'étude des origines, le caractère symbolique des faits et des personnages de l'histoire, le rôle prépondérant des besoins et des instincts des masses dans le développement de la civilisation. Michelet introduira dans le déterminisme providentiel de Vico une modification essentielle : il fera de la liberté humaine luttant contre les fatalités de la nature le ressort principal de l'histoire : mais il restera disciple de Vico par l'importance

qu'il attachera toujours à l'action des masses, par la recherche du sens symbolique des grands événements et des grands hommes, par ses efforts pour séparer dans l'histoire le régulier de l'accidentel, par la préoccupation de découvrir simultanément dans le droit et la poésie les manifestations essentielles de l'état social d'une époque et d'un peuple.

Michelet a dit vrai quand il a dit : « Je suis né de Virgile et de Vico. » Sa sensibilité a été éveillée par Virgile et sa pensée par Vico. Toutefois il antidate l'influence exercée sur lui par Vico quant il la fait remonter à sa vingtième année, et diminue ainsi sa propre originalité. Il avait, comme nous venons de le dire, dès 1819, à vingt et un ans, pour ainsi dire deviné, pressenti Vico en traçant les linéaments d'une philosophie de l'histoire. Ce n'est qu'en 1824 que, sur les conseils de Cousin, il entreprit de traduire la *Scienza nuova* en l'abrégeant et en la clarifiant. Une première édition, précédée d'un *Discours sur le système et la vie de Vico,* et complétée plus tard par la traduction d'opuscules du philosophe, parut en mars 1827. Michelet projetait en même temps d'écrire un livre intitulé : *La lettre et l'esprit. Certum et verum,* où il eut montré, conformément aux idées de Vico, dans les religions, les formes symboliques de la pensée humaine, dans la jurisprudence, la manifestation pure de l'esprit.

Michelet fut détourné de ce projet par les obligations nouvelles que lui créait le double enseignement de la philosophie et de l'histoire dont il fut chargé dans cette même année 1827 à l'École normale, appelée alors École préparatoire. Il publia également en 1827 son *Précis d'histoire moderne*, fit un voyage en Allemagne en 1828, commença ses *Mémoires de Luther* et

ses *Origines du droit*, où il s'inspirait à la fois de Vico et des *Antiquités du droit allemand* de Jacob Grimm. Mais ses préoccupations juridiques comme son enseignement devaient le ramener vers l'Italie et Rome, source par excellence du droit. Dans ses cours d'histoire, il revenait invinciblement vers Rome, centre du monde antique, mère du monde moderne par le droit et par le christianisme. Voir Rome était un rêve qu'il nourrissait depuis bien des années. « Il doit en rester, écrivait-il en 1823, des inspirations pour toute la vie [1]. » En 1830, surmené par le travail excessif auquel il se livrait depuis dix ans, il fut condamné par les médecins à un repos absolu. Un voyage était le seul moyen de l'arracher à ses livres. On lui ordonna un séjour en Italie. Ce voyage, qui ne dura que deux mois, mars et avril 1830, lui rendit la santé et exerça sur lui une profonde impression. Il y était préparé par sa merveilleuse connaissance de l'antiquité, par l'étude de Niebuhr, de Gibbon et de Vico. Son esprit, qui ne pouvait jamais rester inactif, s'était posé en descendant en Italie une série de problèmes sur l'agriculture antique, sur le droit romain et canon, sur les causes de la mort de l'Italie des Césars. Nous n'avons plus, malheureusement, les lettres qu'il écrivait, d'Italie, à son élève, la fille de la duchesse de Berry, à qui il inculquait l'admiration de la grandeur romaine. Mais Mme Michelet, dans le volume intitulé *Rome*, rédigé d'après les notes et les conversations de son mari, nous a donné une idée très fidèle des émotions esthétiques et des visions d'histoire que Michelet a eues dans sa course rapide à travers Gênes, Pise, Florence,

[1] *Rome*, p. 27.

Rome, Bologne et Milan. La Rome chrétienne l'émut autant que la Rome païenne, et il baisa pieusement la croix du Colisée. Il fit une riche moisson de faits et d'idées ; il fit la connaissance d'un grand nombre d'Italiens éminents, Rossi à Genève ; l'abbé Gazzera à Turin ; Niccolini, Capponi et le général Coletta à Florence ; l'abbé Scarpellini et le père Ventura à Rome ; Mezzofante et le marquis Pepoli à Bologne ; Romagnosi, Cattaneo et Manzoni à Milan, bien d'autres encore ; et tout en étudiant les causes qui avaient ruiné le Latium, puis Rome même, il rêvait la résurrection de l'Italie moderne.

« Ah ! cette vieille terre italique, écrivait-il à un ami, sur quelque point que vous touchiez, la vie frémissante en jaillit et la jeunesse éternelle ! Si l'on vous redit qu'elle est morte, n'en croyez rien. La mort n'est ici qu'une apparence. Qui porte en soi une force aimante éternellement ne peut mourir. »

Il revint à Paris juste à temps pour assister à la révolution de Juillet et, au lendemain de cette révolution, il écrivit un des morceaux les plus éloquents qui soient sortis de sa plume, son *Introduction à l'histoire universelle*. Cette large esquisse d'une philosophie de l'histoire fut inspirée autant par les souvenirs du voyage d'Italie que par les événements de Paris. La France lui apparaît prédestinée à conduire le monde moderne par son intime union avec l'Italie et l'Espagne, avec l'Italie surtout. « L'Italie, dit-il, appartient de cœur à la France. Les deux contrées sont sœurs. Il y a un double écho dans les Alpes. La fraternité des deux contrées fortifiera le sens social de l'Italie, et suppléera à ce qu'elle laisse à désirer pour l'unité matérielle et politique. » Bonaparte est alors à ses yeux un symbole

prophétique de l'union future de l'Italie et de la France. Il rappelle le rôle de l'Italie dans la civilisation, l'œuvre grandiose d'unité humaine accomplie par Rome antique, qui « aspirait les peuples et les respirait par ses colonies, » la variété infinie de l'Italie moderne, idéaliste et spéculative dans le Midi, sensualiste et active dans le Nord, artiste en Toscane, politique à Rome, et partout poursuivant, avec l'esprit juridique, la recherche de la cité idéale. La civilisation italienne est, dit Michelet, une civilisation urbaine. Dante est un architecte de la cité invisible. Vico conçoit l'histoire de l'humanité comme le développement de la cité. De là le morcellement de l'Italie, mais aussi l'indomptable personnalité, l'originalité qui isole et grandit les individus et les villes. Il proteste en faveur de l'Italie contre les mépris de l'Allemagne. « La grande, la savante, la puissante Allemagne n'a pas le droit de mépriser la pauvre Italie. Laissez-lui le temps, à cette ancienne maîtresse du monde, à cette vieille rivale de la Germanie. » Il s'indigne des ridicules déclamations sur la mollesse italienne. « L'Italien, répond-il, sait mourir pour une idée. » Il termine par ces mots : « Quiconque veut connaître les destinées du genre humain doit approfondir le génie de l'Italie et de la France. Rome a été le nœud du drame immense dont la France dirige la péripétie. » Aussi forme-t-il à ce moment le projet d'écrire simultanément une histoire d'Italie et une histoire de France. Ses deux volumes sur la *République romaine*, parus en 1831, œuvre d'art incomparable, remplie de vues originales et profondes, et qui, à bien des égards, n'a pas été dépassée, étaient le commencement de cette histoire d'Italie restée inachevée. En 1833 paraissaient les deux premiers

volumes de l'*Histoire de France au moyen âge*, qui devait pendant dix ans absorber toute l'activité intellectuelle de Michelet.

S'il renonçait à continuer son histoire romaine, il n'oubliait pourtant pas l'Italie. Il y revenait sans cesse dans ses cours de l'École normale; pendant vingt-cinq ans il ne cessa de scruter l'œuvre de Michel-Ange, qui lui était apparu, à la Sixtine, dès 1830, comme un prophète jetant la malédiction sur le passé et prononçant des paroles d'espérance et de délivrance pour l'avenir. En 1838, au moment où il venait d'être nommé professeur au Collège de France, se sentant las du grand effort que lui avait coûté son *Histoire de France*, il reprit le chemin de l'Italie et alla en juillet et août voir Venise qu'il ne connaissait pas. « Dès Lugano, écrivait-il plus tard, je me sentis, aux cheveux, au visage, un souffle mystérieux, comme une haleine d'amour, celle de la grande mère Italie, toujours jeune et rajeunissante, aimante éternellement. » La beauté de Venise, la somptuosité de ses palais, de ses églises, de ses œuvres d'art, l'enivrèrent, mais en même temps il sentit, plus profondément encore qu'en 1830, les souffrances de l'Italie, et avec son grand cœur, il cherchait les moyens de les alléger, de ressusciter ses villes mortes. Il étudiait les projets de digues, de voies ferrées qui pouvaient rendre à Venise sa prospérité. Dans un esprit de haute équité et avec sa belle sympathie d'historien et d'homme pour toutes les nations, il cherche même à consoler l'Italie de sa servitude temporaire en lui montrant ce qu'elle peut y gagner « pour l'amélioration de son âme ». En passant à Côme, il avait été touché d'entendre un batelier lui dire : « Chi è tedesco resta tedesco, ma chi è italiano

può divenire francese, e chi è francese può divenire italiano. » Mais il proteste à part lui en faveur de l'Allemagne. « L'Italie, écrit-il dans son journal, déjà trop française au dernier siècle, aurait perdu encore sous l'influence de la France. L'Italie avait besoin sans doute d'être en contact avec une nationalité moins analogue à la sienne. Le monde s'est complété plusieurs fois par ce mariage violent des deux moitiés les plus hostiles, l'Allemagne et l'Italie. »

Dans les années qui suivirent, Michelet s'occupa constamment de l'Italie. Ses cours du Collège de France de 1840 et 1841 furent presque entièrement consacrés à l'histoire de la Renaissance italienne et, en 1841, c'est sur ses instances que le gouvernement de Louis Philippe appelait Edgar Quinet au Collège de France pour y enseigner les littératures du Midi de l'Europe. Quinet allait, en racontant les *Révolutions d'Italie*, appeler les Italiens à secouer le double joug qui les avait opprimés pendant tant de siècles, la Papauté et l'Empire allemand. Michelet, lui, étudiait surtout dans l'Italie le pays de la Renaissance, celui qui avait arraché l'Europe à la théocratie et au mysticisme du moyen âge en libérant la raison humaine par le retour enthousiaste à la nature et à la culture antique. Michelet venait d'achever les six premiers volumes de son *Histoire de France*, où il avait exprimé la touchante aspiration du moyen âge à la réalisation sur terre de la Cité de Dieu, avec tellement de force et de sympathie qu'on pouvait voir en lui, par moment, un fidèle de l'Église. Mais ce n'était qu'une piété d'historien, qui identifie pour un instant son âme à celle des hommes dont il ressuscite la vie et les rêves. Quand il arriva au xv<sup>e</sup> siècle, il se retourna brusquement contre

le moyen âge; il montra l'art italien avec Brunelleschi prononçant l'arrêt de mort de l'architecture gothique; l'âme religieuse de l'Italie annonçant, avec Joachim de Flore, et plus tard Savonarole, une réforme où disparaîtraient la loi ancienne et les formes antiques de la hiérarchie; la pensée italienne délivrée de la scolastique par le platonisme; l'Italie, en un mot, enseignant au monde la réconciliation de l'art et de la raison, le mariage du beau et du vrai. Mais, en même temps, il montrait l'Italie retombant au XVI[e] siècle sous le joug de l'Église et de l'étranger, du conventionalisme artistique et littéraire et de la frivolité mondaine, et laissant à l'Allemagne et à la France la tâche de continuer l'œuvre de la réforme religieuse et du rationalisme. Le volume de l'Histoire de France intitulé *Renaissance*, qui ne devait paraître qu'en 1855, était déjà conçu et en partie écrit dès 1843. Il est tout entier consacré à l'Italie. Quand Michelet y décrit la découverte de l'Italie et de Rome par les Français de Charles VIII, ce sont ses enthousiasmes de 1830 qu'il raconte; sa préface est un long hymne à l'œuvre libératrice de l'Italie pour la pensée humaine, le livre lui-même est une éloquente lamentation sur l'écrasement de l'Italie par l'étranger et la Papauté. Ses chapitres sur Savonarole et sur Michel-Ange gardent, après cinquante ans, non seulement toute leur beauté, mais toute leur valeur historique. Les savants qui, depuis 1850, ont étudié la vie du grand prédicateur et celle du grand artiste nous ont sans doute apporté une foule de documents nouveaux et nous ont permis de comprendre beaucoup mieux leur personne et leur œuvre; mais si l'on veut éprouver le frisson qui secouait les Florentins à la voix de Savonarole, si l'on veut entendre

avec toute leur puissance mystérieuse les accents fatidiques des prophètes et des sibylles de la Sixtine annonçant la mort du vieux monde et la lointaine aurore des temps nouveaux, c'est encore Michelet qu'il faut relire.

L'année 1843 fut marquée pour Michelet par la connaissance d'Amari dont l'amitié devait tenir une si grande place dans sa vie. Nous lisons dans son journal, le 2 janvier : « Reçu aux Archives M. Amari qui a renouvelé l'histoire des Vêpres siciliennes, fugitif. » Par Amari, comme aussi, mais à un moindre degré, par Libri dont il se défia bientôt, et par la princesse Christine Trivulce de Belgiojoso, Michelet entra en relations intimes avec le monde de l'émigration italienne. Les deux idées qui l'absorbent à ce moment sont la lutte contre l'esprit jésuitique, qui représente pour lui l'asservissement de l'âme, et la prédication des idées démocratiques, seule source de régénération pour une bourgeoisie dépravée par les jouissances matérielles. En 1843, il publie avec Quinet les leçons qu'ils viennent de faire au Collège de France, sur les *Jésuites* ; en 1845 le *Prêtre, la Femme et la Famille* ; en 1846 le *Peuple*. En même temps il commence son *Histoire de la Révolution*. Il se trouvait ainsi en sympathie profonde avec les révolutionnaires italiens, qui luttaient pour la liberté contre la réaction religieuse et politique. Amari encourage Michelet, en 1843, quand il professe ses leçons contre les Jésuites, et veut qu'on donne à cette polémique une portée européenne.

La révolution de Février arrive. Michelet salue d'un cœur ému, sur les marches de la Madeleine, en mars 1848, à côté du drapeau tricolore de France, le drapeau tricolore de sa chère Allemagne et le drapeau tricolore

de sa chère Italie. Il les voit déjà toutes deux affranchies des despotismes qui les oppriment. Nous savons par son journal avec quel enthousiasme il apprit les révolutions de Milan, de Naples, de Venise, de Rome, avec quel désespoir, quelle indignation il vit l'Italie écrasée à Novare, à Venise, à Naples, à Rome, et la France s'associer à l'Autriche dans cette œuvre de réaction. Dans l'Europe entière d'ailleurs la réaction triomphait, à Francfort, à Vienne, à Berlin, en Pologne, comme à Paris. Michelet reprochait aux hommes de lettres, il se reprochait à lui-même de n'avoir pas assez travaillé à l'éducation du peuple, de ne lui avoir pas assez enseigné ce qu'on doit faire pour conquérir et conserver la liberté. Il entreprend en 1850 d'écrire un *martyrologe européen*, dont il ne put achever alors que la partie consacrée à la Roumanie, à la Pologne et à la Russie, mais où l'Italie devait avoir une large place, à côté des héros de la Révolution française. C'est seulement après sa mort, en 1877, que parut, à la fin du volume intitulé : *Les Soldats de la Révolution*, la touchante, l'admirable biographie de Mameli, composée en 1851 et pour laquelle Mazzini avait fourni à Michelet des renseignements personnels. Toute la douloureuse et grandiose épopée de la défense de Rome est résumée en quelques pages dans la figure de cet enfant héroïque, poète et soldat, qui avait, à quinze ans, senti s'éveiller son génie en apprenant la mort des frères Bandiera, et qui tomba en chantant sous les murs de Rome, laissant à sa patrie la Marseillaise de l'unité italienne, le *Fratelli d'Italia*.

Deux ans plus tard, dans l'automne de 1853, épuisé, malade de l'ébranlement moral causé par les événements de 1851-52 et de l'énorme effort exigé par l'achè-

vement de son *Histoire de la Révolution*, c'est encore vers l'Italie que Michelet se tourne. « Je me fiai à l'Italie, dit-il, cette seconde mère et nourrice, qui, jeune, m'allaita de Virgile, et, mûr, me nourrit de Vico, » et dont il avait éprouvé deux fois, en 1830 et en 1838, les vertus réparatrices. L'Italie répondit à sa confiance. En un seul hiver, le soleil et l'air salin de Nervi, les boues chaudes et vivifiantes d'Acqui rendirent à Michelet des forces nouvelles, une seconde jeunesse, qui devait, pendant les seize années qui suivirent, produire toute une floraison de chefs-d'œuvre. Mais ce n'est pas à la nature italienne seulement que Michelet dût la santé et à qui s'adressa sa reconnaissance ; c'est aussi aux hommes, au peuple italien et aux patriotes italiens réunis à Gênes pour y attendre et y préparer la renaissance de l'Italie libre, et qui reçurent comme un frère le républicain français, victime du 2 décembre. C'est Amari qui avait préparé les voies à Michelet en l'adressant aux frères Orlando, ces énergiques Siciliens, amis de Mazzini, fervents unitaires comme lui, mais qui travaillaient par d'autres voies à la création d'une grande Italie. Ils fondaient à Gênes leurs vastes ateliers de construction maritime et donnaient à l'Italie les moyens de pourvoir par elle-même aux besoins de sa marine. M. et Mme Luigi Orlando reçurent M. et Mme Michelet, sur la recommandation d'Amari, comme de vieux amis, et dès ce jour commença une intimité que la mort seule devait dissoudre. Autour des Orlando et grâce aux Orlando, Michelet connut à Gênes, puis à Turin en 1854, beaucoup des hommes qui devaient marquer dans l'œuvre de la libération ; le jeune et malheureux Pilo Rosolino Capacci, Valerio, Mancini, Speroni, Brofferio, Ausonio Franchi, « qui m'hébergea,

nous dit-il, et me nourrit de ma propre pensée clarifiée ». Mais surtout il connut à Nervi le peuple italien, cette *povera gente*, que la misère empêchait de mettre en œuvres ses admirables qualités. Pauvre lui-même et malade il communia avec lui dans le jeûne que sa santé lui imposait. Et, par un touchant miracle de sympathie, il retrouva la santé en s'oubliant lui-même pour ne songer qu'aux maux d'autrui. Comme en 1838 il voulait ressusciter Venise, c'est l'Italie elle-même qu'il veut guérir de tous ses maux, et il écrit d'une main fiévreuse les fragments d'un livre puissant et tendre, publié en 1877 par sa veuve sous le titre : *Le Banquet*. Il nous apprend dans une note du 10 avril 1854[1] comment il se reprit à la vie : « Je m'occupai de la guérison de la montagne, et plus de la mienne ; de la guérison de l'Italie, et plus de la mienne. Cette terre altérée et chauve aura rafraîchissement ; mon sang en était rafraîchi. Ses sources coulaient en moi ; j'en sentais la fraîcheur. Cette population malade reprendra vigueur morale, s'épurera au feu de la liberté. Dans la solitude, j'aimai d'autant plus ma pauvre nourrice Italie. »

En effet, il commence par analyser les trois plaies de l'Italie : l'esprit particulariste, l'oppression fiscale, la mauvaise organisation agraire ; il en étudie les remèdes, puis élargissant sa pensée, s'élevant de sa misère à celle de Nervi, de celle-là à celle de l'Italie, et de l'Italie au monde, il conçoit le rêve idéal de l'universel banquet où tous les peuples communieraient dans la fraternité, où tous les hommes seraient assurés d'avoir non seulement le pain du corps, mais le pain de l'âme,

[1] Voir *Le Banquet*, ch. x.

des fêtes, des chants, une foi commune. Pour réaliser cet idéal social, il fait appel, non à la force ni aux appétits, mais à l'esprit de devoir et de sacrifice, et il voit flotter au-dessus de son rêve, à côté des trois couleurs de France et d'Allemagne, le sublime drapeau de l'Italie : « vert d'une espérance éternelle. » Ce banquet du sacrifice, qui doit sauver le monde, c'est à ses amis italiens qu'il le prêche d'abord, s'ils veulent sauver leur pays. Il leur montre l'Italie, à toutes les époques, ruinée par l'excès d'individualisme, d'esprit local. Les grands génies italiens sont des titans isolés, qui passent dans la vie comme des exilés. Il reproche à ses amis italiens de se consumer, au lieu d'agir ensemble, dans les querelles de clocher, de rêver pour leur pays un régime suisse ou américain, de se défier de la France, de lui prêter des convoitises chimériques, de se défier d'eux-mêmes autant que de la France, de vouloir, avec les Giobertistes, une révolution superficielle dont le Pape serait le chef. Michelet leur crie[1] : « Nous ne nous sauverons qu'ensemble. Le cœur de la France est pour le parti unitaire italien. L'unité de l'âme italienne a été faite, à partir du XIV[e] siècle, par l'unité de la langue littéraire, de l'art, de la musique, de la législation. Si les Italiens restent non centralisés, ils seront inférieurs ; ils ne se sauveront que par le sacrifice et la grande amitié. »

On comprend, quand on lit ces notes de 1854, où il exprime avec cette énergie sa foi dans l'avenir unitaire de l'Italie, qu'il ait ouvert les bras à Manin et à Montanelli exilés, qu'il ait salué avec joie l'alliance

[1] Tout ceci est pris dans des notes écrites à Turin en avril, mai et juin 1854, après des conversations avec Brofferio, Mancini, Valerio, etc.

franco-italienne et la guerre de 1859 et que Villafranca ait été pour lui une cruelle désillusion ; qu'il ait poussé un cri de victoire en 1866 quand il a vu Venise « cette chère fleur d'Italie, réunie à sa couronne [1] » ; qu'il ait épousé toutes les émotions de ses amis d'Italie pendant ces années 1860-1870 qui virent l'expédition des Mille, Aspromonte, la convention de septembre, Custozza, Mentana, Rome rendue à l'Italie, enfin Garibaldi apportant à la France vaincue et envahie le dernier effort de sa valeur militaire et de son grand cœur.

Michelet était en Italie quand ces derniers événements se produisirent. Quand survinrent les premières défaites de la France, en août 1870, il rentra à Paris pour partager le sort de sa ville natale et animer, s'il le pouvait, le courage de ses défenseurs. Mais le déplorable état de sa santé et de celle de Mme Michelet l'obligèrent à quitter, le 2 septembre, Paris pour la Suisse, puis pour Florence. Il y retrouvait son ami Amari, et un Français devenu Florentin, M. Sabatier, dont Amari avait épousé la fille adoptive. C'est grâce à ses amis, et à quelques Italiens éminents, Dall'Ongaro, Mauro Machi, Mancini, Pasquale Villari, qu'il dût de traverser vivant les épreuves de ce terrible hiver. « Italia mia ! — écrit-il dans son journal le 6 novembre, après la visite des Orlando, accourus de Livourne pour le voir à son arrivée — salut, chère Italie ! dans ton sein se réfugie la France deuil. » Mais sa pensée et son cœur étaient en France, et tous les coups qui meurtrissaient la patrie retentissaient dans tout son être. Tandis que Mme Michelet travaille à un

[1] Lettre à Amari du 15 novembre 1866. *Carteggio di Michele Amari*, publié par A. d'Ancona, t. II, p. 193.

livre sur la nature et réunit de l'argent pour les ambulances, pour l'équipement de la légion garibaldienne, Michelet se met, le 8 décembre, à écrire *La France devant l'Europe*, douloureuse protestation patriotique en faveur de la France, élevée, par un apôtre de la fraternité des peuples, auprès des nations qui assistent indifférentes ou muettes à son écrasement. Achevé le 23 janvier, le livre, imprimé à mesure, parut le 25 à Florence chez les frères Le Monnier. Ce travail acharné de quarante-cinq jours, et la nouvelle de la capitulation de Paris avaient anéanti Michelet. La fièvre le prend le 9 février. Il espère retrouver la santé à Pise, où il se rend le 7 mars; mais là de nouvelles catastrophes viennent l'atteindre : la révolution de la Commune, la France se déchirant de ses propres mains. Il ne peut y résister. Le 30 avril il était frappé d'une attaque d'apoplexie. Les soins dévoués et habiles de sa femme le relevèrent assez vite ; il put, le 13 mai, retourner auprès de ses amis de Florence. Mais le 22, à l'annonce des scènes terribles qui se passaient à Paris, il perdit, par une nouvelle attaque, l'usage de la main droite et de la parole. Ce fut miracle, s'il put revenir à la santé, retrouver encore assez de forces et de vie pour achever, pendant les trois années qui suivirent, les les trois volumes de son *Histoire du XIX^e siècle.* Si ce miracle s'accomplit, ce fut avant tout grâce aux soins de sa femme, mais aussi grâce à ceux de ses amis de Florence, et à ce ciel qui toujours lui parlait de renaissance. Il quitta l'Italie pour la dernière fois le 23 juin 1871, pour achever de se guérir en Suisse.

Mais l'Italie ne le quittait pas. Elle le suivait en Bonaparte, qu'il conduisait à Toulon et en Italie. Il écrit à Amari, en août 1871, que son Bonaparte sera

tout italien, qu'il est un condottiere italien du moyen âge, que la famille et le parti de Napoléon ont obscurci ses vraies origines, que ce Messie est un italien, disciple d'un autre italien, Masséna, ligurien comme Garibaldi et Mazzini. Pourtant, il n'est pas, aux yeux de Michelet, de la *grande Italia*, il est mélangé d'africain.

Quand Michelet mourut à Hyères, le 9 février 1874, la première couronne apportée sur sa tombe le fut par Luigi et Maria Orlando. L'Italie prit généreusement part à l'érection de l'admirable monument qui fut élevé à Michelet au Père La Chaise. On peut aujourd'hui, sans indiscrétion, dire tout haut que, parmi les souscripteurs anonymes, se trouvait le roi Humbert I^er^. Quelques années plus tard, l'Italie consacrait à Rome un autre monument au biographe de Mameli, en élevant un mausolée dans le Campo Verano au jeune héros qu'il avait célébré dans des pages d'une immortelle beauté. Elle réalisait ainsi un des vœux les plus chers de l'historien français, qui considérait ses pages sur Mameli comme une dernière offrande de sympathie pour tous les bienfaits qu'il avait reçus de l'Italie.

Quelques-uns se demanderont peut-être, en ces jours de nationalisme aigu et soupçonneux que traverse l'Europe, comment les hommes de 1830 et de 1848 pouvaient concilier dans leur cœur l'amour des nations étrangères avec celui qu'ils devaient à leur propre pays ; quelques-uns les accuseront peut-être d'avoir été trop peu patriotes. Poser une telle question, élever un tel soupçon, c'est méconnaître ces hommes et ce qui a fait la grandeur de la France du xix^e^ siècle. Les Français attachés à la tradition révolutionnaire avaient gardé dans leur cœur la foi que la Révolution avait créé une Europe nouvelle, une Europe de peuples

frères, dans le cœur de ceux qui étaient attachés aux mêmes principes de liberté. Quand la Révolution fut vaincue en 1849, cette foi s'accrut encore par la solidarité qui unissait toutes les victimes de la réaction. « La patrie Européenne, écrivait Michelet, est constituée par la souffrance, l'exil, l'émigration. » Mais, comme il aurait protesté, si quelqu'un avait osé suspecter son patriotisme, à lui qui avait écrit dans le *Peuple* qu'il fallait enseigner aux Français la France comme dogme et comme révélation ; à lui qui avait mis Jeanne d'Arc sur un autel, comme sainte de la patrie, plus digne encore d'adoration que les saintes de l'Église ; à lui qui écrivait après le 2 décembre : « Je prononce à demi-voix ces deux syllabes, ce mot qui si souvent me tira des larmes, ce mot aimé : France ! » ; à lui enfin qui avait consacré sa vie presque entière à reconstituer toute l'histoire de la France, à faire revivre l'âme de son peuple ! Mais il ne croyait pas que cet amour enthousiaste, pieux, pour son pays, dût le rendre injuste et ingrat pour les autres nations, lui faire méconnaître ce que lui-même et la France leur devaient. Rien n'est plus touchant et plus beau que les notes presque identiques écrites à diverses époques, en 1848, en 1854, en 1860, en 1870, 1871, où il revient avec insistance sur cette dette contractée envers les pays étrangers et qu'il voudrait acquitter. Il les fait siens pour ainsi dire et ne craint pas de les appeler *mon* Allemagne, *ma* Pologne, *ma* Russie, *ma* Roumanie, *ma* Hongrie, *mon* Angleterre ; il les fait siens par ce qu'il leur a donné et par ce qu'il a reçu d'eux. « De l'Allemagne, dit-il, j'ai reçu la force scientifique qui m'a fait pousser à fond les questions. Elle est le pain des forts, elle m'a posé sur Kant, m'a héroïsé, agrandi par

Beethoven, Luther, Grimm, Herder que Quinet traduisait au moment où je traduisais Vico. » L'Angleterre, pour qui il fut parfois sévère jusqu'à l'injustice, il l'aime pour lui avoir donné Shakespeare ; la Pologne lui a donné pour ami Mickiewicz ; la Russie, Herzen. Il a glorifié les martyrs russes de 1825 comme les martyrs polonais de 1795 et de 1830. Sa seconde femme, fille d'une créole de la Louisiane, était un lien entre lui et l'Amérique. Mais, parmi tous ces amours, toutes ces reconnaissances, s'élève, domine l'amour de l'Italie. D'elle sont venus ses éducateurs, Virgile et Vico ; ses amis les plus chers après ses amis de France, Amari et Orlando. C'est la destinée, les malheurs de l'Italie qui ont le plus profondément ému son cœur ; c'est elle, héritière de Rome, ancienne maîtresse du monde, qui doit, avec la France, apôtre de la Révolution, enseigner au monde l'unité morale. A elle seule il donne le nom de seconde mère, de seconde nourrice. En 1853, il arrive en Italie malade, mourant, et la trouve divisée, le parti unitaire affaibli. « Je cherchai en moi, écrit-il, l'unité, et, croyant mourir, j'adressai mes dernières pensées à l'unité des deux peuples, à l'unité du monde. » Que les deux peuples, associés par lui dans un même amour, recueillent ce vœu de Michelet comme un testament auquel ils doivent rester fidèles !



# APPENDICE

## LETTRES ET DOCUMENTS INÉDITS

Après avoir retracé dans cet article l'action profonde exercée par l'Italie sur le génie de Michelet, et les témoignages de reconnaissance que le grand historien ne cessa de prodiguer à celle qu'il appelait *sa mère et nourrice Italie*, on nous saura gré, je pense, d'ajouter quelques textes justificatifs à notre étude, des fragments de journal de Michelet et des extraits de sa correspondance avec ses amis italiens.

### FRAGMENTS DU JOURNAL

Voici tout d'abord les notes identiques écrites en 1854, 1860, 1870, 1871 sur ce qu'il a dû aux peuples étrangers.

I

1854, 4 *avril.*

La *patrie européenne*, constituée par la souffrance, l'exil, l'émigration. Exemple : aux États-Unis, les émigrés *allemands*, aux dépens de leur sang, ont chassé Badini, l'un des bourreaux de l'Italie. A Londres, les ouvriers *anglais* ont puni Haynau pour la *Hongrie*[1], et l'émigration *russe* a placé son foyer dans la librairie *polonaise*.

[1] Haynau après s'être signalé par sa férocité en Italie, surtout

Ainsi, le rêve de Danton, de Chaumette... agrandi. J'ai vu une table dressée, de l'Irlande au Kamschatka; convives absents, présents, une même communion.

*Mon Italie.* Comment hébergé d'Orlando, si occupé, situation si flottante... pauvre cyclope, dans ces mauvais jours de novembre. — Comment hébergé de Bonavino, qui me nourrit de ma propre pensée clarifiée. Que rendrai-je à l'Italie? Nourrice. Elevé sur les genoux de Virgile, pour la seconde fois par Vico.

*Mon Allemagne.* Force scientifique qui m'a fait seule pousser à fond les questions. Pain des forts... m'a posé sur Kant. Beethoven, foi nouvelle. Héroïsé, agrandi par Beethoven.

Mon Luther, mon Grimm, mon Quinet, jeune traducteur d'Herder, alors que je traduisais Vico.

*Ma Hongrie*... De Gérando, etc.

*Ma Roumanie.*

*Ma Pologne*, l'aînée du malheur, la première au jugement, étant la première au sépulcre.

Faut-il le dire enfin? Mais la Pologne le veut ainsi... *Ma Russie,* la plus malheureuse peut-être... Fraternité de Bakounine et d'Herzen. J'ai glorifié Rijléief, Pestel, etc. [1].

Donc, siégez tous, mes convives, à ce banquet de mon cœur! Siégez, frères! Hors une seule, nous briserons toutes les coupes.

## II

Note non datée, mais de 1860 environ :

Ce que *chaque patrie* m'a donné... Chacune fut une éducation.

Je les aime toutes, les trouvant en moi, par leurs diversités.

à Brescia en mars 1849, se montra, la même année, plus atroce encore en Hongrie, à Raab, Pest, Arad. Dans le voyage qu'il fit en Angleterre, un peu plus tard, il fut reconnu à la brasserie Barclay à Londres, et maltraité par des ouvriers.

[1] Voir les *Légendes démocratiques du Nord.*

Quid retribuam vobis? *Mon* Allemagne (Luther, Beethoven). — *Mon* Angleterre (les flancs des nations). — *Ma* Pologne (l'idée du sacrifice). — *Mon* Italie : Virgile, Vico. Profond mariage d'Italie et France. M'a guéri en 1830, guéri en 1854. Ecrit [le *Banquet*] à Nervi, à la Valteline, devant les Alpes, attendri de nos incertitudes et de nos communs malheurs. L'âme de Virgile rentra en moi.

*La France*, l'autel des fédérations, révélée comme religion. Ephémère? Non. L'absolu est en toi. — [C'est une] halte, l'entrée d'un monde barbare à la perception des choses.

III

1870.

Ami de l'Allemagne,

*non*, comme Cousin, Guizot, pour en tirer des objets d'arts à la marque française;

*ni*, comme Guignaut, Maury, pour en tirer une érudition plus forte;

*ni*, comme la plupart, pour trouver dans Gœthe un Voltaire de Francfort;

*mais par un amour sincère*. Plus allemand que l'Allemagne, d'abord par *Luther*, puis les *Nibelungen*, puis les *Weisthümer* de Grimm, puis Beethoven et Fichte, tous deux contre Napoléon. [Ecrit pour l'avant-propos de l'*Histoire du XIXe siècle*.]

IV

14 *septembre* 1871.

Mes amis de toute nation.

*Mes éducateurs:* Italiens : les morts, Virgile, Vico; Amari, Orlando. Allemands : Grimm, Gans? Beethoven, Pestalozzi, Frœbel, Mme de Marenholz.

*Fils :* Hongrois : les De Gérando, etc.

*Amis* : même Anglais : Edwards [1], Shakspeare.

[1] Naturaliste et médecin qui exerça sur lui une grande influence.

*Amis* : Slaves, Polonais : Mickiewicz; et Russes : Herzen. Amérique : ma femme.

Aujourd'hui beaucoup sont morts. Je les compte tous morts et vivants.

## V

## Ausonio Franchi

Michelet dit, dans la note de 1854 publiée ci-dessus, que Bonavino (Ausonio Franchi) le nourrit de sa propre pensée clarifiée. Pourtant Michelet était loin d'être toujours d'accord avec lui. On le voit dans une analyse critique de *la Religione del secolo XIX*, écrite à Nervi en décembre 1853, et qui a pour épigraphe : *Un peuple mangé des prêtres et des poux.*

Voici cette page :

Préface, p. IX [A. Franchi écrit] : « Le malheur de l'Italie n'est pas l'étranger, ni la Papauté, c'est l'ignorance. » Mais comment chasser l'ignorance, si l'on ne chasse ceux qui maintiennent l'ignorance ? Donc il ajoute à tort : « N'entraînons pas les peuples, encore aveugles, dans une révolution politique. »

P. 389. A. Franchi a tort de reprocher à la Convention ses lois contre les prêtres, ignorant que le clergé d'alors n'était pas simplement un clergé, mais la conspiration flagrante du royalisme. On voit qu'il s'imagine qu'on peut laisser les choses dans la vague liberté américaine, ayant en face des adversaires qui, tout d'abord, font des Vendées et nous tirent des coups de fusil. Exemple, la vallée d'Aoste, 1853-54.

P. 445. Il s'efforce encore de séparer l'*action bienfaisante* du christianisme naissant, et l'*action mauvaise* du catholicisme, ne voyant pas que le *catholicisme* est la réalisation logique du *christianisme*, la monarchie d'un Sauveur-Pape résultant du dogme de salut par un Sauveur-Dieu.

P. 449-459. Il critique amèrement la formule de Mazzini : *Dio e popolo*, formule heureuse pour l'Italie, selon

moi. Mazzini a tort de dédaigner la nôtre : *Liberté, égalité, fraternité.* Voyez sa brochure *Agli Italiani*, citée par l'*Italia e popolo*, février 1853. Franchi cite et semble adopter tous les programmes des socialistes, qu'ils se contredisent ou non.

Le défaut général du livre, c'est de rattacher une infinité de choses vraies, ingénieuses, éloquentes, à la réfutation d'ouvrages que le temps a déjà emportés. Exemple : un certain Balmès, qui apparemment se lit dans les séminaires d'Italie. Montalembert lui-même en valait-il la peine ? Oui, peut-être, par l'excès de l'insolence, l'odieux de ce cri de victoire dans l'alliance de sang avec l'empire [après le 2 décembre].

Au commencement Franchi établit que *le rapport de la religion à la philosophie*, c'est la *subordination* de la religion à la philosophie, du sentiment à la raison. Mais le sentiment ou l'instinct n'est que la raison en germe, c'est la raison même. Peut-on dire que la raison instinctive doit toujours être subordonnée à la raison réfléchie ? On ne peut le dire toujours. L'instinct est la matrice, où tout doit couver d'abord. Il fallait dire que la philosophie, la raison, la libre raison, la liberté, la révolution, la justice *sont elles-mêmes une religion*, la religion des temps mûrs.

[Franchi est fataliste, il dit] : « Les transformations de la société ne se font pas *à coup d'état ;* c'est le lent travail des siècles, le développement organique des forces humaines, l'explication progressive de cette loi suprême, fatale, toute-puissante, *che voi solete chiamare Provvidenza, e noi Natura.* » On ne fera jamais, au nom du fatalisme, les œuvres de la liberté.

## EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE MICHELET AVEC SES AMIS ITALIENS

### *J. Michelet à M. Accursi.*

15 mai 1851.

Que de remerciements je vous dois, mon cher monsieur, pour m'avoir prêté *Mameli* (par Mazzini). Il y a là les

éléments d'une légende d'autant plus riche qu'elle amène naturellement la plupart des événements de la guerre lombarde et romaine, et qu'elle permet d'y mêler quelques morceaux d'éclatante poésie.

Je voudrais bien avoir quelques renseignements sur les amours du jeune poète, si l'on en sait quelque chose, comme vous me l'avez dit. Du reste, je serai très discret, et ne parlerai exactement que dans la mesure que vous autoriserez vous-même.

Mazzini qui m'a fait l'honneur de m'écrire, aimerait mieux que je fisse l'*histoire* que la légende. Pour le moment, je ne le pourrais. Je dois me borner aux légendes; j'en ferai même très peu. Le sixième volume de la *Révolution française* me presse horriblement. Il faut que je l'écrive avant mai 1862.

Je vous serre la main affectueusement,

J. Michelet.

Croyez-vous que vous ayez bientôt l'*Histoire du siège de Rome*, par Saffi?

### *J. Mazzini à J. Michelet.*

28 juin 1851.

Je suis si accablé de travail que je n'ai pu répondre à vos questions sur Mameli. J'ai d'ailleurs et malheureusement très peu, presque rien à vous dire. La femme que Mameli aimait... est lombarde; mais c'est à Rome, où elle vivait après la chute de l'insurrection lombarde, qu'il la vit pour la première fois. Je la connais; bonne, patriote ardente, très vive, un peu légère. Je crois qu'elle aimait moins qu'elle n'était aimée, mais sa blessure la rendit meilleure, et elle mit dès lors plus de sérieux dans son affection. Elle le soigna constamment, elle le pouvait sans se trahir étant parmi les dames qui avaient donné leurs noms pour soigner les blessés dans nos hôpitaux... Elle présida aussi quelque temps à un établissement où des femmes du Trastevere faisaient des cartouches. — Je ne me rappelle pas, en ce moment, si, dans les quelques pages écrites par moi sur Goffredo, j'ai parlé de sa mère, Adele Zoagli, pa-

tricienne génoise, mariée à Mameli, né en Sardaigne et haut gradé dans la marine militaire du Piémont. Je l'ai connue enfant elle-même, âgée de quelques ans, je crois, de plus que moi. Nous jouions ensemble ; nous faisions des *tableaux*, c'est-à-dire de petites représentations mimiques que d'autres devaient deviner. Je me rappelle qu'elle cherchait à être toujours du côté où j'étais, soit représentant, soit devinant. J'avais pris une étrange affection d'enfant pour elle. Je la revis une ou deux fois, étudiant, et toujours avec émotion. Elle se maria, et je la blâmai intérieurement de s'être mariée à un officier du gouvernement, que nous regardions comme notre ennemi. Je la perdis de vue. En 1848, une lettre d'elle me recommanda Goffredo, qui était alors volontaire : « Je ne prétends pas, me disait-elle, le soustraire à un seul danger utile au pays ; mais toutes les fois que sa présence au sein de l'action ne sera pas réclamée par les besoins de la cause, gardez-le auprès de vous. » Plus tard, je lui écrivis pour la consoler de sa perte. Elle me répondit une lettre pleine de dévoûment, en me disant qu'elle donnerait sans hésitation tout enfant qu'elle aurait pu avoir, pour la cause de l'Italie. Rendez-nous le service de tracer quelques pages éloquentes, comme vous savez les écrire, sur la croyance au nom de laquelle Mameli mourut. Elles seront un appel à notre jeunesse, pour qu'abandonnant tous les fantômes monarchiques et fédéralistes, elle se rallie de plus en plus autour de notre drapeau républicain unitaire. Et cet appel, venant de vous, sera un service réel rendu à la cause pour laquelle nous combattons.

Veuillez remercier M. Quinet des quelques lignes qu'il a bien voulu m'adresser par l'entremise de M. Bratiano. Ses aspirations sur la question religieuse sont les miennes ; et il saurait que le christianisme n'est pour moi que la phase la plus récente et la plus avancée de l'évolution religieuse éternellement progressive dans l'humanité, s'il avait pu jeter les yeux sur un petit livre de moi imprimé en 1835 sous le titre de *Foi et Avenir*. Dieu est Dieu et l'humanité est son prophète : c'est là toute ma formule. Et si j'ai parlé quelque part de concile, ce

n'est pas du concile chrétien, c'est du concile de tous ceux qui croient profondément à un avenir religieux et en ont étudié les symptômes. C'est un appel de l'individu au collectif que j'ai voulu faire : le même appel que nous faisons tous sur le terrain politique, sous le nom de *souveraineté nationale*. Car ce n'est pas une prévision d'homme de génie ou l'affirmation d'une petite église de précurseurs qui constateront la mort du dogme chrétien ; il ne peut sortir de là qu'une philosophie, une hérésie, c'est-à-dire une semence de progrès. Une religion, c'est-à-dire la synthèse et la [manifestation d'une étape nouvelle dans le progrès religieux ne peut sortir que de la conscience collective du peuple].[1]

## *J. Michelet à M. Amari.*

1850. Aux Thernes, 43, rue de Villiers.

... J'entreprends une croisade. Je veux écrire le martyrologe de 1848 et 1849. Je commence par les femmes, Mmes Garibaldi, Manin, etc. Celles de Messine n'ont-elles pas montré un courage extraordinaire ?

« A la veille des grands événements que l'Europe doit attendre, je crois faire une œuvre utile et qui mérite d'être aidée.

## *J. Michelet à M. Amari.*

Nervi, 16 décembre 1853.

... J'ai été très malade ; je suis encore très faible. Je resterai à jamais votre obligé pour m'avoir fait connaître l'excellent et obligeant M. L. Orlando, qui a été pour moi comme un frère, a négligé ses affaires pour s'occuper de nous et de notre installation. Le climat de Gênes, qui est un des plus variables et des plus mauvais de la terre, m'était extrêmement hostile. C'est encore M. Orlando qui,

[1] Les mots entre crochets ont été suppléés. Il y a une déchirure dans la lettre. — Michelet écrivit en effet une biographie

par lui et ses amis, nous a trouvé un nid sur la côte mieux abritée de Nervi...

Au total, si j'ai souffert beaucoup du pays et du climat, j'ai eu infiniment à me louer des hommes et très spécialement de vos aimables émigrés siciliens. Si j'avais eu besoin de resserrer encore les liens qui m'unissent à l'Italie, ce voyage l'aurait fait.

Je lis en ce moment plusieurs livres italiens de 1853, dont je suis charmé : la *Religione del secolo XIX* d'Ausonio Franchi, l'*Annuario economico*, la *Révolution sicilienne* de votre compatriote La Masa, livre admirable, malgré son injustice pour Mieroslawski.

## *J. Michelet à ***.*

10 décembre 1854.

Nous avons fait des pertes graves de famille. Ma femme est très souffrante et ma fille malade. Moi-même, malgré les maux d'entrailles, les rhumes, etc., je travaille en désespéré. Mon plus grand mal encore, c'est la France. *J'ai mal à la France.* Ce traité, qui garantit les possessions de l'Autriche, et va, dit-on, nous constituer, en Italie, les gardiens de l'Autriche, est un coup qui m'achève[1]. Qui eût jamais prévu cela? Nous disons à chaque pas : c'est le dernier; et faisons encore un pas dans cet ensevelissement de la France.

de Mameli, un pur chef-d'œuvre qui n'a été publié qu'en 1877 par Mme Michelet dans le volume des *Soldats de la Révolution*. Elle y a donné en appendice une autre lettre de Mazzini a Michelet sur le jeune héros. M. Barrili, editeur des *Scritti editi e inediti di Goffredo Mameli* n'a pas connu le Mameli de Michelet.

[1] La France et l'Angleterre demandaient la coopération de l'Autriche contre la Russie. L'Autriche exigeait des garanties. Cavour, par un coup de maître, fit entrer le Piémont dans l'alliance anglo-française, le 26 janvier 1855.

## *A. Brofferio à J. Michelet*[1].

Torino, 19 marzo 1856.

Chiarissimo signore,

Un messagiere alato venne a portarmi le sue salutazioni ed a farmi testimonianza di gentil sovvenire. Io lo accolsi con riconoscenza e con festa : passai seco molte ore e ne ho l'anima ancora grandemente commossa.

Ella, facendo un libro di storia naturale, trovò pure il modo di fare un libro di filosofia e di poesia; dirò anche un libro di politica ponendo mente al capitolo che ha per intitolazione *Città degli Angeli*. Che lieto paese! che felice repubblica! Oh, chi insegnerà a noi pure a fabbricare *città in aria* per liberarci dai nostri serpenti!

Leggendo l'introduzione tutta olezzante di soavi affetti, trovai alcune pagine ch'io suppongo dettate da Madama Michelet. È impossibile che in cuore di donna alberghino più cari e più nobili sensi. Quei primi amori degli animali e delle piante, quelle memorie così maestrevolmente tratteggiate delle gioje domestiche e delle virtù paterne non potevano sgorgare che dalla penna di una donna che ha il doppio privilegio di una mente eletta e di un cuore sublime.

## *Monsieur et Madame L. Orlando à Monsieur et Madame Michelet.*

Genova, 20 marzo 1858

[De Mme Orlando]. Gli affari vanno piuttosto bene, ora che la crisi commerciale è cessata; perciò il mio Luigui è un poco più tranquillo.

Io ho paura che se gli affari politici vanno sempre di questo piede, dovremo andare in America, cosa veramente non molto piacevole. Abbiamo perduto tutti gli

[1] Michelet venait de faire paraître l'*Oiseau* et l'avait envoyé à Brofferio.

amici, uno dei quali lo conoscete, è Rosolino Pilo. Stiamo a vedere ciò che succederà.

[De M. Orlando]. Rispettabile amico, carissime mi sono giunte le vostre parole in questi giorni di generale dolore. È un conforto in tanta miseria, la voce dell'uomo onesto che vi porge la mano. Io e la famiglia non abbiamo a lagnarsi del modo come qui ci han trattato, nè credo si vorrebbe rovinare una famiglia che non ha nulla a rimproverarsi, e che da 10 anni circa si trova in Piemonte, si è consecrata esclusivamente al lavoro, ed a fare progredire il paese nell'importante ramo della meccanica. In ogni modo, sereno nella coscienza, son rassegnato a tutto, sicuro che non mi mancherà la considerazione degli onesti [1].

### *G. Montanelli à J. Michelet,*

Acqui, 1° giugno 1859.

« Caro e illustre amico, non starà a dirci quanto mi sia stata gradita la vostra lettera. Io sapeva già che voi eravate stato ad Acqui. Passeggiando sulle rive della Bormida mi è dolce pensare che voi pure e la gentile vostra compagna avete respirate queste stesse aure che io respiro. Io sono qui nel reggimento dei cacciatori degli Appennini in gran parte composto di Toscani. Siamo duemilatrecento e ogni giorno ne arriva. Si dice che saremo fra breve riuniti a Garibaldi. Per intendere il moto attuale d'Italia bisogna vivere in mezzo a questa gioventù che ha lasciate le case per combattere contro l'Austria, e sopporre le durezze della vita soldatesca con ammirabile annegazione. Vi sono patrizii e popolani, artisti e

[1] On trouvera dans le livre de M. P. Levi (l'*Italico*), *Luigi Orlando e i suoi fratelli*, p. 105 et suiv., l'explication de cette lettre. Les frères Orlando s'étaient trouvés compromis en 1857 dans le mouvement mazzinien de Gênes et l'expédition de Pisacane, bien qu'ils eussent refusé d'y prendre part. Cavour prit leur défense, mais déclara à Luigi Orlando qu'ils seraient expulsés à la première tentative nouvelle des mazziniens. Rosolino Pio avait péri pendant l'expédition de Pisacane.

scrittori, e l'amore dell'Italia fa di tutti una sola famiglia, un'anima sola. Io era lontano a Parigi dall'imaginarmi i progressi che il sentimento nazionale ha fatti in quest' ultimo decennio. L'idea dell'indipendenza signoreggia tutte le altre; e perche a capo dell'impresa dell'indipendenza sono un imperatore ed un re, sarebbe considerato come partigiano dell'Austria chiunque recasse nel moto attuale idee politiche contrarie all'autorita regia e imperiale. Si e tanto detto che l'Italia s'è perduta per discordia e indisciplinatezza che ciascuno si fa come scrupolo di divenire causa di discussione o di scandalo. Queste schiere di volontari, tutte anime bollenti ed entusiastiche sono governate dai capi con una estrema facilità. Finora i volontari ascendono a 30 mila. Ma propagandosi il sollevamento in Lombardia cresceranno in grandi proporzioni. Cio che ci affligge noi tutti è la mancanza delle forze di Napoli. Speriamo che non si facciano aspettare lungamente.

Giorni sono ad Alessandria ebbi una conferenza coll'Imperatore. Quanto alle questioni d'ordinamento politico non mi parve disposto a tener conto dell'opinione che su quello manifesterà a suo tempo l'Italia. Ma ora è vivamente preoccupato della guerra. Posso assicurarci che egli fa molto conto di Garibaldi e dell'elemento popolare. Saprete che gia in Lombardia le popolazioni cominciano a sollevarsi. L'Austria teme estremamente questa forma di guerra...

Conservatemi il vostro affecto. Uno dei più dolci ricordi dell'esiglio è per me quello d'aver conosciuto voi e la vostra gentile compagna...

## *G. Montanelli à J. Michelet*

Fucecchio, 28 juin 1861.

Mon cher ami, il y a longtemps que je voulais vous écrire. Mais vous ne pouvez vous faire une idée de la vie affreuse que je mène, et du peu de temps qui me reste pour satisfaire aux plus doux besoins de mon cœur. Ma femme est ici à Fucecchio malade. Elle va un peu mieux

à présent, mais c'est une maladie de cœur, une de ces maladies dont on ne guérit pas. Moi je ne fais que courir de Fucecchio à Florence, où j'ai mon étude d'avocat, et rien moins que la direction d'un journal démocratique! C'est vraiment un miracle nerveux si je résiste aux fatigues et aux souffrances qui m'accablent. Ajoutez à tout cela la lutte que le parti démocratique est obligé de soutenir contre le parti très puissant des modérés qui ne se contente pas de nous exclure du gouvernement du pays, et voudrait nous perdre dans l'opinion du peuple, en nous représentant comme des séparatistes, des anarchistes, des communistes, etc., etc. Nous luttons avec le courage et la foi des apôtres. Notre chef, le saint Garibaldi, nous donne l'exemple du dévoûment. Néanmoins, je dois vous avouer que je ne m'attendais pas à une persécution si violente que celle des soi-disants modérés...

Voulez-vous être assez bon de m'envoyer le livre dont vous parlez de M. Dumesnil [1]... Il pourrait envoyer toutes ses œuvres à M. Desanctis, ministre de l'intruction publique, et lui demander une chaire de littérature française... M. Desanctis est *bon enfant*, il a du cœur... J'ai été très lié avec M. Desanctis. Mais à présent je crois que ma recommandation ne ferait que du mal au recommandé. Vous savez que je suis toujours un *professeur destitué par la réaction autrichienne*. Le parti modéré n'a pas réparé cette injustice. Cela vous donne une idée de mes rapports avec les puissances du jour.

## *Madame Montanelli à J. Michelet.*

Fucecchio, 13 décembre 1862.

Monsieur, Dieu seul peut vous rendre le bien que me font les preuves réitérées de votre affection pour mon pauvre mari [2]. En m'annonçant que son nom apparaîtra

[1] Gendre de Michelet. Le livre dont il est ici question est *La Foi nouvelle cherchée dans l'art*.

[2] Montanelli était mort le 17 juin 1862.

dans votre livre de manière à rappeler notre amitié inaltérable, vous avez fait pénétrer une joie dans un océan de larmes...

### *M. Amari à J. Michelet.*

Turin, 27 octobre 1863.

Mon cher Monsieur Michelet, vous n'oubliez pas vos amis. Il est vrai que vous êtes sûr qu'ils ne pourront jamais oublier en votre personne ni l'historien, ni le philosophe, ni le patriote, ou, pour mieux dire, le libéral sans peur et sans reproche.

Relégué dans un tourbillon d'affaires et exilé de mes études, sous prétexte de surveiller celles des autres [1], votre *Régence* m'arrive comme un doux souvenir, comme une consolation. En échange je vous donne une bonne nouvelle. L'Italie est faite sans retour. Mutilée à Venise et à Rome, tourmentée par le brigandage clérico-légitimiste dans quelques provinces napolitaines, ennuyée un peu partout par le haut clergé, par la réaction dynastique et par les rouges aveugles, l'Italie se renforce et se consolide tous les jours. Tout le monde, même les partis les plus hostiles, sentent que rien au monde ne pourrait dissoudre l'unité nationale. L'on fronde, mais personne ne renoncerait au gouvernement unitaire. L'unification des conscrits dans l'armée est parfaite. L'instruction populaire a fait des progrès étonnants dans les deux dernières années : c'est elle qui va supprimer le couteau à Palerme et l'escopette à Naples. Enfin, nous n'avons plus de miracles. Les Madones se laissent démolir à Palerme sans le moindre mouvement des yeux. Dans aucun hameau de l'Italie depuis 1859 il n'a été possible aux prêtres de réunir une douzaine de crétins ou de moutards pour faire une protestation en faveur du Vice-Dieu du Vatican. C'est un fait historique, je crois, de la plus haute importance. L'Italie n'est pas et n'a jamais été religieuse. La superstition de ses masses est une espèce de virus

[1] Amari était ministre de l'Instruction publique.

qui a perdu toute action délétère. J'ai hâte d'aller signer l'ordre de fermeture pour deux séminaires épiscopaux qui refusent les inspections scolastiques. Je compte pas mal de ces victimes-là depuis dix mois que je suis au Ministère. Entr'autres cette pauvre colonie française des Ignorantins qui élevait les jeunes gens des premières familles de Turin dans la haine des institutions libérales, dans le culte du Pape et dans les habitudes d'Antinoüs. Nous avons condamné aux galères le chef de la bande, le frère Théoger, qui malheureusement s'est sauvé.

## *J. Michelet à M. Amari*[1].

Paris, le 17 novembre 1863.

Votre lettre m'a fait un immense bonheur. Que la grande Italie se comprenne si bien, et la situation ! c'est magnifique, inattendu. Vous êtes un peuple politique, le premier par le temps, et l'initiateur, le premier par l'intelligence, aujourd'hui le plus positif... Vous êtes avec la France en froid, hélas ! trop légitimement, et cependant ce grand lien ne peut être rompu. C'est l'intérêt du monde. Les dynasties passent, les religions passent, *les nations restent*. Donc, réchauffons cette vraie, et cette éternelle amitié. [Michelet dans cette même lettre recommande M. Challemel-Lacour pour la chaire de littérature française de Turin][2].

## *M. Amari à J. Michelet.*

Turin, 27 novembre 1863.

Croyez-moi, le supplice le plus cruel parmi tous ceux que je souffre au Ministère, c'est de refuser ce que me

[1] Je dois à la gracieuse obligeance de Mme M. Amari la communication des lettres de Michelet à son illustre mari et à M. Sabatier.

[2] On trouvera plusieurs lettres relatives à cette candidature dans le *Carteggio* d'Amari p. p. d'Ancona. Voyez aussi la lettre de Challemel Lacour parue dans la *Revue* du 15 janvier 1903, où son dépit s'exprime d'une manière fort injuste.

demandent mes amis ; c'est de reprendre trop souvent, pour mon compte, le fatal *non possumus* de Pie IX, de pauvre mémoire. Un témoignage de vous, c'est bien plus qu'une recommandation, aurait été dans d'autres circonstances un talisman infaillible en faveur de M. Challemel-Lacour. Dans le moment actuel, les difficultés d'une loi absurde sur l'instruction publique, d'un nombre exagéré d'universités et de professeurs, d'un état de finances très peu brillant, et de l'opinion répandue dans le pays et dans le Parlement contre les traitements des professeurs, ces difficultés m'ont empêché absolument de nommer M. Challemel professeur effectif de littérature française, en remplacement de M. Denis, dont la chaire a été déserte pendant plusieurs années. Le nombre des professeurs effectifs étant, d'après la loi, inférieur à celui des chaires, l'Université de Turin a proposé de nommer un professeur de littérature grecque à la place de celui de littérature française. La place de professeur extraordinaire, annuelle par sa nature, et fort mal rétribuée, ne pouvait pas convenir à M. Challemel. Aussi j'ai le regret de le voir partir de Turin très peu content de moi. Qu'il en soit convaincu ou non, c'est un véritable regret. Les deux conversations que j'ai eues avec lui m'ont inspiré de l'estime et de la sympathie. Sans doute M. Challemel souffre par ce qu'il y a de bon dans mon caractère : l'anéantissement de mes passions à moi devant ce qui est ou que je crois l'intérêt du pays. Que du moins mes amis de France me pardonnent, comme ils le feraient à l'égard de n'importe quel saint stylite du moyen âge, qui endurait des tourments en rêvant du ciel. Moi je ne rêve aucune récompense ni dans ce monde ni dans celui que les hommes ont créé au delà du tombeau. Quant à mes amis d'Italie, j'en ai perdu plusieurs grâce à ce culte, peut-être superstitieux, d'un devoir sans aucune sanction divine, mais je m'en console aisément.

### *J. Michelet à M. Amari.*

Paris, le 15 septembre 1864.

[Recommande à Amari M. Vico, poète]. Dans l'entraî-

nement extrême de travail où je suis, je n'en ai pas moins les yeux fixés sur notre chère Italie, sur les obstacles si pénibles que rencontre votre administration. Vous en triompherez; je connais votre nerf, votre vigueur d'esprit et de caractère. J'ai été absorbé cette année par une œuvre énorme (la *Bible de l'humanité*), où je montre le genre humain faisant son *Testament*. L'Inde Védique, la Perse, la Grèce y sont les versets de lumière, le crescendo ascendant d'énergie, le monde sémitique et le moyen âge sont la nuit ou le clair-obscur, le decrescendo d'énergie, jusqu'au retour victorieux de la lumière. Cela sera senti, je crois, en Italie.

## *M. Amari à J. Michelet.*

Florence, 6 octobre 1864.

Cher monsieur et ami, le retard avec lequel je réponds à votre bonne lettre du 15 septembre, est dû à une petite révolution que j'ai traversée : drame en cinq actes, à savoir, convention du 15 septembre, émeute à Turin, chute du Ministère, déménagement et voyage à Florence. Heureusement, tout en tombant, j'ai pu rendre un petit service à M. Vico, en lui procurant une petite place à 1500 francs. J'étais résolu, depuis trois mois, à me retirer du Ministère, à cause de la mauvaise mine que la Chambre avait faite — dans une séance après-dîner — à mon projet de loi pour la décentralisation de l'enseignement secondaire. Les négociations avec la France et ensuite les événements de Turin ont retardé ma démission jusqu'à celle du Ministère entier.

Maintenant je ne doute pas que ces messieurs de Turin — les gros bonnets — se résigneront à leur sort, et que notre gouvernement attendra à Florence le développement de cette nouvelle période, dont la fin sera de nous installer à Rome, avec ou sans le Pape et les cardinaux. J'espère que pendant cette étape nous pourrons faire table rase des couvents et des bénéfices ecclésiastiques, de manière à ôter toute occasion de désagrément avec notre Sainte Mère l'Église à l'époque où nous forcerons la consigne pour rentrer dans son giron. Je dis

nous, par politesse envers la majorité du pays, puisque les classes éclairées ne se soucient pas beaucoup de l'Église, soit *catholique*, soit *protestante*. Aux barbares des campagnes, il faut laisser leurs madones; d'ailleurs, ils ne sont pas difficiles en matière de religion et ils brillent par une absence complète de fanatisme. Le clergé, nonobstant les cris de Rome et notre tolérance peut-être excessive, n'a pas réussi depuis cinq ans à soulever contre le gouvernement un seul village de 2 à 300 âmes.

Je reprends ma chaire à Florence et le troisième volume de mes *Musulmans de Sicile*, que j'espère vous envoyer dans un an ou dix-huit mois, si la politique ne vient me troubler encore une fois.

## *J. Michelet à M. Amari.*

Saint-Valery, 19 octobre 1864.

Peut-être cet acte d'amitié [la nomination de M. Vico] a été le dernier de votre Ministère. Votre éloignement des affaires ne peut être que momentané. L'Italie a besoin de vous, besoin de se montrer à l'Europe par ses plus illustres enfants. Quand paraîtra le troisième volume des *Musulmans?* Je voudrais que ce beau livre fût traduit en français, avec une préface de vous qui montrerait combien une œuvre de haute érudition peut se rattacher en mille points aux débats actuels, à notre grande guerre contre le moyen âge chrétien.

## *M. Amari à J. Michelet.*

13 mars 1865.

J'adresse la lettre de recommandation pour M. Grimaux [1] à mon ami et collègue M. Imbriani, ci-devant galérien avec Poërio, aujourd'hui professeur et recteur de l'Université de Naples, sénateur du royaume, etc.

[1] Michelet avait, le 8 mars, recommandé M. Grimaux à Amari en vue d'une chaire à l'École polytechnique de Naples.

Imbriani a la haute main dans le microcosme de l'enseignement à Naples, et jouit d'une considération bien méritée dans le pays et auprès du gouvernement...

L'institution à laquelle va appartenir M. Grimaux est appelée à jouer un rôle important en Italie. Je suis fier de l'avoir fondée, d'accord avec le général Menabrea, ci-devant mon collègue au Ministère. Quoique l'Université de Naples ne compte ni treize ni même sept mille étudiants, elle est la première de la Péninsule pour le nombre des élèves, et se fait remarquer aussi pour l'amour des études. Allez! cette pauvre Italie n'est pas morte, et les provinces méridionales ont déjà déployé une activité dont on ne les croyait pas capables, grâce aux romans des Lazzaroni, etc. Nous allons commencer demain au Sénat la discussion sur les Codes : le mariage civil, qui est établi par l'un des nouveaux articles, va susciter des oppositions de la part des plus timorés pères conscrits de l'ancien Piémont. Ils seront écrasés. La gravitation de l'étoile italienne, c'est-à-dire la foi intime et générale dans notre unité, dans notre avenir, nous sauve dans les moments les plus critiques. C'est bien emmanché, je pense.

## *J. Michelet à M. Amari.*

25 septembre 1866.

Je suis ravi de savoir que vous vous êtes fait un foyer — et un foyer français [1] — confirmation nouvelle de notre éternelle alliance — nous, France, Italie — et nous, du même cœur et d'impérissable amitié...

## *J. Michelet à M. Amari.*

15 novembre 1866.

Ma joie a été double de savoir : 1° que vous êtes presque complets, que vous avez Venise, cette chère fleur

[1] Amari avait épousé, en octobre 1865, la fille adoptive de M. F. Sabatier.

de notre Italie, qui ferme presque sa couronne; 2° d'apprendre que votre vie si agitée a maintenant un foyer et un nid. — Cela, et la patrie, quoi de plus en ce monde?..

... Mme Paléologue, qui vient de perdre son mari, n'a rien imaginé de mieux que de se retremper dans notre grande patrie commune à tous, dans l'Italie, et de vous amener ses enfants.

### *M. Amari à J. Michelet.*

Venise, 25 novembre 1866.

Il me fallait faire une visite à la sœur rentrée en famille après une longue et dure captivité, aussi votre aimable lettre du 15 ne m'a pas trouvé à Florence...

Mon bonheur a été au comble au mois de septembre dernier. En même temps que l'Italie gagnait sa frontière nord-est, ma femme me rendait père d'une belle enfant, qui se porte parfaitement bien et qui verra, je l'espère, la patrie tranquille et prospère. Quant à nous, génération destinée à la lutte, nous aurons encore à subir bien des ennuis et traverses, peut-être bien des dangers. Une partie de l'Europe s'est fichée en tête que Rome et son territoire, plus ou moins étendu, doit subir un esclavage perpétuel, parce qu'il plaît à ces messieurs de croire au péché originel, à la révélation, à l'incarnation, à la Trinité, à la mission de saint Pierre et au vicariat des évêques de Rome, et qu'accumulant absurdité sur absurdité, comme les géants de la fable amoncelaient les montagnes pour escalader le ciel, ils arrivent à la nécessité du pouvoir temporel. Et dire que nous vivons dans la moitié du XIX^e siècle!

### *J. Michelet à M. Amari.*

11 juillet 1868.

J'ai reçu avec grand plaisir votre volume [le troisième volume des *Musulmans de Sicile*]; je suis bien touché de ce souvenir. J'admire que, à travers toutes les affaires, vous

restiez fidèle aux études, à cette œuvre glorieuse. Quelqu'un qui revient de chez vous me donne de bonnes nouvelles. Malgré des embarras, notre grande Italie se constitue, s'organise et vaincra. Croyez bien que les vœux de la France la suivent toujours, que nous sommes avec vous de cœur. Voici le mont Cenis ouvert bientôt, et dessus et dessous. Nous en profiterons. Je ne veux pas mourir sans revoir Florence.

## *M. Amari à J. Michelet.*

Florence, 2 août 1868.

Nous le savons parfaitement, il y a une France, celle du XVIII[e] siècle et de l'avenir, une France qui est avec nous de cœur, comme vous le dites. Ce sont les représentants de cette France, et vous, mon cher monsieur Michelet, le plus noble et le plus pur de tous, que nous aimons. Votre cause est la même que la nôtre et que celle de l'humanité. Il faut en finir avec le moyen âge, dont le catholicisme est le phénomène plus caractéristique, plus persistant et plus nuisible. Le France aura fait un pas de géant vers le progrès, le jour que Rome sera rentrée dans la famille italienne. Je prends acte de votre promesse de venir bientôt à Florence. J'aurai alors le bonheur de présenter a Mme Michelet et à vous ma femme et mes deux filles, dont le sang appartient moitié à l'Italie et moitié à la France démocratique, acatholique et libérale.

## *J. Michelet à M. Amari.*

Montreux, 1er octobre 1870.

Selon toute apparence, nous nous réfugierons cet hiver à Florence. Vous savez combien j'aime l'Italie. — Il faut bien songer à la vie, même sur les ruines d'un monde, continuer, si l'on peut, son action, ce qu'on peut faire d'utile. Je ne l'aurais pu en France. — Ici, en Italie, j'espère agir encore à ma maniere. *Je suis le même* pour le

travail[1]. — Je suis ravi de vous voir enfin à Rome. *Hoc erat in votis.* Cette belle couronne manquait à l'Italie. La Papauté tirait encore de là un prestige, et son vide moral faisait encore illusion.

## *M. Amari à J. Michelet.*

Florence, 5 octobre 1870.

Votre lettre du 1er m'arrive en ce moment. Je la lis les larmes aux yeux, en vous voyant aussi calme au moment du désastre le plus terrible que vous pouviez vous imaginer. Je me rappelle les premières paroles que j'entendis de vous, au Collège de France, au mois de décembre 1842. Vous faisiez allusion à l'entrée des Alliés à Paris. Vos caractères, que j'ai reconnus immédiatement sur l'enveloppe, m'ont fait tressaillir d'anxiété et de joie. Je n'ai écrit à aucun de mes amis de Paris, de crainte de n'avoir que de mauvaises nouvelles et surtout dans l'intention de respecter leur douleur. Si ma femme ou l'un de mes enfants venait à mourir avant moi, je n'aimerais les condoléances de personne...

Rome, le Capitole ! Je vous assure que mon bonheur est cruellement troublé par le désastre de la France. Il faut compter parmi les crimes et les fautes de votre ex-empereur sa comédie de Pépin et son alliance avec les prêtres. Cette conduite a rendu tout à fait impossible le parti que l'Italie aurait dû et voulu prendre dans cette malheureuse guerre prussienne. C'est accablant de penser que nous sommes à Rome parce que la France est liée mains et pieds.

## *F. Sabatier à J. Michelet.*

Florence, 27 janvier 1871.

Je vous remercie de cœur de votre beau, bon et vrai livre [*La France devant l'Europe*]. Je suis heureux que votre

[1] L'effrayante altération de l'écriture dans cette lettre et dans le journal montre que Michelet était déjà profondément atteint dans sa santé.

œuvre soit si complète : elle devrait être une lumière pour toutes les intelligences droites que n'obscurcissent pas les sophismes de la haine, pour toutes les âmes que ne troublent pas les calculs de l'envie. Je suis heureux de tenir de vous ce livre d'humanité profonde, où l'amour et la raison disent la vérité, dans la plus parfaite mesure, à l'Europe égarée des voies de la justice... Votre livre restera. Le présent le comprendra-t-il ? Sa sereine équité, sa magnanime douceur sera bien amère pour ces âmes jalouses, si joyeuses de pouvoir nous écraser, ou si satisfaites d'avoir à s'apitoyer sur nous. Vous dissipez les sophismes des faux sages, vous dévoilez le pharisaïsme de ces prétendus justes, vous les forcez à toucher leurs propres plaies, sans dissimuler les nôtres. Pourront-ils vous le pardonner ? Voudront-ils renoncer à la jouissance de savourer l'admiration qu'ils ont d'eux-mêmes, leur prospérité assaisonnée de notre malheur ? L'avenir vous donnera raison. Comme vous avez été le véridique historien du passé, vous êtes celui du présent. Votre témoignage fera foi.

Puisse votre noble et inébranlable espoir se réaliser ! Puisse la France se relever pour le salut du monde ! Je ne veux pas me rappeler que la Grèce, qui fut la lumière du monde a sombré pour des siècles. La France vivra, je veux, je dois le croire d'un cœur fort. Les peuples envieux sont indifférents ou hostiles ; mais c'est nous qui défendons la cause des peuples en combattant pour la République qui est l'avenir. Les rois sont contre nous ; mais pour nous est Garibaldi, le héros pur et désintéressé. Il sera plus heureux que Caton.

Tant que des hommes comme lui tiennent l'épée, tant que des hommes comme vous tiennent la plume, arme à plus longue portée que les canons prussiens, la partie n'est pas perdue. Vous livrez le bon combat. Votre parole ranimera plus d'un combattant lassé, et doublera la vaillance des forts, car elle dissipe les doutes qui font les défaillances. La France vous remerciera de votre livre. Il a été un bienfait pour

Votre reconnaissant et respectueux ami,

F. SABATIER.

## *J. Michelet à F. Sabatier.*

Florence, 27 janvier 1871.

Votre lettre et votre suffrage m'est *instar omnium*. Me voilà récompensé. Mon acharnement de ces derniers jours méritait cela. Tous les soirs, je préparais; tous les matins, j'écrivais, et j'y pensais tout le jour. Donc j'ai pu en quarante-cinq jours, dans cette Florence d'amitié, malgré le linceul de neige, et par lui aussi peut-être, verser un *fleuve* du cœur! Non, ce n'est plus qu'un torrent, et trop rétréci sans doute.

## *C. Correnti [1] à J. Michelet.*

Florence, 20 février 1871.

Cher et vénéré maître, pardon si j'ose m'inscrire parmi vos disciples. Bien des fois, j'ai désiré passer quelques instants avec vous; mais il y a deux mois que nous sommes sur la brèche de Rome, et j'ai vainement attendu une heure de loisir pour visiter avec vous

*sapientium templa serena,*

et parler des destinées de la ville éternelle avec l'éloquent interprète de Vico. Vous avez lu dans le grand livre de l'histoire les signes précurseurs de la chute du monde actuel. Vous avez annoncé l'espoir d'une glorieuse palingénésie. Vous avez illustré avec une prédilection prophétique la véritable gloire de l'Italie, cette insurrection littéraire contre le moyen âge, la *Renaissance*. Agréez donc, monsieur, un souvenir de ce grand siècle, et du plus grand homme de cette génération titanique, que vous avez illustrée avec tant de génie, et qui, torturé par la conquête barbare, et par les anathèmes du Concile, attendait et rêvait un monde nouveau et éternisait dans les

[1] Ministre de l'instruction publique. Il offrait à Michelet la série des reproductions des fresques de Michel-Ange à la Sixtine.

visions funèbres de la *Sistina*, les angoisses et les remords du catholicisme. Aujourd'hui, monsieur, l'Italie sort de l'enfer; elle en est à sa quatrième résurrection. Il y a des nations qui appartiennent plus à l'histoire naturelle qu'à l'histoire humaine : ce sont les *nations-races*. Mais l'Italie, et permettez-moi d'y ajouter la France, ne sont pas des races; ce sont des *esprits* et les esprits sont immortels.

### *J. Michelet à F. Sabatier.*

Florence, 21 février 1871.

Jamais la France n'a été plus admirée que dans cette résistance (tellement imprévue) de cinq mois.

Que pensez-vous de la brochure de Schuré sur l'*Alsace*[1]? n'est-ce pas aussi un admirable cri de résistance ?

### *F. Sabatier à J. Michelet.*

Florence, 22 février 1871.

Ce que je pense de la brochure de Schuré ? Que c'est le cri d'un noble cœur, la voix de la conscience même d'un peuple ; et que si l'on se souciait le moins du monde de la vérité et de la justice, ce seul témoignage devrait décider le procès. Mais la sentence était écrite d'avance, et il s'agit bien de justice et de droit devant les juges de Berlin ! Mais si l'Allemagne couvre de ses clameurs la voix de ces irrécusables témoins, et si l'Europe assourdie n'entend point les débats, l'histoire la recueillera, et, malgré le triomphe de la force, auquel nous assistons, je crois encore à l'humanité et à la raison, et notre jour viendra. Quand ? Voilà la douloureuse question à laquelle je ne sais pas de réponse.

Les ténèbres sont épaisses autour de nous, ténèbres de passions haineuses et de sophismes intéressés. Vous

[1] *L'Alsace et les prétentions prussiennes*, réponse d'un Alsacien aux Allemands, parut à Genève en 1871.

savez jeter la lumière dans le chaos de préjugés qu'on appelle l'*histoire*. Vous direz la vérité; on la rejettera d'abord, et puis elle finira par s'établir. La vérité et la justice doivent triompher; et, si elles ne triomphent pas dans le monde des faits, il faut que les hommes de la justice les gardent dans leur cœur. Sans cette espérance, sans cette foi, vaudrait-il la peine de vivre?

### *M. Amari à J. Michelet.*

Florence, 20 mars 1871.

J'ai été au Sénat presque en permanence, me proposant de combattre un article de notre nouvelle loi militaire qui donne une certaine exonération aux séminaristes. J'ai été battu samedi dernier...

Du reste je n'ose écrire des nouvelles de Paris. A l'heure qu'il est, vous avez lu peut-être les dépêches qui nous consternent dans ce moment-ci au Sénat et qui détournent notre attention du grave sujet de nos discussions. Le cœur saigne en vue des calamités qui s'accumulent sur la France. Mais elle est immortelle!

### *Pasquale Villari à Madame Michelet.*

Florence, 20 avril 1871.

Je ne vous parle pas des nouvelles de France. Chaque fois que je lis les journaux, je pense à vous, et je souffre avec vous. Mais j'ai foi dans les grandes destinées de la France, et je suis sûr que bientôt nous pourrons revoir l'aurore après une nuit sanglante et obscure. C'est une espèce de fatalité qui pèse sur le monde. La raison, l'humanité n'ont pu empêcher ce grand crime. Et cependant la raison et l'humanité doivent triompher.

### *M. Amari à J. Michelet.*

Florence, 26 avril 1871.

Si par hasard, dans le deuil où vous êtes à cause des événements de Paris, vous faites attention à nos discus-

sions du Sénat, vous vous imaginez sans doute l'excitation fiévreuse dans laquelle je vis depuis quelques jours. Un certain nombre de sénateurs, parmi lesquels plusieurs de mes amis, et même ce bon M. Ruschi, réunis par des motifs différents, ont proposé quelques articles additionnels à la loi papale et ecclésiastique, assez absurde déjà d'elle-même. Ils voudraient nous inoculer l'esprit clérical belge. Et déjà leurs orateurs se plaignent de la tendance philosophique de notre enseignement.

## *J. Michelet à M. Amari.*

27 avril 1871.

Cher ami, vous seul êtes dans le vrai, je vous remercie. A quoi s'amuse-t-on dans l'écroulement d'un monde ? La Prusse victorieuse est suppliante à Saint-Pétersbourg contre la Hollande, qui veut vivre encore. Car elle est au fond, avec l'Angleterre, le monde civilisé. Voilà la situation. Et la Russie dit : « Je ne puis tarder. La *Bohème* m'appelle, et le démembrement de l'Autriche. » Questions énormes, mon ami, et qui vont se décider. Il faut que l'Italie s'arme, et oublie le pape, oublié de toute l'Europe. Où est le roi ? A San Rossore, à Gênes ? Il devrait être aux arsenaux. Comment ne s'arme-t-on pas ? Demain, la bataille du monde!

## *M. Amari à J. Michelet.*

Florence, 6 juillet 1871.

Cher monsieur et *confrère*, oui, car l'Académie, comme vous le savez peut-être, vient de me nommer associé étranger, à la place de l'abbé Peyron. Vous êtes incorrigibles, vous, les Français! Il se trouve, même à l'Académie des Inscriptions, une majorité assez mécréante pour admettre dans son sein un de ces geôliers du Saint-Père, de ces brigands qui ont mis Rome à feu et à sang, pour lui arracher le don de Charlemagne!...

M. Correnti, que je viens de voir, me charge de vous

offrir des témoignages de vive amitié de sa part. Il a la tête encore troublée des ovations frénétiques que le roi et le gouvernement ont reçues à Rome. Le voici condamné, lui et ses collègues, de choisir pour domicile le chemin de fer pendant tout l'été et une partie de l'automne. Ces messieurs vont déjeuner un jour à Naples, pour dîner ensuite à Rome, dormir en chemin de fer, donner un coup d'œil à leurs bureaux à Florence et aller tenir conseil à minuit à Turin. N'importe! Le Vatican vient de subir un autre échec fameux, le 2 juillet [1]. Nonobstant toutes ces Furies, clergé, internationale, empereurs et ex-empereurs, le XIX<sup>e</sup> siècle marche et il triomphe!

## *Madame Michelet à M. Amari.*

Paris, 21 avril 1877.

Cher monsieur et ami, je viens d'écrire à M. Mancini. Je vous saurais gré de le voir, de causer avec lui et de vous associer à ma pensée. Par le cœur et par votre mariage, vous êtes France et Italie, comme il était Italie et France [2]; vous devez tenir à ce que sa mémoire soit honorée par sa seconde patrie. Il s'agit du monument à lui élever, d'une fontaine où tous pourront puiser pour donner à boire aux fleurs des sépultures. Je désire que l'Italie prenne part à ce monument.

## *Madame Michelet à M. Amari.*

Paris, 20 juillet 1882.

Mon cher monsieur Amari, si nous n'avons pas pu dans ce beau jour d'inauguration saluer le roi gentilhomme qui a souhaité que le silence fût fait sur son hommage à l'un des vrais fils de l'Italie, nous avons au moins

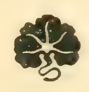
[1] L'entrée solennelle du roi à Rome.

[2] Michelet était mort le 9 février 1874. Le monument élevé au cimetière du Père La Chaise fut inauguré le 14 juillet 1882.

acclamé la nation sœur de la France. On ne pouvait la séparer de ses sœurs latines. J'ai vu des larmes couler des yeux d'hommes bronzés par les épreuves de la vie ; vous auriez partagé cette émotion. La fête a été à la fois superbe et *intime*. Tous ceux qui étaient groupés autour de son tombeau et la foule qui remplissait le cimetière battaient d'un même cœur pour lui. Il y avait pour le saluer toutes les nations, toute la jeunesse.

Nous avons tous été bien émus de l'hommage royal et bien touchés aussi de ce que vous avez fait avec M. Mancini. J'ai regretté que Renan ne fût pas là pour le dire... Un seul mot d'allusion eût soulevé un élan universel d'enthousiasme. La France est tout naturellement éprise de ce qui est chevaleresque[1].

[1] Le roi Humbert, malgré la situation diplomatique, alors assez tendue, entre la France et l'Italie, avait fait parvenir, par M. Mancini, une généreuse offrande au Comité du monument Michelet.



## CHAPITRE II

### MICHELET DE 1839 A 1842

Si l'on considère du dehors la vie de Michelet pendant les années de 1839 à 1842, il semblerait que cette période eût été une des plus heureuses, la plus heureuse peut-être de sa carrière.

En 1838, il est appelé à remplacer Letronne au Collège de France, dans la chaire d'*Histoire et Morale*, illustrée par Daunou. C'était depuis longtemps l'objet de son ambition; son père, sa famille des Ardennes, qui avaient toujours eu une foi aveugle en son avenir, lui prédisaient le Collège de France avant même qu'il fût professeur à l'École normale. Ses premiers cours sur Paris (1838), sur la France au XIVe siècle (1839), sur la Renaissance (1840-1841) avaient soulevé l'enthousiasme de la jeunesse, attiré la foule au Collège de France et excité dans la presse de tous les partis une admiration presque unanime. C'est seulement en 1840 et 1842 que quelques voix un peu discordantes commencèrent à se faire entendre : en 1840, Douhaire dans l'*Univers*, qui déclarait le IVe volume de l'*Histoire de France* sorti d'une immorale inspiration; en 1842, Cochut dans la *Revue des Deux Mondes*, qui refusait à Michelet « les qualités essentielles qui font la noblesse et l'utilité du genre historique ». C'est aussi en 1842

5

que le parti clérical, devinant par le cours sur la Renaissance que Michelet allait entrer en lutte ouverte avec l'esprit du moyen âge et l'Église elle-même, entreprit contre lui une guerre d'abord sournoise, puis bientôt ouverte, qui commença par des manifestations hostiles à ses cours et des lettres anonymes, pour aboutir, en 1843, aux dénonciations furieuses du chanoine Desgarets dans son *Monopole universitaire dévoilé*. Mais on ne pouvait prévoir en 1842 les polémiques que les cours et les œuvres de Michelet devaient soulever à partir de 1843. Tout semblait lui sourire, et aucun écrivain ne paraissait entouré d'une aussi universelle bienveillance. Chateaubriand et Lamennais, Villemain et Sainte-Beuve, Victor Hugo et Lamartine, Guizot et Sismondi, Montalembert et Cuvillier-Fleury, l'abbé Cœur et Ad. Guéroult, catholiques et libres penseurs, légitimistes, orléanistes, et républicains, le comblaient à l'envi de louanges. Il trouvait auprès de la *Quotidienne* et de la *Gazette de France*, où Nettement parlait de ses livres, la même faveur qu'il avait rencontrée auprès de l'*Avenir* et du baron d'Eckstein, cet ami de Montalembert, qui qualifiait les rédacteurs de la *Gazette* de « canailles dans le présent, le passé et l'avenir, d'exploiteurs du royalisme ». Michelet était l'objet de la part du roi et de la reine, des princes et des princesses des attentions les plus flatteuses. Le roi, la duchesse d'Orléans, le duc d'Aumale, le roi et la reine des Belges, venaient assister aux leçons qu'il donnait à la princesse Clémentine. Il était fréquemment invité aux Tuileries et à Neuilly. Depuis qu'il était monté dans la chaire du Collège de France, il avait chaque année publié un volume de son *Histoire de France*; en 1839, le tome III qui raconte la

période de Philippe III à la mort de Charles V ; en 1840 le tome IV, tout entier rempli par le règne tragique de Charles VI ; en 1841, le tome V, consacré à Charles VII et illuminé par la figure de Jeanne d'Arc. A chaque volume l'admiration et le succès allaient grandissant. Pour la première fois, la sainte de la patrie apparaissait dans son naïf et attendrissant héroïsme, et « la pitié qu'il y avait au royaume de France » faisait, après quatre cent ans, pleurer avec la bergère de Domrémy tous les lecteurs de Michelet. La puissance du génie de l'historien se manifestait d'autant plus éclatante qu'entre le second volume de l'*Histoire de France* et le troisième il avait publié deux ouvrages d'un tout autre caractère, les *Memoires de Luther* et les *Origines du droit*, une biographie tirée des écrits mêmes du réformateur et une œuvre à la fois d'érudition et de poésie qui éclairait d'une vive lumière, par un choix ingénieux et savant des formules juridiques française et allemande, le premier essor des civilisations et les éléments constitutifs de la famille et de la société humaines. Et enfin, l'année même où paraissait Jeanne d'Arc, il publiait aussi le premier volume d'un gros recueil de documents sur le procès des Templiers, prouvant ainsi qu'il savait allier le labeur patient de l'archiviste et de l'éditeur de textes aux dons d'imagination et de style de l'artiste et de l'écrivain.

Un dernier bonheur allait embellir pour Michelet cette année 1841. Edgar Quinet, à qui il était uni, depuis 1825, par une étroite communauté d'idées et d'aspirations, avait été appelé par Villemain, alors Ministre de l'instruction publique, à occuper au Collège de France une chaire d'*Histoire des Littératures du midi de l'Europe*, et Michelet, qui avait éner-

giquement patronné la candidature de Quinet, allait avoir en lui, dans ce Collège où il avait déjà des amis fidèles, Eugène Burnouf, Mickiewicz, un véritable frère d'armes.

Il ne faut pas que tous ces succès, que cette gloire chaque jour accrue nous fassent illusion, nous fassent croire que Michelet fût heureux. Certes, ni le succès ni la gloire ne lui étaient indifférents, mais il avait l'âme trop haute et le cœur trop tendre pour trouver le bonheur dans les satisfactions de l'ambition et de l'orgueil, même dans le noble orgueil de se sentir influent et populaire par le rayonnement de ses idées. Jamais Michelet ne fut plus triste, plus sombre, plus désolé que pendant ces années 1839 à 1842. Découragements, doutes, déceptions, regrets, remords, s'unissaient pour l'accabler. Tout lui paraissait douleur, dans le passé, le présent, l'avenir, pour lui et pour le monde, et il vivait littéralement dans la méditation de la mort. Il a lui-même réuni sous le titre d'*Amertumes*, une série de pensées et de souvenirs des années 1839 à 1842. Le thème fondamental de cette funèbre harmonie, je le trouve dans une note du 11 mars 1841, écrite au retour du Père La Chaise, où il avait été avec son fils visiter la tombe de sa femme : « Printemps subit et doux après le plus rude hiver (depuis 1829), chaud, ardent, mais *chauve*... arbres sans feuilles. Je suis *vaste* en comparaison de 1829; mais alors j'étais *complet*. Aujourd'hui, je me sentais semblable à cette immensité sans feuilles, immense, il est vrai, mais on y voit d'autant mieux les tombes. » C'était pourtant aux entrailles mêmes de la mort qu'il devait arracher le secret de la vie, comme la renaissance sortit du moyen âge.

Je laisserai de côté les tristesses accessoires qui, pendant ces quatre années, accompagnèrent les grands deuils : la déception qu'il éprouva en 1840 quand, à la mort de Daunou, on nomma Letronne directeur des Archives du royaume; les graves inquiétudes qu'il éprouvait pour plusieurs jeunes gens, pour Dargaud, pour Yanoski, qui allait bientôt mourir, pour Ravaisson qui crachait le sang; la conversion au catholicisme et la mort du Dr Edwards, son intime ami. Ces amertumes ne faisaient que rendre plus amers les sentiments qui l'agitèrent pendant les deux drames qui bouleversèrent sa vie en 1839 et 1842 : la mort de sa femme et la mort de Mme Dumesnil.

Pauline Michelet mourut le 24 juillet 1839. Michelet l'avait épousée le 20 mai 1824 : mais, depuis six ans, il existait entre eux un lien si intime que Michelet parla toujours des vingt ans que dura son premier mariage. Ce lien s'était formé presque de lui-même, dans la libre familiarité de la pension bourgeoise tenue de 1818 à 1827 par Mme Fourcy et M. Michelet père, dans la maison de Sedaine, rue de la Roquette. Pauline, déjà âgée de vingt-six ans en 1818, dédaignée par une mère noble qui l'avait eue, pendant la Révolution, de son union avec le chanteur Rousseau, et qui vivait dans une intimité plus qu'équivoque avec son fils, M. de Navailles, né pendant son premier mariage, était demoiselle de compagnie d'une vieille dame. N'ayant ni instruction, ni besoins intellectuels, maltraitée et négligée pendant toute son enfance, elle était d'une extrême bonté, gaie, insouciante, tendre à l'excès, désireuse d'appui et de protection. Michelet, avide, lui aussi, de tendresse et tourmenté de bonne heure par une sensualité tyrannique contre laquelle il lutta et à laquelle il s'aban-

donna tour à tour, déchiré entre la passion individuelle qui l'entraînait vers la femme et les passions intellectuelles qui, comme il dit, dévorèrent sa jeunesse, se laissa aller à cette affection naïve, désintéressée, qui fixait sa vie, tout en lui permettant, dans la solitude de la rue de la Roquette, de se livrer à un travail forcené et de jouir de l'amitié de Poinsot et de Poret. Plein de respect et de compassion pour la faiblesse féminine, convaincu que le mariage est la forme nécessaire de toute vie complète et saine, Michelet fut, pendant de longues années, pour Pauline un mari très dévoué, assidu, et, pour les deux enfants qu'elle lui donna, une fille, Adèle, en 1824, et un fils, Charles, en 1829, le père le plus tendre. Si l'on jugeait de leur bonheur conjugal par le ton habituel de leur correspondance, on pourrait croire que jamais ménage ne fut plus uni ni plus heureux. « Toi, écrivait Michelet de Bruxelles le 4 juillet 1837, il faut que je t'embrasse plus longuement. Tu me manques bien, je t'assure; je regrette à chaque instant de ne pas t'avoir emmenée. Je n'aurais pas eu avec toi les singuliers accès de tristesse que j'éprouve chaque jour. Tu as bien tort d'être jalouse, car lorsque je t'ai avec moi, j'ai tout, ma maison et ma famille. Quand je suis éloigné de toi, j'ai une avidité incroyable de savoir tout ce qui te regarde (je dis *toi*, et non pas la maison), ce que tu penses, ce que tu fais à chaque heure. » Et Pauline lui écrivait : « Tu connais ta Pauline, elle n'aime que toi, ne pense qu'à toi, ne vit que pour toi; je ne te parle point du bonheur que j'aurai de te serrer dans mes bras. Et ton Adèle! »

Et pourtant, il y avait divorce dans ce ménage en apparence uni. Michelet ne donnait presque rien au monde ; il vivait enfermé entre ses livres, ses élèves,

ses archives, sa femme, son père, ses enfants ; mais il ne partageait pas avec Pauline ce qui faisait la noblesse de sa vie, il ne lui donnait rien de sa pensée ; il ne l'aimait même point par ce qu'il y avait de plus élevé dans son âme et qu'il réservait pour ses amis, pour sa patrie, pour l'humanité. Pauline n'avait pas la force ni la capacité de conquérir sa place dans ce domaine supérieur, mais elle souffrait, et sa souffrance se manifestait par une jalousie désordonnée contre tous et contre toutes, contre le père de Michelet, contre Poret, contre la petite Adèle elle-même. Les exigences de sa tendresse d'épouse diminuaient la dignité du foyer. Son humeur s'aigrissait; les querelles avec son beau-père, qu'elle avait pourtant soigné avec un admirable dévouement en 1834, devenaient fréquentes ; enfin, ce qui acheva cette lamentable décadence, elle se laissa aller à une faiblesse qui ruina son caractère et sa santé. Toute jeune, avec son amie Mlle Scellier, elle s'amusait à faire entrer dans le couvent de Meaux, où elle était pensionnaire, des gourmandises et des liqueurs. Plus tard, souffrant de maux d'estomac, elle crut trouver un remède dans ces excitants dont elle avait gardé le goût et, par une pente insensible, contracta des habitudes qui jetèrent le désordre dans son organisme. Depuis 1837, sa santé était très ébranlée ; mais ce n'est qu'en avril 1839, pendant que son mari voyageait en Bourgogne, que se déclara la phtisie galopante qui devait l'emporter. Le 6 juin elle fut transportée dans la maison de santé Meyer, de Passy, et, malgré les soins des plus illustres praticiens, Baroilhet, Maurel, Troussel, Récamier, Aupépin, elle expirait, le 24 juillet.

Michelet fut foudroyé par cette catastrophe qui bouleversait sa vie ; il sentit tout à coup combien il avait aimé et surtout été aimé, et aussi combien il était responsable de ce qui avait manqué à sa vie domestique. Il n'avait pas fait participer Pauline à sa vie morale, et il l'avait laissée désœuvrée, car c'était M. Michelet père qui dirigeait toute la maison, et Pauline n'était pas assez cultivée pour s'occuper activement de l'éducation des enfants. Michelet l'avait délaissée pour une rivale absorbante. « Ma seconde femme l'Histoire, écrit-il le 2 mars 1841, est survenue peu avant 1830. La première, la pauvre Pauline, a été bien négligée. De là tout ce qui a suivi. » Et ailleurs : « Je pris pour maîtresse, cette grande maîtresse, l'*Histoire*. Il ne me fallait pas moins à aimer que l'Humanité entière. Rome y passa, et la France primitive. Mais que de traverses encore dans ces nouvelles amours ! Qui me donnera la fécondité, la subtilité de Pétrarque pour donner un rythme à mes soupirs, pour philosopher mon anxiété, mes douleurs ? J'aimais, j'allais, je vivais de la grande vie du monde. Souvent je pleurais tout le jour, et le soir, me retrouvant à mon foyer, près des miens qui me demandaient ce qui était arrivé, je m'apercevais que l'objet de mes pleurs était oublié depuis deux ou trois mille ans. » Peut-être même l'Histoire ne fut-elle pas la seule rivale de Pauline !

Le jour même de la mort de Pauline, Michelet sentit le besoin de crier à lui-même ses remords. Voici ce que nous lisons dans son journal. « Cette mort porte lourdement sur moi ; peut-être aurais-je pu modifier cette pauvre âme, si je m'étais sérieusement attaché à le faire. Qu'est-elle devenue, cette

malheureuse partie de moi-même, tandis que l'autre errait dans la science et la passion! Ce *pauvre moi* qui meurt aujourd'hui, je l'avais réduit à n'être que *mon moi sensuel*. Si je l'avais mise en rapport avec toute mon âme, elle eût été heureuse, elle aurait vécu.

« Toutefois, il faut le dire, la chose n'eût pas été facile, fille d'une telle mère, si peu soignée, dans son enfance, puis au couvent, etc... Elle avait gardé de tout cela une originalité charmante dans ses bons moments, une vivacité d'ancienne France qui l'eût mise au niveau, ignorante et peu élevée qu'elle était, du monde le plus élevé... C'était éminemment une *Française*, une vive et indépendante personnalité. Et, avec tout cela *elle a été fidèle*. Combien, sous plusieurs rapports, elle valait mieux que moi!

« Dans mes années de travail (jusqu'en 1834), elle s'est maintenue encore. Dans les dernières, elle a fléchi, elle s'est abandonnée elle-même. Hélas! je me suis moi-même trop livré dans ces années aux vains caprices d'imagination qui m'éloignaient d'elle. Je rentre aujourd'hui au foyer que j'ai délaissé. Je le trouve brisé pour toujours.

« Je vous prie, mon Dieu, de *me compter* ses péchés, car vraiment ce sont les miens.

« Si le mariage eût été ce qu'il devait être pour nous, une éducation, une initiation, elle fût restée ce qu'elle était, selon sa nature heureuse et élevée.

« Séchée et stérilisée, je l'ai laissée à elle-même, au vide de son esprit. Elle a pris alors les défauts des solitaires, des abandonnés.

« Elle m'aimait *infiniment*: elle voulait *l'infini, ou rien*. La moindre part faite aux autres l'éloignait et

l'irritait. Hélas! je me trouve avoir perdu en elle l'infini, tel qu'il peut être dans le cœur de l'homme. Au fond, c'est le seul péché pour lequel je demande grâce pour elle. Ce qu'elle a fait de mal, elle l'a fait par suite de cet attachement excessif et déraisonnable, ou par le désespoir de voir que j'y répondais peu.

« Quelle chose dénaturée et dure est-ce donc que l'art ou la science, pour que nous délaissions ainsi ceux qu'au fond nous aimons beaucoup! Que de longs dimanches je la laissais seule, tandis que toutes les familles allaient ensemble chercher des amusements honnêtes!... Hélas! c'est aux dépens de son bonheur et de sa vie que j'ai fait tout ce que j'ai fait. Si j'avais quelque gloire, ce serait à ses dépens. J'en retrouve amèrement la compensation, au jour de sa mort. »

Michelet ne se contentait pas de s'accuser vis-à-vis de lui-même. Il s'accusait aussi auprès de ses amis. Il écrit à Quinet à la fin de juillet : « J'ai le cœur malade de remords, autant que de regrets. L'avoir négligée, délaissée ! N'avoir rien fait pour cultiver et fortifier cette heureuse nature !... Ah ! mon ami, je ne m'en consolerai jamais. » Et il reprend encore quelques jours après : « Mon chagrin va creusant, comme la petite vérole, après la crise... La solitude et le travail violent sont peut-être ce qu'il y a de mieux. J'ai senti la mort si intimement que je m'y laisserais volontiers gagner. Il est très pénible de cacher cet état, comme je fais, et c'est une misère de le montrer. Donc, il faut, comme les animaux blessés, se tenir dans un coin, seul, et attendre. Je n'ai guère vu personne encore que je

ne m'en sois trouvé plus mal. Une telle perte est une chose trop spéciale pour que les consolations *générales* fassent autre chose que blesser. Comment en parler ? Et d'autre part, comment parler d'autre chose ? J'irai vous voir, si je vais mieux. Je lis dans ce judicieux Commines qu'il n'y a dans ces choses que *l'especial ami*. Tuus. » Quinet cherchait à calmer la conscience de son ami. Il lui semblait que, dans sa douleur, Michelet s'exagérait ses torts : « Que vous dirai-je ? mon bon et cher ami, lui écrivait-il le 1er août. Que je partage la cruelle perte que vous venez de faire ? Vous le savez déjà. Votre femme était pour moi une amie que j'étais accoutumé à ne pas séparer de vous. Il me semblait qu'elle était de ma famille et je me sens frappé avec vous. Du moins, elle a été heureuse comme on peut l'être ici-bas, et je puis vous assurer que je n'ai jamais surpris en elle aucune atteinte de tristesse profonde. Si ses derniers moments n'ont pas été trop douloureux, sa vie aura été douce et sereine. Je ne lui ai jamais connu un sentiment amer ; elle était tout cœur et tout dévoûment, et elle vous absout elle-même des reproches que la douleur vous crée. Elle a été heureuse par vous et par vos enfants, n'en doutez pas. A quoi lui eut servi la triste science de notre temps ? Vous lui auriez communiqué nos incertitudes, et, au contraire, elle aura vécu près de la science, sans en avoir connu les poisons... Ah ! ne l'en plaignons pas ! Adieu, cher ami, c'est elle qui nous ouvre le chemin. »

Michelet ne voulait pas être consolé. Il s'acharnait sur sa douleur, la creusait, voulait en savourer tout l'amertume. Il écrivait au commencement d'août :

« Puissé-je garder ce chagrin, je ne le donnerais pas pour toutes les joies.

« — Avoir goûté ainsi *si parfaitement la mort*, c'est une grande avance pour celui qui a aussi à mourir...

« — L'avoir vue, pour ainsi dire, fondre et disparaître dans mes mains, cette pauvre chair de ma chair, que j'avais si souvent baisée, c'est *être mort aussi soi-même*......

« — Hélas ! sentir que la répugnance vient pour ce qui fut moi autant que le moi qui survit, c'est là un cruel divorce...

« — Et le moment, la dernière demi-heure, où la respiration s'arrêtait par intervalles, jusqu'à ce qu'en approchant les sels, je la fisse recommencer et renouasse la vie... c'est là aussi un souvenir de douleur et de pitié...

« — J'y vis, à travers mes larmes, les grâces tendres de la mort que je ne soupçonnais pas ; tendres, mais si douloureuses, que j'en suis resté ébranlé dans les profondeurs de mon existence...

« — Elle n'avait jamais pu voir souffrir. Ah ! puisse cette bonté lui avoir été comptée, pour l'adoucissement de ce cruel moment où l'air a manqué à son cœur...

« — Mais, ce qui me trouble encore plus au souvenir, c'est l'avant-dernière matinée (de 4 à 8), si tendre et si douloureuse. J'ai su là tout ce qu'il y a dans l'amour et la douleur. Que m'apprendrait maintenant la vie ! Elle ne parlait plus ; elle ne se faisait plus entendre que par de faibles cris d'enfant qui souffre. Cette enfance, au moment suprême, est quelque chose qui émeut et qui trouble. Quelles pouvaient être ses pensées ? Le regret de nous quitter sans doute ?

Elle était visiblement triste, mais *sans larmes*. Ses grands yeux, ses longs regards entraient dans mon cœur, son amour aussi... hélas ! je ne pouvais lui donner ma vie en retour. »

Le 22 août, il revient sur ses torts envers Pauline, sur ses remords. Dans son besoin de torture et d'expiation, il en arrive à parler des peines de la vie future, lui qui alors ne croyait pas à la survivance de la personnalité.

« Oui, je l'aimais pour ses défauts...

« D'abord, on aime tout de l'objet aimé...

« Puis, malheureusement, ses défauts étaient les miens, — au moins, c'est de moi qu'ils lui venaient...

« Peut-être est-ce pour cela que nous sommes séparés... J'aimais en elle le mal que j'y avais mis... Chose cruelle, je lui avais donné des défauts que je n'avais pas moi-même...

« Hélas ! faut-il penser que cette pauvre âme emporte le poids dont je l'ai chargée, qu'elle va maintenant... appesantie d'une fatalité qui vient de moi, de celui qu'elle a tant aimé.

« Se souvient-elle de moi ? — Alors elle me hait peut-être ! Mais cela ne se peut pas.

« Et si elle ne s'en souvient pas, c'est qu'elle a sans doute perdu le souvenir de cette vie. Elle souffre alors sans savoir pourquoi...

« Au reste si les peines sont proportionnées à la responsabilité, la sienne est légère, la mienne grande. Elle n'a guère voulu qu'en moi. »

Ce n'était pas encore assez. Une dernière épreuve lui restait à subir, pour qu'il pût goûter à fond l'horreur sublime et terrifiante de la mort. Il dut, le mercredi 4 septembre, exhumer Pauline pour la transporter

dans le monument préparé pour elle au Père La Chaise.

« Rude épreuve... hélas! je n'ai guère vu que des vers...

« — On dit : *rendre à la terre*... c'est une figure... cette matière inanimée réanime une matière *vivante*. C'est là le côté hideux à l'œil, dur comme humiliation chrétienne, grand, cruellement poétique et philosophique pour l'esprit...

« — Quelle expiation... et pour l'orgueil de la beauté, et pour la tentation du désir...

« Que moi, qui venais le cœur plein d'elle, tout troublé de pitié et d'amour, avide de revoir ses traits, au moins une minute, je n'en aie pu supporter la vue...

« Ce cimetière, parmi les roses et les chèvrefeuilles, semble un paradis... Quelles laideurs terribles dessous!...

« — Toutefois, quand je regardais d'en haut cette fosse béante, je sentais puissamment (comme sur l'eau ou du haut d'une tour) l'attraction de la mort : *O mihi tum quam molliter ossa quiescant.* J'y mis pourtant un gage (de mes cheveux dans une feuille de l'écriture de son fils, de plus une croix métallique) en attendant que j'y vinsse tout entier...

« — Il ne faut pas pourtant se laisser aller. Que deviendraient-ils? Elle-même craignait tant de laisser sa fille.

« — Adieu, il faut que je me prive même d'écrire sur ce triste et trop attirant sujet; il faut, pour lui obéir, que je me force d'amortir mes regrets mêmes, que j'y pense moins, afin de vivre et de continuer sa pensée, sa providence sur ceux qu'elle laisse.

« — Pauvre âme!... je me fie pour elle en deux choses qui doivent adoucir ses épreuves, où qu'elle soit.

D'abord, elle était préoccupée de la pensée élevée de conserver sa fille pure; puis, elle avait pris des sentiments doux et bienveillants pour ceux dont elle était jalouse. Evidemment elle ne les haïssait plus. »

Le 12 septembre, Michelet revient encore vers « ce trop attirant » sujet dont il ne peut distraire sa pensée; mais déjà son point de vue s'élargit. Il s'élève, par l'essor naturel de son esprit, du particulier au général; seul, l'accent de ses paroles laisse deviner les révoltes de son cœur et de sa chair meurtris.

« Quel bouleversement pour notre esprit que la mort d'une personne!... Que de choses reviennent en mémoire!... Combien on examine ce qu'on fut pour elle!... *Le jugement commence alors pour nous*, et l'accusation intérieure... On la jugeait sur chaque moment avec aigreur. On la juge sur l'ensemble, sur la vie entière. Combien elle gagne ainsi! (Ah! puisse Dieu la juger ainsi!) *O time beautifier of things!* Mais c'est, qu'en cela, le temps n'est pas mensonger, ni la mort. C'est la vie qui était mensongère; elle exagérait le mal.

« Pourquoi la pensée de Dieu est-elle peu consolante? C'est que le Dieu *chrétien jugera* cette âme; elle se survivra, mais pour souffrir! Le Dieu du *panthéisme* lui *donnera* le repos, mais en l'absorbant...

« Pourquoi regrettons-nous les amis vicieux plus que les autres? 1° Nous le sommes nous-mêmes. Nous pleurons en eux notre propre nature; 2° nous nous sentons souvent en partie causes de leurs vices; 3° nous sommes plus inquiets pour leur destinée à venir[1].

[1] Une note étrange de cette année 1839 nous montre que Michelet était hanté par l'idée, non de l'enfer, mais de la métempsychose : « Gœthe haïssait les chiens, craignait que sa

« Que d'*excuses* pourtant à présenter à Dieu, quand on s'explique que le mal est le plus souvent l'effet d'influences extérieures.

« Quel révélateur que la mort! Comme elle tire les paroles de la poitrine! *Faisons tant que nous voudrons les braves*[1]... *Eripitur persona, manet res.* Immense auxiliaire de la charité, elle nous apprend cette grande vérité qu'en chaque homme il y a plus de bien que de mal.

« Nous croyons, nous croyons croire. Mais que le coup porte près de nous, nous devenons matérialistes... « Oui, dit Satan dans Job, mais *touchez à sa peau,* vous verrez... » Alors on baisse la tête. Que saint Paul ait cru aussi fort qu'il parlait, je ne puis vraiment le croire.

« J'ai vu le plus fier spiritualiste, quand on avait touché à sa peau, comme dit Satan, mené invinciblement par les puissantes attractions de la tombe... s'y attacher, poursuivre avec une avidité douloureuse la terrible laideur du sépulcre

« Ah! c'est qu'il faut convenir que ce ne sont pas de vaines paroles! *Vous devenez même chair.* Communion de foyer, de pain, de couche, d'enfants. Grand Dieu! quoi de plus? Vivre l'un de l'autre, l'homme apportant la subsistance, et la femme la lui donnant;

monade y fut absorbée. Je me rappelle combien je fus touché de l'effroi de *Zemire*, qui me parut alors une personne malheureuse. La figure de *Mirza* me fit un jour horreur! C'étaient des yeux vraiment humains. Ces apparitions me troublent... Hélas! cette pauvre âme, où est elle? Je ne l'ai pas cultivée. Peut-être, à cause de moi, est elle tombée à quelque état inférieur. Dieu ait pitié d'elle, et de moi — ou, du moins, que j'expie seul! »

[1] « Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde ». PASCAL, *Pensées*.

se confier chaque jour sa pensée, trouver l'un dans l'autre un si doux oubli de soi-même, mourir et créer *ensemble*, être *ensemble* Dieux!...

« *Tout ensemble*, puis *rien ensemble*...

« C'est mourir, plus que si tous les deux étaient morts. »

Un mois plus tard, le 20 octobre, un dimanche, Michelet alla au Père La Chaise voir la tombe et l'inscription qu'on y gravait. Les souvenirs classiques s'y trouvent mêlés aux sentiments chrétiens et une citation d'Horace[1] précède un verset du psaume XL.

Au retour il visita la maison de la rue de la Roquette. « Ma maison, où je me suis marié, où ma fille est née, où j'ai été heureux, quoique d'un bonheur si orageux, si mal ménagé, où j'ai perdu dans une vie sauvage tant d'irréparables jours, lorsque le bonheur était près de moi...

« Mon cabinet octogone est le même, ainsi que la place de ma pauvre petite bibliothèque d'alors, et celle où je couchai par terre sur des matelas lorsque je crachai le sang, en 1827, lorsque ma femme me soigna si bien...

« La chambre où je couchais avec mon père, celle où mourut Mme Fourcy, sont changées. C'est dans la première que Poinsot demeura un an avec moi, dans la première que ma femme coucha plusieurs mois près de moi, sur le lit que mon père lui avait cédé. Là se

[1] Voici l'inscription complète : Paulina Rousseau — Michelet — Julii Michelet — Uxor — Mater dilectissima II liberorum — aegrotantis quondam viri — salus — levamen laborum — perpetua in utraque fortuna — felicitas — MDCCCXXXIX — Siccine dividit amara — mors — Quousque Domine — Beatus qui intelligit super egenum — et pauperem — in die mala liberabit eum — Dominus.

passa cette scène bizarre de nuit, lorsqu'elle me crut fou, parce que je m'étais levé pour regarder cette nuit fantastique de printemps...

« Le petit jardin de Pauline est tout enterré, humide. Le petit hangard n'est plus, ni par conséquent la place où nous nous assîmes par terre, un dimanche soir, tout le monde étant sorti.

« Sous la terrasse était notre cuisine, et la chambre de Mme de Girard, où je me trouvai mal en 1827 (dans ma grande maladie après le Vico), lorsque je dis à Pauline : « Pauline, adieu... » Qui m'eût dit que je survivrais ?

« Je prie Dieu de me donner plus de résignation. »

Michelet croyait son cœur usé et flétri, à force de souffrir. Son cœur allait bientôt rajeunir, et refleurir, mais pour souffrir davantage encore.

Jamais Michelet ne s'était senti si las, si bas qu'en 1839, de mai à novembre. « Je languissais, dit-il, comme un marais sur une vaste surface, sans trouver mon cours. » Il s'efforçait de réparer sa négligence envers Pauline, en recherchant avidement tous les souvenirs qu'il pouvait retrouver d'elle, et il ne rencontrait dans cette recherche que de nouveaux sujets de tristesse. Le 24 août, il va avec ses enfants faire une visite à Meaux, à l'hôpital, où il est conduit par Mme Scellier, mère de l'ancienne compagne de Pauline, et où il retrouve, au palais épiscopal, un ancien camarade devenu évêque, Mgr Allou [1], et le souvenir de Bossuet. Écoutons-le raconter cette double visite : « L'une des beautés des terrasses et du jardin épis-

[1] Auguste Allou, né à Privas le 27 janvier 1793, avait été camarade de Michelet à Charlemagne ; il devint évêque de Meaux en 1835, et mourut le 30 août 1884.

copal, c'est que, de tous côtés, l'on voit par-dessus l'imposante tour de la cathédrale.

« Le passage sombre sous les voûtes du xv^e siècle, pour aboutir à ce noble jardin sans ombre, comme l'âme du grand orateur... On s'aperçoit ensuite qu'il a aussi ses ombres, ce jardin. Le cabinet est richement nu. L'allée d'ifs est bien ténébreuse. *Quid?* si cette vie trop extérieure y a enfin trouvé son intériorité? L'évêque, l'ancien camarade M. Allou, me toucha en me contant comme quoi il allait s'établir, et n'y avait aucune répugnance, lorsque moi, qui ai été établi, et qui (malgré mes enfants) ne le suis guère aujourd'hui, j'étais, dans ce sérieux voyage, entre Bossuet dont je visitais le palais, Fénelon dont je lisais les *Lettres Spirituelles*, et un tout autre souvenir, dont je trouve ici si peu de traces, pas même peut-être dans sa meilleure amie !...

« J'ai appris que la religieuse qui vint ici avec elle, de l'*Enfant-Jésus*, en 1814, et qui peut-être y est encore, s'appelait Mlle Martin (sœur Des Anges).

« Hier, en traversant ces belles campagnes dorées par l'automne et le soleil du soir, en voyant cette terre exubérante des dons de la nature, je trouvais bien dur qu'il lui en restât si peu, à elle..., quoi ! six pieds de terre seulement... Je n'ose ajouter toutes mes pensées. Elles sont déraisonnables. Dans nos habitudes matérialistes, nous plaignons le corps, comme si c'était la personne. Sans doute l'âme n'est pas dans cette triste bière... Mais il n'en est pas moins cruel pour ceux qui restent de ne pouvoir pour elle rien autre chose que des prières.

« Le soir nous surprit sur la route. La lune était d'une clarté triomphante. L'indifférence de la nature augmente les peines du cœur.

« Je lus le soir dans Fénelon (lettre 104) : « On « demandait à saint Ambroise mourant s'il n'était pas « peiné par la crainte des jugements de Dieu. Il répon- « dit : « Nous avons un bon maître. » Ah ! jamais je ne sentis plus vivement le besoin de croire à cette bonté.

« Aujourd'hui, dimanche 25, temps admirable, mais qui me frappe la tête. J'allai d'abord visiter seul la belle cathédrale, et le curieux château à quatre tourelles qui est à côté.

« Puis, Monseigneur, à 9 heures. La grand'messe, très peu de monde, et seulement des femmes.

« Mlle Scellier à midi ; puis, leur petit jardin, triste et brûlant.

« J'ai lu ensuite et dormi ; maintenant (6 heures du soir), j'écris pendant qu'ils dînent chez la marraine, Mlle Scellier.

« Lettres admirables de Fénelon sur ses souffrances (110, 111) : « Mais tout est bon... Dieu nous ouvre un « étrange livre. » Et encore : « Je suis à moi-même « tout un grand diocèse. »

« Ce soir, après avoir dîné avec du thé, promené *seul* sur la terrasse de Bossuet. Au dehors, bruit lointain de la musique militaire. Harmonie admirable de la cathédrale au soleil couchant.

« Puis, entré au palais épiscopal. Promenade avec une vingtaine d'ecclésiastiques. Plaintes contre M. Villemain qui refuse les certificats des petits séminaires pour admission au baccalauréat. Monseigneur disait au sujet de la belle dispute de Bossuet et de Fénelon : « Heureusement ces disputes sont « passées. » Heureusement?

« *Lundi matin*. Le café chez Mme Scellier ; puis, en attendant l'heure de l'hôpital, promené avec Mlle Adé-

laïde Scellier, le long des murs de l'hôpital, le long de la Marne et du marché de Meaux.

« L'hôpital visité sous la conduite de Mme Scellier et d'une jeune religieuse de Saint-Vincent de Paul, née, dit-elle, en 1814, l'année même où ma femme est entrée à l'hôpital.

« Visité le *grand jardin*, où elle s'est promenée tant de fois avec Mlle Scellier, *les lilas que Mlle Ad. Scellier a plantés* (avec elle?), les arbres fruitiers, etc. Nous n'avons pu voir les chambres que les religieuses occupaient alors. Cette partie est inhabitée. Mais nous avons vu la salle qui sert à la fois d'école et de réfectoire aux filles, la chaire entre les deux croisées... Je n'osais rien dire de mes pensées en présence de cette vieille dame Scellier, si détachée des affections depuis si longtemps...

« Mais je m'aperçus, en voyant tous les pauvres venir à elle, que c'était là sa vraie famille.

« Ces pauvres paraissent gais..., mais ils n'ont plus les mêmes douceurs..., ni les religieuses non plus...; plus de vaches, de poules, rien de ce petit ménage de couvent qui avait amusé ma femme et Mlle Scellier. Les religieuses d'aujourd'hui ne peuvent donner que de bonnes paroles..., ou une caresse à un mourant, comme je le vis à l'infirmerie.

« J'aurais voulu pouvoir donner beaucoup à cette pauvre maison, qui a servi quelque temps d'asile à celle qui, depuis, a partagé vingt ans ma pauvreté.

« Il faut apprendre à mourir... Après une vie d'individualité, il faut en commencer une de généralité, si c'est possible. Mais comment enterrer, sans une larme, une si chère partie de son cœur?

« Que d'heureux jours manqués, passés en vain,

impossibles à jamais!.. Mais y a-t-il rien d'heureux dans l'individuel? Quel jour de cette union, tant regrettée, s'est passé sans orage? *Allons, Seigneur Docteur, tenez ferme*, comme dit Luther à la mort de sa fille Magdallena...

« Retour par le bateau poste. Immobilité plus grande qu'en diligence. Éblouissement de cette succession d'objets rapides, peu variés pourtant, qui filent plus haut que vous, tandis qu'en voiture, vous avez la satisfaction de planer.

« En face de nous étaient placés deux séminaristes de Meaux, fort pédants et fort aigres, qui parlèrent de moi et de mes livres avec peu de charité. Le premier mouvement fut de dire : « Voilà donc à quelle réputation contestée j'ai sacrifié le bonheur de la famille!... » Mais, en y réfléchissant, je me relevai. Ce n'est pas le témoignage que l'avenir rendra à un écrivain sérieux. Les prêtres mêmes me sont plus favorables. Qu'importe après tout! Je les aime plus qu'ils ne m'aiment. L'avantage est à celui qui aime le plus. »

Ce qu'il y avait de plus douloureux pour lui dans ce deuil, où il s'attachait désespérément au souvenir de Pauline, à toutes les preuves de dévouement données par elle lors des maladies de sa fille en 1825, de son mari en 1827, de son fils en 1832, de son beau-père en 1834, à toutes les moindres reliques qui restaient d'elle, jusqu'aux enveloppes de ses lettres, c'est qu'il se sentait toujours harcelé, troublé par ce démon de la sensualité qu'il appelait son *ange noir*. Voici en quels termes amers il décrivait plus tard, le 29 avril 1841, alors que l'*ange blanc* avait repris le dessus, « la douloureuse impression de misère intérieure et de délaissement » où il se trouvait à la fin de 1839.

« Je me demandais alors pourquoi cette dure existence, employée tout entière au profit des autres, n'avait eu aucun salaire ; je m'en plaignais, à qui? Non pas à Dieu, car je ne le sentais plus guère. Je me disais parfois : « Tout dépouillé et dévasté qu'il m'a fait, il pourrait m'ôter encore, toucher à mon père, à mes enfants. Je devrais ménager, apaiser cette terrible puissance...; la bénir, je ne puis. »

« Ma femme mourut, et mon cœur fut déchiré.

« Mais, de ce déchirement même, sortit une force violente et presque frénétique ; je me plongeai, avec un plaisir sombre, dans la mort de la France du XV[e] siècle, y mêlant des passions de sensualité farouches, que je trouvais également et dans moi et dans mon sujet. Ce n'est pas sans raison que quelqu'un a écrit[1] que le IV[e] volume était sorti d'une immorale inspiration. C'est ce qui en a fait aussi l'étrange force. Jamais mauvaise époque[2] n'a été racontée dans une plus mauvaise agitation de l'esprit.

« Une chose me séchait le cœur et le rendait hostile au monde : c'était qu'un enseignement aussi intime et sincère, toujours bienveillant, n'eût rien produit pour mon bonheur. Quant à la haine de mes rivaux, aux malveillances des puissants, je m'en consolais aisément. Mais que, parmi mes élèves, j'eusse trouvé peu d'attachement, souvent peu de sincérité, tout au plus des rapports agréables, une amitié froide, cela m'était dur. Ce trésor de vie que j'avais pendant vingt ans si largement épanché, et où j'aurais fécondé dix fois plus de livres que je n'en ai écrit, ces torrents d'eau vive qui

[1] Douhaire dans l'*Univers*.

[2] Celle de Charles VI.

avaient si longtemps jailli de mon cœur, où ont-ils passé, me disais-je? ont-ils coulé sur le sable ingrat? Quoi! ma vie donc s'est écoulée de moi, personne ne l'a recueillie... »

Le 23 juin 1840, dans une de ces heures de découragement, où au sentiment de vide et de dessèchement du cœur s'ajoutait, pour lui, la tentation mauvaise de chercher une consolation dans un semblant de vie conjugale, sans la communauté de sentiments, de pensées et de devoirs qui font la dignité et la beauté du mariage, il avait exprimé, avec une force singulière, la détresse morale dont il se sentait envahi :

« Il s'assit sous un thérébinthe : « Reprenez-moi, Seigneur, car je ne suis pas meilleur que mes pères [1] ». Je disais dans mes premières (et bien moins amères) tristesses (1820) [2] : *Equum, bonum et justum est, dignum et salutare*... Je n'ai plus la force de le dire. Reprenez-moi donc, puissance inconnue, je n'ai plus de résignation.

« Comment cette histoire ne serait-elle pas poétique, comme on le lui reproche ; elle échappe à travers les déchirements du cœur.

« Ils m'appellent panthéiste! Si le panthéiste est celui qui se laisse volontiers absorber dans la nature, je ne suis pas cet homme là. Quel sujet ai-je de me louer d'elle? et pourquoi l'aimerais-je?... D'autre part, si Dieu est un Dieu moral, il faut convenir qu'il se plaît à cacher ses voies.

[1] Voir. Rois I, 19, 4. Ce sont les paroles d'Élie au désert : « *Domine, tolle animam meam, neque enim melior sum quam patres mei.* »

[2] La maladie et la mort de Poinsot, 1820-1821. Voyez : *Mon Journal*, dimanche 24 juin 1821, 2 novembre 1822. Une nouvelle édition de ce beau livre vient de paraître à la librairie Flammarion.

« Que faire ? Écouter les petits ; laisser parler l'ânesse de Balaam. La critique malveillante de Douhaire a pourtant un côté digne de considération ; voilà pour le *livre*. Quant à *l'homme*, les représentations de Mme Quinet, à qui je me suis confié, sont certainement bonnes et vraies. Ces demi-mariages sont scabreux, pleins de chances ; la plus grande, hélas ! dans ces amours, c'est justement d'aimer, de s'attacher indissolublement à quelque personne inférieure d'éducation et dont on sera toujours divorcé d'esprit, qui peut vous aimer *trop peu*, pour votre malheur, ou *trop*, pour le sien. Un mot surtout me frappa : « Mais qu'arrivera-t-il, si elle vous aime ? » C'est en effet le danger, et quelle chose triste que ce soit un danger !... En revanche, le mariage est impossible, de longtemps. Fût-il possible, est-il conciliable avec le grand travail qui est la destinée de ma vie ? Un tel travail ne permet aucun partage de temps ni de force. Il faut vivre et mourir, comme un livre, non comme un homme.

« Que faire, encore une fois ? Souffrir, travailler, *oublier, s'il se pouvait*. Pour aimer et remercier celui qui a fait le monde ainsi, je ne le peux. Je sais bien qu'il peut me frapper encore, m'ôter ce qui me reste... J'ai à craindre, mais je n'aime pas plus... Quand je veux bénir et remercier, cela me reste à la gorge.

« Je n'ai point de raison d'aimer la nature. Je me tairai sur la Providence ».

Et encore au mois d'août de cette même année, il revient à la même pensée :« Quand on songe à la manière barbare et rapide dont la nature ourdit sans cesse des fils vivants pour les briser, il est difficile de remercier ». « J'entonne encore bien quelquefois un *petit* « cantique, dit Luther, et *le* remercie *un peu*. » Pour

moi, je ne puis. Cette année surtout, je suis sec ; l'année dernière, au moins, j'étais soutenu par ma douleur. »

En lisant ces lignes, on voit combien est profonde l'erreur de ceux qui ont vu dans Michelet un croyant, un chrétien, et même un catholique, jusqu'au moment où il prit part à la lutte qui fut engagée par le parti clérical, à propos de la liberté d'enseignement, contre l'Université, et qui ont attribué au chanoine Desgarets ou à l'*Univers* l'honneur immérité d'avoir contribué à dévoyer ou à émanciper sa pensée. Certes, il y avait en Michelet un fond de mysticisme, un besoin insatiable de percer les mystères de l'au delà, et d'y chercher l'union avec Dieu ; mais ses aspirations religieuses ne trouvèrent jamais de satisfaction ni dans les formules, ni dans les pratiques catholiques ; toutes les fois qu'il cherchait à préciser sa pensée, il s'apercevait qu'elle était en contradiction avec le christianisme. Après avoir été longtemps balloté entre le désir et l'impuissance de croire, il arriva, mais seulement lorsqu'il eut totalement rompu, dans sa préface de la Révolution, avec le christianisme, et sous l'influence pacifiante de son second mariage, à affirmer, avec une certitude sereine, l'existence de Dieu et la destinée immortelle de l'âme. On a pris, bien à tort, pour des paroles d'adhésion et de foi, les paroles d'admiration par lesquelles il célébrait les grandeurs et les vertus du moyen âge, ou les paroles de sympathie compatissante par lesquelles il s'attendrissait sur le sort de l'Église, cette mère, mais mère malade et mourante, du monde moderne. Il ne songeait pas, il est vrai, jusqu'en 1842, à lutter contre l'Église, parce qu'il ne la croyait pas menaçante pour la liberté de la pensée ;

il croyait pouvoir sans danger donner des pleurs à toutes les douleurs anciennes, aimer l'idéal de chaque âge, accorder un regret à chacune des déceptions de l'âme humaine, sans s'occuper du présent. « Dure destinée de l'historien, écrit-il en 1838, d'aimer, de perdre tant de choses, de recommencer tous les amours, tous les deuils de l'humanité ! Je viens de lire quelques sonnets de Pétrarque ; mais combien de sonnets et de canzoni me faudrait-il, à moi, pour pleurer tant d'amours malheureuses que mon cœur a traversées de siècle en siècle !... Puisque tout doit mourir, commençons par aimer les morts. En suivant le progrès du genre humain, et sa course d'un idéal à un autre plus parfait, nous placerons peut-être le nôtre assez haut pour que désormais toute réalité nous fasse pitié, pour que chaque individualité, tant belle qu'elle soit, nous semble trop incomplète, et que le présent n'ait plus de danger ni d'attrait pour nous. Ainsi puissent les ailes pousser à notre âme, et le voyage prochain se faire plus légèrement ! »

Déjà dans son journal de 1820 et ses lettres à Poinsot, on reconnaît que, malgré son admiration pour l'Évangile, il ne voit qu'un homme dans le Christ ; il se refuse à toute pratique religieuse et cherche la lumière du côté de la Grèce et de la Perse [1]. En 1830, à l'École normale, il expose sur le christianisme des vues d'une grande hardiesse, et n'en conserve que la morale ; il prononce sur les jésuites des jugements moins véhéments, mais aussi sévères au fond que ceux de 1843 [2].

[1] Voir *Mon Journal*, passim.

[2] Voir mon essai sur « Michelet à l'École normale » dans le volume : *Portraits et Souvenirs*.

Dès 1826, il dit de l'Église romaine : « Dieu n'y est plus [1] » et il étudie avec une sympathie croissante la vie de Luther. En 1831, dans un voyage au Havre, avec sa femme et sa fille, il laisse percer dans son journal le néant de ses croyances.

« *6 août.* Adèle jette des pierres à la mer ; puis reste assise et pensive. Premier regard de l'enfant sur l'infini, qu'il ne sent pas encore, et qui doit tôt ou tard nous engloutir. Il ne connaît pas encore le monstre qui se dévore pour renaître. Faut-il que toi aussi.....?

« *7 août.* Vers midi promenade, moi seul. L'orage au loin, *Tristis usque ad mortem.* Comme Chrysès, je pense à ma fille. Infini, que me veux-tu ? Je me sens si petit... Je suis très ému d'avoir vu mon petit enfant pensif, en face de la mer. Frêle enfant sur lequel j'ai placé ma vie et que je ne pourrai protéger, oh ! si mon nom pouvait t'environner de quelque respect, de quelque protection après moi ! C'est pour elle aussi que j'aurais souhaité la gloire... j'éprouve un abîme de vide en moi.

« En voyant, d'une part, cette terrible image de l'infini, de l'autre, ma fille, et cette attraction qui nous rappelle dans le gouffre de la nature, je sentais la fibre de l'individualité se déchirer. Le général, l'éternel, voilà la patrie de l'homme !

« C'est à vous que je demanderai secours, mon noble pays [2] ! Il faut que vous nous teniez lieu de Dieu qui nous échappe, que vous remplissiez en nous l'incommensurable abîme que le christianisme éteint y a laissé. Vous nous devez l'équivalent de l'infini... Nous

[1] *Mon Journal,* nouv. éd., p. 306.

[2] Le germe du livre du *Peuple* se trouve dans ces lignes.

sentons tous périr l'individualité en nous. Puisse recommencer le sentiment de la généralité sociale, de l'universalité humaine, de celle du monde ! Alors peut-être, nous remonterons vers Dieu.

« *La mer stérile*, dit Homère. Oui, l'infini est devenu *stérile*, depuis que Dieu s'en est exilé ; stérile, désert, dévasté ; nous y roulons, comme le galet du rivage. Il roule, et la houle rompt, brise ses pointes. Son individualité périt, il devient semblable à tout autre. Comment s'en distinguer désormais ? L'*individualité* périt avec la vie barbare ; l'*universalité* périt avec la religion. Ah ! puisse ce naufrage être recueilli par la *Cité !* la cité est notre seule asile. Et puisse-t-elle se transfigurer au ciel ! Il est temps que je parte, la vue de cet infini stérile m'attriste jusqu'aux larmes. »

On le voit, ce n'était vraiment pas aux croyances chrétiennes que Michelet pouvait demander secours dans sa détresse, pas même aux croyances spiritualistes. Jamais son esprit ne fut plus en désarroi au point de vue philosophique que de 1830 à 1840. Très lentement, il arrivera, de 1840 à 1849, à se faire un *credo* personnel. Ce *credo* ne prendra pour lui toute sa vertu vivifiante que lorsqu'il aura trouvé, autant du moins que sa nature tourmentée le comportait, dans un véritable amour et dans un véritable bonheur domestique, l'équilibre, l'harmonie et la paix.

Il y avait toutefois en lui un tel ressort, une telle puissance de renouvellement, que c'est du fond même de son désespoir que l'espoir va renaître ; c'est à la mort qu'il demandera le secret de la vie. La mort et la vie lui apparaîtront comme deux termes corrélatifs qui s'expliquent l'un l'autre ; il faut mourir pour se dégager de l'individuel, de l'imparfait et de l'éphémère, et

s'élever au général et à l'universel. Michelet trouvera, dans les époques mêmes de l'histoire qu'il étudie à ce moment, les preuves de cette fécondité de la mort : Jeanne d'Arc qui crée la patrie en mourant sur le bûcher; la Renaissance qui crée le monde et la pensée moderne en condamnant à périr tout ce qui avait nourri et consolé les hommes du moyen âge. « Chaque système, écrivait-il dès 1838, contient un antagonisme qui fait sa vie et prépare sa maturité, son fruit, sa mort. Chaque système ne parvient à dégager son fruit qu'en mourant. Cela seul est une belle *raison de mourir*. Ce qui mène à croire que pour *être soi* à son plus *haut* degré, *il ne faut plus être soi*, mais mourir... se transformer. L'*Église* ne s'achève comme église que quand elle a produit les *mystiques* qui la consument. La *Royauté*, de même, n'obtient son plus haut attribut, l'irresponsabilité, que lorsqu'elle devient une royauté moins absolue, constitutionnelle. *Rome* n'a été vraiment Rome, la ville du genre humain, que lorsque, ouvrant la cité au monde, elle a paru être *moins* Rome. »

Il explique, dans une note du 26 mars 1842, comment ce furent les douleurs mêmes de 1839 qui le firent revenir à cette idée de la fécondité de la mort et lui en révélèrent toute la portée [1].

« Le 24 juillet 1839, tout se trouva simplifié... Les vagues tristesses devenant une douleur positive, le cœur serré reprit sa force...

« Cette violente secousse m'obligea de *m'étendre en profondeur*, de creuser mon âme;

[1] Nous reproduisons, autant que possible, la disposition graphique du manuscrit, les alinéas, etc., car le rythme de la pensée de Michelet se manifestait dans ces détails extérieurs.

« je sus la *vie*, tout ce qu'elle a d'*individuel*, de regrettable, d'irréparable ;

« je sus la *mort*, tout ce qu'elle a de fécond et de *vivace;* c'est-à-dire que l'histoire m'apparut pour la première fois.

« Mille points de vue à la fois :

« d'abord, l'acharnement de la *chair*, dans la vie et dans la mort (tout le IV^e volume est la traduction de ceci); l'aveugle passion du chien mourant au tombeau de son maître, l'attraction puissante de la tombe... Inès de Castro... orgie des vers...

« puis, tout ce qu'il y a d'*irréparable dans l'individualité*, qui ne paraît vraiment qu'une fois : rien de tel avant, rien après... on aime pour *les défauts* mêmes ; et c'est peut-être là

« la *justification de la mort*. Il faut que ce mal aimé périsse, puisque l'amour, l'égalant au bien, le perpétuerait.

« *Fécondité, vitalité de la mort*, pour les hommes et pour les *systèmes* (telle que je l'avais conçue en 1838) ;

« elle trie, elle *crible*, c'est-à-dire qu'elle écarte le mal, *dégage le bien* pour qu'il *subsiste* :

« elle assure la vraie perpétuité, la *vraie vie*.

« Mais, dans cette partie *moins bonne* et moins vraie, qui périt *comme individuelle*, il y a eu la vie qui est une *bonté*, au moins comme *cause*, ce qui doit consacrer dans notre mémoire ceux qui nous ont préparés : respect au passé, *tendre respect !*

« Ainsi, un lien *intime d'affection unit tous les âges*. De même que Marc-Aurèle, en commençant, remercie chacun de ses précepteurs de chaque vertu, comment ne remercierais-je pas chaque siècle des puissances qui sont en moi ? »

Et dans des feuilles non datées, je retrouve cette pensée pacifiante de la solidarité des siècles, du respect dû au passé exprimée avec une rare vigueur.

« Nous avons *été* jadis, nous le *sommes* maintenant... et nous, un jour, le *serons...;* mais pour qu'il y ait *véritable dialectique* d'une génération à l'autre, il faut que la *conséquence* n'oublie pas, ne méconnaisse pas les *prémisses*, sous prétexte qu'elle est prémisse à son tour. Si elle n'est pas, cette génération intermédiaire, humble à l'égard du passé, de l'avenir, humble et intelligente, elle cesse d'être *moyen terme;*

« en d'autres termes, il faut que la perpétuité soit entretenue d'une génération à l'autre, par l'*intelligence et le respect* du passé!... Il faut que le jeune et orgueilleux présent apprenne, dans la forme éphémère et défaillante du passé, à reconnaître ce qu'il contient d'impérissable, d'immortel, qu'il y révère, dans ce passé radoteur, une part de la sagesse des siècles;

« que le *présent* ne tue pas son père, mais l'*inhume avec respect,* qu'il révère en lui son *auteur*, comme il le doit, l'auteur de ce qu'il est, le commencement de son être...

« Je sais bien que l'*égoïsme* des jeunes générations a son principe dans leur *naïf et juste espoir de tout surpasser* (... et nous un jour le serons, qui tous vous surpasserons...), dans la force novatrice, qu'ils sentent immense en eux, portant l'*infini en puissance*, et ne sachant pas encore *le peu* qu'ils en pourront *realiser*. S'ils étaient *moins orgueilleux*, moins absurdement infinis dans leurs espérances, ils viseraient moins haut; ils *realiseraient moins* encore que nous ne les voyons faire...

« Aussi, quoique souvent froissés par l'élan aveugle,

égoïste de ces jeunes esprits, les hommes faits *voient cet élan avec plaisir*, et l'encourageraient plutôt. Croissez, jeunesse; à vous le monde! Hâtez-vous de le saisir! Notre espoir, c'est que le monde ne diminuera pas dans vos mains; c'est que vous concourrez, aidés du peu que nous avons fait, à avancer l'œuvre commune des âges. Le grand-père dit, sur le berceau de son petit-fils : Te voilà donc renée encore une fois, ô mon âme!...

« N'oubliez pas, toutefois, que, dans l'incontestable progrès du temps, *le passé ne meurt pas tellement, qu'il ne reste beau,* noble et fécond dans la mort. Quand vous aurez parcouru l'éblouissant musée des peintures du Louvre, ce triomphe du XVI^e^ siècle, descendez dans les froides galeries qui renferment les statues, et vous sentirez tout ce que la peinture moderne doit à la statuaire antique. Même après les Vierges de Raphaël, admirez la Vénus de Milo. Alors on sent avec tendresse et reconnaissance le lien profond, intime, qui lie tous les âges. Ce passé que vous dédaignez, jeunesse, pour Virgile, c'était Homère. Virgile, en pensant à Homère, voulait brûler l'Enéïde. Ce passé, pour Dante, c'est Virgile. Sans Virgile, Dante n'eût pas parcouru l'Enfer et le Purgatoire chrétiens; « c'est à toi, dit-il, que je dois ce grand style qui m'a fait tant d'honneur. » Sans Aristote et Hippocrate, nous n'aurions pas eu Montesquieu.

« Oui, *un lien intime unit tous les âges.* Nous nous tenons, générations successives, non pas comme les anneaux d'une chaîne, non pas comme les coureurs dont parle Lucrèce, qui se passent le flambeau; nous nous tenons bien autrement. Nous avons été tous *dans les reins* des premiers pères, dans le sein des femmes

d'alors. Que ce soit pris, ou non, au sens matériel, il n'importe! Un même esprit fluide court de génération en génération. Des mouvements instinctifs me font tressaillir pour le passé, pour l'avenir, et nous révèlent la profonde unité du genre humain.

« Celui qui n'en sentirait rien, qui s'isolerait dans un moment de la vie du monde, niant qu'il appartient en rien aux générations écoulées, celui-là se réduirait à bien peu de chose. Il resterait à l'état d'enfant (*nescire historiam, id est semper esse puerum*), mais combien! Vouloir échapper à l'histoire, ne rien devoir au passé! Encore le plus jeune enfant doit beaucoup à la société, à sa mère, véritable médiateur de Dieu, de l'humanité antérieure à l'égard de l'homme [1]. Au reste, si jamais la vieillesse a été respectable, c'est quand elle *a vu et fait de grandes choses*. Les vieillards d'aujourd'hui ont vu, ont fait la Révolution, ont combattu les batailles de l'Empire, soutenu les luttes de la Restauration, et fondé le gouvernement représentatif. Ce sont des livres vivants qui, malheureusement, se ferment chaque jour, des annales qui ne se connaissent pas toujours elles-mêmes, mais qui trouvent mille réponses instructives à qui sait les consulter. »

Au mois d'avril 1841, au moment où le retour du printemps lui faisait remonter au cœur les douleurs de 1839, où il écrivait : « Je me sens plus pauvre que l'année dernière, alors j'avais de plus une force morale : *ma douleur* », et encore : « Mon chagrin est

[1] Michelet met en note : « Tout ceci contre le jeune de Broglie qui, à la Chambre des députés, insultait tout haut Lamartine... Il se croit noble, oublie M. Necker; il croit faire de l'aristocratie; mais c'est une triste démocratie de ne pas reconnaître la supériorité de l'âge, du génie, de la position politique d'un député de la France. »

comme ma bague. A *sa* mort, je l'ai mise au doigt et je croyais m'y habituer difficilement. L'habitude est venue, mais la *marque* aussi. J'emporterai cette ride profonde quand on me tirera la bague à mon tour », il cherchait la consolation dans ce sentiment de la continuité de la vie morale et intellectuelle de l'humanité au milieu de la fuite des individualités d'un jour :

« *4 avril 1841. Dimanche des Rameaux*. J'ai besoin de prouver à moi, à cette humanité dont j'esquisse les apparitions éphémères, qu'on *renaît*, qu'on ne meurt pas. J'en ai besoin, *me sentant mourir*.

« J'ai beau m'énumérer les sérieuses douceurs de ma situation présente, je ne me rattache vraiment à la vie que par cette faculté telle quelle de *vivifier* quelque chose, de donner vie (à ma façon)...

« Donc, je viens, par dessus la chaîne des vies mobiles, de ces *instants* qu'on appelle hommes, de ces bluettes étincelantes qui furent des personnes, tisser la trame des idées par lesquelles ils *se perpétuaient*, continuaient de vivre, démentaient la mort, se moquaient de la nature...

« Elle tisse et déchire, elle noue, elle rompt des fibres vibrantes. Nous tirons de nous-mêmes, de notre volonté vivace, de quoi relier le tissu sanglant !...

« Qu'on ne me demande donc pas pourquoi je semble m'arrêter parfois, interrompre le récit des hommes, qui se rompt à chaque instant, pour suivre un peu un récit d'*idées*... C'est que l'*éphémère lasse*; c'est que, par moment, quand mes marionnettes m'ennuyent, je les jette dessous la table ; je les écarte au moins pour voir si ces importuns jouets n'ont pas eu en eux un peu de durable... Ou bien *je les ouvre*, et je cherche, sous leurs figures différentes, si l'intérieur

n'est pas semblable, si ce n'est pas *le même cœur*. Oui, ce fut bien le même, et le même que le mien. Je souffre, comme ils ont souffert. »

C'était ce qu'il disait déjà en 1839 : « Le même... si c'était moi. Identité par la compassion. Si Pythagore se souvint d'avoir été un des chefs de la guerre de Troie, pourquoi ne me souviendrais-je pas d'avoir été l'homme de misère qui traversa l'esclavage antique, le servage du temps des croisades, l'ouvrier des temps modernes.

« Si tout cela n'est pas moi, je me sens une compassion assez vraie, assez immense, pour endosser toutes ces douleurs. »

Qu'étaient donc « les sérieuses douceurs de sa situation », en 1841, douceurs qui certainement avaient dû contribuer à apaiser ses désespoirs, et à lui inspirer ces vues consolantes sur l'histoire, ce besoin de conciliation entre le passé et l'avenir? D'où vient, qu'au sortir de la « mauvaise époque » de Charles VI, écrite dans une « mauvaise agitation de l'esprit », il sut parler de Jeanne d'Arc avec un attendrissement mystique, avec une âme à la fois héroïque, chaste et douce, puis donner à son génie un vol encore plus fier et plus hardi pour le mettre au niveau de Michel-Ange et de Dürer? Quelle bienfaisante influence vint l'aider à *se faire une renaissance*, à soutenir « *qu'on ne meurt pas* », alors qu' « il se sentait mourir ».

Ce fut l'influence d'une femme, de Mme Dumesnil.

*
* *

Ce n'est point pour satisfaire la curiosité sentimentale du public en lui révélant un épisode romanesque et tragique de l'existence de Michelet, ni par le simple désir de publier quelques-unes des plus belles pages

qu'il ait écrites, que nous croyons devoir faire connaître son journal intime et ses agitations de cœur pendant ces années décisives 1839-1842. C'est parce que son œuvre et son génie ne peuvent être compris qu'en les mettant en rapport avec sa vie. On a déjà vu, dans les pages que nous avons citées, cette extraordinaire répercussion de ses émotions sur sa philosophie de l'histoire et du monde. Il en avait si bien le sentiment qu'il écrivait le 12 mars 1842 : « Ce matin, je me décidai à ordonner tous mes papiers dans l'ordre rigoureusement chronologique, en sorte que toute ma science entrât dans ma vie. » Mais, s'il peut ainsi classer ses papiers dans l'ordre chronologique, c'est qu'il avait eu de tout temps l'habitude de dater toutes les notes qu'il prenait dans ses lectures ou qu'il écrivait en vue de ses cours.

Michelet ne connut Mme Dumesnil qu'en mai 1840, et elle mourut le 31 mai 1842 ; mais ces deux années marquèrent profondement dans sa vie, non seulement parce qu'il trouva dans le jeune Alfred Dumesnil un disciple enthousiaste et bientôt un fils, mais parce que son affection pour elle, le bonheur qu'il goûta dans son intimité, le déchirement que lui causa sa mort, furent au nombre des émotions les plus profondes qui aient remué son cœur. On a prétendu, bien à tort, que Michelet dût à Mme Dumesnil son émancipation intellectuelle [1]. On a vu que cette émancipation était com-

[1] M. Eugène Noël a exprimé cette opinion dans un volume intitulé : *Michelet et ses Enfants*, paru en 1878. Ce volume renferme un grand nombre de lettres tres intéressantes, mais le livre lui même est rempli d'inexactitudes dans les dates, les faits et les jugements. Personne, d'ailleurs, n'a jamais eu d'influence directe sur Michelet, pas même les femmes qu'il a aimées ; mais les sentiments qu'il éprouvait pour elles, le remuaient jusqu'au

plète depuis longtemps, et l'on verra tout à l'heure que, s'il y eut à un moment quelque désaccord entre eux, ce fut précisément parce qu'elle était moins émancipée que lui. Non, le lien qui les unissait était purement moral et sentimental ; mais jamais sentiment ne fut plus profond ni plus passionné, du moins du côté de Michelet. Jamais sentiment aussi ne fut plus noble ni plus pur. La présence de Mme Dumesnil fit fuir l'*ange noir*, et, grâce à elle, l'*ange blanc* régna sans partage dans l'âme de Michelet. Il nous dit lui-même que ces deux années furent deux années « de célibat absolu » et sans troubles. Dans ce journal intime où, avec une sincérité déconcertante, il note chacune de ses pensées, chaque mouvement de son humeur et de sa nature, il n'y a pas une ligne, à propos de Mme Dumesnil, qui n'eût pu être lue par sa fille et par son gendre.

« Mme Adèle Dumesnil, nous dit M. Noël, dans son livre : *Michelet et ses Enfants*, était une femme d'intelligence et d'instruction supérieures, spirituelle, gaie, judicieuse, de conversation toute française. Elle répandait autour d'elle l'éclat et la lumière ; tout cela pourtant tempéré par l'expérience, la réflexion et les chagrins personnels. Elle n'avait pas quarante ans (quand elle vint à Paris en 1838 avec son fils) et déjà les premiers symptômes s'étaient déclarés d'une maladie grave (un cancer interne). »

Elle était petite et frêle, sans beauté, mais avec un charme très grand de finesse et de douceur. Son frère, Pierre Fantelin, à qui Mme Fantelin mère avait confié

fond de son être et agissaient fortement sur sa pensée. Tout venait de lui et retournait à lui. On lit dans son journal du 23 juillet 1841 : « Personne ne m'a influencé depuis ma naissance. Je suis né essentiellement solitaire. »

l'éducation de sa sœur, de dix ans plus jeune que lui, avait voulu qu'elle reçut une instruction très variée. « Beaucoup d'ouvrages de femme, nous dit Michelet, un peu de grammaire, un peu de musique, un peu de dessin de fleurs. Il ne craignait rien tant que d'en faire une *virtuose*. Dès qu'elle allait un peu loin dans un genre quelconque, vite, il l'arrêtait ; il ne voulait pas en faire une musicienne, une femme de lettres, une femme peintre, mais bien plus que tout cela, une *femme*. Nul doute qu'elle n'ait dû, en grande partie, à cette direction, l'équilibre unique, l'harmonie gracieuse que nous avons admirés. » Elle était si merveilleusement douée pour la musique qu'elle retenait par cœur tous les airs d'un opéra entendu pour la première fois. Son frère mourut jeune ; son père, un doux rêveur solitaire, qui vivait hors du monde, ne pouvait la diriger ; sa mère, robuste Rouennaise, ne comprenait guère sa délicate nature. On la maria, à dix-sept ans, à M. Poullain-Dumesnil, âgée de trente-six ans, qui respectait son mérite sans le comprendre, et vivait absorbé dans des spéculations de terrains qui lui rapportèrent plus de tourments que d'argent. Elle mena une vie assez solitaire, d'abord à Rouen, puis tantôt à une maison de campagne des faubourgs, la Sente Bihorel, tantôt à Vascœuil, propriété qu'elle avait apportée en dot et située sur les confins de l'Eure et de la Seine-Inférieure. Elle n'avait pas connu de jours vraiment heureux. Elle eut, coup sur coup, quatre enfants, qu'elle perdit tous les quatre. Elle en resta attristée et maladive. Le cinquième, Alfred, né en 1820, survécut, mais il était de petite santé. Il tenait de sa mère. C'était une nature fine, poétique, enthousiaste ; il avait une charmante figure. Sa mère concentra sur lui toutes ses

affections, et, se rappelant ce que Paris, où elle avait vécu jeune fille, avec sa mère et son frère, avait été pour son éducation, elle voulut qu'il profitât avec elle, et sous sa direction, des musées, des cours, des spectacles de la capitale, en même temps qu'elle-même y trouverait peut-être un soulagement à un mal, dont elle ignorait la nature, mais dont elle sentait la gravité.

Alfred Dumesnil avait eu à Rouen pour professeur Chéruel, un des meilleurs et des plus chers élèves de Michelet, son compagnon de voyage en France et en Angleterre. Chéruel lui recommanda d'aller écouter Michelet et lui donna une lettre de recommandation. La mère et le fils furent bientôt parmi les auditeurs les plus assidus et les plus enthousiastes des cours du Collège de France. Le cours de 1840, sur la Renaissance, leur fit surtout une profonde impression. « La vitalité violente de ce cours, écrit Michelet, agit sur plusieurs personnes. En mai 1840, Mme Dumesnil vient me voir, pour son fils. » Le jeune Alfred était déjà venu deux fois, rue des Postes, rendre visite à l'historien, qui l'avait reçu avec une paternelle affabilité. Mme Dumesnil lui avait écrit, plusieurs fois, sans se nommer. Quand il sut qui elle était, il la remercia de sa sympathie, où « son âme blessée pouvait sentir une divination de bonté ». Toutefois, quand elle vint le voir, il se tint d'abord avec elle sur une grande réserve. Elle l'avait invité à passer la soirée, rue Taitbout, où elle habitait. Il lui répond : « Je sors bien peu, surtout le soir. Depuis la perte que j'ai faite, je me suis fait tout à la fois précepteur et gouvernante ; il m'est difficile de laisser mes enfants. Cette réclusion est tellement sévère que j'ai rompu toute relation. Mon

plus ancien ami [1], avec qui j'ai fait mes études, demeure dans ma rue même, et j'ai à peu près cessé de le voir. Le temps me manque et je crains d'ailleurs d'attrister ceux qui me portent intérêt. Excusez-moi donc, Madame, si je ne puis sortir le soir. Vous le dites très bien, Madame, l'étude de l'histoire est orageuse et triste. Elle l'est bien plus encore dans ma situation particulière. Cette double tristesse impose la solitude. Les animaux blessés ont ces instincts : ils patientent et ils se cachent. Le temps quelquefois les guérit. Que ces aveux m'excusent de répondre si mal à des lettres si flatteuses, et dont je suis profondément reconnaissant. »

Michelet, cependant, rendit à Mme Dumesnil sa visite, mais celle-ci dût rejoindre à la fin de mai son fils à Rouen, et les relations commencées furent interrompues pendant six mois. Elles reprirent, en décembre 1840, quand Alfred Dumesnil rentra seul à Paris. Michelet, avec sa bonté ordinaire, lui ouvrit sa maison, et fit tout pour lui rendre moins pénible l'absence de sa mère. Le jeune homme goûta avec enchantement le charme des longues soirées de famille où Michelet apportait sur tous les sujets les trésors inépuisables et éblouissants de sa science, de son esprit et de son imagination, et où naissait insensiblement entre Adèle Michelet et le disciple enthousiaste de son père, de trois ans seulement plus âgé qu'elle, une sympathie qui devint très vite de l'amour. Quand Mme Dumesnil revint à Paris, à la fin de février 1841, elle prit part, tout naturellement, à cette vie de famille et s'y sentit bientôt adoptée. Adèle Michelet, bien isolée entre son vieux

[1] Poret.

grand-père, son père absorbé dans le travail, et son petit frère Charles, était tout heureuse de trouver une sollicitude maternelle chez une femme aussi intelligente, aussi artiste et aussi bonne. Charles, âgé de douze ans, se mit à appeler Mme Dumesnil « petite mère ». Quant à Michelet, la grâce souffrante de cette femme supérieure, qui n'avait pas connu le bonheur et qui était déjà marquée du sceau de la mort, eût pour lui un invincible attrait. « Ce qui, dans mes passions, écrivait-il la dernière année de sa vie, agit sur moi, ce furent certaines *causes morales*, une vive compassion, qui me fit croire, qu'arrivant en *consolateur*, j'avais chance d'être plus aimé.

« Mme Fourcy m'avait d'abord vivement intéressé par le malheur qu'elle avait eu de perdre sa fille unique qui, dans un désespoir d'amour, s'était tuée [1]. Je venais de perdre ma mère quand je la rencontrai.

« Ma première femme, ma Pauline, m'a pris le cœur, en partie, à cause des persécutions de sa cruelle mère, qui, n'ayant pu la faire mourir, la délaissait dans l'abandon.

« Mme Dumesnil me prit par la maladie, la mort prochaine, etc.

« Ma seconde femme, outre son extrême mérite, avait aussi cet attrait du malheur. Sa mère... n'était pas bien pour sa fille. Sa mauvaise santé, dans une position où elle ne pouvait se soigner, me toucha fort, ajouta à la passion qu'elle inspirait, et je la pris avec ces sentiments mixtes d'amour et de paternité qu'inspirerait une enfant malade.

« De femme en femme, si bonnes ! Je fus comme

[1] Voir *Ma jeunesse*, livre II, ch. III.

réservé pour les grandes choses : je gardai mon *sursum corda !* »

Quand Mme Dumesnil retourna à Rouen, au milieu de mai, elle emmena avec elle Adèle et Charles, qui furent bientôt ramenés à Paris par Alfred. Michelet avait trouvé si douce l'habitude de voir autour de lui son père, ses deux enfants, Mme Dumesnil et Alfred qu'il les appelait : « sa lyre parfaite ». Il écrit à Mme Dumesnil pour lui proposer de faire, en famille, un voyage de Suisse, pour lequel il avait déjà presque arrêté une berline de 8 places. Mme Dumesnil, peut-être un peu inquiète de l'exaltation contenue qui perce dans la proposition de son nouvel ami, lui répond, sur un ton d'affectueuse réserve qu'elle ne quitta jamais avec lui, tant que la maladie n'eût pas rompu toutes ses attaches à la terre : « Monsieur, je vous remercie de votre aimable proposition. Vous avez bien voulu penser à nous dans cette occasion. Croyez que j'en serai toujours reconnaissante. Si ce voyage m'est possible, je tâcherai de vous prouver mon attachement, ainsi qu'à vos chers enfants que j'aime et dont le souvenir m'occupe bien souvent. Je dis : si ce voyage m'est possible, car je suis toujours un peu souffrante et assez faible. Il me faudra bien compter sur cette extrême bonté pour oser l'entreprendre ; cependant, la pensée de vivre quelque temps dans votre société et le bonheur de procurer à mon fils l'avantage inappréciable pour lui de voyager avec vous, me fera tout tenter afin de ne point manquer une aussi charmante occasion. Je vais donc bien me soigner, bien me reposer et penser que les petits sacrifices momentanés que je vais faire à ma santé me seront grandement payés par le plaisir futur... Adieu, Monsieur, recevez

mes remerciements et croyez à mon affection sincère,
*Femme Poullain Dumesnil.* »

Dans la fin de cette lettre, Mme Dumesnil disait qu'elle ne pourrait pas quitter Rouen avant le 10 juin. Sa santé resta chancelante. Michelet la supplia alors d'accepter un logement avec son fils dans sa maison de la rue des Postes. Elle y consentit. Elle s'installa chez Michelet entre le 10 et le 15 juin 1841.

Malgré sa santé de plus en plus précaire, Mme Dumesnil procura à Michelet quelques mois d'une vie harmonieuse et sereine, telle qu'il n'en avait jamais connue, et elle-même éprouva, peut-être aussi pour la première fois, un semblant de bonheur. Le 24 juillet, toute la famille se rend au Père La Chaise, à la tombe de Pauline. « Mme Dumesnil, écrit Michelet, console le père et sa fille. » On visite le Luxembourg, l'École des beaux-arts, le Louvre, les Thermes ; on va voir l'atelier de M. Ingres « gros, petit, vulgaire, mais fort amer, quelque chose de passionné et de léonin, ridicule imitateur du génie le plus spontané, le moins imitable ». On reçoit souvent et des hommes fort intéressants : Couture, qui fait le portrait de Mme Dumesnil, Ravaisson, Didron, Baudry, Pelletan, le chancelier Müller de Weimar, et surtout les Quinet, qui prennent en grande amitié Alfred Dumesnil et sa mère. Le 21 août, jour anniversaire de sa naissance, Michelet compare son amertume de 1839, son exaltation du mois de mai dernier, et le bonheur calme dont il commence à jouir. « Je me remets à vivre », dit-il.

Il venait de passer trois journées délicieuses, du 14 au 16 août, à Fontainebleau, avec Mme Dumesnil, Alfred, Adèle et Charles, et le jeune bonheur, qui se préparait doucement sous leurs yeux, leur faisait

oublier ce qu'avait de fragile celui qui leur était tardivement accordé. « Le dimanche, écrit Michelet, fut assez triste : visite fatigante du château, en grande compagnie. Mais j'étais, dès samedi matin, dédommagé d'avance de ces petits inconvénients : j'avais salué la nymphe de Fontainebleau. Le samedi et le dimanche, nous avions fait deux promenades, une au matin à l'entrée de la forêt, près l'obélisque, où Mme Dumesnil me contait, avec un charme particulier, les vertus de la verveine, etc. Après le château, nous allâmes en voiture aux *Deux sœurs,* au *Nid de l'Aigle :* douce température, chaude et fraîche, moins douce que la causerie. Nous parlions de l'influence que *les études de la Nature* avaient sur mes travaux : « Elle vient à vous, mamelles pleines et les mains pleines de fleurs ». A quoi, je disais : O nature, vous êtes belle, charmante, féconde, mais à condition que votre épopée n'interrompe pas mon drame. Car, moi aussi, je suis, à moi seul, une nature, un monde, dans lequel le monde et la nature ne peuvent intervenir d'une manière dominante.

« Le dimanche, vers cinq heures, nous allâmes promener dans l'allée solitaire et fraîche qui mène au *Mont-Chauvet.* Mes nerfs, fort agacés par la visite du château, se calmaient à cette fraîcheur. Les hêtres, mêlés de pins du Nord, fuyaient vers le château avec une légèreté charmante, une douce variété de vert ; l'allée était toute herbeuse, comme une prairie... je revenais peu à peu.

« Le dimanche matin, nous avions rencontré Bâtissier, puis, au château, Pablo Martinez ; nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Je le trouvai bien changé, plus fort, mieux portant, mais moins distingué.

Mme Dumesnil disait : « Il se sera marié, on perd beaucoup par le mariage. » De là, longue discussion. Je dis que c'était un sujet grave, qu'au reste, je ne conseillais pas aux personnes maladives de se marier, etc. Cette conversation se continua, la nuit fermée, le long de la grille du Cheval Blanc ; soirée douce et humide.

« Le lundi, promenade aux *Bouquet du Roi, de la Reine*, aux roches d'*Apremont*. Un chêne de 29 pieds de tour. *Cette puissance, cette durée fait toujours envie.* Nous nous assîmes, pendant que les jeunes sautaient de roche en roche. Conversation vive et douce (*sur le regret d'un passé si longtemps étranger*, etc.) ; plus vive encore au retour de la promenade du soir.

« Nous revînmes tous deux en voiture, les jeunes à pied une partie du chemin. Je les voyais, de loin, marcher ensemble et souhaitais qu'il en fût toujours ainsi...

« Mardi matin, 17, départ. Nous allons à Valvins par le *Calvaire*, d'où Fontainebleau apparaît si beau et si sérieux, dans son cadre de forêts. Nous nous assîmes un moment sur ce pittoresque chaos de rochers, tout près de la croix.

« De onze heures à deux, le bateau. Charles, qui aime l'eau, qui veut tout noyer, mes papiers aussi. J'eus un moment de rêverie : il n'y avait plus que deux personnes ; le bateau glissait entre forêts et prairies. Du reste, la forêt qui pousse, l'eau qui coule, la foule qui grouille, tout cela m'endormait plutôt; j'avais un vague et profond sentiment de bonheur, de mobilité; je sentais couler la vie, couler, s'en aller doucement... »

Un mois plus tard, Michelet allait avec ses enfants passer quelques jours à Rouen et le 25 septembre visitait Vascœuil où Mme Dumesnil avait vécu auprès de son grand père. Mais déjà les douces impressions de Fontainebleau sont mêlées d'inquiétudes. Mme Dumesnil souffre et Michelet se sent doublement atteint, par ses craintes pour l'avenir, par la vision de la morne et lourde existence passée de son amie. Il fait l'excursion de Vascœuil avec M. Dumesnil, l'architecte Simon, Alfred et Charles. « laissant à regret Mme Dumesnil passer seule l'unique journée qu'elle ait passée seule depuis longtemps ». Il décrit minutieusement, dans son journal, la maison de Vascœuil, « dur nid pour une jeune femme, la sombre salle à manger, si grande pour elle, sa place à la grande table, en face du buffet ouvert... un buffet de M. Fantelin, que M. Dumesnil caractérisa assez sèchement : « une sorte de huche... » Dans les appartements du premier, la chambre à deux lits de Mme Dumesnil, pour elle et pour l'enfant, puis le billard de chêne... l'inestimable canapé vert, si vieux, si sacré, qu'elle a usé en lisant ou rêvant dans le coin sombre...

« J'allai, avec Alfred, remplir auprès du curé les intentions de Mme Dumesnil, le pain des pauvres, les messes, la croix, etc. Le vieillard sec s'émut en parlant d'elle, et j'aperçus une larme.

« En allant, je m'affligeais de n'avoir pu faire, avec Alfred seul, une si poétique excursion ; je m'aperçus qu'il valait mieux l'avoir faite avec cette compagnie si sèchement prosaïque. Ce contraste m'expliquait tout ; j'éprouvais un brisement à chaque mot. Je ne pouvais supporter un jour ce qu'elle a supporté vingt-cinq ans. Les ardoises substituées aux tuiles, l'aplatissement de

la tourelle, la grange menacée, etc., tout accusait l'indifférence, l'inintelligence du lieu...

« Nous retrouvâmes enfin la solitaire, qui nous trouvait un peu attardés... Le soir, tous étant partis, je lui contai tout et m'attendris fort sur notre destinée commune. Elle était souffrante, et moi, impatient de me retrouver à Paris, plus près des secours. »

A Paris, ils eurent encore quelques jours heureux. Le 21 décembre ils voient ensemble *Richard Cœur de Lion*. « C'est une musique qui a seize ans, dit Michelet, non, quinze ans, moi j'en ai seize. »

Ce fut dans ce sentiment d'allégresse juvénile qu'il traça le plan de son cours de 1842, sur la philosophie de l'histoire, où il rompt nettement avec le moyen âge et le christianisme, et rattache hardiment sa philosophie, philosophie de la liberté, philosophie de l'esprit et de l'amour, et philosophie de la justice, à l'histoire de sa vie même et de son enseignement. En même temps, Quinet ouvrait son cours sur les littératures du Midi par ses magnifiques leçons sur les *Révolutions d'Italie*. Il avait Michelet à ses côtés pour le soutenir, à ses débuts, dans un enseignement qui devait soulever tant d'orages, et dans sa leçon sur Dante il rêvait de s'en aller « avec les amis de sa jeunesse, sur un même vaisseau, pour une navigation éternelle. » — « J'ai refait maintes fois ce rêve avec mes amis, écrivait Michelet le 10 mai 1842. Mon vaisseau s'est toujours brisé. »

Un nouveau naufrage se préparait pour lui. Dès le mois de janvier[1] l'état de Mme Dumesnil s'aggrava

[1] Déjà le 24 décembre 1841, trois jours après sa représentation de *Richard Cœur de lion*, Michelet sent tout perdu. Il écrit à son

rapidement. Les douleurs et les insomnies reparaissaient. Le 26 janvier, elle put encore chanter toute la soirée, mais, le 1er février, Michelet dit à E. Noël que tout était désespéré.

La vie que Michelet mena du 1er février au 31 mai fut atroce. Pour échapper, dans une certaine mesure, à l'angoisse qui l'étreignait, il travaillait, avec une ardeur sauvage, à son cours, au Ve volume de son *Histoire de France* ; il se plongeait, tantôt dans les poèmes indous, tantôt dans l'histoire naturelle. Mais son cœur était avec son amie malade, avec Alfred, dont la santé était ébranlée par ses inquiétudes pour sa mère. Et il se sentait impuissant, impuissant à relever Alfred, tant il était lui-même accablé ; impuissant auprès de Mme Dumesnil qui, dans sa détresse, s'éloignait de ceux qui auraient donné leur vie pour elle, pour appeler auprès d'elle des médecins étrangers et des prêtres.

On fait venir Aumussat. Mais « après le chirurgien, elle aurait voulu un magnétiseur étranger (elle avait inutilement usé de passes magnétiques, que lui faisaient son fils ou Michelet, pour calmer ses souffrances), puis le confesseur... L'âme s'éloigne, dans une telle crise, de ceux qui l'aiment sans la secourir efficacement. Elle demande la vie aux inconnus, aux étrangers. C'est là une forme inattendue de la mort : sentir mourir sa confiance, son affection. Comment dire l'impression de cette confidence journalière du

ami Gustave d'Eichthal : « Si je pouvais quitter mon amie, j'irais certainement vous entendre. A quoi pourrais-je m'intéresser plus qu'à une question si importante et traitée par vous ? Je suis retenu de plus d'une manière, d'une surtout bien triste et bien pénible : *Tenebam, et amiseram quod tenebam. Tuus.* M.

désespoir? Et cependant quand Aumussat vint, elle était tremblante. Mon sort va se décider. »

Après avoir hésité entre divers confesseurs, elle fait venir l'abbé Cœur[1], auditeur assidu et grand admirateur de Michelet. « Il fut, dit celui-ci, adroit et tendre. » Mme Dumesnil se montrait préoccupée du sort de son ami, elle se disait décidée à se consacrer à ses enfants, si elle guérissait, mais elle sentait aussi qu'elle ne guérirait pas ; elle cherchait dans la religion les consolations mystiques et voulait se détacher des affections terrestres. Le 17 mars, elle communiait. Elle s'accusait auprès de l'abbé Cœur de dureté envers ceux qui l'entouraient, mais ne pouvait leur parler. Je me contenterai maintenant, pour indiquer les diverses péripéties de ce drame, de donner quelques extraits du journal.

« *18 mars*. Aujourd'hui, pour arracher Alfred à cette terrible préoccupation, je l'emmenai aux Archives. Nous étions touchés, l'un et l'autre, de nous sentir si affaissés. Il me dit qu'il sentait bien qu'il y avait eu pour moi, en tout ceci, une *célérité meurtrière*.

« Je lui dis : Voyez notre condition, à nous autres, modernes. Il faut que, chaque matin, *nous nous fassions notre Dieu*, que nous brassions notre pain quotidien, notre hostie. Le moyen âge prenait un Dieu tout fait.

« A deux heures, je la revis. Elle me donna la main

[1] L'abbé Cœur, prédicateur alors en vogue, grand vicaire honoraire de Paris, professeur à la Faculté de théologie, était un fervent gallican. Il refusa toujours de s'associer aux campagnes ultramontaines contre l'Université et avait été décoré en 1840 par Louis-Philippe.

et me dit : « Restez, restez *toujours*, » et elle pleura beaucoup. Quant à moi, j'éprouvai un déchirement de cœur. Je me rattachais pour me déchirer mieux... et ce *toujours*, combien amer, quand on voit qu'il ne reste plus qu'un moment. Je la trouvai livide, échevelée, horriblement belle... redevenue faible et enfant. Mon cœur se brisait.

« *4 avril*. Ce matin même, la sœur me dit qu'Elle a bien peu de jours à vivre.

« *7, lundi*. Je revis la foule. Jamais je ne fus plus ferme, plus détaché, peut-être un peu sec. J'avais eu la précaution de faire placer Alfred de façon à ne pas le voir... je craignais qu'en le voyant seul...

« J'ai reçu ce matin une lettre violente, amère, où l'on me reproche d'être « enorgueilli des dons de la fortune ». Et j'avais chez moi la *mort*...

« 8. Ce matin je la revis... Combien changée, abattue..., adoucie aussi et donnant la main comme une enfant qui demande secours.

« *12*. Le sentiment de la mort se serait affaibli dans cette séparation. Il fallait qu'il y eût rapprochement, pour que la déchirure ressoudée se redéchirât. Avant-hier, elle prit quelques dispositions : tous ses ouvrages à son fils, ses effets à ma fille ; à moi rien, pas même l'anneau de fer (qu'il lui avait donné)... Je fus blessé cruellement. Hier elle reposa, nous revînmes l'un à l'autre... ô mort... et quel sombre augure !...

« Il me resta le doute pénible que ce retour ne fût dû à Alfred seul. Elle dit pourtant des choses bien touchantes sur la bonheur perdu : « Ah ! quand nous sortions ensemble, je croyais voir mes fourrures pleines de fleurs. »

« *21 avril*. Après la leçon, la plus forte et la plus sincère, il y eut encore *une* désapprobation. En rentrant, Mme Dumesnil regrettait qu'on m'eut fait savoir cette circonstance, « car, dit-elle, vous êtes faible ». C'était la consolation des amis de Job. Mais la douleur excuse tout. Rejeté ainsi de mon intérieur au public, du public à mon intérieur, et toujours froissé...

« *5 mai*. Cette situation de rêveur, de garde-malade, dans ce beau et froid mois de mai, parmi les lilas fanés, l'année qui s'avance, n'était pas sans poésie... Dure poésie en face de la mort !

« Hier matin, effroyablement changée, amaigrie, les yeux immenses et brillants...

« D'autre part, les deux jeunes gens... frèle avenir... Et le passé est perdu...

« Où est ma vie ? où retrouverais-je vie et chaleur, dans ce froid imminent de solitude ? Ma vie est où elle fut, en ce qui m'est toujours fidèle, dans *l'histoire* et la vie du monde...

« J'y reviens, comme Philoctète à son île de Lemnos. Reçois-moi, chère île, où j'ai passé tant d'années de solitude, tant d'années douces et amères ! Reçois-moi, reçois ton blessé !

« Pendant ces quinze jours, c'était toujours la même vie. Le matin, je faisais et refaisais ma formule. De quatre à dix heures du soir, je rêvais au pied de son lit ; j'ajoutais des notes au crayon, des notes qui souvent changeaient tout l'aspect de la question.

« *15*. Les rapports cessent tout à fait. Il y a quinze jours, on pouvait encore s'occuper d'elle, cerises, raisin, fraises, etc. Il y a huit jours les fleurs. Aujourd'hui, *les fleurs mêmes bannies*.

« Grand repos. Elle se trouva mieux. Cela ressemble à la mort...

« *16*. Et ce matin, plus vivante que jamais. Projets, volubilité effrayante, avec cette figure si mortellement altérée. Sur Charles : « Il faut que nous en fassions un homme. Je vous dirai mes projets à la prochaine rentrée ».

« *18 mai*. J'étais faible, le pouls battait mal. Je flottais d'esprit. Rarement je me sentis si bas ; j'étais mort plus d'une fois, puis mort à ma mort même, non consolé, mais tristement détaché, soit par sa dùreté et ses sécheresses, soit par la préoccupation du travail, soit par la mobilité de l'homme dans les situations qui ne changent pas...

« Depuis deux ou trois jours, fort abattue, mais sereine. « Le jour de la Pentecôte, dit-elle à l'abbé Cœur, j'étais avec les anges. »

« Elle changeait à vue d'œil et se croyait mieux Ses yeux immenses se fixaient (beauté terrible et sépulcrale). Le soir, surtout, ayant fait écarter les rideaux, tout ouvrir, et regardant fixement la verdure dans la belle lumière du soir ; pleine de projets et d'espoir ; des mots à fendre le cœur : « N'est-ce pas que les bois doivent être trop humides ! » Et encore : « Vous serez bien étonné quand je vous demanderai mille choses ». Du reste, rien de tendre, sauf un mot pour Alfred... Avec tout cela, mon cœur revint à lui-même et se souleva violemment.

« *23*. Elle demanda Charles : « Est ce que je ne le « verrai donc plus ?.. Vous saurez combien une mère « leur *eùt eté* utile. » Les larmes lui vinrent, et à moi, et elle ajouta, en se remettant : « leur *sera* utile. »

« *24*. Délire lucide, ayant conscience du délire.

Elle avait demandé Charles, pour lui donner son livre, puis elle ne voulut plus le voir : « Il faut lui dérober de tels spectacles. » Elle craignait extrêmement de tomber en léthargie ; elle voulait qu'on lui frottât les bras ; elle réfugiait ses pauvres petites mains maigres dans mes manches...

« Cet instinct de la nature mourante, qui se réfugie vers la chaleur et la vie, me faisait croire à un retour du cœur. J'eus bientôt lieu d'apercevoir que le retour, s'il y avait retour, était faible, *légèrement* affectueux...

« Elle était un peu plus éveillée. Elle reprit la petite médaille du mois de Marie qu'elle m'avait donnée à garder. Elle me montra la Vierge et le crucifix de son alcôve : « Voilà nos Sauveurs, il ne faut pas les « faire arranger, mais les bien garder. »

« *28*... Délaissé, quitté, bien plus que quittant... Me sentant bien seul, rattaché à l'individualité par la douleur d'Alfred. Je le fis coucher près de sa mère, dans ma chambre et dans mon lit.

« *30 mai*. Jamais ma lyre intérieure ne fut plus étendue, plus variée, quoique, par dessus tous les sons, une sorte de fatigue, de langueur, mettait la sourdine.

« Le concert était vaste et bas, comme de 500 instruments, parlant à voix basse.

« La saison était admirable. L'état de Mme Dumesnil nous tenait dans une sorte de captivité, triste et douce. Nous étions tour à tour près d'elle. Elle ne souffrait point...

« Au milieu de cette mort (lente et sans horreur), je m'obstinais à chercher de nouvelles causes de vivre. Je fouillais la source de toute vie, la Nature. Je

lus (dans une Encyclopédie) les articles *animal*, *cétacé*. Le dernier me toucha fort. Il y a un poème à faire sur ces pauvres créatures, généralement douces et intelligentes (à en juger par leur cerveau et leurs habitudes de famille), mais condamnées par la contradiction de leur organisation [1].

« *31 mai, mardi*. Les yeux, tout à fait vitreux, indiquaient assez la mort imminente. La sœur Saint-Jules crut qu'il était temps de demander l'extrême-onction. Comme on finissait les prières, au moment même où l'on brûlait le coton qui avait servi, nous tous présents, elle *passa*. Alfred se jeta à genoux. Ma fille pleurant, le vieux prêtre demanda : « Est-ce sa sœur? »

« J'écrivis à M. Dumesnil; on occupa Alfred. Moi, je restai la plupart du temps avec les peintres, leur expliquant ce triste et mystérieux objet.

« Le soir, Alfred, un peu calmé, m'apprit les dernières volontés de sa mère. Elle me laissait tout, à vrai dire, tout ce dont la pauvre femme pouvait disposer. Je sentis cruellement alors (et mieux que depuis l'aigreur du 22 avril) [2], ce que nous étions l'un pour l'autre.

« Elle me laissait, de sa personne, tout ce qui pouvait subsister, ses cheveux; elle me laissait l'anneau de fer qu'elle porta dans les derniers temps; elle laissait enfin ses meubles, ses tapisseries tissées pendant mon cours, en pensant à mes leçons, les tapis enfin commencés chez moi, pour moi...

[1] Vingt ans plus tard, Michelet écrivait ce poème dans la *Mer*.

[2] Il y a à cette date, dans le journal, cette note : « Rien écrit du 21 au 29 avril. »

« Où suis-je donc, moi-même, dans cette maison veuve et vide? Je me cherche, je n'y suis plus.

« *2 juin.* Tout est fini. Alfred est parti avec Charles. Moi, je reviens du cimetière, où j'ai mis dans la terre d'hier une misérable petite rose, qui, seule aussi de son côté, doit languir, et mourir là.

« Un an... qu'un an suffise à tant de choses, d'événements, d'émotions. Un an, pour traverser les trois mondes; drame cruel, d'une terrible unité.

« Je reviens à toi, cher autre! Reprends-moi, tel quel, et que je retrouve encore, s'il se peut, mes tristes bonheurs de solitaire. Je suis né seul; il faut donc faire comme si j'étais seul.

« *4 juin.* Jamais je ne me sentis plus cruellement la griffe dans le cœur, la douleur par vives piqûres... Je sais maintenant ce qu'il en coûte de s'étendre... Et pourtant, quand je songe aux richesses morales qui ont inondé mon cœur! »

Le 5 juin, Michelet et Adèle rejoignaient à Rouen Alfred et Charles chez M. Dumesnil. Michelet y passa une semaine, allant revoir avec Alfred tous les lieux où *elle* avait vécu, séjourné, causant toujours d'elle. Alfred lui disait : « Elle était tout à la fois d'*équilibre* et d'*avenir*, peu *interprétative* ». A quoi Michelet ajoutait : « Mais de ceux qu'on interprète. Pauvre âme qui, avec ses ailes, des ailes de lumière, nagea toujours dans un marais. »

Ils rentrèrent ensemble à Paris. Michelet, toujours ingénieux à cultiver en lui la souffrance, se mit à lire le journal d'Alfred, à écrire une biographie de Mme Dumesnil, à rechercher, jalousement, quels hommes avaient pu la voir, la connaître, l'admirer, l'aimer. Mais c'en était trop; pour Alfred, pour lui, il

fallait s'arracher à cette maison trop pleine de poignants souvenirs. Le 19 juin, Michelet partait pour l'Allemagne, avec Alfred et ses deux enfants.

*
* *

L'Allemagne était à la mode. Bien que l'émotion belliqueuse de 1840 fût toute récente, bien que Michelet, deux ans auparavant, eût récité, au Collège de France, en réponse au Rhin allemand de Becker, les vers de Quinet :

Mais ce fleuve profond où navigue le cygne,
Cette vallée en fleurs que parfume la vigne,
Ces bois, cette prairie et ces bords, sont à nous :
Ils sont à nous aussi, par le sang de nos pères,
Par la borne d'airain arrachée aux frontières,
Par le mot du serment de vingt rois à genoux,

l'Allemagne était toujours, pour nos poètes, nos écrivains, nos voyageurs, le pays de la poésie, de la rêverie, du romantisme, de la philosophie, des vertus familiales, de la paix de l'âme. En 1842, Victor Hugo publiait *le Rhin,* que Michelet lisait près du lit de mort de Mme Dumesnil. Xavier Marmier et Saint-René Taillandier, tous deux grands amis de Michelet, voyageaient en Allemagne, et, du haut de la Wartburg, le 8 mai 1842, lui adressaient cet appel dont chacun avait écrit deux vers tour à tour :

Ici les doux chanteurs, enfants d'un âge d'or,
Henri d'Ofterdingen, Eschembach et Klingsohr,
Ont dit leurs frais amours, la croyance naïve :
Ici Luther, courbé sur le livre de Dieu,
Exalté, déchiré par sa pensée en feu,
A sonné le réveil de la libre science.

Ah! comme dans ces lieux consacrés tour à tour
Par ces grands souvenirs, la science et l'amour,
Comme notre pensée, ami, vers vous s'élance !
Vers vous, témoin des temps et de l'humanité,
Vous dont le cœur ressent tout ce qu'elle a tenté,
Le calme dans la foi, l'effort dans la science !

Michelet était depuis longtemps épris de l'Allemagne. Depuis que Quinet lui avait révélé Herder en 1826, il avait étudié avec passion l'allemand et l'Allemagne ; en 1828, il allait retrouver, à Heidelberg, Quinet, qui y était retenu à la fois par ses études de philosophie et d'histoire et par son amour pour Mlle Minna Moré, et qui lui faisait connaître Creuzer, Gœrres, Tieck, Mittermaier. Il entreprenait, au retour de son voyage à Heidelberg et à Bonn, ses *Mémoires de Luther ;* il entrait en correspondance avec Jacob Grimm et écrivait, sous son inspiration, ses *Origines du Droit*. En 1836, en 1838, il forma le projet d'aller lui rendre visite à Gœttingen et à Cassel. Il s'était plongé dans la lecture de Kant, Fichte et Schelling, quand il avait préparé ses cours de philosophie à l'École normale. Il s'était délecté aux sources vives de la poésie populaire allemande. En dépit des souvenirs de 1840, il continuait à penser, comme Quinet en 1827, qu'en Allemagne « la paix est dans tous les objets, que tout vous y ramène au calme ». Tandis que Quinet, dans son écrit prophétique sur l'*Allemagne et la Révolution*, annonçait, dès 1831, la naissance d'une Allemagne nouvelle, avide d'action, qui allait sacrifier ses rêves de liberté pour reprendre la politique conquérante de Frédéric II, et créer son unité sous la conduite de la Prusse, au détriment de l'Autriche et de la France, pour Michelet, l'Allemagne restait l'Allemagne de Mme de Staël, un

pays d'extase, de théories, amolli par le mysticisme ou la vie patriarcale. « L'Allemagne, disait il dans ses cours de l'École normale de 1831, n'est que naïveté, poésie et métaphysique. »

A cette même date, dans son *Introduction à l'Histoire universelle*, il la compare au Rhin, né comme un torrent, mais bientôt calmé, roulant large et profond de Bâle à Mayence, perçant les montagnes d'un effort héroïque de Bingen à Cologne, puis allant se perdre, divisé en mille bras, dans l'océan, à travers les sables de Hollande, et se reposant dans l'infini, dans l'absolu de Schelling. Il s'attendrit sur « la bonne et savante Allemagne », sur la pureté adorable de ses mœurs, l'omniscience de ses érudits, le vaste et profond génie de ses philosophes. En 1835, dans son cours de l'École normale, il écrit ces lignes, qui aujourd'hui paraissent singulières : « En Allemagne, les saisons se succèdent presque insensiblement ; le climat est d'une fatigante uniformité ; les habitants doivent y prendre nécessairement des habitudes de douceur, de mollesse même, et cette égalité d'humeur qui exclut les emportements de la passion, les vifs élans de l'enthousiasme, mais qui favorise et développe les petites sympathies de famille, le goût de l'art, le besoin de réfléchir, et cette vaste réceptivité, cette aptitude universelle, qui fait que les Allemands apprennent tout et sympathisent avec tout. — Les nations de langue latine ont plus d'esprit, plus de passion, mais moins de largeur que les Allemands. Ceux-ci se caractérisent par une réceptivité universelle qui, dans certains esprits, devient facilement de l'insignifiance, mais qui, chez les hommes plus heureusement doués, est le besoin de tout voir, de tout comprendre, de sympathiser avec tout. Aussi

l'Allemagne est-elle le pays des voyageurs, des savants, des panthéistes. — La nation allemande s'est peinte elle-même dans son *Perceval* qui, parti pour de lointains voyages, rencontre sur la neige les traces de trois gouttes de sang et croit voir l'incarnat qui brille sur les joues de sa bien-aimée. Il les contemple longtemps en silence, et ne sort de son immobilité que pour renverser ceux qui troublent sa rêverie. L'Allemagne, elle aussi, aspire à l'isolement, ou du moins elle souffre tout, hormis qu'on trouble son repos, qu'on la dérange dans ses méditations. » — Pourtant Michelet avait aperçu chez les Allemands une tendance qui pouvait devenir pour eux une force d'action et d'unité, leur aptitude à l'association et à la discipline. — « C'est un peuple d'érudits supérieurement dressés et disciplinés; l'avenir décidera ce que vaut cette discipline en guerre et en littérature. »

En attendant que l'avenir lui apprît ce que cette discipline devait valoir sur les champs de bataille de Bohême et de France, Michelet voyait surtout dans l'Allemagne un pays qui offre aux esprits inquiets et aux cœurs souffrants la paix et la consolation, qui épure les âmes et les arrache à toutes les agitations malsaines.

Le voyage d'Allemagne qu'il fit, du 19 juin au 31 juillet 1842, lui apporta la diversion et la détente dont il avait besoin. On lira plus loin les pages qu'il écrivit pendant cette course rapide à travers Metz, Strasbourg, Fribourg, Donaueschingen, Tübingen, Stuttgart, Ulm, Augsbourg, Munich, Ratisbonne, Nuremberg, Würzbourg, Francfort, Mayence, Trèves, Luxembourg et Reims, sur des tables d'auberge, sur les bancs de promenades publiques,

pendant des relais de poste; on restera émerveillé de ce jaillissement toujours aussi puissant, aussi étincelant, de souvenirs et de vues historiques, d'impressions et d'émotions personnelles mêlées à l'art, à la nature et à l'histoire. Les Bædeker d'alors ne fournissaient que de brèves et sèches indications et Michelet n'avait pas le temps d'étudier les livres. C'est du fonds inépuisable de son érudition et de son imagination qu'il tire toutes ces merveilles.

Quand il revint au foyer, il savait qu'une dernière séparation se préparait. Adèle, la seule douceur féminine qui lui restât, devait se marier, le 8 août 1843.

Mais il était revenu fortifié, affermi. « En un mois, écrit-il le 21 juillet 1842, j'ai coupé un morceau dans l'Allemagne, j'ai touché toutes ses électricités du Sud-Ouest. Mais combien j'ai plus encore développé la mienne ! Combien j'ai voyagé en Jules Michelet, plus qu'en Allemagne ! Que ferai-je ? Je continuerai, agrandi, enrichi de douleurs et d'idées nouvelles, ma tâche de rude travailleur. »

Il avait dit adieu au bonheur individuel, à la vie individuelle, pour se vouer à la généralité, à l'humanité et à la patrie. Il avait accepté cette mort, pour en faire sortir cette vie nouvelle. Mais cette vie était une lutte. Il l'entreprit résolument.

Il n'avait pas besoin pour cela, comme nous l'avons vu, de renoncer à ses idées et à ses croyances passées; son esprit était depuis longtemps libéré, et déjà, en 1842, aux Tuileries comme au Collège de France, il mettait nettement la religion de l'avenir en opposition avec la religion du moyen âge. Il avait déjà, en 1842, écrit la plus grande partie de cette préface sur sa méthode,

qu'il destinait d'abord au sixième volume de l'*Histoire de France*, et qu'il ne devait publier qu'en 1855, en tête du volume de la *Renaissance*.

Mais il fallait avoir le courage, en regardant le passé, de sacrifier même les regrets, même la douceur de la compassion mélancolique, dont il ne pouvait se défendre quand il avait encore auprès de lui des êtres chers, attachés à un passé condamné. Il fallait oser regarder l'avenir avec un regard, non de crainte comme il le faisait en achevant son saint Louis, mais de joyeuse confiance. Il fallait ajouter au *sursum corda*, adressé à l'avenir, un énergique *vade retro*, adressé au passé.

C'est ce qu'il fit en 1843.

Écoutons cette invocation à la Vérité écrite au printemps de 1843 :

« Ah ! quelle que soit celle de tes formes infinies sous laquelle tu vas te manifester demain, j'y crois d'avance et je te suis.

« Quant à ceux qui n'ont pas besoin d'une religion vivante, qui craignent fort qu'on ne touche aux cadavres, qu'on ne tue les morts, nous leur disons qu'à moitié morts, paralytiques, impuissants, ne faisant rien pour eux-mêmes, ils doivent remercier ceux qui font pour eux. Qu'ils recueillent les fruits, à la bonne heure, et qu'ils soient demain ministres, s'ils peuvent, au nom des forces qu'ils ont combattues !

« Un mot, non pour eux, mais pour les gens sincères et désintéressés :

« Quand j'ai vu cette chose malade, j'ai fait silence et je me suis tu ;

« Quand j'ai vu ceci mourant, j'ai compâti et j'ai pleuré...

« Morte encore, je l'aurais regrettée et jeté l'eau bénite.

« Et s'il n'y avait que de la cendre, je retiendrais mon haleine, pour ne pas souffler la cendre. Il n'y a même plus de cendre.)

« Un *sépulcre* reste, un sépulcre vide, que les Jésuites ont sali. D'Escobar à Molinos, de Molinos au Sacré-Cœur, il y a une mécanique assez habile pour imiter le mouvement, mais cela même a manqué. Ils vivent, depuis deux cents ans, non sur un système, mais sur le Sacré-Cœur, sur un emblème, un simple rébus. »

Le 5 août, trois jours avant le mariage d'Adèle, partie le 4 pour Rouen, il adresse ce suprême adieu à l'Église à laquelle, à dix-huit ans, il avait demandé l'apaisement des inquiétudes de son esprit et de son cœur.

« *Fide parum, tua serva, et quae periere relinque.* » C'est le mot de la *vieillesse*, la réaction après les efforts...

« Et le mot de la *jeunesse*, c'est celui de la belle prose : « *Quantum potes, tantum aude !* »

« Revenu hier et trouvé la chambre de ma fille *vide !*

« Donc, agissons : recommençons sur nouveaux frais.

« N'es-tu donc pas *jeune, tout jeune ?* N'est-ce pas l'aurore, le printemps, « et la saison renaissante ? « L'heure matinale ne te donne-t-elle pas l'espoir « d'emporter la dépouille des lions ? » (Dante).

« Ah ! que de choses ont passé ! que d'années et que de siècles ont passé sur mon cœur ! Il reste... *the unconquerable will*.

« Et c'est ce génie léonin qui fait que je ne puis me résigner volontiers...

« Adieu, passé ! adieu, douces années solitaires ! adieu, Adèle ! adieu, Pauline ! Tout cela fini... Mes rêves du moyen âge aussi... A moi donc, ô avenir !

« Avenir inconnu, sombre Orient où la lumière apparaît si peu encore. L'aube ? Non, pas même l'aube. Si je pressens l'aube, c'est au froid des dernières heures de la nuit ; en sorte que je ne vois pas bien, en sentant le froid, si c'est le souffle frais qui annonce l'aube, ou la froide haleine de la nuit qui meurt.

« Est-ce la nuit qui meurt, ou bien moi ?

« Car, *moi*, par rapport au temps meilleur et plus sage, plus lumineux qui va venir, je suis la nuit et il faut que je leur fasse place... Cela est juste. Qu'ils arrivent, *vias in luminis oras*.

« Ne vois-tu pas que la Providence, dans ses soins austères pour toi, fait tout ce qu'elle peut pour que tu sois libre et marches seul et grand !

« Soins maternels, d'une mère austère qui, moins soucieuse du bonheur de l'enfant que de sa gloire, lui retranche sévèrement tout ce qui eut pu le retarder.

« Pauline ? Non. Adèle ? Non. — L'autre Adèle, enlevée aussi.

« Et, si tu regardes vers l'Église, si tu t'assieds dans Saint-Ouen, je t'ôterai l'Église encore, je la salirai tellement de jolivetés modernes, de rose et d'affiquets mondains, que tu seras bien obligé de chercher l'Église ailleurs [1].

[1] On venait de restaurer Saint-Ouen, après Saint-Germain-des-Prés, avec le mauvais goût de l'époque.

« Je t'ai déjà retranché Saint-Germain-des-Prés, qui commence le moyen âge. Je vais t'ôter maintenant Saint-Ouen, qui le termine. Seigneur, où irai-je donc ?

« Va maintenant, adore ces pierres, si tu le peux encore, salies et modernisées...

« Tu trouvais Saint-Ouen grandiose... mettons-y un piano, je ne sais quel petit instrument de salon.

« Tu trouvais Saint-Germain vénérable. Attends, nous allons en faire une boutique de marchandes de modes... Les modes autour des colonnes mérovingiennes... le goût du *jour* dans l'*éternité*.

« Le maçon vient trouver le prêtre, et l'alliance des deux marchands consomme la ruine de l'église. Le maçon est un homme pieux, le prêtre est un homme pieux. Le premier dira à l'autre : « Vous seul savez « l'art chrétien, je travaillerai sous vos ordres... Vou- « lez-vous le joli, j'en fais, voyez... Voulez-vous du « vieux, j'en fais. » Des ouvriers, à vingt sous par jour, vont vous refaire ces chapiteaux, *dont chacun était l'œuvre individuelle*, la pensée intime d'un homme, et comme une prière en pierre...

« C'est bien, mon ami, délivrez-nous du passé ! Forcez-nous d'aller en avant, de chercher dans l'avenir ! La dégradation du vent, de la pluie, de l'herbe et de la mousse, ne faisaient qu'ajouter à notre vénération... Mais ce que la pluie, le vent n'avaient pas fait en mille ans, vous le ferez, mes amis.

« Ardents travailleurs pour l'avenir, qui faites du passé table rase, je vous salue ; à vous l'honneur de l'avoir tué sans retour !...

« La mort est encore une vie, tant que le tombeau vit comme tombeau, par la vénération, les regrets, les larmes...

« Mais, hélas ! un joli tombeau, un tombeau coquet !.. un tombeau devenu boutique, c'est la mort de la mort même.

« Une larme encore, et puis, je vous suis, ô Avenir !

« Vinet a beau dire dans le *Semeur* : « Est-ce là ce « que vous regardez[1] ? »

« Hélas, ce n'est pas ma faute, si j'avais mis l'esprit dans un corps, si les meilleurs mouvements de mon cœur avaient été rattachés à une forme changeante. Ma mère, ma femme, ma fille, et cette grande mère, l'Église, d'autant plus aimée de moi que, longtemps, je l'aimai dans la liberté.

« Adieu, Église ! Adieu, ma mère et ma fille ! Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amères ! tout ce que j'aimai et connus, je le quitte pour l'infini inconnu, pour la sombre profondeur, où je sens, sans le voir encore, le Dieu nouveau de l'Avenir ».

Ce Dieu nouveau, Michelet, dans les années qui vont suivre, cherchera à en révéler l'Évangile, non sans bien des luttes et même des défaillances. En 1843 les *Jésuites*, en 1845 le *Prêtre, la Femme et la Famille*, en 1846 *le Peuple* et en 1847 *la Révolution*, contiendront les doctrines qui, de plus en plus, seront pour Michelet les dogmes de l'avenir : la religion de l'amour et du libre esprit à la place de la religion de la haine et de la mécanique servile, la religion de la patrie, la religion de la justice, la religion de l'humanité. La France, la Révolution, le Peuple, seront la Trinité nouvelle à laquelle il consacrera son culte.

[1] Dans le sermon : *Les pierres du Temple.*

# APPENDICE

## VOYAGE D'ALLEMAGNE

19 juin 1842.

A Meaux, revu, admiré, par un temps sombre d'imminent orage, le palais de Bossuet, sa noble cathédrale, si harmonique, brève et sublime (la nef est fort courte ; il y a cinq nefs), l'escalier sans marches, le sévère pavillon de travail, la sombre allée d'ifs séculaires, enlaçant leurs vieux bras comme de funèbres songes s'enchaînent dans une longue nuit... Et, en regard de cette vie toute impersonnelle, au dernier cabinet du palais, un *sanctum sanctorum*, le portrait de celle qu'aimèrent tous les grands hommes d'alors (Madame), Bossuet, Corneille et Racine, de celle qui, en mourant, passa son anneau au doigt de Bossuet, qui se rassurait ainsi, mourant dans ses bras... On reconnaît quelque chose d'anglais, tout à la fois faible et forte... Cet élément étranger, que personne n'analysait, cette expérience précoce d'une personne qui avait souffert, passé des hivers sans feu, cette inspiration shakespearienne derrière ces grâces charmantes — la révolution tragique, la tête de Charles Ier, tout cela dut par elle influer sur tous ces génies... Elle éclate dans *Phèdre* surtout, et c'est pour cela que cette pièce fut repoussée unanimement du public francais.

Orage, grande pluie. La Ferté-sous-Jouarre, le pavillon du duc de Simon [1].

[1] Il s'agit du *Château de l'Ile*, qui date du XVIe ou du XVIIe siècle et dont l'intérieur renferme une jolie décoration du XVIIIe siècle. J'ignore quel peut être le duc de Simon dont parle Michelet. Les Saint-Simon ont porté le nom de Simon jusqu'à la fin du XVIe siècle.

A Château-Thierry, nous montons le soir, et faisons la découverte du château, immense Colisée féodal, analogue à la ville haute de Provins. Porte en ruines admirable ; pilier chargé de verdure. Rentrés au soir. Fraîche soirée. Paletot regretté. J'ai écrit à mon père, de Dormans.

Lundi, 20 juin.

Partis à 5 heures de Château-Thierry. Paysage gentil, « parmi le thym et la rosée », à la façon de La Fontaine. Champs divisés, subdivisés ; la dernière dissolution révolutionnaire dans la propriété ; tout cela actif et vivant.

Déjeuné à Dormans. La foire. Petite église du XIIIe ou XIVe siècle, grave et rustique, très belle. La rue Jean-de-Dormans.

Les grandes plaines catalauniques, un peu parées par la saison. Le blanc y paraissait peu. La pluie récente nous préservait de cette poussière de craie.

## ÉPERNAY. — SAINTE-MENEHOULD. — VERDUN

Juin 20-21.

20. A Épernay. Au relai le cheval se met à chevaucher la flèche de la voiture, non sans péril pour nous... Petit vignoble mesquin, mais toujours à gauche la Marne et force bourgs, ou petites villes, dont quelques-unes semblaient avoir grandes églises, boulevards ou vieux murs, etc.

Peu à peu, le plateau s'étend en vastes et basses plaines — et à la longue nous arrivons à *Châlons*... Visité la ville, l'admirable cathédrale, sombre de vitraux de tout siècle. — L'ange rouge qui chasse Adam.

Sur la route, la belle église de Notre-Dame-de-l'Épine avec les grotesques ; un monde de sculptures au milieu d'un désert.

De là, à Sainte-Menehould (hôtel des Princes)[1], où nous

[1] V. Hugo dans *Le Rhin* (lettre III) décrit la cuisine de l'*Hôtel de Metz* à Sainte-Menehould. « Si j'étais Homère ou Rabelais je dirais : Cette cuisine est un monde dont cette cheminée est le

trouvons la cuisine dont parle V. Hugo, et le petit oiseau dans la cage, et la jeune fille. Mais de plus, une belle-mere, vulgaire, criarde, acariâtre... La pauvre enfant, triste, déjà fanée, la bouche amère... peu agréable quand elle rit, belle quand elle est sérieuse.

De l'hôtel, je voyais, par-dessus la rue, par-dessus les maisons d'en face, planer une belle rangée d'arbres.

Mardi, 21 juin.

Longue montée, après Sainte-Menehould; pays pauvre, un peu plus boisé. Clermont en Argonne, « les Thermopyles de la France », disait Dumouriez. Nous eûmes aussi peine à passer; le maître de poste nous fit payer un cheval, outre notre dépense ordinaire. (Deux chevaux et un petit.)

Arrivés assez tristement à *Verdun*, qui ne nous égaya guère. — Le perruquier, jeune, agréable, doux et triste, sa femme, son petit enfant. Cet intérieur me plut, et m'inspira inquiétude dans une ville de garnison.

Nulle histoire de Verdun : « La ville, dit un libraire, n'en vaut pas la peine. »

Deux histoires sont commencées : 1° par M. de Jussy, avocat ; 2° par l'abbé Clouet, bibliothécaire de la ville [1].

La cathédrale, propre, blanche, pleine de marbres précieux. — Baldaquin de Saint-Pierre de Rome, etc. Le tout froid et ennuyeux, dans le goût de l'église bénédictine de Saint-Gall.

De Verdun à Metz, roulé longtemps par la pluie et l'orage sur un plateau élevé; la végétation s'améliore un peu; la terre devient rougeâtre; beaux arbres. Enfin nous déroulons rapidement le ruban de la belle côte qui,

soleil », puis la cage suspendue au plafond où dort un oiseau au milieu du vacarme de « cette forge à indigestions », enfin, l'hôtesse, « une jeune fille de quinze à seize ans qui est partout et mène merveilleusement cette grosse machine ».

[1] L'*Histoire de Verdun et du Verdunois*, par l'abbé Clouet, avait déjà paru de 1838 à 1840, en 3 volumes, quand Michelet écrivait ce journal ; l'*Histoire politique et religieuse de Verdun* par M. de Jussy parut en 1843, en 3 volumes.

de rampe en rampe, nous approche de Metz ; dîner à huit heures et demie du soir.

## Metz

Mercredi, 22 juin.

Hier soir, très fatigués. Nous allâmes pourtant reconnaître un peu la ville, l'énorme cathédrale, qui semblait d'autant plus monstrueuse au clair de lune (et même de jour) qu'elle repose d'un côté sur une place exhaussée d'escaliers, comme sur un piédestal. La lune éclairait admirablement l'intérieur, où se promenaient peut-être les ombres impériales de ceux qui y sont venus (Charles IV, Sigismond, Frédéric III et Charles-Quint).

Sublimité de l'intérieur, hauteur énorme des fenêtres, riches et vastes vitraux dans le genre de Sainte-Gudule.

Ce matin, je sortis seul, puis avec mes trois enfants. — Nous suivîmes l'Esplanade, puis le noble quai devant le palais de justice ; puis, passant le pont, nous vîmes les charmantes et bizarres petites maisons, qui bordaient en face le côté sans quai. — Ce n'étaient pas les palais — demi-mauresques — de Venise ; ce n'était pas l'architecture pansue et grasse des maisons de Flandre ; c'était un genre très spécial et tout caprice : élégantes vieilles balustrades, grilles antiques et délicates, stores à moitié relevés et donnant envie de voir... Sur un grand balcon, parmi les fleurs et les lauriers, un vieux cordonnier épluchant des légumes, débonnairement, entre ses chats et ses serins. — Plus loin, un noble et sombre hôtel, ouvrant sur la Moselle une grande porte noire, où lave une blanchisseuse. Chaque maison semble avoir son bateau ; le petit enfant, le chien se hasardent sur les planches ; le bateau est de la maison, puisqu'on y établit parfois des fleurs en pots, des arbres en caisses.

De là, l'église de Saint-Martin, du XIIIe siècle (?) [1]. Les moineaux habitant l'église, voletant, piaillant, comme gens qui sont chez eux... toute l'eglise divisée en bancs,

[1] Elle fut commencée au XIIe siècle, achevée au XVe.

à l'anglaise, et chaque banc loué, numéroté, fermé, par une famille ; on sent partout ici la force du vieil esprit bourgeois.

A onze heures, l'excellent Huguenin [1] vint nous prendre... En un moment, il nous révéla toute sa situation : le professeur accablé (8 classes par semaine, depuis le ministère de Cousin), le bourgeois déprimé par l'insolence militaire, peut-être le mari inquiet ?... Sa femme est fille d'un intendant militaire, assez gentille et éveillée... J'essayais de le relever. Mais comment le relever d'un deuil qui durera toujours ? Son père, son frère aîné qu'il a perdus, il y a six ou sept ans, lui reviennent toujours.

Je lui dis qu'il me fallait, non telle ou telle antiquité (je regrettais pourtant l'église du Temple [2] que le colonel Hennocque nous aurait montrée), mais que je voulais savoir la destinée même de Metz, sa formation organique, Metz en un quart d'heure.

Le mélancolique jeune homme nous mit alors sur la cathédrale, au pied de la flèche, nous montra les routes croisées, et comment les invasions, se faisant plus haut ou plus bas, Metz, derrière le rideau des montagnes, avait été un peu plus ménagée : comment c'était, dès l'origine, un peuple agriculteur et commerçant, qui envoyait des blés à César et dans la Gaule romaine du Midi.

*Laetum fronte severa ingenium* (Ausone). Leur position exposée les obligea d'être singulièrement sages et avisés, Français de langue, Allemands d'intérêts ; pour rien ne voudraient renoncer « à la grande aigle ». Ils voulaient l'Empire sans l'Empereur. — Notre Henri II, dit-on, brûla leurs titres.

La grande église, hors de la ville, — pour mieux s'é-

[1] Alexandre Huguenin, mort en 1862, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, avait été élève de Michelet à l'École normale, 1829-1832, puis professeur d'histoire à Metz. Il publia une *Histoire de la guerre de Lorraine, sous Charles le Téméraire*, une Thèse sur *Suger*, une *Notice sur Sainte-Ségolène de Metz*, une *Histoire d'Austrasie*, etc.

[2] *L'oratoire des Templiers* se trouve enclavé dans la citadelle de Metz.

tendre. — L'évêque aussi s'étend aux dépens du comte. Quatre abbayes, sous l'évêque, nomment les échevins ; puis les paraiges (parentaiges ?) ou quartiers, élisent[1]. Aux paraiges d'antique bourgeoisie, s'ajoute le paraige du Commun. — Enfin les 13 de la Justice, — très sévère — finissent par resserrer la juridiction de l'officialité, compriment les émeutes avec des archers, louent des souldoyers, des engénieurs, ont force bombardes. De bonne heure, défense savante ; beaucoup de perfectionnements dans le matériel se sont faits de bonne heure à Metz.

Bonnes et solides constructions : Trèves, Metz et Rome.

Il y paraît à Sainte-Segolène, dont le curé nous montre la petite église. Le grand Guise n'a pas craint d'établir des *batteries sur le toit du chœur*, pour tirer de là sur Charles-Quint qui voulait passer la Moselle. Nous vîmes, en passant, cette église, après avoir écrit notre journal, dans la promenade, avant le dîner que nous prîmes à l'hôtel du Nord, pour éviter la table d'hôte de notre hôtel de l'Europe.

## Lorraine allemande

Les 7 de la guerre, au XIV^e siècle, *bilingues, incapacité de parler* ; dans les ambassades, ils ont un orateur soldé, qui parle pour leur ambassadeur.

Bataille éternelle avec la pauvreté lorraine, avec le damoiseau de Commercy, Saarbruck (et La Marck), qui souvent engageaient leurs épées, leurs habits aux Lombards de Metz, puis déclaraient la guerre.

Jeudi 23.

Cette pauvreté est sensible dans le vaste pays que nous traversâmes, de Metz à Phalsbourg, par Sainte-Avold, Sarre-Union. Terre stérile, population laide, femmes trapues, même une jolie femme à cheveux noirs que nous vîmes à Sarre-Union, en corset de velours vert ; elle sem-

[1] Voir Klippfel, *Les paraiges messins.*

blait un petit hussard. Tout ce pays, vaste, vide, déjà boisé ; au loin les monts de l'Alsace.

Déja pourtant *commence la manière allemande* : politesse du maitre de poste à Sarre-Union, qui invite au jardin ; prudence des postillons, attentions et familiarités maternelles de la belle et forte hôtesse de Phalsbourg (*à la ville de Bâle*). Il fallut commencer à parler allemand, pour demander des voitures.

A gauche, les bois commencent, les forêts du Luxembourg, d'Ardennes.

Je me mis à lire Rückert, et je regrettais qu'il n'eût pas traité ce sujet : la nature offrant a l'homme ceci, puis cela, pour voir si elle guérira sa blessure... Beau dialogue des *Arbres et du passant* dans Ruckert.

Voilà par quelle porte mélancolique j'entrai dans l'*Allemagne, dans l'inconnu, l'infini*, le renouvellement ! Je regardais les miens : elle, heureuse et préoccupée naïvement : lui, toujours languissant et pâle, malgré la douce médecine qu'on lui prodiguait (trop peut-être ?)

Et cependant la terre celtique était finie, la veine de la France épuisée, tout décroissait, le pays devenait morne et pâle, après tant et tant de variations, d'efforts divers... Car il faut bien que tout finisse. Adieu le dernier esprit .. les vins de Moselle; à Phalsbourg, on nous donne du bourgogne, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de vin.

## Lorraine-Alsace

Vendredi, 24 juin.

Quitté Phalsbourg après longue promenade au marché. — Population de Lorraine allemande, déformée par la misere, les rudes travaux : le bonnet matelassé pour porter sur la tête; de là les traits s'équarrissent : la taille tourne, etc. Et pourtant, le type primitif est fin, plus fin que celui de l'Alsace, à en juger par quelques figures.

En nous promenant, nous causâmes du général Mylius[1], etc. Mes *amertumes revinrent*. Alfred essayait

[1] Michelet écrit dans son journal, à Vascœuil, le 9 juin 1842 :

d'adoucir. Il me parlait de cette grande *famille d'élèves* que j'ai dans tant de villes, mais famille lointaine, qui ne correspond qu'à longs intervalles, qui, ne vivant pas avec vous, ne marche point du même pas, en sorte que les diversités vont toujours augmentant... J'ai refusé d'être leur centre (*par une revue ou autrement*) ; j'ai voulu seulement souffler sur eux *l'esprit de vie*... Qu'aurai-je été ? un souffle,... une voix... comme le souhaitait Byron ? J'ai eu le GÉNIE MATERNEL ; cette maternité a ses douleurs... et stérilité apparente..., mille enfants dispersés dans l'espace et dans le temps, point d'enfants qu'on puisse serrer... « Il faut pourtant, disait Alfred, que vous ayez, tôt ou tard, quelque récompense... »

Parmi toutes ces idées, nous arrivions à la superbe rampe qui descend dans la plaine de Saverne ; à droite, nous laissions le *Saut du Prince Charles*, et deux monts boisés, l'un portant un château de plusieurs tours, l'autre une tour solitaire ; à gauche, sur une colonne, noblement entourée de bancs et parapets de pierre, ce mot solennel : *Alsace* ; puis se déroula la plaine, dans un cercle de montagnes ; le tout très harmonique, noble et sévère, *sans exagération alpine*, mais en rapport avec l'homme ; majestueux, proportionné, rien d'accablant ;... forte race, belle de bonheur plus que de figure ; costumes étranges et

« Hier Alfred me parla des relations de sa mère avec le général Mylius, en 1819, alors colonel en garnison à Rouen, Alsacien doux et ferme, ayant des goûts d'intimité. Il donna son portrait à Mme Dumesnil pour l'enfant qui allait naître ; il reçut de Mme Dumesnil une bergerie en perles. Mylius n'était qu'un tacticien. Il alla former des soldats à Ouessant. Il leur écrivit lors qu'il revint à Caen. Elle le trouva lourd et nul n'en dit plus un mot. En y songeant, je vois combien cette pauvre âme eut peine à vivre ici, et combien elle dut saisir chaque nouvelle lueur de vie. — Vint alors l'époque de la délivrance de la Grèce ; M. Mylius y alla bientôt. » Le général de Mylius était un Wurtembergeois, né en 1784, qui fut incorporé dans l'armée française dès son enfance, prit une part brillante aux campagnes de l'Empire, fut mis en non-activité en 1815, reprit du service en 1819, fit comme colonel la campagne de Morée et devint maréchal de camp en 1832. Il était en disponibilité depuis 1837 et mourut en 1866.

voyants, d'un joli barbare,... charmant pour la jeunesse, sur les vieilles très choquant.

Le *dialogue du cœur* reprit, sur cette longue route. Et en un moment, nous enjambions deux ou trois mondes.

Nous songions combien les âmes les plus analogues et les plus près de s'aimer sont fréquemment séparées par le lieu et par le temps. *Trop tard, trop loin*, ces deux mots comprennent toute la tragédie du monde. Et ceci ne s'applique pas aux *individus* seulement, mais non moins aux *nations*. Ainsi l'Allemagne est séparée de la France par le lieu, séparée et même hostile en ce que la France (quelquefois son ennemie) combat toujours en Allemagne et aux dépens de l'Allemagne. Elles sont aussi séparées par le temps, en ce que l'Allemagne est bien plus *jeune* que la France, et que les siècles de l'une ne répondent pas aux siècles de l'autre. L'Allemagne est plus jeune comme race, comme se rattachant moins à la culture romaine ; jeune encore, comme intuition d'infini. De là le divorce matériel de deux nations si bien faites pour s'aimer ; divorce fatal, si cruel pour les nations, si amer pour les individus. L'amour dans les volontés ; la haine, l'isolement dans les situations... barbarie du sort ! Le nom, le vrai nom de ce monde, ne serait-il pas celui-ci : l'isolement dans l'union et la *haine dans l'amour !*

C'est bien pis, quand il y a *mariage par force* et viol, comme il arrive, au fond, pour la plupart des mariages, où le rapprochement fortuit livre chaque jour l'un à l'autre, sans qu'il consente de cœur :

*O felix una ante alias priameia virgo,*
*Hostilem ad tumulum Trojae sub moenibus altis*
*Jussa mori, quae sortitus non pertulit ullos.*

(*Enéide*, III, 321-324.)

STRASBOURG

Nous ne fîmes que dix lieues dans cette lourde et chaude journée, de Phalsbourg à Strasbourg ; il nous fallut dîner à Ittenheim.

Strasbourg à cinq heures, et nous atteignons la belle et forte flèche que nous voyions de si loin ; forte et pleine.

point grêle ni maigre... Digne de la grandeur de cette plaine, de l'ampleur du Rhin.

Arrive à l'instant M. Schmidt [1]. Bon gré mal gré, à la cathédrale : sublime caverne de Dieu. Sombres vitraux. Au dedans, statues pensives, durement politiques, des princes évêques (sont du XV^e siècle, comme la chaire posée en l'honneur du satirique Geiler qui prêchait sur le *Narrenschiff*) [2]. Et ce qui commente terriblement ces statues d'évêques, ce sont deux statues plus anciennes, au portail du Midi. On les attribue au ciseau passionné de *Sabina de Steinbach* [3]. D'un côté, la loi nouvelle, fièrement drapée d'un manteau, couronnée, tenant le sceptre de la gauche, la croix de la droite, une haute et formidable croix ; elle regarde d'un regard terrible, plein de reproches, disons mieux, d'un œil meurtrier, la malheureuse figure qui est de l'autre côté, la loi juive : simple tunique, sans manteau, sans couronne, les cheveux épars, lance brisée, un bandeau sur les yeux, la pauvre aveugle ! Mais, de sa main gauche, elle tient un livre renversé... Elle le tiendra toujours, car c'est toujours le livre de Dieu. La lance brisée, en trois pièces, témoigne assez que le regard de la Loi nouvelle a la vertu de la foudre... Celle-ci a la sécheresse, l'impitoyable de la vierge de Tauride. Elle n'a jamais connu l'amour, ni la maternité... Vue d'en bas, les traits disparaissent, les yeux flamboient encore... Il ne manque qu'un bûcher aux pieds de ce spectre du fanatisme.

[1] Charles Schmidt, 1812-1895, professeur de théologie au séminaire et à la Faculté de Strasbourg, était lié avec Michelet par une amitié épistolaire. Il avait publié en 1836 son *Essai sur le mysticisme au XV^e siècle*, en 1839 son *Gerson*, et en 1841, son *Tauler*.

[2] Le prédicateur Jean Geiler, 1445-1510, publia en 1510 un commentaire en forme de sermons du poème de Sébastien Brandt, le *Narrenschiff* (nef des fous).

[3] Savine ou Sabina, probablement fille d'Hermann Auriga, et auteur des sculptures du portail méridional de la cathédrale, n'était pas une Steinbach. Erwin de Steinbach et deux de ses fils furent aux XIII^e et XIV^e siècles les principaux architectes de la cathédrale. Erwin I^er et sa femme Husa sont enterrés dans le petit cloître de l'église, avec leur fils Jean.

Cette dureté, cette sécheresse du christianisme sacerdotal, au moyen âge, paraît aussi dans les *Vierges sages* que l'on voit au grand portail. Toutes sont évidemment des portraits de religieuses, toutes sèches, orgueilleuses de leur pureté et de leur foi. Les *Vierges folles* m'apparaissent ainsi : vers la porte et le passage, l'*abaissée* et abattue, dégradée, tourne à la bête ; l'*orgueilleuse*, dressée sur la hanche, triste et satanique ; la folle fille, *fille de joie*, qui, déjà amollie, avachie par la sensualité, prend la bourse que lui offre l'homme d'insolence et de plaisir, le fils de Bélial qui se dresse au coin. Derrière lui, et fort à part, l'artiste a placé deux femmes qui ne voient point tout cela ; il les a charitablement cachées dans l'ombre du grand pilier : l'une est la *rêveuse*, qui tient la lampe haute encore, quoique renversée, et qui cherche au ciel le vague idéal d'amour ; peut-être a-t-elle, qu'elle le sache ou non, déjà conçu, réalisé ; peut-être se demande-t-elle quel est ce trouble inconnu ? Mais cela devient plus clair ; tout près du pilier, tout à fait dans l'ombre, lampe tombée, robe relevée et serrée au cœur de toute la main, la *vierge*, la mère... Jeune femme, vous êtes tout cela maintenant. Elle ne se blessera pas du nom que je lui donne ; elle baisse les yeux, rougit peut-être, mais visiblement sourit... Qu'elle est heureuse, qu'elle est belle, qu'elle est complète, qu'elle a envie de vivre, pour elle et pour ce qui est en elle ! Elle a atteint certainement sa suprême fleur de beauté, le charme de la vie harmonique et féconde... Avec tout cela, cette bouche souriante est bien sensuelle, madame... Cette faute charmante, dont vous jouissez, dont vous couvrez si bien le fruit, ne sera pas la dernière...

La grande et complète église, comme toute vie est en elle ! La *comédie*, le tableau local (et trop local) de Strasbourg dans la chaire du Narrenschiff et les Vierges folles, la *tragédie* politique, ecclésiastique, l'Église armée, meurtrière, dans les statues des princes évêques et le dialogue en pierre de l'ancienne et de la nouvelle loi ; l'*infini* gothique des nefs, la gravité *byzantine* du chœur, unissant dans une église l'esprit byzantin et allemand, le génie des deux empires ; qu'un coup de soleil s'ajoute,

et tous les vitraux s'allument, toutes les petites figures du midi vibrent et se réveillent, leurs petites voix s'harmonisent par les grandes voix des grandes figures des vitraux du nord ; alors toute l'église chante, les anges du pilier sonnent de la trompe ; et l'unanime unisson se réalisant (toute parole de Dieu est réalité), la voix se gonfle, crève la voûte, s'enfle, s'enfle, majestueuse et puissante, va toujours s'harmonisant vers le ciel, musique architecturale, régulière et prismatique[1], œuvre de Dieu passant par l'homme, Dieu à la seconde puissance, création de création.

Samedi matin, à 6 heures, les enfants étant endormis, Alfred et moi nous allons à la cathédrale voir l'effet des vitres au matin. Nous descendons à la crypte, aux fondations mêmes, dans lesquelles l'eau monte l'hiver : j'en fus affligé : cela doit compromettre l'éternité de la cathédrale. Le suisse nous montra un fort beau jardin des Oliviers : le saint Jean surtout d'une beauté pleine, forte, sublime ; les soldats dans le goût d'Isaac de Meckenem.

De là, passé à l'autre extrême, la maison de M. Cuvier[2], qui est une petite église méthodiste. Il me parla assez bien de Bautain[3], qui a fini par *féneloniser*. « Il ne connaît pas Schmidt », qui écrit des brochures contre les méthodistes. Sur le mur : *Weg zu der Seligkeit* (chemin de la félicité), et : *Eins der Noth* (eu, une fois, le sort ? la mort ?), « Je bénis Dieu, disait-il, de m'avoir fait passer par mes épreuves. » Ce qui serait plus beau encore, s'il ne s'était remarié. Au reste, demi-dignité, réserve.

[1] « Ce qui me frappe dans cette église, ajoute Michelet en marge, c'est un souffle *musical* qui y est partout sensible, invisible. »

[2] Charles Cuvier, 1798-1881, était, depuis 1824, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Strasbourg, il appartenait à la plus stricte orthodoxie, tandis que Schmidt était alors libéral.

[3] Bautain (Léon) 1796-1867, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Strasbourg, élève de Cuvier, devenu prêtre en 1828 et directeur du petit séminaire, puis doyen de la Faculté des lettres en 1838, auteur de nombreux ouvrages de philosophie où il cherchait à concilier la religion avec la raison et la liberté. Il avait publié en 1836 une *Philosophie du christianisme*, en 1842 une *Philosophie morale*. C'est à ce dernier ouvrage, sans doute, que s'applique le jugement de Cuvier.

Mme Levrault : maison tout empreinte de fatalité. Mais celle-ci a sec... les deux veuves ne se sont pas remariées. Elle ne me reconnait pas, et me dit assez finement : « Vous avez rajeuni ! »

Les oppositions religieuses, l'esprit d'opposition, de distinction dominent sur cette limite de deux mondes, esprit passionné, mais négatif. Je le retrouvai, sous des formes diverses, au musée de la Bibliothèque que me montra M. Jung[1], et dans la prudente et négative figure de Rodolphe de Habsbourg, toute rentrée en elle-même, et dans la caustique effigie du comte de Lichtenberg qui se prend par la barbe, et dans le nain ironique qui dit aux gens de... « Seigneurs, vous paierez », enfin dans la furieuse irritation contre les *Juifs*, en 1349, à l'occasion de la peste noire : on en brûla 2.000 ! La même année, dit-on, ils avaient essayé de trahir la ville ; on garde à la bibliothèque le cor dont on sonnait deux fois par nuit en mémoire d'une trahison des Juifs, et pour leur faire entendre que la ville ne dormait pas.

*Sabina* vécut, mourut sous les murs de la cathédrale, dans son ombre battue d'un vent éternel. Ses chefs-d'œuvre sont placés au portail du midi, dans un lieu où viennent sans cesse passer les orages qui, naguère, brisèrent pour 30.000 francs de vitraux.

Tout près de l'autre portail, du côté du Nord, dans une petite cour humide et glaciale, on a trouvé, en creusant, les cercueils de la famille Steinbach. Là vient aboutir le fil du paratonnerre qui, partant de la pointe de la prodigieuse flèche, soutire et précipite en bas des torrents de fluide électrique. Les décharges de la foudre, maîtrisée par le génie moderne, viennent frapper au tombeau de ce génie du moyen âge.

Samedi, 25 juin.

M. Jung nous montra lentement la bibliothèque et le musée strasbourgeois. Lui-même est la première pièce de

[1] Jung (André), 1793-1863, professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie, bibliothécaire de la ville, auteur d'une *Histoire de la Réforme à Strasbourg* (en allemand), dont le premier volume a seul paru.

son musée : *lourd et fin, un peu caustique* (peu de cœur, dit Mme Levrault) ; il doit plaire aux puissances municipales, puisqu'il a fait porter la subvention annuelle de la bibliothèque de 1.500 à 8.000 francs, et qu'on l'a chargé de la restauration des vitraux.

En l'attendant, dans le petit cloître qui est sous la bibliothèque, je vis, le long des boutiques de vieux livres, une fille, très sérieuse, une servante, à ce qui semblait, qui lut plus d'une demi-heure.

M. Jung nous montra, entre autres choses curieuses, un verre romain, blanc, lettres bleues. (*Salve, Maximiane Auguste* ?) Que ce fragile cristal ait survécu si longtemps à ceux qui l'ont fabriqué, c'est de quoi faire songer, autant que peut le faire la *Danse des morts*, que nous vîmes le lendemain dans le même lieu... Figures de Dieux. M. Jung remarquait que ces statues romaines se trouvent exclusivement dans *certaines localités* (dont les dieux *indigènes* étaient sans doute en rapport). A Strasbourg, par exemple, rien de Mithriaque, et plus bas beaucoup...

A l'étage supérieur de la bibliothèque, jolis vitraux du XVII^e siècle, les hermites des frères... (1627). La petite bannière de Strasbourg sur satin, vierge allemande, mais d'un travail italien, puis le tableau précieux qui servait de modèle aux bannières, daté de 1388, vierge bras étendus à la byzantine, mais *douce* figure allemande, pas belle, mais un peu souffrante, les bras frémissants, ce semble, peut-être la fille du magistrat qui commanda le tableau ? Dans ce tableau, les lis formés visiblement de deux crosses avec une croix au milieu.

Rentrés fatigués. Alfred ne peut nous suivre le soir. Nous allâmes inutilement chez Mme Levrault. Au retour, entrés dans la cathédrale ; il était 8 heures, les portes se fermèrent sur nous. Toutes les figures des vitraux se reposaient de leur scintillation du jour ; les grandes figures du Nord veillaient encore, mais les innombrables petites du Midi s'endormaient, défaillaient dans la confusion, s'absorbaient en grandes masses, perdant peu à peu leurs détails, leur individualisation, devenant des universaux. De rares bougies se mouraient, quelques lampes brûlaient pâlissantes... Ah ! ma lampe a pâli

aussi, ma vie a pâli, depuis que sa meilleure lumière n'y est plus.

Dimanche, 26 juin.

Voici déjà une semaine, depuis le départ. Le matin, revue ; animation de nos chasseurs d'Afrique.., intérêt des femmes, du public...

Je vis Mme Levrault, M. Jung, M. Ratisbonne [1], pour avoir des lettres pour la Souabe. M. Ratisbonne me dit qu'il avait un enfant en péril de mort ; c'est le troisième coup dont ils sont frappés (récemment encore, l'oncle est tombé du rempart, un homme vénérable et d'un cœur chrétien qui avait fait des prières à la synagogue pour M. Levrault malade). Je vis deux fois à la croisée le lit du pauvre enfant et toute la famille autour de lui. Je les saluai du cœur, au départ, en passant sous leurs fenêtres. M. Achille Ratisbonne m'avait parlé de sa femme, qui est Allemande, avec un véritable sentiment de famille et d'intérieur.

Avant de partir, nous sommes allés voir la petite cour où sont enterrés les Steinbach, et au temple neuf la *Danse des morts*. Entendu, en attendant, l'instruction de M. Hærter [2] aux petites filles. Il me plut infiniment : quarante-cinq ans, sévère, grande jeunesse de cœur.

Cette *danse des morts* fait partie visiblement des fresques, plus ou moins hardies, dont les moines paraient leur église ; mysticisme, art libre, indulgence dans la confession, tout cela attirait ; la cathédrale se plaignait. Le premier tableau est une prédication. Une vieille femme, admirablement recueillie, qui couve l'austère et salutaire parole ; puis des danses, non volontaires. La mort appareille de force les danseurs : jeunesse et vie

[1] Oncle du poète Louis Ratisbonne, et frère des deux célèbres apostats de la religion juive, les abbés Marie Théodore et Alphonse Marie. Achille Ratisbonne remplaça, en 1855, comme président du consistoire israélite, son oncle Louis Ratisbonne, qui ne mourut pas de l'accident rapporté ici.

[2] Haerter (François-Henri), 1797-1874, pasteur au Temple-neuf depuis 1829, créateur, en 1842, des Diaconesses de Strasbourg.

exubérantes, aimables et forts types allemands, plénitude de santé et de sang; la pâle figure est derrière; jeune fille entre autres, les yeux nageant... Un beau jouvenceau se retient à la colonne. Le dernier tableau atroce : la passion augmente; la mort, épaules courbées, contractée, attire, accroche et griffe, devant et derrière, un évêque, qui le sent bien et qui va... il va, ferme et mélancolique; sous la griffe même, il ne craint que Dieu.

### Le Rhin. — Fribourg

Dimanche, 26 juin.

Partis de Strasbourg (à 4 heures); la flèche nous suit presque jusqu'à Offenbourg. Temps gris et bas; orage imminent qui n'éclate point, foule endimanchée qui s'en va à travers les fortifications, les fossés, les marais, chercher un peu de fraîcheur.

Pont de Kehl. *Le Rhin*... puissions-nous dans ces grandes eaux, qui emportent tant de choses, noyer une part de nos amertumes; je ne dis pas : nos souvenirs. — La même pensée me revenait le lendemain, en suivant les montagnes boisées du pays de Bade. Montagnes, forêts de la terre étrangère, laissez-moi perdre en vous quelque chose de ce qui me pèse tant!

Nous voilà donc hors de France... à cela il y a toujours quelque peine, *quelque arrachement*...

Dîné, couché à Offenbourg, où ma fille oublie son châle.

Lundi 27.

Le lendemain, écrit à Mme Angelet [1] (la veille à mon père).

Puis suivi, le long des collines, en vue des montagnes de l'Allemagne et de la France, *la Vallée du Rhin*. — Lenteur du postillon badois. — Toutes choses petites et, ce semble, moins forte nature qu'en Alsace. — Les maisons

[1] Dame d'honneur de la princesse Clémentine, l'élève de Michelet.

peut-être mieux soignées; des châlets, gâtés par le plâtre. — Sauf les moments où les collines du bord du fleuve bornaient la vue, nous voyions toujours les grises montagnes de France, la terre *des forts*, des vaillants. De ce côté, l'esprit militaire diminue visiblement. Gaucherie dans tout... A Fribourg, gravure qui représente un grenadier de la Garde royale racontant Juillet aux gens de Berne. Sur la porte de la ville : *Aux braves, depuis 1796;* et au-dessus, un saint Martin qui partage son manteau avec les mendiants....

*Fribourg, à 4 heures.* M. le prof. Schreiber[1] : obligeance, volubilité, effort pour être léger, français : « Charmant, charmant! » — Il nous propose d'aller « nous promener *dans la nature* ». — « La Souabe, dit-il, n'est pas un pays de poètes, sauf les bords du Rhin; les Souabes, buveurs de bière, sont plutôt philosophes et mystiques au moyen âge... Schelling, Hegel, Strauss ? »

M. Schreiber a publié 4 volumes de *documents* sur l'*histoire de Fribourg*.

Lourde bonhomie. La servante de Fribourg me met amicalement sa grosse main sur l'épaule,

La flèche de Fribourg, unique et seule, assise sur le porche de la *cathédrale*, est, dit-on, un ouvrage de la jeunesse d'Erwin de Steinbach. — On le croirait volontiers; elle a un élan juvénile, un jet héroïque; ce n'est pas, comme celle de Strasbourg, une grande dame étagée gracieusement dans l'édifice de sa parure, harmonisée dans ses atours.

Sous le porche, statues peintes, entre autres la *loi nouvelle* qui regarde condamner la loi ancienne. — Eglise petite, mais complète, d'architecture romane et gothique, de tableaux et de statues, de boiseries délicates, de vitraux, de tombeaux. Le bois joue un grand rôle dans l'art allemand, grâce surtout, sans doute, au voisinage

[1] Henri Schreiber, 1793-1872, historien et théologien, né à Fribourg, prêtre et professeur de théologie morale, fut destitué en 1836 à cause des hérésies contenues dans son *Traité de théologie morale*. Il fut un des initiateurs de la réforme catholique dont Ronge fut le principal apôtre.

des grandes forêts, où tous les hommes le taillent habilement.

*Chapelle de l'Université :* beau portrait de prêtre doux et fin, par un inconnu ; il a souffert visiblement et ne souffre plus, mais tend à sa fin, mort à cinquante-sept ans. — *Petite Nativité d'Holbein ;* au bas, les portraits des donateurs, hommes et femmes ; les hommes ont en tête le plus âgé, les femmes la plus petite fille ; différence délicate, les filles devant être sous l'œil maternel. Cette Nativité est traitée avec la joie douce d'un Noël ; l'enfant s'agite, les bergers regardent avec bonheur.

Mais la merveille des merveilles, ce sont trois grands volets que l'on montre sur l'autel[1] ; trois moments : l'aurore, la nuit, le midi.

Au premier : la *Vierge*, par un chemin de rochers, descend chez sainte Anne et lui donne la main ; les yeux baissés et plutôt tristes ; toutes deux grosses à *pleine ceinture*, mais la plus âgée est *doublement mère*. A son regard de douce intelligence, on voit qu'elle est mère aussi de la jeune mère ; les deux femmes s'aiment ; les ventres, les enfants à naître s'aiment d'avance et vont au-devant l'un de l'autre ; saint Jean, au sein de sainte Anne, se tient déjà plus bas que Jésus.

La *Vierge est celle de la Renaissance* ; elle rayonne dans une plénitude de jeune vie, de fécondité, pleine de vie, de lait, de puissance ; point de lourdeur, elle est sauvée par le mouvement assez vif de la descente, par la jambe vivement pliée, etc. Cette vie, d'ailleurs, est ennoblie par la puissance de création qu'elle manifeste ; l'herbe et les fleurs poussent à l'instant, les animaux mêmes multiplient à son approche.

De charmants petits lapins blancs viennent de naître et jouent déjà : l'un d'eux se lèche la patte, par un charmant enfantillage du peintre. La nature commence déjà son Noël. Au bas, la fécondité, au-dessus la pureté, ro-

[1] Michelet décrit ici les peintures qui se trouvent à l'extérieur des volets du grand tableau du maître autel, le *Couronnement de la Vierge*, par Hans Baldung Grien. On a attribué d'abord cette œuvre à Holbein.

chers bleus au loin, ciel d'azur, comme il le faut pour éclairer d'une virginale lumière la jeune tête de la mère de Dieu.

Le second tableau : *la nuit, la Vierge*. Ce n'est plus la même, bien moins divine, puisqu'elle ne contient plus Dieu, mais femme candide, toujours vierge et charmante, prie avec ardeur, de toute âme, devant son enfant. Derrière, la tête bronzée de saint Joseph, dans une lumière admirable ; au fond la bonne tête du bœuf et son mufle doux : il prend sa part de la joie de famille. Nul témoin humain, *la famille* suffit. Malheureusement, l'enfant, par un mauvais allégorisme, est excessivement petit et blanc, pour ressembler à une hostie ; autour, les anges sont de petits singes ridicules.

Au troisième, *la fuite en Égypte ;* ciel ardent, midi, saint Joseph en costume rouge, dans un mouvement de marche ardente, courageuse. La Vierge (plus anglaise qu'allemande : peut-être faite après le voyage de Holbein ?) *enveloppe son fils* tout entier, par un geste passionné de tout le bras gauche... Rêveuse, un peu pâle... Par-dessus, un élégant et maigre palmier, que de petits anges courbent avec des gracieux efforts, afin de faire un peu d'ombre.

Dans ce beau poème en trois tableaux, le sentiment moral augmente. Au premier, elle est belle *de nature* et *d'élection*, belle comme grâce de Dieu dans la nature ; au deuxième, belle de *foi* ; elle s'est détachée de son enfant, mais pour se rattacher à lui par la prière ; au troisième, belle de *volonté ;* elle est devenue la providence de son enfant ; elle couve en pensée son avenir. C'est le dernier degré, le plus humain, mais le plus sublime, et partant, plus divin même que le premier, où Dieu paraissait comme nature sans la volonté !

Mardi 28.

Je ne sens plus au matin l'élan que je sentais toujours en me mettant en voyage. Aujourd'hui pourtant, tout favorisait : temps joli, clair, les eaux courantes, le ciel bleu, petits nuages blancs au ciel, un souffle frais comme au printemps, qui, suivant ces eaux limpides, réjouissait la vallée.

C'est que, pour aimer ceci, il faudrait une douceur, une modération des désirs, en accord avec ce beau et *médiocre* paysage, médiocre, ni petit ni grand ; ni très fertile, ni très stérile. Les hommes à l'avenant ; près de l'infini naturel des Alpes, de l'infini politique de la France, que reste-t-il à ceux-ci ? Le *médiocre* en toute chose extérieure.

## Forêt-Noire

Cette aimable médiocrité m'avait frappé le matin en parcourant, en un quart d'heure, la promenade qui entoure la grande capitale du petit pays, la capitale de la Forêt-Noire, capitale des charbonniers, des scieurs de planches... Une simple allée, assez étroite; tout le long, des maisons charmantes, où le passant regarde, envie, et dit à chacune : Le bonheur n'est-il pas là, du moins le repos, le somme ? Petit lieu sans doute. « Mais voit-on que le somme y perde de son prix ? » (La Fontaine.)

La race médiocre aussi. Cependant, au plus sombre du passage, dans la montagne, deux enfants, le frère et la sœur, couraient après la voiture, avec les plus douces petites figures allemandes du monde. Ce type ne manque jamais son effet sur moi ; point beau, mais si attendrissant. (Voyez le tableau de la bannière de Strasbourg.)

Sur les hauteurs, nous trouvâmes encore des enfants charmants : une petite sœur, petite mère de dix ans, portant et baisant son frère ; elle, raisonnable et sérieuse, lui délicat comme le lait maternel dont il semblait une fleur... tous deux les pieds nus, des pieds admirables. J'eus le tort d'admirer tout haut. La petite baisa son frère, tant elle avait compris ma pensée ; elle rougit, se détourna, s'éloigna un peu.

Tout ce que je vis de noble et de fier, ce fut une grande jeune fille bronzée à souhait pour le peintre, qui, dans une attitude très droite, très noble, impériale sans s'en douter, portait sur la tête une énorme cruche : ses nattes épaisses faisaient couronne sous le fardeau, et il en restait encore deux tresses magnifiques qui lui pendaient jusqu'aux reins.

Après le premier relai, nous nous engageâmes dans une belle et profonde fente de montagnes qu'ils appellent *die Hœlle*, le creux, la profondeur (et non l'enfer, comme on le traduit si mal). Je resongeais à ma montée du Simplon en 1830, à mon terrible torrent, poursuivant, noyant une victime idéale, dont on ne voyait jamais à la surface que les cheveux blancs, la resaisissant noyée, pour la noyer plus loin encore; je resongeais à ces pics isolés, de 2 à 300 pieds, à pic, où l'aigle seul peut aller, et pourtant les innocents et pacifiques arbres en ont pris possession, et de là ils se penchent avec intérêt sur la profonde vallée, sur la route poudreuse et sur le pauvre passant... Mais lui aussi, en 1830, il atteignait ces hauteurs à sa manière, il y suspendait ses rêves, ses chimériques hermitages, son nid d'amour ou d'amitié, et tout ce que le vent a emporté depuis, sans s'informer si ce nid n'était pas de plumes sanglantes.

Dans le Simplon cependant, tout grand qu'il fût, je n'avais pas remarqué de si doux jeux de la lumière, qui, du haut de la montagne, par des détours de rochers, des rideaux d'arbres, venaient s'adoucissant, se tamisant pour ainsi dire, avec des ménagements délicats et tendres; j'y sentais, dans la nature allemande, beaucoup de bonne volonté, une parfaite intelligence... De temps à autre, des arbres suspendus sur le chemin, déracinés à demi, me montraient leurs racines nues, douloureusement échevelées et me disaient : « Nous aussi » ( « et tant de pertes irréparables pleurées au sein de la nature » Ramon).

Au plus profond, à Hœllensteig, nous nous arrêtâmes, déjeunâmes dans une froide et triste chambre (toute tapissée d'Amérique, d'émigration ?), au bruit des cascades rapides, peu imposantes, mais continues; sans repos; j'entendais distinctement le seul mot qu'elles sachent : « *Toujours.* »

Il y avait tout autour des fleurs, — des fleurs et une chapelle à *Santa Maria von gutem Rath*, chapelle ouverte, six bancs; elle me rappelait celle qui est au haut du Saint-Gothard.

Nous montâmes alors notre petit Saint-Gothard de

Souabe qui, sans doute, sépare la vallée du Rhin et celle du Danube; vastes prairies en fleurs; une surtout toute blanche et bleue de *mes* bleuets et marguerites; de spacieuses vallées avec des châlets épars sur la montagne d'en face, des cultures en haut, des bois en bas, et sous ces bois de belles routes, qui témoignent du soin, du travail avec lequel on les exploite... Au-dessus des bois, et tout au fond, des faneuses, et des faneuses. Ce joli travail de la fenaison avivait un peu la contrée.

## Donaueschingen

De là, roulé longtemps, par des pays élevés, pierreux et pauvres, qui me rappelaient la Lorraine allemande. Je remarquai pourtant dans les bourgs beaucoup de paratonnerres. Le premier emploi de l'aisance est apparemment de protéger l'intérieur, surtout la maison étant si inflammable!

Enfin, *Donaueschingen*, dont le nom est un mensonge. On nous montra ce fier Danube sourdre du fond d'un bassin, d'un baquet de pierre; il va, dit-on, à la rivière voisine... Mais c'est, selon toute apparence, la rivière qui est sacrifiée, qui se laisse *médiatiser* — comme l'ont été les princes de Furstenberg, — peut-être en punition d'avoir, au profit de leur ruisseau, *médiatisé* le grand et farouche fleuve de l'Europe méridionale.

Les Furstenberg, jadis protégés de la France dans leurs affaires de Cologne, ont été supprimés par elle aujourd'hui[1]. Ils continuent tout ce qui leur est permis de l'ancienne souveraineté : mettre leur belle maison en commun avec ceux qui furent leurs sujets, en sorte qu'elle soit toujours, sinon le palais de l'État, au moins la *maison publique*. — Nous vîmes les apprêts d'une fête

[1] Les Furstenberg-Heiligenberg, princes du Saint-Empire depuis 1667, s'éteignirent en 1710. La principauté passa à la branche des Stuhlinger, qui se divisa en 3 branches dont l'une possédait Donaueschingen. Napoléon les médiatisa en 1806 et partagea leurs domaines entre l'Autriche, Bade, le Wurtemberg et Hohenzollern.

agricole dans leur beau jardin ; ils s'y promènent avec tout le monde. Les manuscrits des Minnesinger, qui sont conservés ici, avec cette fiction poétique de la source du Danube, doivent attirer les voyageurs. « Cependant, disait l'aubergiste, la route est déserte cette année ; point d'Anglais, ils sont retenus chez eux par leur guerre contre l'empereur de Chine[1]. »

## De Donaueschingen a Tubingen

Mercredi, 29 juin.

Affaibli, je me croyais peu capable d'agir ; jamais, pourtant, je ne me sentis plus actif. « *Je remplissais toute chose de ma légère existence* », comme dit Rousseau.

Nous partîmes, au milieu d'une foule endimanchée (fête de saint Pierre et saint Paul) : tous les sentiers, dans les blés, pleins d'hommes et de femmes, qui avaient en main leurs livres d'église... Moi, je bénissais de cœur tout ce peuple et la contrée.

Nous entrâmes dans le Wurtemberg, au relai après Donaueschingen. *Costumes* originaux, grandes redingotes tombantes, gilets rouges. — Les femmes ont des bas rouges, jupons bouffants, dont les plis rayonnent en élargissant la robe par en bas. Peu de femmes sont assez grandes pour bien porter ce beau costume, qui, à proprement parler, est celui d'une femme enceinte. La voluptueuse exagération du ventre, la douce idée de fécondation, se sont plusieurs fois reproduites dans des modes analogues.

Les *figures*, généralement, avaient quelque chose d'aimable et de bon, comme celle de la jeune femme qui, à Donaueschingen, vint me faire la barbe. Beaucoup de gens nous saluaient. Nous rencontrâmes, entre autres choses gracieuses, une sorte de procession de paysans, la croix en tête, plus tard un beau chariot de foin, paré

[1] Il s'agit de la *Guerre d'Opium* qui dura de 1840 à 1842 et se termina au traité de Nankin (29 août 1842) et de Hong-Kong (26 juin 1843) par l'ouverture de cinq ports et la cession de Hong-Kong à l'Angleterre.

de fougères, où une demi-douzaine de jeunes femmes riaient et chantaient...

Ce mouvement matinal de la campagne allait à mon état d'esprit ; je me sentais un vif élan vers l'action, la production ; je prenais volontiers pour mon prochain livre la devise du duc de Bourgogne : « J'ai hâte. » — C'est la mienne depuis douze ans.

Nous causâmes beaucoup tout le jour, malgré l'extrême chaleur ; de la grâce, entre autres sujets.

## Rothweil

La plupart de ces bourgs de Souabe que nous traversions, toujours en amphithéâtre ; des fossés et contrescarpes, variés de charmantes cultures, puis, la petite rivière et les ponts de bois.

Entrés un moment à l'église ; antique, mais fresques italiennes du siècle dernier ou du xvii^e, dans le goût de celles du Tyrol ; ces fresques sont des improvisations d'un barbouilleur spirituel : gesticulations excessives, indécentes ; mariage de la Vierge, visiblement grosse ; saint Joseph habillé de jaune ; le grand prêtre avec son bonnet cornu, et, derrière saint Joseph, le peintre en perruque qui rit et mouche la chandelle ; spectateurs grotesques derrière des colonnes. Malgré le caractère bouffon de ces peintures, nous fûmes fort touchés des beaux chants allemands qu'entonnait tout le peuple, avec une nombreuse école de grands jeunes gens du gymnase.

Descente rapide, pont de bois couvert.

Grande montée, que nous fîmes à pied en cueillant des fleurs. Chaleur extrême. La *villa Eugenia*, en vue du sublime château des *Hohenzollern*, sur un pic [1] dont la base est majestueusement étagée.

Causé beaucoup, malgré notre long jeûne, jusqu'à Tubingen (9 heures du soir). Je me sentais léger, vif, inépuisable, élancé vers l'avenir ; ne craignant rien, ni per-

[1] Ce pic a inspiré la devise de Hohenzollern : *Vom Fels am Meer.* (Du rocher à la mer.)

sonne. Nous nous enfoncions dans cette forte et sombre conversation, en même temps que nous entrions dans l'ombre du soir, dans l'avenue déjà obscure... enfin dans Tubingen.

## Tubingen

Je concluais de cette lenteur qu'il ne fallait point s'imposer désormais de responsabilité grave à supporter, d'engagement qu'on ne pourrait tenir..., etc.

Au défaut de M. Hofacker, le maître d'hôtel m'indique le professeur Fellati, puis, à son défaut, le jeune médecin Wunderlich, qui revient de France[1].

Il me conduit chez Uhland[2]. Le Minnesinger souabe m'apparut, comme le vieux Gœrres, un Allemand primitif; cheveux et barbe incultes et rudes, comme les *Rohe-Alpen* du Schwartzwald; narines pleines d'aspiration, soufflantes comme seraient celles du vieux Danube; épais sourcils blonds, yeux d'un bleu fort sauvage; la tete en avant, avec un mouvement de sanglier; la face rouge et sanguine, l'élan colérique du lyrisme. « Avez-vous été a Paris? » — « Du temps de Napoléon. » Mme Uhland a été belle et gracieuse; elle parle le français plus facilement que son mari; le français est ici langue de femme (je le vis par la petite Mme Bruns qui servait d'interprète à son jeune mari).

Il (Uhland) n'a pu être député qu'en donnant sa démission à l'Université; puis, il a quitté la députation avec toute l'opposition; plus de politique, plus d'enseignement, plus de poésie; il écrit une histoire littéraire de l'Allemagne ou du moyen âge.

[1] C.-A. Wunderlich, 1814-1877, célèbre medecin et professeur de Tubingen, puis, après 1850, de Leipzig. Il venait de publier en 1841, son livre *Ueber die franzœsische u. deutsche Medizin*, après un long séjour à Paris.

[2] L. Ulhand, 1787-1862, poète, philosophe et homme d'état, intéressait surtout Michelet par ses études sur les vieilles légendes et sur la poésie populaire, auxquelles il avait dû ses plus belles inspirations.

Mon fils s'étonnait fort, en sortant, que cet homme « si simple » fût le plus grand poète de l'Allemagne (du moins le plus populaire).

Partout, aux vitres des boutiques, Schelling et Hégel, dont les figures appparaissent comme *affirmation* et *distinction* : *affirmation* forte, vivante, léonine; *distinction* haute et pleine de génie, d'un génie superbe et subtil, qui ne serait sympathique qu'aux idées. La tête de Schelling conviendrait à toute grande force; celle d'Hégel ne convient qu'au grand penseur. Tous deux sont sortis (ainsi que Strauss) du séminaire protestant de Tubingen.

Ici, dit-on, l'histoire est faible, mollement éclectique. Le droit suit pesamment l'école historique, sauf deux jeunes gens. L'un d'eux, M. Bruns[1] (beau-frère de M. Wunderlich) nous reçut fort bien. Sa gentille petite femme, grosse à pleine ceinture, et bientôt bonne nourrice (comme on le voyait bien) me donna une lettre pour Schwab de Stuttgart. Ce jeune légiste du Brunswick a épousé une Souabe qui lui donnera fort à faire, si j'en crois ses yeux. — Joli petit intérieur; jolies tapisseries; jolie peinture, sur une table, d'une fille tyrolienne qui rêve... A quoi ? à la rose qu'on voit sur son chapeau vert.

Avant d'aller chez M. Bruns, nous étions montés au *château*. Porte (de 1600), belle d'ensemble, laide de détail. Tout serait beau d'ailleurs dans une telle situation, avec cette vue immense et douce. A l'entrée, deux soldats de pierre, l'un posant son arquebuse pour tirer.

Nous ne rencontrions personne, quoique visiblement le lieu fût habité; personne, qu'une figure aux grilles, qui semblait d'un prisonnier; au-dessus de la porte du petit bâtiment où il était : *Entrée défendue*.

D'abord, assis au grand tilleul qui semble là dehors pour qu'on y rende les jugements; puis, marché dans la vaste cour pleine d'herbe, puis tourné par la galerie supérieure jusqu'aux derrières du château, puis redescendu, pénétré par un long passage sombre... Au milieu

[1] K.-G. Bruns, 1816-1880, juriste, était, depuis 1839, privat-docent de droit romain à Tubingen.

de la cour, une fontaine dont le petit bruit se mariait à merveille avec les faibles ondulations d'un son lointain que nous crûmes d'abord celui d'une harpe éolienne, et qui était celui d'un orgue touché doucement, mollement, d'une main de femme peut-être.

Le gardien vint enfin. Collections, musée, etc. De toutes parts, vues belles et graves, vastes et pourtant sans grandiose.

Le matin, avant notre première sortie, nous avons été voir l'église. Dans la rue, nous rencontrâmes un chariot d'*émigrants*, tout plein d'un pêle-mêle d'effets; derrière, dans un tout petit chariot attaché à l'autre, traînait un petit enfant : il pleurait sous la garde d'une petite sœur; un garçon de treize ans enrayait pour la descente. Des femmes s'assemblèrent et reprochèrent aux parents de laisser leur enfant seul; mais, dans ce chariot si plein, il eût peut-être étouffé. Le père appela la mère qui descendit... tragique, peu sensible, à ce qu'il semblait, à force de malheur.

Dans l'église, les pauvres grands-ducs sont mis à part, dans un chœur fort négligé, sale et mal dallé. L'église, boisée, coupée de bancs en tous sens, de tribunes drôlement posées et de diverses couleurs, était pleine de petites filles qui jouaient de tout leur cœur, avec leurs ardoises d'école, mais qui laissèrent tout pour nous voir : je souris, elles s'enfuirent, mais pour revenir. Mon fils était embarrassé, mortifié de cette curiosité. C'était comme les moineaux familiers, hardis, que j'avais vus dans Saint-Martin de Metz. Seulement les enfants allemands ont un air de bonhomie que je ne trouve pas aux moineaux français.

Sur un mur de l'église, un Christ, et, aux pieds, deux figures d'homme et de femme; la femme, la bouche couverte (par respect? comme les figures persanes?) A droite, à gauche de ce monument funéraire, deux satyres. Mais le joli, le charmant, c'était une belle petite plante qui avait si bien travaillé à s'étendre au-dessus du Christ qu'elle faisait sur sa tête un riche et délicat bandeau vert.

Au retour, de 2 à 4, je me mis au lit, essayant, non du

sommeil, mais de l'égoïsme, d'un égoïsme provisoire qui suspendrait mes facultés, et qui peut-être, en ce moment, est pour moi le seul moyen de vivre. Mais, quoi que je fisse, les duretés, les sécheresses, me revenaient à l'esprit.

Avant dîner, l'église, les tombeaux, le Westminster de Tubingen. Outre les portraits de marbre, on en trouve de peints aux vitraux. Au bas de chaque croisée, un prince a genoux. Sous chaque tombe ou aux pieds, des cerfs, des chiens, mais plus bizarres, plus terribles que je n'en avais jamais vus, toute la *terreur poétique des forêts* de l'Allemagne. Une des tombes est fort touchante. C'est celle de la sœur d'un des princes (Christophe), morte à dix-sept ans, enlevée à temps, dit l'inscription, *tumescentibus calamitatibus* (1530). Visiblement, c'est un portrait, tout à la fois colossal et délicat, les petites fossettes aux joues, des plans d'une finesse extrême sur cette jeune et puissante figure, si conservée, si virginale. Malgré la dignité de la mort et la dignité princière, on sent que la jeune fille dut être enjouée, que son sourire dut être bien gracieux, qu'il creusait ces fossettes d'une manière bien charmante. De ses longues manches plissées sortent à peine ses petites mains, un peu trop petites pour ce corps majestueux. Elle porte, sous sa couronne virginale, ses longs cheveux tombants, à la mode de Souabe. Inhumée d'abord dans « une belle chartreuse », puis la chartreuse tombant en ruines, transportée ici par son frère qui meurt la même année, 1550. Aux pieds de la princesse, un chien, non un épagneul de manchon, mais, à l'allemande, un gros chien fort lourd, qui hurle et dont les yeux expriment assez bien la douleur.

Une des princesses est représentée, près de son époux, la *bouche fermée* par sa guimpe (comme les figures persanes).

Les deux derniers, les plus somptueux de ces tombeaux, sont de la fin du XVI^e^ siècle. Ils sont très élevés. Sur la base, fort large, on a prodigué les bas-reliefs de toute grandeur. Quelques-uns sont d'admirables miniatures de marbre, entre autres une bataille, un jugement dernier, plein de terreur et de génie, terrible surtout en

ce qu'on n'y voit pas Dieu... Ces médaillons sont soutenus par des figures plus grandes et moins bonnes; entre autres, je remarquai deux grotesques, anges ou satyres? dont l'un tient une croix, l'autre un cœur enflammé.

Dans le même chœur sont enterrés d'autres princes: un palatin du Rhin, un duc de Sleswig-Holstein, un comte d'Oldenburg. Ces princes du Nord sont venus mourir en Souabe :

*Domus alta sub Ida,*
*Lirnessi domus alta, solo Laurente sepulcrum.*

Après dîner, promenés à deux pas. Étudiants qui jetaient leurs bonnets et semblaient jouer la folie d'Hamlet. Il y a deux prisons pour les étudiants, à l'Université et au Château.

Le soir, remercié M. Wunderlich. Vu sa femme, sœur aînée de la gentille petite Mme Bruns. Deux portraits : Dupuytren, Bouillaud. Ici, l'homéopathie est depuis longtemps stationnaire. Elle règne à Baden.

Stuttgardt, vendredi, 1er juillet.

Ce matin, mon journal écrit, je parcourus le jardin botanique (sous les croisées de l'hégélien M. Bruns), d'où je vis le cimetière dont le mur en arcades simulées fait penser au Campo Santo de Bologne. Du jardin, on voit l'église et, par-dessus, le château, c'est-à-dire toute la ville.

Partis à 7 heures. Temps d'orage, comme au départ de Paris; mais la pluie ne tomba point. Route uniforme, alternativement montante et descendante. Petits paysages, doux et tristes; des chênes, des sapins, des pins; quelquefois une descente tournante dans ce qui semblait au loin un abîme de verdure, au fond peu de chose, un pont sur un petit ruisseau.

*Stuttgardt* à une heure. Descendus par une belle rampe, très longue, très douce; beau mur rouge soutenant les vignes, quelque ressemblance avec la descente de Metz, mais moins gaie, point de fleurs, point de fortifications : la Moselle, la guerre, la France, *de moins*; la ville trop enfermée de collines, chaude par conséquent, et sans eau.

Hôtel Marquardt (Kœnig's strasse), près la maison Cotta. On veut nous reléguer de l'autre côté de la rue.

Visité M. Schwab[1], parent des Boisserée, poète agréable et facile, prédicateur, doyen d'un cercle ecclésiastique, fort effrayé des *hégéliens terroristes*, qui veulent signer leur abjuration de toute religion. « Déjà, dit-il, les paysans lisent Strauss. » D'autre part, une amie de sa femme, Mlle Lutzow, est non moins effrayée de nos petits journaux, du *Charivari*, etc. « Ici, disait-elle, si quelqu'un parlait ainsi, on le ferait mourir. » M. Schwab veut obligeamment aller pour moi chez Cotta.

Au retour, vu l'église de l'hôpital, et la noble et féminine statue du Christ, de Dannecker (en plâtre ici, en marbre à Saint-Pétersbourg); rien d'arrêté, de modelé. Plus loin, la statue de Schiller, modelée par Thorwaldsen, fondue à Munich. La tête sérieuse, tragique, souffrante, au total fort belle, peut-être trop italianisée; le corps trop accablé sous un lourd manteau de bronze qui lui tombe aux pieds. M. Schwab a prononcé le discours d'inauguration. Il regrette que la *Vie de Schiller* par Marmier empêche la sienne d'être traduite.

La journée avait été orageuse. Au sujet de je ne sais quelles médisances, Alfred avait reproché à Adèle de ne point aimer sa mère, *hinc lacrimae*. Je la console.

Au souper, un seul journal français : *Le Commerce* (Mauguin[2]). Je crus voir le spectre de la Russie : *the table is full* (je me trompais, les autres sont permis également).

De là, parlé de Charles Durand, que la pauvre Mme Dumesnil avait eu le tort d'inviter, le connaissant si peu. Je me sentais amer, humilié, à ce souvenir, dans ce que j'ai tant aimé, placé si haut.

[1] G.-B. Schwab, 1792-1850, était, en 1842, pasteur à Stuttgart. Il avait écrit de nombreuses poésies lyriques et surtout publié d'excellents recueils de poésies populaires.

[2] F. Mauguin, 1785-1854, délégué des colonies, avait acheté le journal *Le Commerce* où il défendait les intérêts des propriétaires d'esclaves. Il fit en 1840 un voyage en Russie, à la suite duquel il conseilla à la France une alliance avec cet empire.

L'action, l'action, l'action, voilà le seul consolateur! Nous devons, non seulement aux hommes, mais à toute la nature inférieure qui monte vers l'homme, qui a sa pensée en lui, de continuer vivement la pensée et l'action.

Samedi, 2 juillet.

Quoi qu'en disent les gens du Rhin (M. Schreiber à Fribourg), la Souabe me paraît un peuple d'animation, de mouvement. Nul n'émigre plus volontiers. Misère? inquiétude d'esprit? poésie de l'inconnu? (*Arva, beata petamus arva.*) Les biens sont divisés par les successions égales (sauf la Forêt-Noire, où il y a des majorats). L'émigration tourne *bien*, quelquefois (M. Schwab a connu une paysanne qui, par un mariage, fit une grande fortune)... *mal*, quelquefois; ils vont mourir en Amérique.

La Souabe se trouve au tournant du Rhin, au coin de l'Allemagne, au point où se sont partagées les anciennes migrations. Tandis que l'armée de Rhodogast envahit l'Italie, le reste s'en va fonder les royaumes d'Arles et Chalon, de Toulouse, d'Espagne, d'Afrique. Il semble que ceux-ci aient conservé quelque chose de cet esprit d'aventure.

La noblesse souabe a eu cet esprit, plus encore que les paysans. Émigrations d'Italie, de Jérusalem (Hohenstaufen, Frédéric Barberousse, et ce prodigieux mélange de tout élément dans Frédéric II; l'impossible: Frédéric Barberousse, sous le pape à Venise, extermine en vain le lion, monte cheval étique Empire: au retour le vieux château: Ah! bon, je puis me rendormir). Émigrations du Nord (Prusse) par les Hohenzollern. En avant dans les migrations, ils sont en avant dans la révolution: *Bauernkrieg* (la belle réclamation!). Émigrations philosophiques dans l'esprit du Nord, le Kantisme: Schelling, Hégel. Schelling, réclamation de la nature dans la scolastique elle-même, tandis que la poésie reste au logis et célèbre les vieux souvenirs en poussant aux idées nouvelles.

La Souabe a toujours été l'avant-garde de l'Allemagne.

Je me rappelais ici les enfants allemands que j'avais

vus. « Quelle est la mesure de la plus petite propriété ? — La place du berceau du petit enfant et de la petite sœur qui le berce. »

La plus petite ? Pourquoi pas la plus grande ? O fortune ! ô espérance !

Je voyais bien que les parents étaient finis, brisés par leurs souvenirs, par ce qu'ils laissaient. Le père abattu et sans initiative : il allait chercher sa femme... Elle, elle était devenue peu intelligente et presque insensible. — Mais le jeune frère qui enrayait était plein de force morale, d'ardeur : il paraissait sentir qu'il était ou serait bientôt le chef de la famille. La mère manquait, mais la sœur suppléait : et le petit, pleurant dans son berceau, qu'était-il et que faisait-il ? Il était l'unité de la famille, le nourrisson commun de son frère et de sa sœur : son chariot était le foyer et la patrie : là, devait toujours, jusqu'au Havre, jusqu'en Amérique, dans les forêts d'arbres inconnus, dans les savanes solitaires, se retrouver la Souabe, la bonne terre d'Allemagne, tous les souvenirs...

Mais combien de temps la frêle voiture devait-elle durer dans ce rude voyage ? je n'osais me le demander. Trop faible est la sœur pour le porter, le chariot trop étouffé... Faire les 200 lieues de Tubingen au Havre dans cette voiture qui n'est qu'un jouet d'enfant, cela paraît difficile. Je recommandais l'enfant, la famille, à la Providence.

Maintenant, quel rêve occupait la tête du fils ? j'aurais voulu le savoir. Pensait-il aux anciennes migrations des Souabes (si glorieuses, en Italie, en Prusse) ? Pourquoi pas : on enseigne ici l'histoire du pays, en même temps que l'Ancien Testament.

Ce garçon intelligent, avec sa belle jeune tête noire, et ses yeux plus animés qu'on ne les a communément ici, me paraît très propre à tout faire, à tout souffrir. Si sa sœur et son frère lui restent, il fera un paysan, il vivra, mourra obscur dans quelque cabane isolée de l'Amérique du Nord. S'il perd les siens, s'il reste en Europe, ou passe en Asie, soldat, matelot, domestique, je ne serais pas étonné de lui voir commander, comme Allard, les armées de Lahore, ou comme le pâtissier Menschikoff celles de

la Russie, Neuhof en Corse, le genevois Lefort, lady Hamilton, la blanchisseuse de Grenoble[1].

Les Cotta, leur petite boutique à Tubingen[2]. La banque 800 florins. Le directeur me dit que le pays est heureux, paisible, que le trop-plein oblige pourtant d'émigrer toujours.

2 juillet.

M. Schwab va voir Cotta, lui propose... il voudrait voir le manuscrit et conseille Bruxelles. M. Schwab nous mène à la bibliothèque. M. Stælin, historien du Wurtemberg, qui a publié un volume jusqu'en 1100[3]; il y indique les nombreuses colonies des Alamani en Italie, au temps de Charlemagne. M. Gfrœrer absent (*Urchristenthum*)[4].

Au retour, traversé le vieux château, construction demi-gothique, demi-italienne du XVI<sup>e</sup> siècle, bâtie par le duc

[1] Le général Allard, aide de camp du maréchal Brune, se rendit, en 1815, après l'assassinat du maréchal, en Perse, puis en Inde, à Lahore, où il organisa l'armée de Rundjet-Singh. Menschikoff, fils de paysan, garçon pâtissier, formé au métier des armes par le genevois Lefort, qui avait passé du service de la France à celui de la Hollande, puis de la Russie, fut le principal général des armées de Pierre le Grand, organisées par Lefort. Le baron de Neuhof se fit proclamer roi de Corse, en 1736, sous le nom de Théodore. Lady Hamilton, la maîtresse de Nelson, l'amie de Marie-Caroline de Naples, est bien connue. — La blanchisseuse est Françoise Mignot, bourgeoise de Grenoble, qui épousa successivement le trésorier des postes d'Amblérieux, le maréchal de l'Hôpital et le roi de Pologne, Jean-Casimir, et dont la légende fit une fille d'une marchande d'herbe ou d'une lingère. (Note due à M. Prudhomme, archiviste de l'Isère.)

[2] La maison de librairie de la famille Cotta fondée en 1645 à Tubingen, transportée depuis à Stuttgart, avait été dirigée de 1787 à 1832 par Jean-Frédéric Cotta qui joua un rôle considérable dans les lettres et la politique. Son fils aîné était en 1842 à la tête de la maison.

[3] A. S. von Stælin, 1883-1873, bibliothécaire à Stuttgart, publia de 1842 à 1873 une *Histoire du Wurtemberg* en 4 volumes.

[4] A. F. Gfrœrer, 1804-1861, bibliothécaire à Stuttgart, avait publié en 1836 une *Geschichte des Urchristenthums* en 3 volumes. Il s'était converti avec éclat au catholicisme en 1830.

Christophe, qui est resté comme le patron du Wurtemberg.

J'oubliais de dire qu'à la bibliothèque, à propos d'un tableau représentant les femmes de Weinsberg[1] (à 11 lieues de Stuttgardt), M. Stælin nous dit que selon lui et selon Uhland, ce n'était pas un fait spécial, mais un usage humiliant pour les vaincus, qu'ils fussent obligés, pour sortir, de se faire porter par les femmes. Il n'est pas sûr non plus que les Hohenzollern, burgraves de Nuremberg, soient les mêmes que ceux de Prusse. Cependant le roi de Prusse s'intéresse au château.

M. Schwab me conduisit de là chez Wolfgang Menzel[2], l'historien de la littérature, le terrible critique de Gœthe; air spirituel, fin, réservé. Il essaie d'abord de caractériser la France par des formules tranchantes : « Germanique jusqu'à Louis XIV, romaine depuis! » La jolie maison de Menzel lui appartient. Il l'a bâtie de ses articles; et elle n'en est pas moins aimable et toute fleurie de roses.

Le père de M. Schwab, qui avait cinquante ans de plus que son fils, lui faisait jurer haine immortelle à Kant sur un volume de la *Raison pure;* il était un des derniers partisans de Leibnitz. Il avait eu pour élèves Cuvier et Schiller. Il savait par cœur nos meilleurs auteurs français, faisait des vers en notre langue. Haine telle entre les partisans de Gœthe et de Schiller, qu'un partisan de Gœthe (M. Schwab), souscrivant pour la statue de Schiller, on l'accusait de vouloir faire échouer la souscription.

Au retour, je me mis sur mon lit pour reposer, et je lus Uhland, véritable minnesinger, rien de plus, rien de moins. Il appartient presque toujours au moyen âge, dont il n'a pas le mysticisme, l'esprit symbolique. Je vibrai tout autrement à la lecture de Rückert. Ceci est

[1] En 1140, Weinsberg ayant été obligé de se rendre à l'empereur Conrad, les femmes obtinrent de se retirer en emportant chacune un objet précieux. Elles emportèrent toutes, dit-on, leurs maris sur leurs épaules.

[2] Célèbre patriote, littérateur et historien, né en 1798, mort en 1873, avait publié en 1836 une *Histoire de la littérature allemande* en 4 volumes, où il était très sévère pour Gœthe, qu'il avait déjà attaqué dans sa jeunesse dans les *Europæische Blætter.*

si allemand que ce n'est plus allemand : c'est, par-dessus l'Allemagne, la région élevée par où *l'Allemagne se lie avec l'Orient* : la fleur mourante — des ailes! des ailes! — O mer, ô soleil, ô rose ! — et la pièce admirable où l'hirondelle, « qui a laissé tout plein, retrouve tout vide ». Philosophie, poésie, érudition orientale, toutes les harmonies mêlées dans une mélodie puissante, *concentration du monde* même... Eh bien! il y a quelque chose au-dessus encore, et quoi ? Le mouvement, la *grâce*, la *France*.

Suite du 2 juillet.

Le soir, dit adieu à Schwab. C'était retomber de haut. Cependant, sa cousine, la blanche, blonde demoiselle, dix-huit ans; je lui en donnais vingt-cinq. Bien faite, mais les bras plats et musculeux, cils sereins, la peau échauffée à la poitrine, quoique fort nette partout ailleurs, le menton un peu trop fort ; au total, pure, sévère, osseuse.

Dimanche, 3 juillet.

Partis sans regret de Stuttgardt, à six heures. Tout autour, des vignes, des vignes. « Si l'on ne cueillait les raisins, dit un proverbe, la ville serait noyée de vin. »

Nous passâmes le Neckar à Esslingen ; joli passage, fameuse église byzantine, des Hohenstaufen, selon Schwab. Nous ne pûmes la voir.

Roulé facilement le long du Neckar, jusqu'à Gœppingen, où nous déjeunons entre un petit degré, chargé de fleurs, et les sentimentalités (à la Werther) de la Wilhemshœhe de Cassel, que représentaient de mauvaises gravures.

L'église, fort médiocre (au moins au dehors), porte sur un portail, fort lourd (de 1617 ?) : *Schickardi opera*[1]. La princesse, qui l'a fait bâtir, s'appelle *Sophia barbara*. Le Palais (aujourd'hui résidence du juge) a les mêmes caractères au dehors, au dedans gothique.

[1] Henri Schickhard, 1558-1634, fut un des plus célèbres architectes de l'Allemagne du Sud, au service des ducs de Wurtemberg. Il remplit leurs États de ses constructions mi-gothiques mi-renaissance. Barbara était la mère du duc Frédéric de Wurtemberg, qui fut le grand protecteur de Schickhard.

Partout, les paysans dans leur riche *costume* de dimanche, culottes noires et vestes noires de velours à boutons d'argent, gilet rouge. Ils me semblent plus lourds que de l'autre côté de Stuttgardt.

A Geislingen, sous une belle tour qui couronne un pic de la manière la plus fière, nous achetâmes de petits ouvrages de corne ou d'ivoire tourné. — Noble église du XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles[1], c'est-à-dire de Frédéric Barberousse et Frédéric II ; sculptures en bois d'une légèreté admirable. — La première chose qui s'y lit sur un tombeau, était justement une pensée du moment : *Quamdiu vixit, mortuus est.*

Alfred causait avec ma fille de sa mère et de Mme Boivin, que celle-ci voyait peu son fils, qu'au contraire Mme Dumesnil ne sortait jamais les jeudis et les jours où il revenait de pension. — Mon inaction laissait à l'imagination toute sa liberté. Alfred lisait Rückert (les deux pieces si touchantes). Le paysage devenait stérile, poudreux, peu de rochers.

## ULM

Lundi, 4 juillet.

Le marbre aux Italiens, le *bois aux Allemands*. L'art dans la forêt. Le bois a vécu, à la grande différence du marbre ; il a perdu des fleurs et feuilles passagères pour en prendre d'éternelles.

Ce grand *poème en bois de Syrlin* est un sanctuaire de la *Renaissance*[2].

L'*artiste*, au coin, qui, de son mâle regard, suscite et féconde tous les fils de sa pensée (sa femme de l'autre côté ?)

Pensée *chrétienne*, pensée païenne ; impartial ; comme Michel-Ange, entre le passé et le présent. On le voit bien

[1] C'est une erreur, elle est du XV<sup>e</sup> siècle et les sculptures sur bois du XVI<sup>e</sup> siècle.

[2] Jœrg Syrlin le Vieux, d'Ulm, fut le plus grand sculpteur en bois du XV<sup>e</sup> siecle. Il sculpta les stalles de la cathédrale d'Ulm de 1469 à 1474.

par son œuvre, quand on ne le lirait pas dans les vers qu'il a gravés, en face même de l'autel. — Ses vers sont sa prière personnelle ; la personnalité du grand artiste remplit d'elle tout ce chœur. Les vers sont mêlés de Virgile et de Syrlin :

*O pater, o hominum...*

Au-dessus de ces vers, David entre Isaïe et Daniel ; au-dessous deux sybilles en bustes. — Ainsi, *dans cette place d'honneur*, les *vers de Syrlin* entre les *Sybilles* et *l'ancienne loi ;* la nouvelle n'est représentée par aucune figure, mais seulement par ces vers demi-virgiliens.

A *droite*, en entrant (à gauche, en partant de l'autel), le triple rang de femmes : *Sybilles*, *femmes de l'Ancien Testament*, vierges chrétiennes au plus haut. De *l'autre côté*, au plus haut, les docteurs chrétiens ; plus bas, les prophètes et juges, au plus bas les *témoins païens* du christianisme, qui, par conséquent, sont au niveau des *Sybilles* d'en face.

Le choix était délicat, difficile ; l'artiste hardi ne semble pas embarrassé. D'abord : *Secundus perpetuo silens*, et au-dessous : *Mens est immortalis.*

Ce *Secundus*, quel est-il ? Pline ? je ne le crois pas : — il ressemble un peu à Syrlin ; plein d'animation, de passion contenue, il regarde aussi le chœur ; le buste de Syrlin est la *pensée créatrice*, féconde. Celui-ci, la haute intelligence, la philosophie tacite de cette création.

En face du *silencieux*, c'est le *parleur* Quintilien, son livre est fermé. — Puis le fin, l'*aigu*, le ridé Sénèque, mille concetti dans les plis de son visage. — En face, au contraire, tête nue, les yeux à demi fermés, *Ptolémée*, tenant son petit globe comme une marotte de fol.

*Cicéron*, noble, fort, tête large, à contenir toute science, horriblement coiffé, comme Quintilien et Sénèque, de la barrette de *docteur*.

En face, un buste pathétique, celui du pauvre *esclave africain Térence ;* cheveux épars sous les lauriers, maigre et souffrant, et au bas :

*Nihil homine imperito injustius.*

Enfin, tout seul, devant l'autel, la souffrante et rêveuse figure de Pythagore, *inventeur de la musique ;* mais il ne voit pas l'autel, il est tout absorbé en lui.

Ainsi, dans cette noble suite, l'*art ouvre et ferme ;* — au milieu, philosophie, sciences et lettres ; — L'art du *dessin* qui regarde au dehors (buste de Syrlin). L'art de la *musique* (buste de Pythagore), qui voit au dedans : celui-ci tout près de l'autel, et qui n'en a plus besoin.

En face, au même rang, ce sont les *Sybilles* : la *Delphica*, fine et jolie, qui regarde la pensée et jouit de ce qu'elle voit ; la *Lybica*, grandiose, au niveau de Michel-Ange (son tort, et celui de toutes les autres, c'est d'être trop près) ; cette Lybica répond au *perpetuo silens* qui est de l'autre côté ; elle a le même caractère d'animation, de mâle passion contenue ; mais elle, elle ne regarde pas, comme fait le silencieux philosophe ; elle a mieux en elle que tout ce qu'elle pourrait regarder.

La vieille et noble sybille de *Cûmes*, et en face l'*Hellespontica*, jeune et fraîche, en turban, *très allemande*, ressemble à Eichoff [1], autant que la *beauté* peut ressembler à la *laideur*.

La *Cimmeria*, jeune et *naïve*, montre tout simplement son livre, et dans son livre, la ligne expresse où vous pouvez lire vous-même :

*Deum de Virgine nasciturum.*

Enfin, toute seule, à l'autel, décidément *chrétienne*, est la *Phrygia*.

Au second rang, l'Ancien Testament.

Isaïe... Job (un Job chrétien, souffrant, résigné) : Samson, qui, avec une douceur noble et grandiose, ouvre la gueule du lion pour tirer le *miel du fort*... Toutes figures souffrantes qui, visiblement, veulent, désirent, aspirent.

[1] Philologue et orientaliste, né au Havre, d'un père allemand, professeur d'allemand des filles de Louis-Philippe, suppléant de Fauriel à la Sorbonne, de 1837-1838, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon en 1842, était grand ami de Michelet.

Les femmes souffrent moins, les unes originales, spirituelles, comme Rebecca, avec son regard perçant, d'autres barbares et jolies, comme la reine de Saba, comme Abigaïl (poire et raisins), comme Ruth et la gerbe d'or; — l'artiste a donné place même à la laide, à Lia, — douce compassion d'un grand cœur!...

Tout en haut les Saints et les Saintes, les docteurs chrétiens, les Vierges. — Toute cette suite, mêlée de nature et d'idéal, de *portraits* et de *poésie* : par exemple, au-dessus d'une porte (voisine de l'autel), une céleste figure échevelée, et toute dantesque, entre deux jeunes et jolies qui étaient probablement deux demoiselles de la ville d'Ulm. L'une de ces jolies, sainte Ursule, tient une flèche, et, malgré la candeur de son doux regard, vous croiriez que la flèche est pour vous.

Voilà les pensées nettes et hautes, les enfants *légitimes* de Syrlin.

Ses *avortons, ses mauvais songes*, ont été sculptés autour des sièges du bas, je dis : *ses songes*; car, dans ces grotesques, je ne sens pas la satire, mais, bien plus, le cauchemar!

Les figures sont obliques. Syrlin a mis l'*idéal* au plus près, Sybilles, etc., le *réel* au plus loin.

## BAVIÈRE

4 juillet 1842.

Laissé à Ulm le prince russe qui s'embarque sur le Danube (sur des bateaux qu'on détruit à Vienne).

Entrés en *Bavière* : suivi longtemps le Danube. — Le type change, visages plus ronds. — A Guntzbourg, tombés en plein *catholicisme* : vêpres bruyantes, chants nasillards, écrasés par les trompettes, par le violon, etc... Autel étrange : de jeunes et de jolis jeunes gens de carton peint, offrant des cœurs à la Vierge, tout en gambadant; la Vierge, leste et jolie elle-même, vient des nuages les recevoir, d'un pas de danseuse. — Dans tout cela l'Italie, une Italie *lourde et barbare*, violente et gesticulante, une grâce d'ours. — Les femmes étaient toutes laides; les

*filles* ont de l'or au bonnet, les *femmes* de l'argent, si je ne me trompe.

Un crucifix dans un billard, un bénitier à la porte du cabaret, où les paysans prennent l'eau bénite en sortant. Tout le long de la route, de mauvaises petites images; des Saint-François langoureux qui font les yeux doux... C'était fête et, sur toute la route, il y avait une foule endimanchée, bonnets d'or et d'argent, hommes en noir, parapluies rouges : beaucoup sur leurs charriots à foins, ou de grossiers cabriolets qu'ils menaient très vivement. — Les figures moins douces et intelligentes *qu'en Souabe*.

Les seigles hauts et mûrs, le froment en train de mûrir, — un beau moment de l'année. — Vers la fin de cette journée lourde et chaude, des bois, mêlés d'arbres du Nord, où le soleil couchant dorait les mousses des plus riches teintes.

Nous arrivâmes ainsi dans Augsbourg. — Alfred très souffrant. — Je regardais la carte et calculais notre retour.

## Augsbourg

Mardi, 5 juillet. (Hôtel des 3 Maures.)

Le lendemain, de bonne heure, je sortis avec Charles. Vu église voisine (Saint-Maurice). Le Saint-Sacrement exposé, pour sécheresse ? Foule en prières ; litanies humblement et dévotement répondues. — Au moment de l'élévation du Saint-Sacrement, des flots d'encens l'obscurcissent... Jamais, jusque-là, je n'avais compris ces effets fantasmagoriques de lueurs métalliques et de fumée ondoyante, où l'objet sacré n'apparaît que transfiguré.

Écrit à Mme *Angelet* (les émigrants), à mon père.

— La véritable église, la vraie cathédrale d'Augsbourg, est son *Hôtel de Ville*, en face de la Bourse — moins vaste, mais non moins majestueux, que celui d'Amsterdam ? *Publico consilio. Publicae saluti*[1]; — et en

[1] Inscription, datée de 1620, sur une plaque de marbre au-dessus de la porte d'entrée.

haut : « Bâti sous Ferdinand II. » Belles proportions qui trompent sur la grandeur réelle. Noble vestibule ; chaque porte surmontée d'un buste d'empereur romain en bronze ; au fond l'aigle colossal de l'Empire, qui tient le globe, comme il peut ; on sent qu'il glisse sur cette boule.

Au-dessus, des bureaux ou tribunaux ; tableaux médiocres aux portes ; l'un, entr'autres, qui représente les archontes d'Athènes : Archon, Basileus, Polémarchos. Plus haut et très haut, au comble d'un majestueux escalier, qui n'en essouffle pas moins, par-dessus toute la ville, toute la campagne environnante, la *Salle d'or*, c'est-à-dire le *Triomphe de la ville elle-même*. La Ville-Dieu triomphe dans les nuages.

Mais comment triomphe-t-elle ? avec une insolence *de femme et de ville*, curieuse à observer.

Tout autour, les *empereurs*, romains, allemands (avec allusion à Ferdinand II, sous qui fut bâtie la salle), avec inscriptions honorifiques, morales, épigrammatiques. Celle de Frédéric Barberousse est bizarre : *Ex aeris renatus, in aeris denatus*. Sévère : *omnia fui; nihil expedit* (ce qui implique que l'Empire est peu de chose). Trajan : *Si bonus, pro me, si malus, contra me* (Si l'Empire est bon, il est pour Augsbourg). Vespasien : *Lucri bonus odor*. (Un empereur même n'a pas méprisé le gain et l'a cherché, Dieu sait où).

Au-dessus des empereurs, au-dessus des fenêtres qui les dominent, planent, dans les fresques de la voûte, les images insolemment humbles de la *ville* elle-même. Au centre, elle triomphe sur un char, attelé de nobles, de cardinaux, etc., mais elle triomphe mieux encore dans les médaillons des coins. Ici travailleuse : *Nemo otiosus* ; là, entourée de médicaments : *Parcae arcentur* ; là *enceinte* montrant une ruche : *cives propagantur*. Enfin, au milieu de son *ménage*, fayence, casserole de cuivre, bouillant sur le fourneau, baquet, etc., elle, belle et *forte ménagère*, tenant des clefs, et disant : *Omnia et ubique*... c'est qu'enfin, de ces clefs, elle ouvrait toute chose, et les magasins des deux mondes, et les conseils des Princes... Et sur le fourneau, que fait-elle bouillir ? distiller ? Est-ce

une confédération des villes de Souabe et du Danube? Est-ce la confession d'Augsbourg?

Dans les grisailles du bas, l'idée du *ménage* est reproduite d'une manière assez bouffonne : l'enfant, dormant dans son maillot; mais il peut dormir, un petit cochon pend tout cuit, le chat veille pour lui, et croque la souris; au dessus du porc, le boudin est déjà fait, etc.

Je cherchais des portraits de magistrats, de bourgmestres, de bourgeois considérables, je n'en trouvai qu'un : celui de la *femme d'un bourgmestre*, point jeune, l'air sérieux, prudent, économe, l'*aurea mediocritas*. Quel doute qu'une telle femme n'ait influé sur son mari, et ne lui ait fait porter dans la politique, dans la banque, l'*humble et sage esprit du ménage*? La dame est fort bourgeoise, nullement ambitieuse; elle porte des *gants*, comme Magdalena Nageli[1] de Berne; seulement elle ne les met point, sans doute pour *les ménager*.

La *femme du magistrat* est restée seule dans l'hôtel du magistrat. Je m'en étonnais moins, quand je vis au Musée, dans un vieux tableau allemand qui représente une église, quand je ne vis rien autre chose, dans l'église, que la *Vierge*, la *femme de Dieu*. A la place de l'autel le peintre a tout bonnement mis le *lit* de la Vierge, un grand vieux *lit allemand* à rideaux de serge rouge; la pauvre femme *vient d'accoucher* et la garde lui présente sans doute le bouillon mêlé de vin. Au premier plan, un autre lit *pour l'enfant*, qu'on lave, emmaillotte, etc. Ils ont mis ainsi, dans l'église, tout ce qu'ils *avaient* de meilleur, de plus divin (l'Eglise du Christ déjà bâtie pour la naissance du Christ, bel anachronisme !).

Chaque fois qu'il naît un enfant, qu'une âme immortelle apparaît, la maison devient une église, toute chose est transfigurée; la mère et l'enfant sont visiblement un Dieu.

L'esprit de *ménage*, appliqué aux affaires de banque,

[1] Célèbre Bernoise du XVIe siècle qui réconcilia les partis par trois mariages avec trois avoyers, dont elle eut 90 enfants et petits-enfants. Son portrait que Michelet vit à la bibliothèque de Berne en 1838, la représente avec des gants de peau de chamois.

de politique, c'est ce qui a fait la grandeur d'Augsbourg, celle de ses princes banquiers. La famille des *Fugger* subsiste, et cependant mon domestique de place ne savait pas où étaient leurs tombeaux. Nous allâmes les voir à Saint-Ulric, la cathédrale primitive, mais il n'y a point de tombeaux, rien que d'humbles dalles rougeâtres, dans la somptueuse chapelle, sous la vaste et bizarre voûte qu'ils ont élevée. Cela est à la fois modeste et grand ; seulement je crus remarquer que les fleurons des balustrades circulaires, qui dominent la chapelle, rappellent un peu la forme d'une couronne de comte. On dit que Charles-Quint (en reconnaissance des créances brûlées dans un feu de canelle), donna titre de comte aux Fugger aînés, des armes, et dans ces armes une oreille d'âne [1]. Il disait à François Ier, en voyant le trésor de France : « J'ai à Augsbourg un tisserand qui paierait cela. »

Les Fugger se sont fait pardonner leur richesse en bâtissant plus de 300 maisons, un petit faubourg pour loger les pauvres...

Aujourd'hui encore, ils se contentent d'un florin [2] pour loyer de chaque maison. On dit qu'ils font aujourd'hui d'assez mauvaises affaires. Dieu veuille que cette famille bienfaisante n'habite point les maisons qu'elle a fondées.

Notre hôtel des 3 *Maures* était, dit-on, l'ancien palais des Fugger. — A côté, autre palais de banquiers, bien autrement vaste, un Louvre. — Le petit commerce intéressant aussi : près de la cathédrale, la marchande de nouveautés, dans sa *Gewælbe*, magasin en *voûte*, piliers et nervures gothiques (du XVe siecle ?)

Nous vîmes à la *cathédrale* les antiques *bannières* des métiers : antiques pour le fond de l'étoffe ; les figures ont été renouvelées : bannières cramoisies des tailleurs, bleues des boulangers, vertes des jardiniers ; etc.

Elles ne servent plus pour l'assemblée ni le combat, mais seulement pour les processions. Les vieilles corpo-

[1] C'est Maximilien qui anoblit les Fugger.

[2] Deux florins pour chacun des 100 logements contenus dans les 53 maisons de la *Fuggerei*.

rations ont leurs bannières dans ce chœur poudreux, abandonné, près du *Siège carloringien* de saint Ulric dont le marbre a été jadis taillé, volé par l'avidité des dévots.

A la porte de la cathédrale, deux statues, Ange et Vierge, *Annonciation* ; les yeux baissés, elle absorbe et couve la bonne nouvelle ; elle *conçoit* en esprit.

Une bonne figure de sacristain papelard nous ouvrit le chœur, descendit sans façon de l'autel le reliquaire qui contient une côte de saint Ulric, qu'on a exposée pour obtenir de la pluie. Le chœur tendu de cuir doré ; au maître hôtel on ne dit de messe des morts que pour le roi.

Eglise à deux chœurs. Derrière l'autel, un joli tableau, portement de croix (des Carraches ?), dont un des derniers évêques, qui le possédait, a refusé 15.000 (francs ou florins ?). Il l'avait reçu, peut-être, d'une main aimée ; il l'a donné à son église, et a voulu *être enterré près de son tableau.*

L'autre chœur plus intéressant, surtout la petite chapelle romane qui y tient ; cette chapelle est un sombre et *froid tombeau* ; on y voit la tribune élargie en vain, où les *pauvres religieuses*, dont le couvent précéda la cathédrale, venaient entendre la messe...

Dans cette église et dans toutes celles d'Augsbourg, beaux bancs, richement sculptés d'ornements toujours les mêmes, d'une sculpture forte et grasse ; belles grilles, délicates et fortes. Comment donc leur serrurerie est-elle si mauvaise dans les maisons particulières ?

Beau cloître de chanoines, plein de tombeaux en bas-reliefs, ou tout à fait en relief ; plusieurs sont évidemment des portraits, pleins de force et de naturel. Inscriptions : une, fort humble ; c'est un prêtre qui se l'est faite de son vivant, s'accusant d'avoir *fait des dettes: multa nomina contraxi... flammis* (*addictus?*) *si non aeternis, laudemus misericordiam.* — Bas-relief frappant de celui qui, le *premier, prêcha le luthéranisme* à Augsbourg. Il est pourtant resté dans ce cloître catholique. Il tient sa bible dans ses mains croisées ; sa tête, chargée, plus que soutenue d'un coussin, paraît abattue ; toute sa figure exprime l'abdication de la liberte.

De là, fort naturellement, nous allâmes voir la salle où Mélanchthon lut la confession d'Augsbourg : octogone, arrangée à la Louis XV, avec les portraits des ducs de Bavière, du roi actuel [1], dans son costume théâtral : mélange alexandrin-artiste-catholique-teutonique — un étudiant, un artiste chef de parti, qui veut centraliser l'art allemand, le catholicisme. Il a, chez lui, l'autel où communia Marie-Stuart.

Au Musée, quelques tableaux du *grand peintre d'Augsbourg*, d'*Holbein* et de son père, mais non ses meilleurs tableaux, sauf un portrait, admirablement fin, du duc Ulric de Souabe. Holbein n'a guère vécu ici.

Vieilles peintures, non restaurées, mais ravivées par un esprit...

Dans les tableaux plus anciens, j'admirai deux vieux *évêques*, distingués, fermes et politiques, au delà de ce qu'on peut dire ; mains féminines de savants, de scribes (saint Alexander et saint[2] ? )

Le *Christ recevant* la Vierge au ciel ; elle est enfin *arrivée*... elle est modeste, heureuse. Et lui, quel bonheur immense il couve intérieurement. Il est assis ; je ne sais s'il la regarde ; peut-être que, s'il la regardait, il oublierait qu'il est Dieu, se souviendrait trop qu'il est homme, s'élancerait dans les bras maternels.

Bon portrait de la reine *Henriette d'Angleterre*, fille d'Henri IV, mère de Madame ; ils disent à tort qu'il est de Van Dyck[3]. Un peu dur, mais certainement un vrai portrait... un peu sensuelle et légère, comme son père l'avait été.

Dîné à notre hôtel des 3 *Maures* ; le maître nous montra son livre, depuis 1804 (il remonte à 1790), et la dure réponse de *Napoléon* aux gens d'Augsbourg : « Je vous donnerai à un prince ; vos banquiers ont aidé à transmettre à l'Autriche les subsides anglais, etc. ». Le monde entier a passé par ce livre, les rois, les hommes de génie : Lamartine, 1833 ; l'Empereur de Russie, 1839. Le

[1] Louis Ier.

[2] Je pense qu'il s'agit de saint Jérôme et de saint Ambroise.

[3] C'est une copie de Van Dyck par Kellner.

maître d'hôtel nous dit que d'abord on aimait les Français, mais violences des généraux, villages brûlés tout le long du *Danube*, etc....

De 7 à 9 heures du soir, le chemin de fer, par un bel orage et la pluie, obtenue enfin par saint Ulric. Cochons embarqués avec nous ; exquise politesse des employés (simplicité, utilité, rien de plus). Tourbières, dont plusieurs en feu ; les voyageurs descendent pour boire, restent à fumer. Arrivés enfin, par des rues mal éclairées à l'*Hôtel du Cerf*, le second de Munich (le 1er *Baierischerhoff*), peu éloigné de la Pinacothèque, hôtel où tout parle *français*. Est-ce pour cela qu'il est déserté ? Les lieux d'aisance, dans le goût *Schickardi-barbara* dont j'ai déjà parlé : fenêtre derrière vous, *glace devant*, couvercle lourd, tombant sur vous comme pour vous prendre au piège, enfin un petit bijou de gaucherie et d'absurdité.

Il est heureux qu'il y ait un chemin de fer ; jamais je ne vis un pays plus *mélancolique*.

La pluie, le soir, y contribuaient sans doute, mais, en mettant à part cela, il est évidemment médiocre en tout (nul accident de terrain, nul intérêt de culture), et, dans plusieurs endroits, singulièrement pauvre. On arrive à cette grande ville par un désert. La montée de la haute plaine de Munich est tout à fait insensible.

## Munich

Mercredi, 6 juillet.

Le matin, promené seul aux galeries d'histoire de Bavière qui entourent une place couverte d'arbres, paysage d'Italie, vers du roi.

La *Pinacothèque*... le portier géant ; une admirable *Annonciation*[1] de *Van Eyck* : opposition de la foi intelligente dans le 1er mage, aveugle dans le 2e ; à côté, dérision d'un homme roux qui cache à moitié son visage dans une fenêtre.

*Albert Dürer* : chevalier rêveur (de Nuremberg), laid, cinquante ans, une forêt. Dans les cabinets, Ecole de Cologne,

[1] Lisez : *Adoration des Mages*. Elle n'est pas de Van Eyck.

fort retouchés. *Albert Dürer*, par lui-même, de face, jeune Christ de l'art, laborieux, souffrant, *sublime ouvrier*; je reconnais les originaux des belles lithographies.

A 3 heures, accès de fièvre : à 6 heures, le médecin homéopathe Reubel ; il n'a jamais vu Hahnemann ; le roi persécute l'homéopathie.

Le soir *Mme Gœrres*, maigrie, vieillie, en ruines : la petite Steingasse[1], gentille, gracieuse, sauf un goître : Gœrres maigri, vieilli. Ce n'est plus : *A guisa di leone, quando si posa*. Le grand beau *prêtre*, intelligent et doux, si fin qu'il n'a pas l'air fin ; il me met sur les Templiers. Guido est à Rome. Ceux-ci sont des gens d'esprit évidemment : ils ont pu faire partir *Schelling*, *Oken*, *Cornelius*, *Rückert*[2], mais les remplacer?... Ils semblent avoir les banquiers pour eux.

Jeudi, 7 juillet.

La Pinacothèque d'abord, et droit à Rubens... puis, *M. d'Eichthal* fils, obligeant et empressé. Les *irritations allemandes* ; le voyage trop rapide de *Thiers*, pris pour une insulte à l'Allemagne , etc.; il me donne une lettre pour Thiers.

Galerie du prince Leuchtenberg : portrait du prince Eugène Beauharnais, de Joséphine, l'Homère de Gérard. Deux choses me frappèrent : un portrait solennel et tragique de *Masaccio*, figure très jeune encore, mais très sévère, longue, jaune, yeux pleins d'une gravité passionnée, gravité italienne demi-monastique, l'inspiration du Campo-Santo.

L'autre point de la galerie dont mes yeux ne pouvaient se détacher, c'était une trinité de *tableaux espagnols*.. Au centre, un beau et suave Murillo, suave et pourtant sévère, sans fadeur, sans rose, de la meilleure époque :

[1] Fille de Gœrres. Guido était le fils de Gœrres.

[2] Michelet avait déjà vu Gœrres à Heidelberg et à Francfort en 1828. Gœrres avait été appelé en 1837 à l'Université de Munich et il ne contribua en rien au départ de Schelling, d'Oken ou de Rückert. Cornélius était son ami. Le naturaliste Oken est le seul d'ailleurs que la politique ait obligé à quitter Munich, pour aller à Zurich.

un bel ange svelte et grave, tunique jaune, et, à ses pieds, de buste seulement, une âpre figure d'évêque espagnol tout noir ; à droite, un fin et sévère Espagnol de trente-cinq ans ; à gauche, encore une tête de Murillo, une Madeleine... Oh ! que je l'aurais aimée ! Sauf la superbe et soyeuse chevelure brune, elle n'était pas précisément belle ; aucun trait n'est beau, mais l'ensemble est si doux, si bon, la bonne et charmante femme ! — Comment a-t-on pu la laisser ? — car je n'imagine pas que cette tendre créature ait cessé d'aimer la première. Quelque part que je tournasse dans la galerie, toujours, toujours, je retrouvais ce portrait.

M. d'Eichthal vint nous prendre et nous mena voir le *Kunstverein*, exposition très passable, tous les quinze jours (la moyenne est évidemment très haute), et les ateliers de *Hess*, de *Kaulbach*. Hess imitateur de Vernet, fort estimé ici ; Kaulbach, connu par les lithographies de sa maison des fols, qui promettait un peintre énergique : il a depuis cherché la couleur (sans doute en haine du badigeonnage symbolique de Cornelius), tourne au mol, au féminin... Lui même est d'une figure douce et suave, qu'on retrouve dans tous ses tableaux. Visite à M. Boisserée (Sulpice[1]), je lui parle de l'origine des tableaux, des restaurations.

Le soir, Massmann[2]. La sœur de Quinet, si vieillie de ses neuf enfants ; lui, immuable ou rajeunissant, enseignant toujours à ses fils la littérature et la gymnastique, publiant Gauthier d'Arras, expliquant à ses enfants l'art du tourneur, etc.

Vendredi, 8 juillet.

Le matin, encore Rubens.

Turenne, de Philippe de Champagne, très méticuleux,

[1] Sulpice Boisserée, auteur de l'*Histoire de la cathédrale de Cologne* et du recueil des *Monuments de l'architecture du Rhin inférieur*, constitua avec son frère Melchior une admirable galerie de tableaux anciens qui enrichirent en 1827 la Pinacothèque de Munich.

[2] Philologue et romaniste éminent, beau frère d'Edgar Quinet.

médiocre dans l'héroïsme même, ferme et froid, très susceptible d'intrigues, de ménagements humains.

Au retour, reçu pendant le déjeuner visite du jeune baron Charles d'Eichthal. Nous allons après voir la famille. Le père, gros et fin à la fois, tête financière, dit son fils, a fondé la banque de Munich, fait l'emprunt grec ; madame, air d'honnêteté, de bonté, avec quelque chose de serré, d'étroit ; mademoiselle, beaux cheveux noirs, peau un peu brune, nez fort et pointu, ressemble en mal à Adolphe d'Eichthal de Paris. Madame, par un mouvement aimable et bon (pourtant sans grâce), se rapproche d'Alfred, dont elle sait la perte, et d'abord parle à mon fils, pour parler ensuite à Alfred.

Alfred achète Rückert.

Le soir, pris le thé chez M. Thiersch, ferme, sec, spirituel ; croyait pourtant qu'il suffirait, pour *renouveler les études* de France, d'envoyer les élèves de l'École normale en Allemagne. Il nous souhaite leurs universités. C'est ce qu'il avait déjà arrangé avec M. de Vatimesnil. Déplore avec raison la *servilité des nôtres*, surtout pour la philosophie. Un professeur français n'ose traduire la grammaire de Thiersch, de peur de Burnouf[1].

A quoi j'opposai la *liberté absolue du haut enseignement en France.*

Un professeur de Munich nous dit que *Schelling*, ayant parlé du peu de faveur que la philosophie trouve en Bavière, avait été *secrètement mandé* par un ministre. Alors il a accepté les offres de la Prusse. Le même professeur disait aussi : « Il nous faudrait une guerre en Allemagne ; cela annulerait encore une vingtaine de princes, et allégerait nos budgets. »

Thiersch nous montre ses statues, vitraux, tableaux, ses bas bas-reliefs colorés à la manière antique, les uns selon la nature, les autres symboliquement.

Dans le jour, nous avions vu la *Glyptothèque*. Ordre

[1] Frédéric-Guillaume Thiersch, professeur à Munich, philhellène passionné, philologue et pédagogue distingué, auteur d'une *Grammaire du dialecte d'Homère* et d'une *Histoire de la sculpture chez les Grecs.*

admirable, Faune endormi, l'Enfant au cygne, les Niobides, Vénus, etc.

*Cornelius* : salle d'Orphée, d'Amphion, très belle. Pluton retient Proserpine : autrement les chants d'Orphée la ramèneraient sur la terre, ils la font trop rêver à tout ce qu'elle a perdu. La salle de la ruine de Troie est pleine d'exagérations bizarres, couleur étrange, etc...

Samedi, 9 juillet.

Visite au palais de Schleissheim, à ses 46 salles de tableaux.

Vrai temps de Munich : le vent, la pluie. Enfermés dans la voiture, je ne pus m'empêcher de me rappeler ces jours d'automne que je passai si doucement, à savourer mon inquiet bonheur, lorsque Mme Dumesnil, *s'harmonisant* (pour la première fois de sa vie peut-être), travaillait dans mon cabinet... un jour surtout qu'Alfred était au Musée avec M. Jacob. Quand il revint, je croyais à peine qu'il fût parti encore. J'ai appris, disais-je, la prodigieuse élasticité de l'homme, comme il plie et se relève. Une diligence a passé sur les côtes de Bénard [1] et ne les a point brisées. Moi aussi, après ce terrible écrasement, je puis survivre!...

Aujourd'hui, rejeté vers le variable et vers l'inconnu. *Ne peur, n'espoir*. L'action, l'action ! un peu de plaisir peut-être, au défaut du bonheur, que je ne dois guère attendre.

Fort agité tout le jour. Munich y avait peu de part. Parfois, je rêvais à *mon retour*, comme à un voyage dans le Midi, parfois à cet impossible, si près, si loin (utiliser un voyage dans le Midi historiquement en posant bien les questions, percer par la pensée dans ce Midi, fort curieux après l'Allemagne, savoir si l'on peut fondre un peu le roc).

A Schleissheim je remarquai un charmant Wilkie (l'ouverture du testament), le touchant et faible tableau d'*Overbeck* : *l'Allemagne consolant l'Italie* (l'Allemagne lui

[1] Professeur de philosophie, avait été, à l'École normale (1828-1830), élève de Michelet.

tient une main de ses deux mains, l'Italie en laisse prendre une, en garde une libre). Un paysage tout petit, touffu, mystérieux, du maître d'Albert Dürer, Wohlgemüth.

— Une Lucrèce, de Cranach, très froide, montrant tout, même la partie lésée.

— Un Loth médiocre, cependant bien troublé, ne sachant où il est : la nature humaine serait trop faible pour porter ainsi sur un même cœur deux amours.

— Le frère de Thamar, encore sur le lit ; il a joui, chassé sa pauvre sœur, toute nue ; il lui donne un coup de pied aux fesses. Cette brutalité fait horreur.

Au retour, l'imposante fresque de Cornélius dans l'église de Saint-Louis, décorée à la byzantine ; jugement dernier à Saint-Louis. L'enfer très faible. Satan ridicule. Au total, tout voulu, pensé... rien de spontané, l'ange du livre, l'ange de l'épée. Les amis s'embrassent. Un ange réunit les époux, un autre défend contre le diable, etc.

Le palais du Roi, les Nibelungen de Schnorr [1], qui me firent grand plaisir, La scene du secret révélé par Siegfried qui montre la verte ceinture ; l'humiliation de Brunhild devant son triste Gunther.

J'en tirai mon texte, pour donner le soir une explication maternelle sur tout ce que perd une fille en devenant femme ; combien, même pour l'homme le plus amoureux, elle est diminuée.

Adieux a Gœrres. Vu chez eux le pâle et insignifiant conseiller du Roi, M. Schreiber. Gœrres insistait sur la *division* infinie des sciences, moi sur leur réunion, sur la simplification des méthodes, etc.

Munich, 7 et 8 juillet.

Rubens [2]. Je vis à peine les 95 tableaux, que j'y sentis une *œuvre unique*, une vie, la seconde moitié surtout, le

[1] Julius Schnorr von Karolsfeld orna de dix-neuf grandes fresques, dont les sujets sont tirés des *Nibelungen*, cinq des salles du *Kœnigsbau* ou nouvelle résidence de Munich, construite de 1826 à 1835.

[2] Nous donnons pour chaque tableau deux numéros, le numéro ancien et le numéro actuel.

temps où cet empereur de la peinture semblait si grand, si heureux, et où il souffrit le plus ; le temps où les désappointements du bourgeois anobli, de l'ambassadeur artiste, de l'homme sorti de sa carrière, se combinent avec les tristesses, les impuissances peut-être, d'un *vieux mari* amoureux, avec les contradictions d'une force décroissante et d'une sensibilité croissante, etc.

Ne peut-on pas partager cette grande vie en trois parts ? la première où il avait encore sa *mère*, qui, comme on sait, était tout pour lui ; la seconde où il avait encore sa *premiere femme*, Élisa Brant, celle avec laquelle il s'est peint (nos 261-782) dans son âge de force et déjà de maturité, assis dans un bosquet, mettant *sa main dans la main* honnête et sûre de sa bonne femme, se reposant en elle des travaux, des orages intérieurs ; la 3e époque est celle où l'artiste, au comble de la gloire, mais ayant perdu la vie intérieure, les douceurs de la famille, voulut jouir au moins, et prendre possession pour son compte de cette nature, que jusque-là il n'avait guère vue que pour l'imiter. Le choix de sa *seconde femme* indique ce moment de sensualité tardive qui suit les grands efforts d'esprit : c'est la beauté physique, la richesse des carnations, des chairs, le luxe de la vie qui plaît a celui en qui la vie va décroître ; plus on en a perdu en soi, et plus on en veut dans l'objet aimé. Aimé ? non, désiré plutôt (acharnement sur un modèle aimé) : *non abradere possunt*. Lucrèce. — No 281-795 : portrait d'Hélène Forman (ou Fourment), sans doute dans la *première année* de mariage : plumet blanc au chapeau (madame l'ambassadrice !), velours noir, afin de faire mieux ressortir la grosse, blanche, élastique gorge. Qu'elle jouisse de sa parure, du luxe, de la richesse, de tous ces fruits du génie ! la voilà qui siège *triomphante* sous un portique (no 265-794). Plus belle encore par le développement *de la taille* et des deux beaux bras blancs dans le *Massacre des Innocents* (no 276-757), la belle femme du millieu qui tend les bras vers le ciel. (Même figure dans la galerie de Médicis.) Ce tableau s'adresse au cœur maternel ; en effet, la voilà mère, son fils déjà grand, la toque noire en tête et, du reste, tout nu, sur ses genoux (no 285-797).

Cependant le grand artiste, complet alors en tout sens, jouissant complètement de ce bonheur superficiel, extérieur, atteint sa plus haute harmonie de coloriste. Il fait son *Grand jugement dernier* (nº 263-735), si beau comme gamme de couleurs, comme guirlande de figures suaves doucement enlacées, s'aidant à monter au ciel, mais si voluptueusement pressées l'une par l'autre qu'elles pourraient bien oublier le ciel en chemin. Dans les bienheureuses, Hélène Forman, mains croisées sur la poitrine, un peu humiliée d'être là, mais enfin sauvée par la grâce du génie. A gauche, pour instruction, pour menace, un diable horrible, qui traîne et tord deux belles femmes. Hélène, prends garde à toi !

La douce et voluptueuse montée vers le ciel, l'aide amicale, amoureuse, que se prêtent les âmes, sont peintes, avec un détail charmant, dans l'esquisse toute rose (nº 325-804, cabinet XII), qui visiblement fut peinte pour charmer une femme.

Cependant l'âge avance, le désir subsiste, augmente même, pouvant moins se satisfaire; la jouissance imparfaite devient capricieuse, curieuse (*Chaste Suzanne surprise au bain* nº 284-745), furie de vieillard. La passion tyrannique, qui n'a d'obstacle qu'en soi, en la nature affaiblie, aime à se figurer que l'obstacle est dans l'objet désiré; elle met durement la main dessus; elle lui dit : « Tu es à moi. » C'est ce qu'exprime d'une manière assez crue le berger déjà vieux, fatigué, qui passe familièrement la jambe sur les genoux de la bergère qui refuse. Celle-ci est encore Hélène Forman; je crains que le vieux berger ne soit le pauvre Rubens (nº 292-759).

Elle refuse... c'est qu'elle aime ailleurs; c'est qu'elle trahit, ô femmes perfides! *Samson s'élançant du lit de Dalila*, nº 260-744. Samson vieux, contre la Bible, donc le Samson est Rubens ; puis elle se plaint qu'on se plaigne. Pauvre Rubens, pauvre Job (nº 309-803 des cabinets)!

Eh! bien, vieux ou non, malheureux ou non, pendant *qu'on verse son sang*, il continuera d'enseigner son art, d'éclairer le monde. On peut lui ouvrir les veines, comme à Sénèque, il y a en lui de la vie pour tous (nº 262-724).

Vieux! mais il est jeune et toujours fort! Quel est de tous ces beaux jeunes gens, celui qui manierait ainsi le pinceau? Vieux! qui pourrait comme lui combattre les lions, ou comme ce *sanglier terrible*, défier la meute dévorante, la meute d'envieux, d'ennemis?...

Vous ferez justice, Seigneur... Ces envieux, ces superbes qui méconnaissent le génie, cette tourbe d'hommes charnels qui n'ont jamais pu le comprendre, vous les *précipiterez*... Et l'amour trahi (s'il y avait vraiment trahison), quelle torture serait assez atroce pour lui? Dans le *Petit jugement dernier* (nº 297-738, cabinet XII), il en a imaginé une qui dépasse Dante de bien loin : la femme du premier plan, qui semble violée par un démon satyre.

Mais si cela n'effraie pas assez un cœur corrompu, le peintre peut imaginer des chutes effroyables, creuser des abîmes de feu, des perspectives infinies dans les flammes éternelles... Les uns vont tomber sur les reins, les autres juste dans la gueule du dragon. L'un est chevauché par un Diable, deux autres sont traînés ensemble par les cheveux, comme ils étaient au moment où la mort les surprit dans leur péché; au bas, des animaux hideux, informes, s'acharnant sur des animaux (le chat-tigre, aux yeux flamboyants, sur une carcasse de cheval); ceux-ci sont peut-être des damnés transformés. Cet enfer atroce, où les coupables sont torturés par des agents plus coupables encore, où les ministres de la justice doivent dépraver encore les damnés en les torturant, est une condamnation de la manière dont le moyen-âge a envisagé les peines éternelles.

Au centre de ces horreurs, le peintre a suspendu une énorme femme qui tombe, mordue au ventre et aux fesses, et qui si je ne me trompe est la caricature d'Hélène Forman.

Ces conjectures sont singulièrement appuyées par la suite des *portraits authentiques* d'Hélène : 1º belle, jeune, grasse, sans pensée; 2º riche et magnifique, jouissant de l'opulence de son mari; 3º un portrait, que j'avais oublié d'abord, la représente coquette, agaçante, yeux fripons sous un chapeau noir (nº 328-796, cabinet XII); 4º mère,

dix ans de mariage, l'air fin et doux, déjà une femme de Van Dyck.

Nul doute que celle-ci n'ait bien tourmenté Rubens. C'est à elle, ce semble, que le *Christ pardonne* (comme Milton à sa femme, sous le nom d'Adam, au Paradis perdu), dans un beau tableau où il a réuni, avec la Madeleine, deux grands pécheurs : David, le bon larron. La Madeleine *n'a pas* les traits d'Hélène, non plus que sa Dalila (c'eût été trop révéler) ; mais elle a sa chevelure, sa carnation, etc. Le Christ est d'un bon sens sublime, admirablement simple et judicieux, selon nos idées modernes ; il semble dire : « Insensés, était-ce la peine ? Vous n'avez pas eu le bonheur dans votre péché. »

L'Ange d'Élie, au Musée de Paris, me semble aussi une traduction masculine et colossale d'Hélène Forman ; elle donne au pauvre Élie, desséché par la chaleur du jour, par le travail et la lutte, le pain, le vin de la vie. Moins vieux que cet Élie, mais bien fatigué, bien jaune et souffrant, est l'homme admirable qui, dans le *grand jugement dernier* de Munich (nº 263-735), se trouve tout au bas, un pied dans la terre... Ah ! qu'il a du chemin à faire pour arriver en haut de la gloire, où l'homme sera l'Homme-Dieu ! Tout à côté de cet homme, au-dessus, se trouve accroupie la jeune rose rouge, Hélène Forman, si vivante, et si bien portante près de cet homme si malade. « Voyez madame, comparez, telle vous êtes et tel je suis. Compâtissez, fleur d'amour ; j'ai besoin au moins de compassion. »

N'est-ce pas encore la même idée, au Musée de Paris, dans le tableau où la jeune Thomiris force cette noble tête de Cyrus de boire son propre sang...

La jeune femme devait moins apprécier Rubens, à mesure que commençait avec Van Dyck le mouvement de la grâce, après celui de la force, le jeune et charmant Van Dyck. C'est peut-être pour montrer aussi que la grâce ne lui était pas interdite, que le fort des forts fit le gracieux tableau où Hélène *tient sur ses genoux* son jeune fils tout nu, coiffé d'un chaperon (nº 235-797). Enfin pour répondre aux peintres en petit qui faisaient fureur, aux Téniers, aux Gérard Dow, il fit la *Kermesse* de Paris, et à Munich.

les *Amazones* et la *Déroute de Sennachérib*. Combien tout ceci m'explique le Saint-Georges de la chapelle funéraire d'Anvers, Saint-Georges victorieux! mais le lion craque sous le poids du temps.

## Van Dyck

8 juillet.

Plusieurs Van Dyck admirables, une Sainte Famille surtout, d'un ton chaud et doux que je n'avais pas vu à ce maître, et qui explique sans doute pourquoi le monde dut passer dans la peinture des tyrannies de la force aux douceurs de la grâce.

L'un de ces Van Dyck, qui n'est pas le plus suave, n'en est pas moins le plus touchant (n° 337-849). C'est la femme de Van Dyck, fille de Mylord Ruthven (n'y a-t-il pas un roman tragique sur ce nom?) La grande dame, qui voulut être femme d'un peintre, n'eut pas à s'en repentir. Il a bien fallu en effet prendre le costume, la coiffure serrée d'une bourgeoise flamande... La fière Anglaise, toute changée qu'elle est, domptée à sa condition, jette de côté la tête... et qui sait si elle ne sortirait pas de ce fauteuil, de cette maison;.. mais elle s'y est liée, rivée par une chaîne de diamants, par une force plus forte que toutes les forces du monde, et quelle? le bras de son enfant, d'une fille de cinq ans qui a tant besoin de sa mère et qui, se mettant obliquement au passage, enlace de son petit bras le bras maternel et par-dessous prend le fauteuil, de sorte que la mere ne pourrait se lever sans casser le bras de l'enfant. Elle restera, soyez-en sûre.

Celle-ci a descendu de sa condition. L'amour l'a placée dans cette maison, dans cet atelier de peintre, dans ce fauteuil si simple. A peine son costume sec et noir de bourgeoise a-t-il par devant quelques lacets d'or, comme pour rappeler amerement le luxe de la maison paternelle. Eh! bien, avec tout cela, elle pourrait être plus malheureuse. Voyez, à côté, sous un rideau de pourpre, près d'une colonne, cette *grande et belle femme pâle*, dont la joue est déjà si creuse. Celle-ci a peut-être monté, tandis que la fille du lord descendait. Mais qu'elle a payé cher

ces colonnes, cette pourpre, cette robe de brocard d'or. Elle les a payés de son bonheur, de sa santé, de sa vie bientôt, bien plus encore s'il est possible. Dans sa lutte ingrate contre le sort où elle a vécu, son intelligence a faibli à la longue, son esprit a baissé. Elle est maintenant *au-dessous de ce que promettait* le noble front, les formes grandioses de cette tête pâlie, effacée. Au contraire, la grande femme, jolie, vulgaire, du bourgmestre, n'est ni au-dessus, ni au-dessous de sa condition ; elle est au niveau.

9-11 juillet.

Je ne puis dire assez combien ce luxe récent de Munich, ce Versailles impuissant et abandonné de Schleissheim, me semblait dur, en regardant *cette pauvre campagne*, cette orge maigre, ces pins jetés au hasard, ces gens sans bas, ni souliers... Dur et cruel orgueil, prétention ambitieuse, exagérée, depuis le Max [1] de la guerre de Trente ans, dont on voit le plâtre à Schleissheim, le bronze à Munich, un politique, un penseur, un guerrier — ni cœur, ni âme, comme les généraux de la guerre de Trente ans (sec, fin, dur à effrayer, dans le tableau du vestibule de la Pinacothèque).

Dimanche, 10 juillet.

Messe à la *cathédrale*, foule dans l'église et aux tribunes, 3 évêques — montés inutilement aux tribunes — *grande musique*, vaste et bruyante, peu d'accord, puissante pourtant par son effet populaire... Beaucoup de tableaux estimables, d'un ton chaud et doux, bien harmonisés avec l'église. Tout autour, bas-reliefs funéraires, épitaphes. M. de Klenze, le grand faiseur d'ici — grec d'inclination, Byzantin par ordre ; classique, mais contre Cornélius pour Kaulbach [2].

[1] Maximilien Ier, le Grand.

[2] Léon de Klenze, peintre et architecte, a construit le Kœnigsbau, la Glyptothèque, la Pinacothèque, etc.

Lundi 11.

M. Schmeller[1], bibliothécaire (qui a fait un livre sur les *Sette communi*), nous montre un *manuscrit avec dessins d'Albert Dürer*, doux, fin, populaire, *renard jouant flûte, pour attirer poules.*

Mardi, 12 juillet.

Enfin sortis de Munich — l'ennuyeux Schleissheim nous poursuit de sa vue pendant trois lieues. Nous courions par la plaine déserte, sous un berceau de vieux arbres. Le souffle stérilisant s'arrête avec la grande plaine, à *Freising* : beau couvent, château sur hauteur, eaux courantes, arbres, fleurs, etc.; puis, monté, plongé sur l'eau et sur jolis paysages variés.

Fort ému de mes souvenirs... Qu'elle m'ait mis ainsi tout son destin dans le creux de la main! Hélas! son destin passé, elle me confia... l'irréparable!

Affection mêlée de doute; il y avait aussi de la *religion*; j'éprouvais ce sentiment, quand elle entrait dans mon cabinet, cette personne si souffrante, sur laquelle j'avais un si triste pressentiment.

A Mosbourg, la *demoiselle de l'Auberge*, qui tient la poste, nous montre toute la maison en détail, les vastes étables en voûtes gothiques, les murs de la ville avec meurtrières qui font le mur du jardin, un beau châlet pour les buveurs du dimanche, qui toute la semaine est solitaire pour les rêveries de la jeune fille, quand elle regarde, avec la longue-vue, la route, l'Isar et la vallée qui se prolonge, aimable et sérieuse; prairies, moissons au bas; sur les hauteurs, arbres du Nord.

Pauvre fille, point jolie, mais intéressante, piquée au cœur du ver de l'ennui, des vaines pensées; à la maison, ce fut elle qui, à midi, lut la prière aux bonnes gens qui buvaient là.

[1] J. A. Schmeller, 1785-1852, philologue, professeur à l'Université de Munich en 1825, sous-bibliothécaire en 1840 à la Staatsbibliothek. Il s'occupa spécialement de la langue dite des Cimbres, des *Sette* et *Tredeci communi*. Son *Bayerisches Worterbuch* en 4 vol. 1827-1836, est remarquable.

Le long de l'Isar, à Landshut, son château si bien posé sur la hauteur, au milieu des bois et de la verdure, la flèche de la cathédrale qui atteint la hauteur du château.

Suivi l'Isar, puis quitté. Tout le long de la route, ayant en vue les collines demi-boisées, demi-moissonnées qui dominent le fleuve, j'essayais en vain de recueillir, d'amasser en moi, ces forêts, ces champs qui fuyaient devant moi, spectateur immobile au fond de ma voiture, qui fuyaient, coulaient devant moi, comme le fleuve, comme ma vie.

Mercredi, 13 juillet.

Couché à *Ergolsbach* et très mal. Landhwer exercée. Et, le soir, je vis incomplètement, d'Ergolsbach à Ratisbonne, un pays peu varié, médiocre; seulement le château féodal des *Princes de la Tour-Taxis;* de grosses boules dans des niches, au lieu de statues; toujours le genre *Schickardi barbara.* Sur la route, causé de MM. Fercop, Renard [1]. Mon amertume était extrême, en songeant aux médiocrités ennuyeuses, au milieu desquelles elle a dépensé sa vie. Je lui en voulais un peu d'avoir toujours vanté ce passé tel quel, tandis qu'elle était *juste*, parfois sévère, pour un présent qu'elle-même jugeait meilleur. Sans doute elle justifiait sans peine ce passé, l'irréparable; au contraire, elle voulait améliorer le présent. Je souffrais encore davantage par le regret des années perdues. L'inaction de la voiture ajoutait à la fixité de cette douleur.

Je ne m'en arrachais qu'en me disant qu'enfin il était trop dur que tout ce passé, dont d'autres profitèrent, retombât sur moi en douleur... Ce que j'étais, je le suis encore; ma force n'est-elle pas la même?... Que mon prochain livre soit donc, comme fut *l'Introduction à l'Histoire Universelle*, un jet d'airain!... Que je redevienne l'homme d'airain que je fus!

[1] Personnes de l'entourage de Mme Dumesnil.

### Ratisbonne

La noble église et *son puits* [1], beaux *vitraux* modernes; au portail *l'Adoration du Veau d'Or*, comme les Vierges folles à Strasbourg.

Salle basse, obscure, de la Diète [2]. Table de *bois blanc*, où Charles-Quint but en 1532; fauteuil de cuir des empereurs [3]; pots de vin; costumes: *Theresiana*, 1769, livre des *tortures* pour la Bohême, l'Autriche, etc.; descendu aux cachots; chambre des tortures, tout en place, et prêt pour recommencer, s'il le fallait; la grille derrière laquelle le juge caché écoutait. Ces horreurs, qu'on retrouve au reste partout, témoignent ici de la rude justice par laquelle les villes d'empire rassuraient leurs sujets, leurs marchands, contre les violences des brigands. Squelette d'un brigand, pendu il y a quatre-vingt-dix ans. Drapeau des Hohenstaufen. Château ruiné (1632) par Gustave-Adolphe, près du Walhalla.

Jardin du prince de la Tour-Taxis. Le beau *cygne en fureur*, repoussé par un jardinier dans l'eau. Sur un banc, l'enfant maladif et studieux.

De 4 à 7, *Walhalla*. Gravité du Danube. A droite, une belle plaine qu'il couvre dans l'eau l'hiver; à gauche, des roches sévères, boisées à demi de sapins dans la manière d'Albert Dürer; quelques accidents de ce paysage, entre autres une petite vallée enfoncée brusquement entre deux hauteurs, semblaient des coups de burin sévère, inspiré... Enfin le pic, la haute ruine, habilement ruinée, percée à souhait des boulets de Gustave-Adolphe; derrière ce pic, derrière celui du Walhalla, les montagnes continuaient gravement; au delà du Walhalla, une longue route boisée dominait le Danube et tout

[1] Il existe, en effet, un puits gothique du XVe siècle, dans l'intérieur de la cathédrale.

[2] Les Diètes se tinrent à Ratisbonne, dans le *Rathhaus* (hôtel de ville), de 1663 à 1806.

[3] Apocryphe.

son rivage très resserré devant elle : *Dum stat immotae mari summo.*

Les entrecolonnements encadraient merveilleusement deux paysages; l'un vers la roche dont je viens de parler, l'autre vers la ruine. C'était tout à la fois l'austérité du Rhin, vers Bingen, et son grandiose dans la plaine d'Alsace.

Vue immense, mais *sérieuse*... Non pas de ces vues du Midi ou d'Orient devant lesquelles le poète resterait muet, ou crierait avec Rückert : « ô soleil, ô mer, ô rose ! »

Cette vue du Danube est une vue vaste, noble, héroïque, un paysage *vertueux*, pour ainsi parler. Elle convient à un tel monument. La montée à travers les rocs, les bois sombres, prépare à merveille. Rude et sombre aussi fut la route des héros pour arriver dans la gloire. La situation était bien choisie, le monument mal conçu, mal exécuté.

Le génie *allemand* est juste le contraire du génie gréco-romain. Il n'est pas non plus scandinave. Ni le nom du Walhalla, ni l'imitation du Parthénon ne convenait ici.

*J'aurais voulu* quelque chose de simple, de grand, de fruste. Que devant l'un des rocs du Danube, que j'ai vus en venant ici, on établît des assises de granit, un portique sauvage, qui laissât un peu douter si la montagne même ne fait pas partie du monument. Au fond, l'*Allemagne* elle-même, sous la figure de la Vierge, entourée d'animaux, de fleurs, l'enfant dans les bras : *l'enfant, la femme et la rose*. Tout cela n'est pas si exclusivement chrétien qu'Hermann lui-même et tous les héros païens de l'Allemagne ne fussent tombés à genoux.

Je voudrais que, sur le portique de granit, les arbres de la montagne étendissent leurs branches, et pleurassent... que toute la nature semblât compatir, qu'elle accueillît maternellement ceux qui, après la rude journée de la vie héroïque, viendraient chercher dans ce grand asile, non la gloire, mais le repos, l'amour et la reconnaissance des peuples qu'ils ont servi. Ce n'est point, croyez le, cet éclat olympien qu'ils veulent ni ce temple éblouissant dans le soleil du midi, mais plutôt, fatigués qu'ils sont, une source et de fraîches ombres.

Jeudi, 14 juillet.

De 3 heures à 4 heures du soir, monté, descendu, de Ratisbonne à Neumarkt.

Ce jour-là, nous avons appris *le pays d'Albert Dürer*, l'ennui de l'Allemagne centrale, sa *gravité monotone*.

Il fallait goûter, user cet ennui, pour bien voir comment l'âme allemande, se tournant sur soi, se cherchant soi-même, atteignit, dans ce grand artiste, dans tant d'autres génies, ce caractère austère, un peu sec et dur, mais parfois sublime de mélancolie passionnée. Les grandes ailes de la chauve-souris sont partout ouvertes; partout vous liriez sur ces roches, sous ces sapins, où elle vole dans un crépuscule éternel : « *Melancholia* [1] ».

La terre allemande, médiocre à la surface, a pourtant des vertus cachées, si l'on en juge par les eaux thermales qui en jaillissent, mieux encore par l'indéfinissable esprit de vie morale qui circule parmi ces arbres chétifs et ces monts stériles.

Nuremberg, vendredi 15.

Saint-Laurent. Adam Krafft dessous et ses compagnons. 1486 [2]. Le tombeau de saint Sébald est de 1506-1519. Stalles. Chœur ouvert. Christ, vendangeurs, pape, empereur, brouette.

Hôtel de Ville. — Tournois, fols ? Hérauts ? — Concert : justice, Midas fouetté, Roi chrétien étrangle son fils... Salle des bourgmestres.

Château. Vue du château. Maison d'Albert Dürer. Tilleul Saint-Martin.

Cimetière Saint-Jean. Nulle richesse que l'art. Albert Dürer, 1528, Pirkheimer, Murs, Chapelle.

Le soir, promenade. Enfants trop emmaillotés, vrais limaçons. Cuisine longuement élaborée.

Ceux-ci n'ayant pas, comme Venise, les rives de la

[1] Les belles pages de la *Réforme*, sur la *Melancholia* d'A. Dürer, publiées treize ans plus tard, sont ici en germe.

[2] Adam Kraft a sculpté son *Sakramentshæuslein* de 1493 à 1580. Cf. p. 194 et 198, note.

Brenta, les campagnes de Vénétie pour y bâtir leurs palais, n'ayant que « l'ennuyeuse Pegnitz qui ne coule qu'à regret et parce que c'est l'usage » (dit Schiller), furent bien obligés de *dépenser au dedans*. De là cette accumulation singulière de monuments, d'objets d'art.

La plaine environnante est stérile, *mélancolique*, sauf une bien petite banlieue sous les murs. Nuremberg est une île au milieu de la mer des sables, comme Venise dans la mer des eaux.

Le transit des denrées orientales que lui transmettait Venise l'avait enrichie. Venise perdant ce commerce, Nuremberg diminua. Ajoutez ses guerres des xv^e^ et xvi^e^ siècles contre ses anciens burgraves, les rudes Hohenzollern de Brandebourg, qui, sans cesse, ameutaient contre elle la noblesse avide et pauvre du Nord. La croisade teutonique ayant cessé, les chevaliers en cherchaient une contre les marchands qui allaient ou résidaient à Nuremberg.

Voilà ce qui explique bien des choses. D'abord ces énormes tours, ces *fortifications* colossales, indestructibles, éternelles. Elles sont du milieu du xvi^e^ siècle, lorsqu'on craignait tout, les Turcs, l'Empereur, les princes catholiques, lorsqu'on avait à défendre, non seulement les biens, mais un bien nouveau, la *foi*, le credo de Mélanchthon, dont on mit ici la statue. — Dès 1517, Hans Sachs disait : « Le rossignol de Wittemberg qu'on entend aujourd'hui partout ».

Mais avec ces fortifications générales, il y avait les *fortifications particulières*. Chaque maison, bâtie en bonne pierre, sans crainte de l'incendie, bien et solidement voûtée, fort peu ouverte par en bas, hasardait, au second étage, une jolie tourelle, qui surveillait la rue et voyait venir... Enfin, au plus haut, la maison, décidément rassurée, se parait gracieusement d'un riche et fantasque pavillon, comme une femme, vêtue simplement quant à la robe, mais coquettement coiffée! C'est dans ce dernier étage, orné de sculpture, de peinture, de fleurs, que le soucieux marchand, que la femme craintive et pâle, que les enfants sérieux (sans espace pour jouer), s'égayaient un peu le soir.

Cela se retrouve aussi aux fortifications de la ville, dans la promenade couverte qui les couronne, dans le long corridor qui servait tout à la fois à respirer sans sortir, et à surveiller la campagne. Ce corridor est pour la ville entière ce que la tourelle supérieure est pour la maison du particulier.

Partout l'art, mais l'art sérieux, le goût du grave, du simple, du durable. On est frappé, au cimetière, de voir ces pierres basses et humbles, richement masquées de bronze, d'un bronze souvent admirable. Combien simple, combien coûteux, combien aristocratique dans la simplicité apparente!

Changement rapide et fort. A Saint-Laurent, Adam Krafft s'est mis sous son monument, a scellé l'ouvrier sous l'œuvre. A Saint-Sébald, Vischer s'est mis, en tablier, marteau à la main, sans attitude de prière, au point culminant de son monument (1506 1519).

Albert Dürer, tout autrement sérieux, flotta entre les deux esprits. S'il ne fut pas, comme Michel-Ange, un Titan de l'art, il en fut un Christ; il en eut la *passion*. Le grand penseur dut, à cette torture, d'échapper à toute condition du temps, de trouver ces figures éternelles, la Melancholia, la Madeleine de la passion à Nuremberg.

*Saint-Sébald.* — Animaux (tortues, chèvres). Sirènes. Apôtres saint Pierre, saint André, saint Jean.

L'Enfant clef de voûte.

L'artiste comme corps, comme âme.

Ancienne porte dans l'ancien chœur (Wenceslas).

Au dehors, bas-relief : Madeleine passionnée sous le Christ qu'elle embrasse.

Maison d'Albert Dürer : escalier, cuisine sur petite cour (humeur de la femme).

Le gros commerçant, M. Merckel [1]. Denrées coloniales. Christ sanglant d'Albert Durer (fiel à la bouche) et son œuvre (ridicule dans les copies). Surtout, nature aboutissant à la reconnaissance : les 30.000 portraits, œuvre d'Albert Dürer.

[1] M. Merckel et M. Forest étaient de riches commerçants qui possédaient des œuvres d'art.

Musée : Histoire de la peinture en quatre tableaux : Van Eyck, Memling, Isaac de Mekenem : amour, accouchement. Albert Dürer : la Madone qui porte parfum... non affligée.

Le vieux petit M. Ch. Forster. Ses croix, jabot, 2 escaliers, galeries, boiseries, armoires. Petites boites, montres, squelettes. Rocaille, cour où l'on prend le frais.

Mélanchthon, admirable ; pointu, barbe rare.

Musée, Vénus de Lucas Cranach.

Le soir, reconduit M. Brochier. Les maris allemands voient peu leurs femmes, s'absentent le soir. Revenu par le château. De nuit, bizarre, improbable, un Kremlin. Le soir, rien vu. Le matin, promené : lierre vivant aux tours, lichens vivants. Cabaret. Dans les tours, ouvriers; 365 veilleuses pour 3 liards.

Dimanche 17.

Après Nuremberg, Furth, les Juifs.

Lundi 18.

Le désert, la grande épée de Wurtzbourg, aux mains des évêques. Masse du palais (Versailles)[1] ; prolongement italien en portiques à jour. Quatre saisons, des Turcs, salon de glaces, 1737, par l'évêque Schœnborn. Évêques princes, fiers, spirituels.

Van Dyck (passage à Rembrandt). Caves du Roi.

Cathédrale, 1119[2]. Colonne du temple. Serpents enlacés (Wurtzbourg. Wurtz? sic? Worms).

Chapelle. Saint Macaire, Irlandais[3]. Le chevalier rêveur, petit, grande tête.

[1] Construit de 1720 à 1744 en style rococo. Michelet fait ensuite allusion aux peintures murales de Tiepolo qui représentent non les quatre saisons, mais les quatre parties du monde.

[2] Commencée au IXe siècle, consacrée en 1189. La cathédrale a été remaniée au XVIIIe siècle.

[3] Michelet a confondu saint Burchard, anglo-saxon, à qui est consacrée une église romane, avec saint Macaire qui était égyptien.

Château. Chapelle. Aujourd'hui, malheur à qui n'est pas défendu par l'art; on marche dessus. Balcon; eau solitaire. A côté, chapelle, deux capucins; pas assez pour vivre ni pour mourir. Dans le lointain, couvents magnifiques.

Mardi 19.

Nous avons passé des sapins aux chênes. Les vignes et les bois. Le Mein passé en bac, devant un vaste château ou couvent : poteaux, justice seigneuriale, justice royale. Après le déjeuner les bois. La Franconie cesse deux lieues avant Aschaffenbourg, qui est aux électeurs de Mayence. Beau petit cloître roman. Chevaliers du XVI[e] siècle et docteurs très fins (conseillers de l'électeur). Château de 1600; tableaux dans l'obscurité. Vue du Mein, du pont. Gracieux demi-cercle du fleuve. Promenade : bel effet du profil sombre du château. Le roi y fait bâtir une maison dans le goût de Pompéi. Sur la place, conversation de l'officier et des capucins.

## L'Ouvrier

Kissingen, près Wurzbourg.
Dimanche, 17 juillet 1842.

Je n'ai presque rien écrit à Nuremberg, et c'est ici, seulement, au moment où mon hôte (si bouffonnement ridicule) m'apprend la lugubre nouvelle de la mort du duc d'Orléans, ici, dis-je, que je me mets à recueillir quelques souvenirs. Toute la journée d'hier, dimanche 18, s'est passée à rouler dans les campagnes peu intéressantes de la Franconie; mais, dans cette longue journée, je rêvais à Nuremberg.

Je rêvais à *l'ouvrier allemand*, au cimetière de Saint-Jean de Nuremberg, au dur oreiller de pierre où dort Albert Dürer, le *grand ouvrier*... Grande histoire que celle de l'ouvrier allemand!

Sur les murs de Nuremberg, si bien drapés de lierre, et fleuris de toute plante, s'accrochent aussi des plantes

d'une espèce particulière, des lierres animés, des lichens vivants. Dans ces magnifiques tours du XVI[e] siècle, dans les petites maisons qui semblent avoir poussé là, comme des mousses, habitent de pauvres créatures, qu'on ne voit jamais dans la ville, qui jamais ne sortent, qu'un moment le samedi pour rendre l'ouvrage. Ce sont eux qui font des veilleuses (13 boites de 365 veilleuses chacune, pour 9 kreutzer ou 6 sols), qui font les petites trompettes de bois et autres jouets d'enfants. Certains jouets sont sculptés au couteau; ils ne manquent ni d'adresse ni de sentiment des proportions. Les bottiers, les tailleurs allemands sont recherchés partout en Europe; ils ont l'instinct de la forme vivante, mobile.

Lorsque l'apprenti allemand a été longuement, durement élevé, *raboté* par son maître, lorsqu'il est devenu compagnon, il fait son tour d'Allemagne, en travaillant, en mendiant. Il s'arrête volontiers à songer sur la grande route, comme j'en ai vu plusieurs; il s'asseoit sur la lisière de la forêt, coupe une écorce et taille des lettres (c'est l'origine de l'imprimerie aux Pays-Bas), coupe une branche et y taille une figure d'homme; c'est le commencement de la sculpture en bois, du véritable art allemand.

Si son petit homme réussit, il le barbouille de couleurs; une bonne femme l'achète pour son enfant ou pour elle; dans ce dernier cas, c'est un saint. Puis on avise que le chêne sans couleur est d'un bel effet; l'ouvrier ne comptant plus sur le secours de la couleur, s'attache d'autant plus à perfectionner la forme et la sculpture en bois fait son chef-d'œuvre, dans la cathédrale d'Ulm.

Syrlin et le bois, puis Adam Krafft et la pierre, puis Peter Vischer et le bronze. Matières de plus en plus difficiles, l'artiste de plus en plus ouvrier. Syrlin et Krafft n'ont pas leur grand tablier; mais Vischer ne l'a point quitté; il le porte même dans son immortel portrait; le fondeur (si libre, si hardi dans un art plein d'entraves) est préoccupé du métier autant que de l'art.

L'art se continue alors dans les formes distinctes, plus libres, plus légères pour ainsi parler, de la peinture, de la gravure. Albert Durer, c'est le cuivre encore, mais le

cuivre à peine effleuré, autant de matière tout juste que le demande le service de l'esprit.

Ce passage d'un métier à l'autre, d'une matière à l'autre, depuis la figure du bottier jusqu'à la *Mélancolie* d'Albert Dürer, était chose simple en Allemagne. Nulle limite entre l'ouvrier et l'artiste; c'est bien plus tard qu'on a remarqué, comme singularité, que le forgeron d'Anvers[1] fût devenu peintre. La serrurerie du moyen âge était peut-être alors le premier des arts, égal à tous les autres, pour la beauté des formes; il avait de plus le mérite de la difficulté vaincue, celui de dompter et de rendre agréable et souple à l'œil la matière la plus rebelle.

Grands ouvriers libres! fiers et humbles, rien d'amer dans leurs ouvrages, rien de haineux, comme dans l'œuvre de l'ouvrier sacerdotal (Voyez Sabina de Steinbach). Grandes natures; exemple, Syrlin, à la dernière place de son œuvre, mais la contemplant, la créant incessamment de son regard. Adam Krafft, à genoux, portant toute la pyramide sur son épaule; à genoux, mais si noble dans son profil busqué, la tête si noblement relevée, portant dans les yeux plus d'aspiration qu'il n'y en a dans la flèche de 100 pieds. Peter Vischer, dans son plus humble costume, dans sa forme toute vulgaire, comme pour dire par ce contraste ironique: « Qu'importe la forme à l'esprit? » A l'opposé, le saint Sébald, le pèlerin emportant son église dans l'éternel pèlerinage, c'est encore l'artiste, son âme ici (l'autre figure est son corps); c'est son sublime *férouer*, tel qu'il voulait l'être, tel qu'il se voyait en pensée[2].

Chacun d'eux a mis dans la cathédrale du moyen âge

[1] Quentin Matsys.

[2] Adam Krafft a sculpté pour le chœur de l'église Saint-Laurent un *Sakramentshæuslein*, tour de 20 mètres de haut, terminée en crosse épiscopale, destinée à servir de tabernacle pour le saint sacrement et formée de sculptures représentant la vie du Christ. Adam Krafft et deux compagnons sculptés en dessous supportent le monument sur leurs épaules. Dans le chœur de l'église de Saint-Sébald, on trouve le monument en bronze, élevé par Pierre Vischer et ses cinq fils pour les reliques de saint Sébald.

une petite cathédrale moderne, qui pourtant est plus grande que l'autre; chacun a dit : *A moi seul une cathédrale*. Ce ne sera plus l'œuvre des peuples et des siècles ; ce sera l'œuvre d'un homme, ce sera un homme vivant.

*Conscience, patience*, voilà le grand ouvrier allemand. Ajoutez-y ce qui ne se traduit point : *Gemüth*. Il y a tout cela dans le noble et solennel Albert Dürer de vingt-huit ans (1500), à la Pinacothèque ; tout cela, et de plus le fier *géomètre*, le maître des proportions, dans l'Albert Dürer en pied sous un portique (quarante ans). Tout cela encore et de plus le *vieux lion*, dans le profil d'Albert Durer sur bois, un bon, fort et doux lion d'Allemagne (sans mélange de doggedness anglaise), cinquante et soixante ans (?). Mais combien a-t-il souffert, le vieux lion ! Comme on lui a tout arraché, ongle par ongle, dent par dent, tout arraché, la famille, la foi hélas ! et la vie bientôt. Son dur oreiller de pierre est déjà tout taillé au cimetière de Saint-Jean.

Ici, la FAMILLE ; et comment l'artiste allemand la met partout dans son œuvre, et dans l'œuvre politique : hôtel de ville d'Augsbourg (Augsbourg cuisinière) et dans l'œuvre religieuse : Vierge accouchant dans l'Église (ibidem), et l'Holbein de Bâle. Poésie hollandaise. Jésus épluchant (Overbeck). Jésus balayant.

L'enfant est, pour l'Allemagne comme pour le tombeau de saint Sébald, la clef de voûte universelle.

Et cependant, besoin d'une *famille artificielle et plus large* (Allemands ne boivent que le soir, sans femmes, avec leurs amis). Amitiés d'Albert Dürer, d'Holbein. Tristesse de la femme (celle d'Albert Durer), besoin d'*idéalité solitaire*. Combles de la maison d'Albert Dürer démolies ; Là, la *Melancholia*, 1504, et enfin la Madeleine, dans le tableau de Nuremberg.

Le *travail des mains*, je l'ai éprouvé, est une grande animation pour *l'esprit*, du moins pour l'imagination. Mme Dumesnil avait besoin, pour donner à la pensée toute son activité, de faire de la tapisserie. On se trompe, quand on croit que la plupart des métiers entravent l'intelligence. Le progrès n'est pas toujours dans une seule vie d'homme ; mais du père au fils, au petit-fils ; par exemple le fils d'un cordonnier (celui de notre portier de

la rue de l'Arbalète ou le père de M. Couture, ou le père du peintre Gendron), devient lettré, artiste ou père d'un artiste.

Seulement, il arrive souvent que les *habitudes de l'ouvrier* se retrouvent dans l'artiste ; même les bonnes habitudes de l'un sont parfois les défauts de l'autre. Les ouvriers artistes de l'Allemagne ont ce caractère : ils ont martelé des vers, forgé des peintures (le forgeron d'Anvers), pioché des gravures, etc. D'où vient cela ? L'ouvrier n'a pas autour de lui un monde élégant, il n'a pas eu une enfance élégante. De plus, la nécessité de produire chaque jour, même sans inspiration, cette part de la fatalité qui se mêle à l'activité, ôte aux œuvres d'art que fait l'ouvrier le charme du spontané, de l'imprévu, et souvent le *réussi*. Enfin, la conscience extrême qu'il apporte aux détails, le respect, la religion qu'il a pour *un art si haut* l'empêche souvent de dominer l'ensemble ; il n'est pas maître de son art ; son art est maître de lui ; il respecte un cheveu, un léger pli, il l'exagère ; et successivement il exagère tout.

Les *Allemands, presque* en tout, sont des *ouvriers*. Même dans l'art militaire, ils ont eu, de fort bonne heure, d'excellents soldats, consciencieux, sans inspiration, de véritables ouvriers de guerre ; lenteur, routine, préoccupation du côté mécanique, automatique de la guerre. Quand l'imprévu apparaît, un Gustave-Adolphe, un Frédéric, un Napoléon, la routine manque, et il ne reste plus rien.

Mardi, 15 juillet.

Entre Wurtzbourg et Aschaffenbourg, dans cette jolie route, sans événements, sauf le petit trajet du Mein, nous nous nourrissons de poésie allemande ou *latine :* « *Partem aliquam, venti, divum referatis ad aures* » — « *Æneia nutrix*..., au 7e livre ; le père au 6e, la nourrice au 7e et le joli *arguto tenues percurrens pectine telas*. Que cette belle main exerce une telle domination ! « *Vincla recusantum*... »

Francfort

Partis à 6 heures d'Aschaffenburg; temps frais, pas un mot dans les 10 lieues; je songeais pour eux un hiver en Italie.

Hôtel d'Angleterre, visité M. Steingasse, qui fait venir sa femme et ses enfants; le petit Tomy.

*Maison de Ville* : salle des électeurs toute changée[1].

*Cathédrale* : La savante horloge, l'orgue célèbre : église à 4 bras égaux; tombeaux de saint Pern (?), de Lameth.

Place, hors du chœur, où l'on faisait l'empereur. Maisons du père de *Gœthe*, des *Rothschild* (rue des Juifs), où la mère est encore (quatre-vingt-treize ans).

Laid monument à *la mémoire des Hessois morts* en 1791. Le *cimetière*, à une demi-lieue de la ville; bas-reliefs de Thorwaldsen pour le monument de Bethmann : 36.000 florins (le jeune homme qui s'est noyé en voulant sauver un enfant). Chambre des morts où les parents qui *n'ont pas de place* les FONT VEILLER (affreux égoïsme, impatience de se débarrasser[2]) ? Beau lieu en vue du Taunus, admirablement sombre et majestueux par le temps d'orage.

La *Bibliothèque* de M. Bœhmer[3], qui m'indique Lœher, *Histoire de Neuss*; Rommel, *Hesse*; Serrarius, *Mayence*; Chmel, *Œsterreichische Materialien*. Sa figure, pleine de *bonhomie sardonique*, me rappelle M. Jung. Ces figures ironiques des villes impériales font bien mieux comprendre le *grand Méphistophélès* de Francfort.

Attitude militaire des troupes de la ville; l'habitant sans doute obligé d'être plus que soldat, en présence des soldats étrangers.

Jeudi, 21 juillet.

Déjeuné au salon de l'Hôtel. La dame anglaise à che-

[1] Depuis le voyage fait, en 1828, par Michelet, en Allemagne.

[2] Nullement, c'est une précaution destinée à éviter l'inhumation trop hâtive avant les signes décisifs de la mort.

[3] Célèbre érudit, bibliothécaire de Francfort depuis 1830, né en 1795, mort en 1863.

veux noirs, qui ressemble grossièrement à Mme Dumesnil. *Pas une boutique ouverte à 7 heures*; hier soir, à huit, en été, la plupart étaient fermées.

Lu tous les journaux anglais, extraits dans le Galignani; deuil hypocrite de l'Angleterre[1].

## Francfort

Jeudi, 21 juillet 1842.

Que ferai-je en cette ville toute renouvelée, en cette auberge des nations, sinon de regarder en moi, de me résumer?

En un mois, j'ai coupé un morceau dans l'Allemagne; j'ai touché toutes ses électricités du Sud-Ouest : Rhin, Bavière, Souabe, Franconie. Mais combien j'ai plus encore développé la mienne! Combien j'ai *voyagé en Jules Michelet*, plus qu'en Allemagne.

D'abord, sur la route poudreuse, je me nourris quelque temps de l'impossible passé; cela finit par la jalousie, avant Ratisbonne. Puis venait, croissait le désir de réalités vivantes, presque aussi impossibles. Il est temps que tout ceci se calme dans la prose qui m'attend, et que s'opère l'ancien partage (le corps ici, et là le cœur), pour mes livres et pour le monde?...

L'apogée de ma pensée, quant à l'année qui finit, n'a été atteint qu'au 14 juin, entre Saverne et Strasbourg : *Trop tard, trop loin, ces deux mots comprennent toute la tragédie du monde.* J'appliquai ceci, des individus aux nations, source immense de passion historique... Tantôt une jeune nation épouse une vieille, tantôt, etc., viol, divorce, entre nations, etc. « *O felix, una ante alias, Priameia Virgo!* »

*La femme et l'enfant* m'apparurent aussi avec une netteté, une profondeur, une tendresse que je n'avais jamais atteintes... Le *médiateur* de la famille, est-ce la *femme*, est-ce *l'enfant*? Cela reste toujours indécis, de même que dans la *Trinité*, on n'a jamais décidé si c'est le Fils ou le

[1] Pour la mort du duc d'Orléans.

Saint-Esprit qui est l'amour. La fin suprême de la famille serait, qu'entre les trois personnes, il n'y eut plus ni sexe, ni âge, que le fils fut le père de ses parents, l'époux de sa mère, etc.

Que ferai-je? Je continuerai, agrandi, enrichi de douleurs et d'idées nouvelles, ma tâche de rude TRAVAILLEUR. Ici encore, le voyage m'a aidé à me comprendre. L'ouvrier, partout incomplet, n'a son développement qu'en Allemagne. C'est à Nuremberg que j'ai compris comment le bottier, le tailleur, avaient pu, sculptant leurs formes, leurs mannequins, devenir artistes. De même le faiseur de jouets; *sculpteur en bois*, ce qui est le véritable art allemand : Syrlin, Ad. Krafft, Vischer; tous en Albert Dürer,

I. L'ouvrier *isolé*, le *compagnon voyageur* (la route, la forêt, klink klank, pink pank).

II. L'ouvrier marié et *maître* (la famille comprend l'apprenti).

III. La grande famille du *compagnonnage*, se continuant entre les maîtres; de là leurs réunions sans femmes.

IV. Enfin par-dessus tout cela, l'*Idéalité solitaire* : *Mélancholia*. Mélancolie résignée, harmonisée dans la Madeleine d'Albert Durer a Nuremberg. La nature en crie, a gauche; la sauvage destinée porte l'urne, à droite; mais au milieu, dans le lointain, la rivière n'en coule pas moins, la terre n'en verdoie pas moins. La ville et la vie vont leur train.

Au milieu, debout, la Madeleine marche, pensive, emportant des parfums pour embaumer la mort du monde : embaumer? ressusciter?

Moi aussi, travailleur, ouvrier laborieux, je vais portant l'urne, mais non les parfums... Pour les faire, il faudrait des fleurs; et il n'en fleurit guère en moi.

Maintenant il faut que j'explique mon métier, mes procédés.

Tout cela est plus nécessaire encore, dans l'isolement très prochain ou je me vois. Cette famille se dissout, au moment ou elle semblait se compléter. *Pour en faire une autre, il est tard!*

## Encore Francfort

21 juillet.

*Anselme Rothschild*[1] (il avait d'abord pour prénom *Vogel*, oiseau, comme d'autres Juifs ont *Wolf* et autres noms d'animaux). — Les pieds sur un banc de bois blanc. Pavillon qui domine trois rues comme la maison de Jacques Cœur. Cette maison grouille d'hommes, d'écus; et nul embarras : précision, simplicité de moyens. Sombre médiateur des nations, qui parle la langue commune à toutes : l'or, et les force par là à s'entendre entre elles, mieux qu'elles ne s'entendraient elles-mêmes. Dans la face et les yeux, un peu de la mobilité du singe, mais cette mobilité n'est qu'activité : rien sans but, passion âpre évidemment; pour l'argent? Je n'en sais rien, mais certainement *pour l'action*. A la longue, l'*habitude* d'aller à un but est plus forte que le *but* même.

M. Rothschild sait l'Europe prince par prince, et la bourse courtier par courtier. Il a leur compte à tous dans la tête; il le leur dit sans consulter ses livres, — le compte des courtiers et celui des rois; — il dit à tel : « Votre compte se règlera mal, si vous prenez tel ministère » (par exemple le ministère Bassano)[2]. Il n'est qu'une chose qu'ils ne prévoient point, c'est le *sacrifice*. Ils ne devineront pas, par exemple, qu'il y a, à Paris, dix mille hommes prêts à mourir pour une idée. Ils furent surpris en juillet.

La vieille mère, qui a quatre-vingt-treize ans, occupe toujours, dans la rue des Juifs, la noire maison où ils ont commencé leur fortune. C'est une belle superstition chez les Juifs, que le père, la mère, restant assis au foyer primitif, portent bonheur à la famille; tout serait perdu s'ils changeaient. Au cimetière des Juifs, il est impossible de

[1] Anselme Rothschild était l'aîné des cinq fils d'Amschel Mayer, le fondateur de la banque Rothschild, né en 1743, mort en en 1812. Il fut le principal artisan de la richesse de la famille et fut fait baron de Rothschild, par l'empereur d'Autriche, en 1815.

[2] Le ministère présidé par Maret, duc de Bassano, dura trois jours (10-13 novembre 1834).

distinguer les Rothschild : à chacun une pierre, rien de plus.

Dans la journée, ma voiture croisa rapidement celle de M. Rothschild, si vite que je ne pus le saluer ; son profil de singe intelligent me frappa comme une ébauche de Rembrandt, un coup de crayon qui dit tout...

Je sortis frappé de cette grande image du mouvement moderne ; j'étais plein, débordant ; la conversation reprit entre nous après un silence de deux jours.

*Musée de Francfort*, fort petit, fondé par un particulier ; trois portraits de patriciens et patriciennes de Francfort, fins et secs, figures mercantiles ; intelligents et *negatifs*. (V. plus haut Bœhmer, et à Strasbourg, Jung.)

Sur les limites des deux mondes, la fécondité n'est pas doublée, comme on croirait. Les nations se comprennent peu par *le bord* ; Gœthe même n'a pas senti la France.

Beau portrait du prophète de Munster, Knipperdolling[1] ? Autre de Guicciardini, appuyé sur le coude, grande figure abattue, avachie par en bas, ne s'appuyant plus que sur les livres.

*Musée Bethmann*. L'Ariane de Dannecker, très coquettement éclairée, peu sévèrement étudiée, la tête trop petite et peu agréable, mais bien lancée sur son tigre, la jambe lestement pliée sous elle, ce qui fait que la fesse ne pose pas ; cette *lourde partie de la femme* devient gracieuse, en se détachant et se laissant caresser de l'œil dans sa rondeur. La tête, vive et fière, semble dire : « Thésée s'est rendu justice ; j'étais faite pour les Dieux ! »

La statue représente très bien l'élan de la femme qui passe d'un amour à un *amour supérieur* ; *le premier amour n'était qu'un degré pour monter plus haut*.

3 heures. Chemin de fer dit du *Taunus* ; enfermés dans les voitures une demi-heure d'avance (on eût blessé Francfort ou Mayence en prenant le nom de l'une ou de l'autre). La belle chaîne toujours en vue, le Mein de l'autre côté. Les vignes, les bois, la moisson.

[1] Knipperdolling n'était que le lieutenant du prophète Jean de Leyde. Il fut supplicié en 1536.

Le soir, arrivés à 4 heures à Mayence, hôtel de l'Europe, et visité la cathédrale, que nous étudierons demain. Puis, promenés sur le quai; belle soirée; lune admirable. Le soir, Alfred me parle plus franchement du *vide naissant* qu'il éprouve, de l'idée d'un hiver en Italie.

## Mayence

Vendredi, 22 juillet 1842.

Le *Rhin, fleuve romain*, fleuve du monde, autant et plus que fleuve allemand; même les monuments gothiques bâtis sur des substructions romaines; les châteaux sur des *castra*, les églises et couvents sur d'anciens temples. Et qu'est-ce que ces grands archevêques de Mayence, Cologne, Trèves, Strasbourg, sinon les *continuateurs du droit romain* au sein de la barbarie germanique? La protestation de la raison antique sous forme chrétienne? Ce saint empire *romain*, dont ils étaient chanceliers, etc., avait, par eux, une chancellerie imitée de celle de l'ancien Empire.

Aujourd'hui, vu la *tour* de *Drusus* dans la citadelle, et l'aqueduc qui y amenait l'eau de plusieurs lieues, *Kœnigsbrunn*. Cela indique assez combien le fleuve et les approches du fleuve étaient peu sûrs pour les Romains. Les piles subsistent encore, parées de verdure; les arcades se sont affaissées.

A côté, sur la montagne, plusieurs pierres funéraires, et tous les jours on en trouve, même des caveaux avec urnes, etc., en creusant les fortifications.

Ce sont les tombes des Romains, de la XIV^e^ *gemina Martia*, de la XXII^e^ légion, qui sont morts en faisant ces grands travaux, loin de leur pays, en vue des barbares. Les travailleurs sont restés là, à côté de leur travail — plusieurs des tombes qui sont au musée ont été élevées par des compagnons d'armes; — l'une à l'*Aquilifer* d'une légion par son frère. Mais il n'y a pas seulement des tombeaux militaires. L'un représente une femme avec un masque tragique; sur l'autre, on lit que le mort, jeune

affranchi, est mort à vingt ans. *Servitus, mihi invida non fuisti!*

Pierres retrouvées dans le vieux pont, ouvrage des légions, lesquelles représentent le Mein et le Rhin, soit comme hommes, soit comme animaux. Plusieurs pierres représentent la *cavalerie barbare*, alliée de Rome, foulant aux pieds des barbares barbus, chevelus : *Ala Thracum. Ala Noricorum. Ala Hispanorum.* Ainsi l'armée de Rome était celle du monde. Les camps romains sur le Rhin étaient l'avant-garde du monde civilisé.

La récompense du soldat, dans ces grands travaux, c'est que le nom de sa légion était inscrit au monument. Le chiffre de la XIV^e^ se retrouvait sur chaque pile de l'aqueduc de Mayence.

Outre les légions *actives*, nombre de *vétérans* recevaient des terres le long du fleuve, s'y mariaient. Sans doute, aux lieux mêmes où se trouvait le soldat, il y avait moins de mélange ; mais là où le vétéran devenait colon, il a dû fonder à la longue un peuple à demi-romain.

*Cathédrale* Deux chœurs, X^e^ et XII^e^ siècles. Privilège de Mayence de ne point payer de contributions de guerre (accordé de force par Henri V, qui retenait prisonnier l'archevêque, et qui, lui-même, est enfermé dans Mayence). Ce privilège est inscrit sur les portes de la cathédrale.

Tombeaux. Fastrada, femme de Charlemagne. Archevêque peint, couronnant Henri Raspon, landgrave de Thuringe et Guillaume de Hollande. — Peter Aichspalt, couronnant Louis de Bavière, Henri VII de Luxembourg et son fils, Jean de Bohème (il s'appuie visiblement sur ceux-ci). Belle suite de statues du XIV^e^ au XVII^e^ siècle, donnant l'histoire de l'art. Archevêque fondateur de l'Université[1]. — Metternich[2]. — Le plus compliqué de tous est celui d'un évêque de Worms, 1595, mêlé de tout, marbre, or, statues, bas-reliefs, etc. Au cloître, tombe de

[1] Dietrich II, comte d'Isenburg, archevêque de Mayence, fonda l'Université en 1477

[2] Lothar Friedrich von Metternich, archevêque de 1473 à 1475.

*Frauenlob*,[1] refaite au XVIIIe siècle, conformément à l'ancienne; les femmes qui portent, renversées en arrière, comme des bacchantes. Nul doute que ce monument n'ait été exagéré dans l'imitation.

Au musée, *Adam* d'*Albert Dürer*, très jeune et rêvant, bouche ouverte; Eve moins jeune, plus avisée, bouche moins ouverte. — Un superbe Jordaens, *Jesus enseignant dans le Temple;* l'Enfant et la Vierge sont mauvais, le reste admirable; puissant de couleurs, spirituel... - la *Tour de Babel*, par Paul Brill, une merveille dans l'infiniment petit; architecture bien trouvée.

Médiocre *Guttenberg*, par Thorwaldsen.

En revenant de l'aqueduc et du cimetière romain, vue admirable du jardin de la *Favorite*, qui domine d'une part la jonction du Mein (bleuâtre) et du Rhin (blanchâtre), d'autre part Mayence, les montagnes lointaines, au pied Wiesbaden. Le Rhin, dit-on, porte moins les bateaux que le Mein : du moins les bateaux y enfoncent davantage.

Le couvent et le Palais de la Favorite sont détruits; le vieux palais, à l'autre bout de Mayence, l'est aussi aux trois quarts. Ce qui en reste est d'un style demi italien, du commencement du XVIIe siècle, noble, élégant et riche, qui fait penser au château d'Aschaffenburg.

Tous ces évêques de Mayence, à en juger par leurs statues, devaient être la plupart de fortes têtes politiques; plusieurs ont la figure singulièrement fine et spirituelle. Au XIIIe siècle et au XIVe, plusieurs, comme Aichspalt, pouvaient encore sortir du peuple. A mesure qu'on s'éloigne des temps féodaux, les statues d'évêques sont entourées de blasons et, sans doute, les évêques appartiennent exclusivement aux grandes familles.

A 5 heures, vu la *tour de Drusus*[2], en face du confluent du Mein, très grossièrement maçonnée, nulle régularité, de grosses pierres de taille mêlées aux petits matériaux informes. Le tout semble jeté précipitamment; cela sent

[1] Henri de Meissen, dit *Frauenlob*, meistersinger, 1260-1318.

[2] Le mot écrit : *citadelle*. Autrichiens, Prussiens. Autrichiens ôtant leurs *casquettes* en faisant l'exercice. (Note de Michelet.)

plutot la décadence dernière ou même les temps carlovingiens?

Le vent était très fort; nous ne pûmes guère profiter de l'incomparable vue. Nous l'eûmes, bien moins haute et plus belle, en descendant au jardin de la Favorite.

C'était visiblement une vigie pour surveiller le Mein. Tout près, sous forme de tour basse, le réservoir où venait aboutir l'Aqueduc.

De la Favorite, la vue admirable, éclairée sur le haut Rhin, Darmstadt dans le lointain et la Bergstrasse. En face, le Mein venant à nous, mais sa barre arrêtée par la force du Rhin, forcée de tourner, de se mettre en flèche pour accompagner le grand fleuve. Le Rhin, tout d'argent vers Mayence qu'il semblait porter; au-dessus de Mayence, l'or des moissons éclairées par le soleil; au-dessus encore la longue ligne, doucement ondulée, des montagnes dans l'ombre (jusqu'au noble roi, le Taunus). Mayence, demi-sombre, entre la lumière et la lumière, entre l'argent et l'or, se détachait d'un si charmant profil qu'on avait envie de l'enlever sur la main. C'eût été dommage, toutes les parties de ce grand tout étaient trop bien faites l'une pour l'autre. Les montagnes regardaient de loin, avec leur majesté douce, avec leurs vignes, leurs bois, leurs moissons, et des villages entre leurs mamelles.

## De Mayence a la Moselle

23 juillet 1842.

Suivi le Rhin, par les collines; nous l'apercevions par de larges embrasures, immense, superbe, chargé de villes; mais le plus souvent, nous voyions, au lieu du fleuve des eaux, le fleuve des montagnes qui dominent l'autre.

A Bingen, le fleuve rouge (rougi du sang d'Adonis? comme celui de Syrie). Nous le passons, et passons de Hesse-Darmstadt en Prusse. Du haut, le beau postillon nous montre 3 *royaumes à choisir* : sur la rive gauche, Hesse et Prusse, sur l'autre Nassau. La vue était triple,

étrange : ce n'était pas seulement le coude du Rhin, comme on le voit d'en bas ; c'était aussi, pour les montagnes bornées par le fleuve rouge que nous quittions, c'était un coude qui, derrière, laissait voir un tout autre paysage, immense, d'un caractère essentiellement différent.

De là, des bois, des rochers ; le mélèze dominait, tige inclinée, léger et fantastique feuillage. Hauts fourneaux, fonderies, vastes ateliers, pauvre pays, chênes graves, peu élevés, mais visiblement âgés. L'auberge la plus dépourvue que nous eussions encore rencontrée ; puis, à l'approche du soir, de vastes bruyères rousses. Depuis les montées du Rhin, nous avions peu descendu ; ces 20 lieues n'étaient autre chose que le sommet d'un mur énorme qui sépare la Moselle du Rhin. Au soir, nous ne fîmes que descendre et de rampe en rampe, plongeant de l'œil dans une étroite et sinistre vallée, nous roulâmes au galop jusqu'au niveau de la Moselle. Nous ne la voyions pas encore, offusqués que nous étions des fantômes d'une montagne et d'un château en ruines, de deux châteaux, entre lesquels nous tombâmes, puis en tournant dans la Moselle, qui se démasque tout à coup.

Rude poste prussienne, rapide et chère. Routes fortement cailloutées, sonnantes.

## Trèves

Dimanche 24.

Passé la Moselle deux fois en bac : suivi le fleuve : pays joli, pauvre, sauf la vigne, le petit vin blanc. Ce n'est plus là notre Rhin. Enfin à midi, Trèves, le palais (briques, énormes piles), les bains (théâtre, pour pantomimes ?) L'amphithéâtre, la *Porta Mora* qui me semble avoir été un *praetorium* inachevé pour le préfet des Gaules, petit, mais sans doute d'autres bâtiments s'y rattachaient. Nous remarquâmes et pour ce bâtiment et pour les bains, la *supériorité de ce style sur le gothique*[1] ; sa

[1] On voit apparaître ici cette réaction contre le gothique, si

solidité est plus rassurante que pour le gothique, si laborieusement étayé. Les fortes et grandes arcades de la *Porta Mora*, les massives (et pourtant si nobles) assises des *bains* porteraient des montagnes : nul contrefort, nul travail d'esprit pour le spectateur.

Vers quatre heures, passé le pont sur les PILES ROMAINES en basalte ; monté sur les hauteurs en voiture ; admirable panorama de Trèves, de la Moselle, non sans rapport avec Wurtzbourg et le Mein. Au bas, la musique militaire ; de l'autre côté des jardins et des dames qui s'y promènent ; mais ici, la vue est tout à la fois plus gaie et plus sévère (*laetum fronte severa ingenium*), *plus gaie* parce que la végétation est plus abondante, la vigne est plus verte, ce semble, et plus feuillue ; *plus sévère*, parce que les roces rouges des bords sont taillés souvent à pic.

La nuit, mal dormi ; je songe à consulter M. Leclerc sur l'*éducation en Italie* (y passer un hiver).

Lundi 25.

Le matin, de bonne heure, j'allai voir la *Porta Mora*. Le professeur d'histoire, qui nous montre le musée, croit qu'elle a toujours été une porte, et que devant, il y avait *praetorium* et champ de mars. Je me figurais l'imposant aspect du Préfet des Gaules, dans sa toge blanche et rouge, siégeant devant ce monument triomphal, et faisant comparaître les nations. Longtemps, triple église (pour le saint ermite qui vécut dans la partie romaine).

Nul monument mithriaque : mais Mercure, Jupiter, Junon. Au musée, 6 000 monnaies ou médailles. Du musée dépendent encore les bas-reliefs qui se voyent dans l'intérieur de la *Porta Mora* ; j'y vis aussi nombre d'inscriptions romano-chrétiennes et une forte mâchoire garnie de toutes ses dents, qu'on a trouvée dans un tombeau antique (mort jeune et de mort violente ?).

La *Porta Mora*, la Trèves romaine, se comprennent mieux quand on voit, à deux lieues, le monument du village d'Igel. Sous la prédominance d'un personnage

admire naguère par Michelet dans son *Saint Louis*, qu'il exprimera dans sa préface de *La Renaissance*.

important (l'Empereur ?) deux autres se donnent la main ; est-ce un traité, un mariage ? Au bas, un festin, des chariots chargés de ballots de marchandises, la Moselle et des bateaux marchands, un bélier qui se termine en queue de poisson. Partout, enfin, les images de l'abondance, de la fécondité, de l'affluence des biens... petits génies d'enfants (sur les pilastres), dans le goût de la Renaissance.

Cathédrale, très antique et mêlée de tous siècles, deux escaliers de marbre derrière l'autel. Et colonnade avec grille, par où le prêtre entre ou sort, sous le trésor où sont encore des manuscrits du VII^e siècle. Beau cloître, l'orgue.

Notre-Dame, tout à la fois ronde et carrée, 1227-43.

Un Metternich, un ange ôtant délicatement les flèches de saint Sébastien (Guide ?)

Bas-relief chrétien : l'arche de Noë.

Le 25 au soir, *Luxembourg* qui d'abord nous semble, malgré sa position, une ennuyeuse citadelle ; selon M. Barreau, c'est un petit Paris, en comparaison de Trèves. C'est de là que M. Pescator vend à notre régie, à 1 franc, le tabac qu'elle revend 4 francs.

Mardi 26.

M. Barreau, professeur de poésie latine ; M. Paquet, professeur d'histoire ; M. Wurth-Paquet, conseiller à la cour supérieure, etc.

M. de la Fontaine (Fontana, famille espagnole depuis 200 ans), gouverneur de la ville depuis un an. Précieuse collection de médailles ; a fait une voie romaine pour conduire à son jardin, et pour la rendre romaine, il y a jeté des médailles romaines.

Le prince de Hesse-Hombourg, gouverneur de la citadelle, 5.000 (?) Prussiens.

Au moment où le Luxembourg retourne à la Hollande, on quitte les formes de l'enseignement allemand pour retourner aux formes de l'enseignement français (il veut avoir faculté). Prédilection du Luxembourg allemand pour la France.

M. Barreau nous montre ses tanneries et ses cartons : *Histoire de la civilisation trouvée dans les langues*.

Dans les fortifications, partie Vauban, partie espagnole ; dans celle-ci le pont de trois arcades sur deux.

Le soir, revu la chaussée sur roc entre les deux villes basses. Vue étrange, fantastique, inouïe. Un mur immense, bâti sur un pont de rochers, sous lequel on plonge à 100 pieds sur un jardin, escalier de marbre qui descend on ne sait où. C'est la plus sublime vue des Ardennes, les forêts tout autour.

Une des villes basses est *Pfaffenthal ;* dans l'autre, ruisseau très profond, creusé par des rocs qu'il roule ; dans tel endroit, il a 70 pieds de profondeur.

M. Wurth-Paquet : le droit *romain* était droit commun (par l'influence de la coutume bourguignonne) ; on suppléait par les usances locales. Il devait en être ainsi sur toute la rive gauche du Rhin.

Mercredi, 27 juillet.

Partis du Luxembourg, descendus la pente la moins rapide. Exercice des Prussiens, très bien dressés, équipés, très longs fusils ; triste campagne, fort analogue à nos Ardennes ; aussi dans tous les temps, beaucoup d'émigrations sans retour. Un douanier belge apparaît... nulle frontière... cet angle de Belgique a une lieue de largeur.

Je cherchais des yeux le nom de France. Je vis seulement à Mont Saint-Martin : *Département de la Moselle*. Nos verres de Munich prohibés, admis pour usage des voyageurs, avec droit de 30 p. 100.

Déjeuner à Longwy : la dame d'hôtel (*Cerf d'or*), fort réservée, sérieuse, regrette le duc d'Orléans, ainsi que tout le pays semble le faire. 150.000 francs par an pour fortifier Longwy. Triste défense, en face de Luxembourg. Et pourtant Luxembourg a peur ; les portes sont fermées à neuf heures du côté de la France, à dix du côté de l'Allemagne.

Et cependant la France m'y reparut tout aimable. D'abord, la propreté de l'hôtel, l'excellent pain, inconnu en Allemagne. La vivacité de nos soldats, leur air intelligent et leste, malgré leurs affreuses capotes grises, qui

leur donnent l'air de malades d'hôpital, la manière vive et originale dont ils sonnent de la trompette et battent le tambour. Celui des Prussiens est toujours un tambour d'enfant.

Les postillons ont aussi une toute autre vivacité. Il n'est plus nécessaire, pour aller vite, de parler de pourboire.

Entre Longwy et Montmédy, vastes campagnes (entre les bois), peu animées malgré la moisson, nul château, *nulle ruine* sur les sommets : tout a été soigneusement détruit : villages pauvres, mais neufs; nulle ferme isolée.

La citadelle de Montmédy sur son roc, la ville au bas, véritable tableau de Van der Meulen. La route grimpe pour descendre, puis longe la côte jusqu'à Stenay. Rien de plus triste, sauf quelques pâturages.

Couché à Stenay. Hôtel Cochon. Célèbre pour ses biscuits, etc.

Jeudi 28.

Rencontré en sortant un escadron de lanciers, ramenant leurs chevaux de l'abreuvoir : la plupart figures intelligentes, martiales, distinguées, de la grâce dans l'attitude. La grâce dans le mouvement, dans la parure, c'est *l'art* véritable de la France. Les autres nations sont productives de choses matérielles et tangibles ; la France est productive de mouvements, de paroles, etc. Art bien difficile à saisir, à analyser. Tout le monde, au reste, y est sensible. Cette production immatérielle use bien plus que l'autre ; elle ne donne pas, chaque jour, le bonheur calme d'un résultat obtenu, que l'on contemple.

La France nourrit 400.000 fainéants, très braves, très intelligents, qui se meurent d'ennui.

Bibliothèques de régiments ? etc... L'objection faite au colonel Brac (que le soldat deviendrait trop exigeant) était fondée. Cet enseignement tout intellectuel n'était pas assez moral[1] ?

Mme la duchesse d'Orléans pourrait intervenir utile-

[1] On voit que la question des bibliothèques régimentaires, des salles de lecture dans les casernes, pas encore résolue aujourd'hui, était déjà posée en 1842.

ment en ce sens, prendre l'ancien rôle de ces Romaines et de Marie-Thérèse : *mater legionum*. Dans bien des choses, substituer la grâce à la loi, — adresser par exemple, à l'armée d'Afrique, quelques moyens d'adoucir le sort du soldat, quelques pensées de douceur et d'humanité. — Faire faire un manuel d'hygiène, d'histoire, etc., intitulé : *L'Afrique*. (A ce moment, lettre de mon père reçue à Reims. Mort du Dr Edwards.)

Il faudrait, dans les livres donnés au soldat, honorer surtout *le travail*. (Mot du général qui, voyant son laquais travailler aux retranchements, lui donne un coup de canne : Coquin, te crois-tu donc *soldat* ?)

Les Romains, qui ont élevé tant de monuments, ont été les bienfaiteurs des nations qu'ils soumettaient (à l'aqueduc de Mayence, chaque brique ou pierre porte le numéro de la légion).

Avant Vouziers, ou Buzancy, joli château. Le pays s'améliore ; les fermes se multiplient, terres plus fortes. Des sorbiers le long des routes.

A Vouziers, église du xve siècle et portail de la Renaissance, roman contrefait, avec des colifichets en sculpture.

Curiosité (peu obligeante, inquisitive, tout autre que celle des Allemands). Les ouvriers, les marchandes de modes, grosses, effrontées.

A Pauvres, attendu longtemps les chevaux ; causé avec les gens du village ; gamins très intelligents, énergiques. Nos postillons étaient remarquablement énergiques et forts (dans un pays misérable), ce qui prouve combien *la vitalité de la France est indépendante* des circonstances locales. Ces gens croyaient que le Roi abdique (pour le comte de Paris ou le duc de Nemours). Obligés de passer par Rethel, au lieu d'aller de Pauvres à Isle. Six lieues de trop et cela par la route qui mène à Longwy, à Luxembourg ! M. Comte a supprimé cette route comme trop peu fréquentée. Finalement il a eu raison, politiquement ? militairement ?

Le long du chemin, je voyais les moissonneurs couchés à l'ombre. Évidemment ce sont des propriétaires, des travailleurs qui choisissent leurs heures.

Dîné à Isle. Couché à Reims, non sans danger. Chevaux mal dressés, paveurs sans lumière, etc.

### Reims

Vendredi 29.

Le matin, la cathédrale *plus sublime que jamais*. Le professeur d'histoire, M. Belin, ex-journaliste, semble fatigué; professeur d'histoire depuis deux ans (d'abord à Bergerac).

L'archevêque[1] (obligeant, instruit, a fait commentaires sur le code civil), m'offre ses services pour archives de Reims, recommande à M. Belin *d'être prudent*. M. Berguignoux, beau-frère de Natalis de Wailly, se plaint de l'aristocratie d'argent, du genre anglais méprisant, que prennent les commerçants de Reims. Ici, gens très riches ou très pauvres.

Ils ne voudraient point que leurs procédés fussent publiés ; ils tiennent à leur routine, etc. Ici les mœurs pires qu'à Paris ; les domestiques, etc.

Il me conduit chez M. Giblet, très instruit, juge du tribunal de commerce ; tout occupé de sa mère malade, des sociétés de charité, de Bethléem (maison de travail pour les enfants trouvés, fondée par un prêtre ; les enfants trouvés placés dans les campagnes y sont, dit-il, plus mal traités que les animaux).

*Saint-Remi*, la plus vaste église de moines que j'aie jamais vue, récemment dégagée. Elle apparaît immense, imposante, dans son mélange de roman et de gothique.

De l'autre côté de la ville, les promenades d'ormes, immensément hauts, sont dignes de la cathédrale et de Saint-Remi. Au milieu, la porte Mars, noble arc de triomphe romain. Visité MMmes de Wailly et Berguignoux.

La visite utile, importante, fut celle de M. Derodé-Géruzez, neveu de l'historien de Reims[2], et qui lui a fourni

[1] Mgr. Gousset, archevêque depuis 1840, plus tard cardinal.

[2] François Geruzez, génovéfain, publia en 1817 une *Histoire de Reims*.

des notes sur l'histoire de la fabrique de laine, pour sa *description*.

Saint Louis dit dans Joinville qu'il a songé qu'il allait à la Terre sainte vêtu d'étamine de Reims. En 1499, l'archevêque demande aux bourgeois s'ils veulent université ou manufacture.

On transporte les machines ailleurs, *mais non la race de tisserands*; ils filent fin dès leur enfance : mais les premiers bourgeois filaient-ils fin ? C'est que l'habitude de filer fin existait déjà dans les campagnes de Reims : de filer la laine aussi fin qu'on filait le lin ailleurs.

Les femmes, dans les veillées, filaient fin, à l'envi. Encore à la dernière exposition, on a vu 18 aunes de toiles pesant 2 livres, ouvrage d'une même fileuse (dernière et touchante réclamation de cette pauvre industrie domestique qui expire).

Reims autrefois fabriquait toutes les mantes noires pour l'Espagne, avec les laines espagnoles qu'elle faisait venir et renvoyait travaillées. Aujourd'hui encore, elle fabrique voiles de religieuses, robes de juges (le Mans en fait aussi un peu). Reims faisait des habits variés, voyants, pour le Portugal ; le tremblement de Lisbonne a interrompu le commerce. On tissait alors admirablement, mais on n'avait ni dessins ni teinture (en comparaison d'aujourd'hui). Les produits restaient grossiers. Aujourd'hui, il n'y a plus de savoir, ni de savoir faire. Le manufacturier ne fait rien. Le mécanicien, le chimiste, sont tout. L'ouvrier alors était beaucoup. M. Dérodé s'est bien trouvé de laisser ses ouvriers inventer des gilets à leur fantaisie : les meilleurs dessins étaient les leurs. Je regrette de n'avoir pas conservé des cartes d'échantillons ; il voudrait qu'on en gardât dans les chambres de commerce.

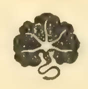
L'excellence de cette race d'ouvriers me frappa dans la manufacture de la maison Henriot que je visitai (maison honnête). Les femmes étaient proprettes et intelligentes; les enfants plus intelligents encore. Au rez-de-chaussée, je vis assis, à un métier à la Jacquart, un ouvrier assez chétif de trente ans, qui ne bougea de son métier et ne parut pas nous voir. A notre départ, il regarda sournoi-

sement de côté. « C'est, nous dit l'associé de M. Henriot, un ouvrier distingué, chercheur, qui passe les dimanches à dessiner, à rêver au perfectionnement. »

Il veut devenir contremaître ; si j'en crois sa figure, il sera très dur pour les ouvriers.

Ni la maison Henriot, ni aucune autre, ne peut obtenir la *fermeté* des flanelles anglaises ; cela tient à la laine des moutons du pays de Galles. Reims fabrique des tissus plus doux. Aussi les *mérinos* sont-ils d'origine rémoise, et se font-ils mieux à Reims. Au contraire, les STOFFS, étoffe toujours un peu sèche et raide, sont essentiellement anglais.

Je remarquai dans cette maison comment les eaux pluviales d'une part, d'autre part celles qui proviennent de la machine à vapeur, sont employées utilement (pour leur douceur) au dégraissage des laines.



# CHAPITRE III

## LE PÈRE DE JULES MICHELET

Les affections de famille et l'amitié ont tenu dans la vie de Michelet presque toute la place qui n'a pas été occupée par le travail. Mme Michelet a tracé, dans *Ma Jeunesse*, en se servant des correspondances de famille soigneusement conservées par son mari, un tableau fidèle et charmant de ce village de Renwez où vivaient tous les parents de la mère de Michelet, les Michaux, les Millet, les Lefebvre, la tante Alexis, la terrible tante Hyacinthe, vrai chef de clan, la cousine Célestine. Rien de plus touchant que de voir avec quelle sollicitude, parfois grondeuse, les tantes suivaient les débuts du jeune professeur, avec quelle fidélité Michelet, même lorsque la célébrité a commencé pour lui, tient ses parents de Renwez au courant de tous les incidents de sa vie, leur rend visite quand il le peut, se dépense sans compter pour aider ses cousins dans leur carrière.

Il perdit sa mère de bonne heure, quand il n'avait que seize ans, le 9 février[1] 1815. Cette mort qui suivait

[1] Michelet est mort à la même date que sa mère, le 9 février, et au même âge que son père, à soixante-seize ans (1770-1846 ; 1798-1874).

de très près celle de son grand-père fut pour lui un affreux déchirement. Cette mère délicate, nerveuse, maladive, qu'il avait souvent contristée dans son enfance par une certaine dureté disputeuse de caractère, était devenue pour lui une amie. Son père lui fut conservé encore trente et un ans. Jamais ils ne voulurent se séparer et quand son oncle Narcisse, frère de son père, devint veuf, Michelet le prit aussi chez lui. En commençant d'écrire ses souvenirs d'enfance, en 1820, il déclarait : « Je veux vivre auprès de ceux que j'ai aimés. » Il l'a fait au détriment même de son bonheur, car sa première femme Pauline fut jalouse de l'affection de Michelet pour son père, pour Poret, et cette jalousie fut une source de cruelles souffrances pour elle et pour les autres. Si plus tard le second mariage de Michelet amena bien des dissentiments pénibles entre lui et ses enfants, c'est qu'il avait commis l'imprudence d'associer entièrement sa vie à la leur.

Dans son journal de 1820, Michelet juge déjà son père comme il fera vingt-six ans plus tard, après l'avoir perdu : « Papa, écrit-il [1], allait chez M. Duchemin [2] de midi à cinq heures, et le reste du temps il soignait maman et faisait, avec la dernière complaisance, tout notre petit ménage. Je ne puis me rappeler ce temps sans sentir de la vénération pour cet excellent homme. Véritable philosophe pratique que j'ai toujours vu froid dans les dangers, gai dans les malheurs, d'une inépuisable bonté pour tous ceux qu'il aimait ; trompé toutes les fois qu'il s'est confié aux hommes, son cœur s'est

[1] Je cite d'après le journal original et non d'après le texte légèrement modifié qu'on trouve dans *Ma Jeunesse*, p. 125.

[2] M. Michelet père était le gérant de la maison de santé du Dr Duchemin, rue de la Monnaie.

resserré à la longue et toute sa sensibilité s'est arrêtée à ce qui l'entoure. Pourquoi faut-il qu'il ait trouvé dans sa famille des caractères si âpres, si contraires au sien? Je puis dire sans partialité que je n'ai vu qu'un défaut dans cet homme, si actif pour les autres, c'est d'être insouciant pour lui. Au dehors, il est dur, égoïste. Exprimez devant lui un sentiment tendre, une pensée généreuse, vous voyez une larme briller dans ses yeux. Lorsqu'il lisait quelque chose de vraiment beau, j'ai souvent remarqué que sa voix s'altérait, était prête à lui manquer. La mauvaise éducation et les hommes n'ont pu étouffer cette nature admirable. »

Michelet n'a pas cessé pendant toute sa vie (nous le voyons dans son *Journal*), de répéter qu'il a dû d'être ce qu'il a été, de faire ce qu'il a fait, aux affections admirables, désintéressées dont il a été entouré, ses parents, Mme Hortense (Mme Fourcy), ses deux femmes, Mme Dumesnil. Parmi ces affections, aucune n'a été plus ardente, plus égale, plus active que celle de son père. Jean-François Furcy Michelet ne ressemblait en rien à son fils. Tandis que celui-ci était avant tout homme d'imagination, de sentiment et de passion, prenant toutes choses au sérieux ou même au tragique, emporté par les enthousiasmes poétiques et mystiques de l'époque romantique, Jean-François Furcy restait homme du XVIII<sup>e</sup> siècle, prenant gaîment la vie en dépit de la pauvreté, des persécutions, des déboires de toute nature, railleur et sceptique, rationaliste jusqu'aux moelles, disciple de Voltaire et d'Helvétius en philosophie et en morale. Mais il croyait en son fils ; il avait foi en son avenir et en son génie ; et il ne se permettait pas de le contredire, même quand il ne pouvait ni le comprendre ni l'approuver. Il le laissa, sans mot

dire, en 1816[1] demander le baptême et faire profession de catholicisme, en 1824 épouser Mlle Rousseau, jeune fille sans fortune, sans beauté et sans culture intellectuelle, plus âgée que lui de près de sept ans, en 1841 recevoir dans sa maison et prendre à sa charge Mme Dumesnil atteinte d'une maladie mortelle, et un peu après se laisser entraîner à une liaison peu digne de lui. Furcy Michelet ne vécut que pour son fils, pour le débarrasser de toute préoccupation matérielle qui aurait pu nuire à son travail. Il était son intendant, son factotum, s'occupait du ménage, des installations domestiques, des enfants, des règlements de comptes, des rapports avec les bibliothèques et les éditeurs : il écartait les importuns, entretenait les relations avec les amis, copiait les manuscrits de son fils. Par amour paternel, il était devenu, malgré son indolence naturelle, un homme d'affaires acharné au travail, avait pour ainsi dire supplanté dans la direction de la maison sa belle-fille, sans se douter du mal qu'il lui faisait, en la réduisant à une funeste oisiveté.

Jules Michelet, absorbé dans sa pensée et son travail, laissait faire. Il se rendit compte trop tard, quand Pauline Rousseau fut atteinte de la maladie qui l'emporta, des torts qu'il avait eus envers elle et envers sa fille, en laissant à son père toute l'administration de sa vie domestique. Mais il sentit encore mieux, pendant les sept années qui s'écoulèrent depuis son veuvage en 1839 jusqu'à la mort de son père en 1846, l'étendue de ce dévouement paternel, absolu, absorbant, aveugle[2].

[1] On trouvera dans *Ma Jeunesse*, p. 211, l'acte de baptême du 23 juin 1816.

[2] Michelet a conservé de nombreuses lettres de son père. Elles

Le 5 novembre 1846, Furcy Michelet, qui avait alors soixante-seize ans, et qui avait joui presque constamment de la plus robuste santé, tomba subitement malade d'une congestion pulmonaire. Il fut atteint avec une grande violence et, le lundi 9, Michelet, qui était absorbé par la composition de son récit de la prise de la Bastille, écrivait auprès du lit de son père les lignes suivantes, où il voit déjà la mort certaine :

« *Ma foi !*

« Qu'elle me soit acquise, solide, et ne meure point en moi ! Car le reste meurt.

« Mon père, enveloppé dans le manteau de Mme Dumesnil ;

« Et elle-même, je l'ai vue mourir presque dans le fauteuil de Pauline.

« Que me veux-tu donc, ô Mort ?

« Et vous, fragiles, Alfred, Adèle... Charles même, Étienne [1]...

« Je me sens à peine posé, comme l'oiseau sur la branche.

sont longues, abondantes en nouvelles, en recommandations pratiques, en détails minutieux, comme des lettres de femme, pleines de la plus touchante sollicitude pour son fils. Je ne citerai que ces dernières lignes d'une lettre du 20 août 1823, adressée à Renwez, où se trouvait alors Jules Michelet : « Tu vas sans doute dire que c'est bien barbouiller du papier pour rien, mais je t'observerai que je suis d'autant plus excusable de battre en ce moment un peu la campagne, que c'est la première fois depuis vingt cinq ans que je me trouve séparé de toi et que j'attends ton retour avec la plus vive impatience... Crois moi pour la vie, ton meilleur ami, MICHELET. Comme je me fais une fête d'aller au-devant de toi, n'oublie pas, dès que ta place sera retenue, de m'écrire par quelle voiture tu reviens, et à quelle heure elle arrive, soit de jour soit de nuit. »

[1] Le fils d'Alfred et d'Adèle Dumesnil.

« Mes feuilles tiennent à peine encore... un coup de vent va venir...

« Vous donc, enfant tardive de mon étude, fille de mes jours d'automne,

« ma foi !

« ne m'abandonnez point.

« Si je pouvais vous fonder, vous replanter dans le cœur du peuple oublieux,

« sans doute j'aurais ma récompense...

« Mais, pour que je puisse le faire, il faut que vous me souteniez dans les grandes épreuves de l'homme. Il faut que l'homme, l'individu, se soutienne, si vous voulez qu'il soit le soutien des autres.

« ... Soutien? Lorsque je me sens écouler, comme de l'eau.

« La prise de la Bastille,...

« La mort de mon père. »

On trouve dans la préface de l'*Histoire de la Révolution* le commentaire direct de ces deux dernières lignes : « Comme tout se mêle en la vie! Pendant que j'avais tant de bonheur à renouveler la tradition de la France, la mienne s'est rompue pour toujours; j'ai perdu celui qui était pour moi l'image et le témoin vénérable du grand siècle, je veux dire du XVIII^e; j'ai perdu mon père avec qui j'avais vécu toute ma vie, quarante-huit années.

« Lorsque cela m'est arrivé, je regardais, j'étais ailleurs, je réalisais à la hâte cette œuvre si longtemps rêvée. J'étais au pied de la Bastille, j'arborais sur les tours l'immortel drapeau... Ce coup m'est venu, imprévu, comme une balle de la Bastille... »

Le 13, un mieux se produisit. Michelet n'était pas seul à soigner son père. Sa fille et son gendre, qui

vivaient avec lui dans sa maison de la rue des Postes n° 12, étaient constamment auprès du malade, tandis qu'il continuait à remplir ses fonctions aux Archives et travaillait à son *Histoire de la Révolution*. Le 18, on croyait M. Furcy Michelet sauvé, quand il fut enlevé par une syncope. Mme Dumesnil écrit à Eugène Noël le 10 novembre : «Cher Eugène, mon grand-père est mort subitement hier à deux heures. Je venais de le quitter, il y avait un quart d'heure, et de lui lire les journaux; il y avait pris beaucoup d'intérêt et avait beaucoup causé. Victoire[1] est venue près de lui quand je le quittai, lui apportant une petite tasse de bouillon de poulet. M. Serres, le trouvant beaucoup mieux, lui en avait ordonné quatre; il en avait déjà pris la veille, et cela lui avait fait beaucoup de bien. Il but ce bouillon lentement et avec plaisir; après il causa pendant dix minutes avec Victoire, lui recommanda l'économie dans la maison. Victoire, qui est très enrhumée, lui dit qu'elle avait froid, qu'elle allait chercher son châle dans sa chambre. « Dépêchez-vous, lui dit mon grand-père, j'ai beaucoup de choses à vous dire. » Elle alla dans sa chambre qui est tout près, et, quand elle revint, il était mort. La pauvre fille appela la garde qui ne sentit plus ni le cœur ni le pouls. Victoire arriva chez nous tout effarée, criant. « M. Michelet est mort! » Je venais de le quitter si bien portant! J'accourus, n'y croyant pas. Sa figure n'a éprouvé aucune contraction; on voit qu'il a été frappé d'une manière foudroyante. Figurez-vous, cher Eugène, le retour de mon père qui l'avait quitté le matin bien portant et plein d'espoir.

[1] La domestique de Michelet, qui tint une place trop importante dans sa vie de 1844 à 1847, et qu'il songea un instant à épouser.

Il interrogeait chaque personne disant : « N'est-ce pas que c'est impossible, que cela est faux ? » et il le baisait...

« Quel vide, quel chagrin pour mon père !...[1] »

Le 19, pendant que le corps était exposé, deux religieuses vinrent demander d'un air gai si c'était M. Jules Michelet qui était mort. Michelet douta si c'était de leur propre mouvement, ou poussées par une haine naïve, ou par ordre, pour savoir si on donnerait au mort des obsèques religieuses. Il rapproche cette visite de celle que lui fit l'abbé Bertaud après la mort de sa femme. « Ils tâchent ainsi, écrit-il, de me surprendre au moment où l'on raisonne le moins. »

La question des obsèques religieuses ou purement civiles fut l'objet d'un désaccord pénible entre Michelet et sa fille.

« Un coup frappé si près de moi, écrit-il dans son journal le 22 novembre, m'obligeait à réfléchir. L'opinion du défunt, qui m'était bien connue, m'assurait qu'aucune manifestation de culte, de forme, d'extérieur ne lui semblait nécessaire. Quinet disait : « Consultez le défunt » ; mon gendre et mon fils : « Consultez-vous vous-même » ; et moi : « Irons-nous surprendre une bénédiction de privilège ? »

« Restait une autre difficulté, très grave, qu'élevait ma fille : « L'Église est le lieu d'assemblée, le seul lieu où les hommes prient ensemble, bénissent ensemble. Pourquoi refuser au défunt cette bénédiction fraternelle ? »

« Pourquoi ?

[1] Cette lettre est publiée dans le livre d'E. Noël, *Michelet et ses enfants*.

« Parce que ce n'est point la bénédiction *fraternelle*, mais celle du prêtre, celle du *père selon la grâce*.

« Et la grâce, qu'est-ce? la faveur, non méritée (je l'ai dit de tout temps), ou, si elle est méritée, c'est par celui qui a cru, *qui crediderit in me*... Celui qui a cru, de nos jours, je ne l'ai pas trouvé encore. On trouve assez de gens qui croient croire, qui affirment pour se persuader. Qui peut croire aujourd'hui que Dieu sauve selon la faveur? que le salut soit un privilège arbitraire et capricieux?

« Le monde croit aujourd'hui, quoi qu'on dise, et d'une foi ferme, il croit à *la justice*, à *la justice égale, sans privilège*. Plus d'élus! — « C'est donc un retour à Papinien, à la justice de César? » Non, ce n'est plus le *praetorium*, empreint de dureté militaire, n'obtenant l'équité que par l'effort de la ruse. Ce n'est plus les *responsiones* des doctes jurisconsultes. C'est une justice *humaine*, administrée par des *hommes*; humaine, c'est-à-dire mettant toujours en balance les faiblesses de l'humanité, les fatalités de la nature. »

La dépouille mortelle de M. Furcy Michelet fut donc directement conduite au Père-Lachaise, le 20 novembre 1846. Mais au retour, son fils éprouve une sorte de fureur sauvage, comme il lui était déjà arrivé après l'enterrement de Pauline, en songeant à cette affreuse sépulture chrétienne, qui au lieu de donner le mort à l'élément purificateur, le feu, le livre à la pourriture et aux vers. En revenant du cimetière, à cinq heures du soir, il fit son journal confident de son ressentiment, et jeta sur le papier les idées qu'il devait développer dans l'Introduction de sa *Révolution française* :

« Le christianisme a pris le genre humain esclave. Qu'a-t-il fait ? Il le laisse esclave.

« Des adoucissements ont eu lieu, *pendant cette religion*. A cause d'elle ? Je ne le crois pas.

« D'abord *sépulture d'esclave*. Elle a fait descendre l'humanité libre à ce niveau. Mieux valait élever les esclaves aux libres.

« Quelle différence de disparaître sous une main aimée, ou d'être baisé des vers ! Un jouet, mangé, dévoré ! L'homme périssait par l'homme, par la main, la volonté humaine.

« *Juvat ignibus atris inseruisse manus*...

« Vous le livrez à la nature. Est-ce par fraternité ? Non, vous êtes ennemis de la nature. Vous méprisez la terre ; vous haïssez la verdure ; vous voyez un diable dans la voix du rossignol (Concile de Bâle).

« Ni héroïsme, ni naturalisme. Quelle idée ? Un ascétisme bizarre, qui ne va presque à personne ; combien moins à mon père, qui fut la sérénité même.
« Tant mieux, nous voulons la briser, cette nature orgueilleuse — pour l'améliorer, l'élever. Nous brisons le corps et nous sauvons l'âme. » — Grande promesse ! Si vous sauvez l'homme ailleurs, apparemment vous lui êtes utiles ici-bas. Alors, montrez vos résultats.

« Le monde vous a été livré 1500 ans. Qu'en avez-vous fait ? Vous avez été complices et de l'impérialisme romain, et de la féodalité, et aujourd'hui de la banque. Qu'êtes-vous devenus vous-mêmes ? Un gouvernement de jésuites, allié au gouvernement des rois banquiers, et des banquiers rois. Religion des esclaves, de quelle tyrannie n'avez-vous pas été complices ? Religion de la grâce, du privilège, vous

avez engendré, justifié, exalté le gouvernement de la Grâce, c'est-à-dire de la faveur et de l'injustice,

« Aujourd'hui par exemple, que pourrais-je contre votre ligue ? Étais-je libre de donner à mon père autre chose que cette hideuse sépulture chrétienne, la seule que l'État permette ?

« Mon regret, je ne dis pas mon remords, car j'étais de bonne foi, c'est d'avoir donné l'idéal de cet affreux moyen âge. Idéal vrai : telle fut sa poésie, son aspiration. Mais combien peu en rapport avec la réalité !

« J'ai dit de ce principe : Il se transformera pour vivre encore...

« Oui, il se transformera.

« Mais, comme il transforme les morts qu'on lui livre. Passant par la destruction vivante, il continuera en sa matière, périra dans sa forme, dans son nom, tranchons le mot, dans sa personnalité.

« Quand il aura passé par là, quand, dévoré par la critique, digéré par la toute-puissante chimie de l'esprit humain, il sera à l'état d'*humus* ;

« alors, nous pourrons nous réconcilier avec lui. — Réconcilier ? pourquoi ? S'il ne veut être qu'un fait historique, nous l'admettrons parmi tant d'autres faits historiques. Nous le regarderons avec intérêt. Nous en ramasserons la cendre, comme Poussin faisait à Rome, prenant une pincée de cendre, et la mettant dans la main du voyageur : « Tenez, Monsieur, voilà Rome ancienne ! » Nous prendrons aussi une pincée de cendre : « Tenez, voyageur, tendez la main, faites-la creuse et petite. Vous voyez bien ce peu de cendre. C'était le christianisme. »

« Déposons-le à côté des religions disparues. Il a été un pas sans doute, un âge dans la vie religieuse.

Ce qu'il gardait d'éléments barbares l'a fait disparaître à son tour.

« Je me rappelle avec chagrin l'occasion qui me rendit partial pour le christianisme. J'entendis à la salle Taitbout un très éloquent saint-simonien s'écrier : « Croix, tombez des temples ! » Je résistai, au nom de l'histoire, et dis alors : S'est-il élevé un autre autel ? *Non.* Le Saint-Simonisme n'est pas un autel. Mais ce « *non* » ne suffit pas.

« Si l'ancien autel, sali, vermoulu, empêche à jamais qu'il ne s'élève un autel, que l'ancien périsse !

« Que serait-ce, si son étroite alliance avec toutes les tyrannies faisait aujourd'hui l'autel du diable de l'autel de Dieu ?...

« Il ne s'est pas élevé un autre autel... Mais il faut qu'il s'en élève un — un plus haut, plus vrai, un qui, pendant quinze siècles, ne nous repaisse pas de songes, comme celui qui s'écroule, parlant toujours d'anciens miracles, pour empêcher les nouveaux, pour empêcher les simples progrès de la raison, de la nature.

« Bonhomme, laisse là tes miracles, dont tu as longuement parlé. Nous ne te demandons pas du surnaturel, mais de permettre qu'on avance dans la voie unie du bon sens. Si le miraculeux empêchait le naturel de se produire, le raisonnable d'agir... Alors, sans autre examen, nous dirons avec certitude : ce miracle est faux. »

Le lendemain, 21, il revenait encore sur les mêmes idées :

« Et voilà encore, ces jours-ci, pendant que j'écris ce livre, pendant que j'oublie le présent, pendant

que je recommence la Révolution, et que je prends la Bastille, la grande question du présent vient me ressaisir.

« Me voilà près du lit de mon père expiré, roulant le sombre problème.

« Le monde fera-t-il son chemin, en *traduisant* le christianisme comme je l'avais cru d'abord, ou bien en le *détruisant*, comme je le crois aujourd'hui ?

« Détruire ? Entendons-nous bien sur ce mot. Rien ne se détruit. Tout reste en substance, moyennant transformation.

« Mais il est des transformations qui changent si complètement... Celle, par exemple, que le christianisme impose à nos morts, cette cruelle nécessité d'abandonner aux vers ceux que nous avons aimés, l'horreur de nourrir cette hideuse légion — c'est là une des métamorphoses les plus dures et les plus complètes.

« Faut-il donc que le christianisme lui-même passe par cette épreuve, qu'il soit dévoré, absorbé, qu'il perde toute forme propre, qu'il retombe à l'état de substance inerte, pour être au grand musée nécrologique où dorment les religions disparues, cela dis-je, est-il nécessaire pour qu'un monde nouveau commence ?

« Personne plus que moi n'a résisté à cette idée ; personne n'a fait plus de vœux pour une transformation douce et régulière, qui laisserait subsister ce que la forme a d'innocent. Erreur et faiblesse ! La vie nouvelle est plus exigeante ; il lui faut l'immolation, la mort de ce qui l'a précédé. La forme a beau réclamer. Elle n'a rien d'innocent, lorsqu'elle fait obstacle à la substance qui va créer une forme. »

La journée du 21 fut occupée par Michelet à trier les affaires de son père. Il se sent envahi par le sentiment de tout ce qu'il devait à cette affection, à ce dévouement sans borne, et il lui consacre dans son *Journal* une sorte de commémoration funèbre.

A MON PÈRE,

*Imprimeur-libraire de 1794 à 1812,*

*Né en 1770, mort en 1846.*

« Je ne l'ai pas quitté quarante-huit ans — et je l'ai quitté hier.

« Il m'a fallu mettre dans la terre celui qui m'aima uniquement.

« Aujourd'hui, nous voilà *à part.*

« Lui dans la terre, où il a déjà reçu la froide pluie de novembre ;

« Moi près du feu, à cette table où j'écris ceci.

« Dure, amère opposition !

« Me voilà vieux d'aujourd'hui. « C'est moi qui « maintenant, disait Luther dans un jour semblable, « c'est moi qui désormais suis le vieux Luther. »

« Vieux, souffreteux, maladif, je reprends la plume, je reviens à mon travail, je retourne à mon histoire, mon refuge habituel, la Lemnos de ce Philoctète. « Cher antre, douces fontaines qui me fûtes si amères, « recevez votre blessé ! »

« Le premier jour étourdit et l'on sent à peine le coup ; les jours qui suivent l'approfondissent ; la mémoire revient, elle creuse la blessure, y marquant lentement, fortement, d'un burin profond, tout ce que nous avons perdu.

« *Mon père a été mon père*, ma cause et ma raison d'être, dans un sens plus spécial que ce mot même ne dit. *Je suis sorti de sa foi.*

« Il eut en moi, dès ma naissance, sans raison et sans motif, une foi si naïve et si forte, qu'elle m'en donna à moi-même. Sans contrainte, avec l'éducation la plus indulgente, la plus faible même, cette foi de mon père à ma destinée m'obligea de la faire telle qu'il l'avait imaginée ; elle m'imposa des efforts opiniâtres et acharnés, un travail ardent, persévérant, qui ne m'a pas failli un jour, — que je retrouve en ce jour même comme refuge et consolation, lorsque je perds celui qui fut indirectement la cause de tout ce que j'ai pu faire. Je dis : indirectement ; lui-même n'exigea jamais nul travail de moi ; il ne lui venait pas en pensée que ces efforts me fussent nécessaires ; il croyait que j'atteindrais tout par la force de ma nature. Je n'en jugeai pas de même ; moins il exigea, plus j'ai fait.

« Lui-même fut le fils de la grâce ; jamais il n'a bien compris l'homme de travail, celui que j'étais. Ce travail de tous les moments, travail solitaire et presque sauvage, me tenait séparé de lui. Je vivais près de lui, avec lui, et pourtant ne le voyais que par moments.

« C'est pour moi un grand regret ; — j'ai trop peu profité de ces irréparables jours.

« Avec lui, bien des choses ont péri, non seulement pour le fils, mais pour l'historien même.

« Il avait vu l'ancien régime, la Révolution, l'Empire, la Restauration, et Juillet, et la ruine de Juillet... Il était la tradition.

« Il l'était, spécialement pour le XVIII^e siècle, et

pour la Révolution. Il était né huit ans avant la mort de Voltaire ; il avait vingt ans en 1790. Son meilleur temps fut celui des dernières années de la République, de 1794 à 1798. Cette année 98, qui est celle de ma naissance, vit commencer la langueur, la mort de la presse, la ruine de l'imprimerie, anéantie sous Napoléon. Je veux dire qu'avant 1800, mon père commence à mourir en lui, à vivre en moi, dans la foi de mon avenir.

« Il appartenait essentiellement au xviii<sup>e</sup> siècle, au siècle de Voltaire et de Rousseau. Ce qu'il avait d'opinions ou d'habitudes d'esprit, il le tenait de ce temps, et ne s'en écartait guère. Témoin presque indifférent de ce qui se passa depuis, il laissait couler le monde. Les plus terribles catastrophes, privées et publiques, même sa ruine personnelle, n'altérèrent pas sa sérénité. Souvent on s'en étonnait ; on n'en devinait pas la cause : c'est qu'il ne vivait pas en lui, ni dans le présent, mais dans l'avenir, en moi.

« Moi-même, il me regardait, dans ma vie préparatoire, m'agiter, nager dans le flot des temps et des opinions. Sorti du xviii<sup>e</sup> siècle, je m'en écartais parfois un moment, pour y revenir toujours. Toujours je retrouvais mon père, c'est-à-dire la vraie France de Voltaire et de Rousseau. Mes velléités étrangères ne l'inquiétaient jamais ; il les voyait avec indulgence. Le fils auquel il avait foi ne pouvait s'éloigner de lui, puisqu'il le portait en lui-même.

« Cette indulgence, cet espoir facile dans ma future sagesse, éclata deux fois dans deux circonstances que je dois mentionner aux dépens de mon amour-propre.

« La première fois, à dix-huit ans, le cœur attendri

par cet âge d'amour et d'imagination, je souffris de ne point m'associer à la grande association chrétienne, la seule qui existe encore... »

Le morceau s'arrête sur ces mots, soit que Michelet n'ait pas continué le récit de ses souvenirs, soit que la suite ait été détruite par lui-même ou par sa veuve ; car ce journal, où il disait tout avec une rage de sincérité qui laisse loin derrière elle celle de Rousseau, ne nous est parvenu que mutilé.

Michelet ne reprit son travail que le 25 novembre. Mais, comme il le dit dans les pages que nous venons de citer, la pensée de l'œuvre qu'il écrivait, de la lutte qu'il entreprenait contre le christianisme du moyen âge, lui était un cordial, une eau de Jouvence. Dès le 21 au soir, il écrit :

« Hier, par une froide pluie de novembre, je mis mon père dans la terre. L'horreur de la saison ajoutait à l'horreur de cette forme affreuse de sépulture.

« On l'a supportée, tant qu'on a pu croire aux promesses du christianisme ; aujourd'hui qu'il n'est qu'un obstacle, il est dur, odieux, de subir cette sépulture d'esclave...[1]

« L'indignation de tout ceci, réveillée par les accessoires durs et mercantiles du convoi, me rendit quelque vigueur.

« Je m'en allais, vieux de la mort de mon père, toussant, souffreteux... L'indignation me releva. Je revins à pied.

« Qu'ai-je fait lorsque j'ai embelli l'idéal du moyen

[1] Michelet répète ici une partie de ce qu'il écrivait le 20 novembre. Nous supprimons cette redite.

âge, caché le réel ? J'ai travaillé contre moi, contre le progrès du monde.

« Combien il est essentiel que je vive encore pour affaiblir les préjugés funestes que j'ai appuyés, sans m'en apercevoir. »

Le 27, Michelet achevait le récit de la prise de la Bastille. Le 28, il donnait le premier bon à tirer de la *Révolution* et il regardait, apaisé, raffermi, vers l'avenir. Il avait été le 27 au Père La Chaise, et il écrit le 28 : « Hier chez Quinet, et au Père La Chaise avec Alfred. Un fonds vaste, immense, de mélancolie, qui déborde tout, avec tant de raisons extérieures, intérieures, de se remettre... Tristesse donc, mais vaste ; un brouillard sans borne, un océan gris, où toutes choses, même les plus aimées, les plus colorées, sont contenues... Et de toute part, le brouillard déborde encore. La prise de la Bastille ! Mon succès imminent, l'affaire de Quinet [1]. Rendons grâce à la Providence, et doucement, acheminons-nous vers l'autre contrée... J'ai déjà fait un grand pas, je sens que j'avance. »

Le 8 février 1847, Michelet achevait le premier volume de l'*Histoire de la Révolution* et le plaçait sous l'invocation de la mémoire paternelle.

[1] Le différend entre Quinet et le ministère, à la suite duquel Quinet se détermina à renoncer à son cours et se fit suppleer par Alfred Dumesnil, puis par Damas Hinard.



# CHAPITRE IV

## YVES-JEAN-LAZARE MICHELET

### FRAGMENTS D'UN JOURNAL INTIME

### (1849-1850)

M. et Mme Michelet nous ont raconté eux-mêmes, dans le volume singulier, touchant et admirable, intitulé : *Lettres inédites de J. Michelet à Mlle Mialaret*, comment ils se connurent, comment naquit, entre cet homme de cinquante et un ans et cette jeune fille de vingt-trois ans, l'amour le plus enthousiaste, le plus passionné, le plus persévérant que nous offre l'histoire des gens de lettres. Jamais union intellectuelle et morale ne fut plus complète ni plus durable. Pendant vingt-cinq ans, jamais ne se démentirent ni ne se ralentirent l'amour brûlant et anxieux, la sollicitude minutieuse et tendre jusqu'à la puérilité, l'adoration religieuse de Michelet pour la femme fragile, d'une sensibilité si vibrante, d'une intelligence si fine et si pénétrante, qui était devenue sa compagne, sa collaboratrice, le miroir de son esprit et de son âme, en qui il se retrouvait « tel qu'il voudrait être, et plus lui que lui-même ».

Il ne faut pas croire pourtant que cette union si parfaite se soit consommée sans orages, que l'harmonie se soit établie dès le premier jour entre ces deux êtres si bien faits pour se comprendre, mais si différents

quand ils se rencontrèrent : l'un, véhément, immodéré, livré à toutes les tempêtes de l'enthousiasme intellectuel, à tous les emportements du cœur et des sens ; l'autre, raisonnable, sérieuse, rendue réservée et craintive par la maladie, la souffrance et l'isolement. Ce sont les épreuves supportées en commun, douleurs privées et catastrophes publiques, les sacrifices mutuels, qui ont peu à peu mis à l'unisson ces deux natures d'une originalité si particulière et si forte.

Les deux premières années de leur mariage furent marquées par deux crises décisives : la naissance et la mort de leur unique enfant en 1850; les persécutions politiques de 1851, qui enlevèrent à Michelet ses fonctions d'archiviste et de professeur, et le réduisirent à une gène voisine de la misère. On sait avec quel courage il se retira dans la solitude près de Nantes, y acheva sa *Révolution*, puis, sous l'inspiration de sa femme, qui avait été son refuge et sa force dans ces jours de détresse, trouva dans les études d'histoire naturelle une merveilleuse diversion aux amertumes de la politique et de l'histoire, un renouveau de jeunesse, une source magique de vie, de fortune et de gloire. On ignore par contre le douloureux drame domestique de 1850, moment décisif dans la vie intime de M. et Mme Michelet. Nous pouvons en reconstituer les traits essentiels avec les notes de leur journal intime. Il y a des épreuves qui unissent ou séparent à jamais. C'est dans les larmes et sur la tombe de leur enfant que M. et Mme Michelet fondèrent l'unité de leur vie morale et religieuse.

Leur mariage avait été célébré le 12 mars 1849. Michelet avait abandonné la rue des Postes où il habitait avec ses enfants, son vieil oncle Narcisse, et le

vieux M. Dumesnil, père de son gendre, pour s'établir avec son oncle aux Ternes, route de Villiers, 45, presque à la campagne. Il écrivait le 26 mars à sa tante, Mlle Millet, qu'il vénérait comme une mère :

26 mars 1849.

Ma chère tante,

Je suis marié et établi dans ma nouvelle maison, hors de Paris, mais à la porte. Cette situation, plus solitaire, qui me délivre d'une foule de visites inutiles, me sera très favorable dans mes travaux.

J'ai eu, comme je vous l'ai dit, ce rare avantage, de trouver une personne, formée entièrement par mes idées, par mes livres, par mon enseignement, et, qui, ayant en moi toute sa vie intellectuelle, se trouve le plus utile auxiliaire que je puisse avoir jamais. Laborieuse au plus haut degré, pleine d'ordre et d'économie, aimant les occupations domestiques autant que l'étude, tres capable de surveiller, et, au besoin, de tout faire.

Vous savez ce que vaut une femme dans une maison, quand elle a ce caractère. Il se trouve ici, de plus, que cette ménagere excellente peut être a certaines heures un secrétaire admirable, à qui il suffit d'un mot, et qui peut réaliser, seule, les choses les plus difficiles.

Ne croyez pas que mon attachement ne me laisse voir que les bons côtés de la situation. Ma femme en a deux, qui seraient embarrassants avec toute autre personne. Elle est fort *jeune* et fort *maladive;* je crains extrêmement que cette vie si chère ne s'éteigne dans mes mains. Sa précocité extraordinaire, son caractère triste et doux, cette perfection même en toute chose qui est si peu naturelle, ne promettent pas une longue vie.

On pense qu'elle mourrait si elle avait un enfant.

Je vous ai dit ma situation tout entière, mon bonheur et mes inquiétudes.

Pour le présent, tout va à merveille. Je n'ai jamais tant travaillé. Ma santé est excellente.

Votre fils et neveu,

J. MICHELET.

La santé de Mlle Mialaret n'était pas seulement pour Michelet un sujet de cruelles inquiétudes ; elle ajoutait quelque chose de plus exceptionnel encore à ce mariage déjà paradoxal entre un cinquantenaire dont l'âge n'avait éteint aucune des ardeurs, et cette jeune fille émue d'abord d'une passion tout intellectuelle. Quelques passages du journal qu'ils ont écrit ensemble, datés du lendemain de leur mariage, nous disent ce que fut cette union d'âmes :

Voici d'abord quelques lignes de Michelet, d'une étrange intensité de sentiment.

*Versailles*, 13 *mai*. — Notre visite, très courte, au parc, n'en fut que plus solennelle. Je la conduisis sur la plateforme, lui montrai de là l'ensemble de cette grande chose, les escaliers gigantesques, surtout la majestueuse terrasse de l'Orangerie, devant la pièce d'eau des Suisses couronnée de bois sombres. La retraite battait au loin : on entendait finir les derniers bruits de la ville. Rien n'était plus mélancolique, mais rien plus grand, plus digne de cette grande circonstance, de l'inauguration d'une union éternelle, du contrat de deux volontés. Elle entrevit le jardin du Roi, s'arrêta un peu devant l'Andromède qui jamais ne m'avait paru plus charmante et plus sensible. Elle goûtait la majesté de ce grand parc, sérieux, mais qui, tout dépouillé qu'il fût par l'hiver, ne semblait nullement triste. Ces grands arbres, dans leur longévité, semblaient rajeunir, sur son passage, de cette apparition d'amour. Au dîner, la passion eut une prise si vive sur moi, que toutes mes facultés étaient suspendues; je la regardais, rien de plus; je ne pouvais parler, ni manger... Et maintenant, à deux pas de moi, elle dort encore sur son lit virginal, douce et calme comme un petit enfant [1].

Mme Michelet a dit à la fin du volume des *Lettres*

[1] Cette dernière phrase a été écrite par Mme Michelet.

*intimes* avec quelle délicatesse Michelet sut ménager la *fleur fragile* qui lui était confiée :

En prenant possession de notre désert, il nous sembla si doux de n'avoir désormais qu'un seul foyer, que nous y vécûmes six mois, tout près l'un de l'autre, dans le travail et la sagesse, comme deux purs esprits.

Mais cette sagesse avait à lutter chez lui contre les élans tumultueux d'un cœur insatiable. Nous lisons dans un fragment du mois de mars :

Je me jetai dans ses bras, je la pressai, ma chère enfant, contre ma poitrine haletante et l'inondai des plus pures et des plus brûlantes larmes qui jamais, je pense, aient été versées en ce monde. Un peu plus, j'aurais défailli, oppressé à la fois de tant de sentiments divers. L'impossibilité de les exprimer épuisa mes forces, et sécha mes larmes, me laissa triste un moment... O barrière des cœurs, comment te franchir ? Elle était là, elle m'aimait. Et moi, de toutes mes puissances, je me précipitais vers elle : quelque chose était entre nous. Je l'eusse possédée, que cette barrière, reculée un peu plus loin, n'eût pas encore disparu. Grand et terrible mystère! qui reste au fond du bonheur.

C'est le cri du poète :

Oh! bien malheureuses les âmes!
Elles ne se confondent jamais.
Elles ressemblent à des flammes
Ardentes sous un verre épais.

A ce cri de passion la jeune femme répondait, avec la foi que lui donnait sa pure tendresse :

Dieu a voulu que l'homme puisât ailleurs que dans une satisfaction commune à tous les êtres vivants la vraie flamme des cœurs, le saint lien des âmes. Ce qui fait la légitimité, le caractère divin du mariage, ce n'est pas la

bénédiction des prêtres, mais bien la fusion morale de deux êtres nés avec les mêmes aptitudes et les mêmes sympathies; c'est là aussi ce qui fait la durée et la solidité de nos sentiments... Les attaches durables viennent de ce qui est seul durable : l'âme. Pour moi, je serais moins sûre d'aimer mon ami comme il le mérite, si Dieu m'avait mise dans une situation autre que celle où je me trouve. Peut-être lui-même serait-il moins confiant dans mon affection.

Certes il était confiant, et doux, et attentif.

Nos deux chambres, écrit-il, n'en faisaient qu'une : je laissais la porte ouverte, et de celle où j'écrivais, avant le lever, j'avais le bonheur de l'entendre dormir, respirer doucement, de l'entendre ensuite se lever, aller, venir ; jamais elle ne me dérangea. Au contraire, le bruit de ses pas m'avivait, me rafraîchissait le cœur, donnait parfois à ma pensée un charme de candeur, d'amour.

Et pourtant, dans cette nature dominatrice, absorbante, exclusive, le sentiment de ce qui manquait à son bonheur le rendait souvent d'humeur inégale, triste, orageux et même injuste. Dès le 16 mars il écrit :

Ma chère mie, si fine et si tendre, avait le sentiment de toutes ces pensées sèches et tristes, qui me traversaient l'esprit, l'intelligence de la passion profondément exclusive qui souvent me rend injuste... Elle entend l'herbe pousser sous la terre, et voit distinctement ce qui n'est pas même encore; combien plus, au fond de ce cœur transparent, limpide, qui est véritablement sa chose, qui est elle-même... Le soir, elle m'enfonça la tristesse au cœur, disant : *qu'elle ne vivrait pas*. Moi aussi j'ai eu ces pressentiments, tant que je fus jeune. Et je vis encore, je suis plus vivant que jamais...

Nous retrouvons, dans le journal de Mme Michelet, la

trace de ces orages, nés d'occasions futiles, et dont elle avait peine à démêler la cause profonde.

7 *avril* 1849. — Je rentre après avoir fait mes visites de noces. J'ai le cœur bien gros. Mon mari l'a peut-être aussi et pourtant c'est bien à tort. Jamais il ne fut plus aimé de moi. Cette jalousie qu'il manifeste après quelques jours de mariage et à laquelle je n'ai point voulu donner sujet me laisse bien des craintes pour l'avenir. Que faut-il que je fasse pour tranquilliser son âme? J'ai demandé la solitude la plus complete et j'y vivrai tant qu'il le voudra parce que ma détermination à cet égard a été réfléchie, et que je me suis senti la force de n'exister toujours que pour lui et nos études. Que Dieu récompense la pureté de mes intentions et de mes sentiments en nous donnant à tous les deux la paix!

Les orages trop fréquents brisent ou livrent le cœur à des angoisses trop cruelles. Ce n'est pas vivre que de boire sans cesse à une coupe aussi amère!

10 *avril* 1849. — Encore une nouvelle maladresse de ma part et une nouvelle séparation de cœur. J'ai dit avec étourderie un mot avec lequel je croyais simplement plaisanter, et il en a été blessé jusqu'au fond de l'âme.

Je suis allée dans son cabinet pour m'excuser et lui témoigner mon repentir. Il l'a accueilli extérieurement et puis m'a dit maintes paroles qui m'ont navre le cœur. Il était calme, presque doux et par cela même tout ce qu'il disait était plus pénétrant, plus douloureux pour moi. Je me suis sentie glacée et je n'ai pu rester davantage auprès de lui. Mon Dieu, je suis près du désespoir!

11 *avril, au matin*. — Je n'ai pu dîner hier, ni lui non plus. Nous étions tous les deux trop émus. Je voulais me contenir devant mon oncle; une parole qu'il m'a adressée froidement m'a enlevé mon courage et j'ai pleuré. Il ne m'a donné aucun signe d'attention et s'est retiré avant la fin du repas. Je l'ai suivi presque aussitôt le visage baigné de larmes (je ne puis m'empêcher de pleurer encore en écrivant ceci). En me voyant ainsi désolée, il m'a prise dans ses bras et m'a dit de ne point m'attrister. Les sanglots me coupaient la voix, je n'ai pu parler. Apres

m'avoir embrassée, il s'est assis et a laissé échapper des paroles qui pèseront à jamais sur mon cœur. « Ce que tu as dit change bien des choses entre nous. » C'était trop me punir de ma faute involontaire, je voulais mon pardon. Je me rapprochai du feu et mes regards cherchèrent son regard; ils l'obtinrent; alors je m'élançai vers lui et je protestai de mon innocence. Il parut me croire et m'aimer. Je fus en paradis, dans ce moment de réconciliation. Je m'assis à ses pieds et je posai ma tête sur ses genoux. Pour me distraire, il me parla d'une infinité de choses étrangères à notre situation. Je lui sus gré de cette délicatesse. A sept heures et demie mon oncle descendit.

12 *avril.* — Nous étions tous les deux gais ce matin. L'intimité régnait entre nous; l'orage d'hier semblait ne pas avoir laissé de traces, mais ce soir il est rentré triste et silencieux. Il s'est remis presque aussitôt à l'étude, tandis que les autres jours il me comblait de caresses et ne reprenait ses travaux qu'avec peine. Je sais bien que souvent il peut avoir des motifs de trouble et d'agitation sans que j'y sois mêlée. L'âme du véritable historien est faite d'émotion et de douleur; mais pourquoi n'en parlerait-il point?

Je suis associée d'avance à toutes ses idées et mon bonheur serait de penser, de sentir, de souffrir même avec lui.

Il est allé voir ses enfants ce matin et au retour il m'a dit qu'Adèle s'habituerait difficilement à son absence.

Je ne suis point égoïste et pourtant je serais profondément attristée s'il était vrai que le souvenir du passé, des tendresses de ceux qui sont aussi mes frères et sœur lui fît songer au présent avec amertume.

Ah! je sens que je l'aime et que mon amour grandira à mesure que je souffrirai par lui. De lui désormais dépendra le bonheur ou l'épreuve. Je ne saurais vivre ailleurs.

*Le* 14 *avril* 1849. — Hier encore mon mari n'est pas allé dans Paris, malgré qu'il fût beaucoup mieux que la veille. Nous avions encore besoin l'un de l'autre, de ce tête-à-tête où nous savons si bien nous dire les douces choses du cœur. Cependant, après une matinée des plus intimes, je l'ai trouvé triste. Il s'est assis près de la fenêtre, tandis

que je cousais des franges à une couverture nouvellement achetée. Il y avait un moment qu'il n'avait parlé lorsqu'il me dit avec amertume : « Il est douloureux pour un historien qui tient tout un peuple dans sa main pour le faire agir ainsi qu'il vous plaît, de n'être pas roi ailleurs et de trouver des obstacles. » Cette réflexion était à mon adresse, je l'avais provoquée sans doute par quelque résistance légère, car je n'en fais jamais sur les points importants. Je voulais lui donner la sérenité par de tendres paroles, mais je n'en eus pas le loisir : un affreux mal de dent me prit tout à coup et ne me laissa que vers quatre heures du soir. Dans cette douloureuse crise, malgré qu'elle fut toute physique, j'avais besoin de son affection et je la lui demandais en m'appuyant sur son épaule ou sur son' visage beaucoup plus frais que le mien. Il parut alors tout oublier et, dès que je fus plus calme, il me proposa une petite promenade sur notre charmante route de Villiers.

« Semaine fort orageuse, écrit-il de son côté dans son journal ; j'admirai sa patience, son égalité d'humeur, si touchante chez une personne nerveuse au plus haut degré, aimée d'ailleurs, un peu gâtée ; en quoi elle abuse si peu. »

Avec tant de bonne volonté de part et d'autre et tant d'amour, l'harmonie devait chaque jour devenir plus complète. Il a le bonheur de voir sa jeune femme s'épanouir avec le printemps.

26 *mai* 1849. — Je me suis mis aux pieds de l'enfant, pour la prier d'être et de vivre, de revenir à la nature ; je lui ai donné pour médecin moral et physique un mari très tendre... le seul, vraiment, dont je puisse garantir le cœur.

Et j'ai l'extrême bonheur de voir une métamorphose étrange et soudaine : son cœur a molli, sa tête a penché, elle s'est retrouvée femme et faible ; mon diamant est redevenu ce qu'il devait être, une fleur. Grâces soient rendues à Dieu !

Je désire profondément, pour elle autant que pour moi, qu'elle ne fleurisse pas seulement près de moi, — mais s'associe à moi — qu'elle vive peu à peu d'une grande vie. Je le désire pour elle, dis-je, parce que je crois profondément, et tout intérêt à part, que son harmonie est en moi. La passion pouvait être ailleurs aussi, sans nul doute ; l'harmonie est en moi seul. Pourquoi ? parce qu'en moi se trouve ce dont sa jeune vie a besoin : la continuité, *la variété d'un mouvement fécond.*

Fécond pour elle, par la maternité ! un enfant est une longue carrière de sentiments et d'idées. Et pourtant...

Fécond par l'étude et la pensée. Elle est, je le crois, à la fois ardente et persévérante. Si elle l'a montré, dans le vide du vieux mysticisme, où l'âme n'ayant rien à moudre, se moud elle-même, que sera-ce dans une voie où elle trouvera sous ses pas l'inépuisable trésor du Dieu sans fond de la Nature, la richesse illimitée de la pensée moderne !...

Michelet touchait là un autre point sur lequel il pouvait naître en eux quelque désharmonie. Mlle Mialaret avait été élevée sous de fortes influences religieuses, elle avait failli un moment chercher dans le couvent un refuge contre ses agitations antérieures. Son passage dans un couvent de Bayonne et la fréquentation de quelques ecclésiastiques lui avaient ouvert les yeux sur les vices de l'institution monastique et de la discipline catholique ; mais elle gardait un fond de mysticisme et d'attachement à la vieille église. Elle n'avait pas renoncé sans douleur à lui demander la consécration de son mariage ; et dans les premiers temps qui suivirent, elle allait encore à la messe. Elle parlait sans cesse à son mari de ses incertitudes, de ses fluctuations religieuses.

Le soir, lisons-nous dans le journal du 26 avril, conversation religieuse, où sa jeune âme, sérieuse et tendre,

parut tout entière. Elle me parla de son père, de ses tendances religieuses, de la difficulté qu'il y a à marcher par une voie si étroite, comme sur le tranchant du rasoir, entre le passé et l'avenir.

Le 27, il revient sur ce combat de deux esprits qui se livre en elle :

Je voudrais ne rien ôter à son cœur, mais l'étendre, sans diminuer sa force, la placer dans un point de vue supérieur, équitable et bienveillant.

Le 25 juin elle écrit :

Jusqu'à une heure et quart j'ai lu le Dante et j'ai pensé à toi dont il faut que je sois digne. Maintenant je pars pour la leçon d'Alfred. Je serais bien heureuse si je te rencontrais sur ma route, mais il fait chaud, je ne veux pas que tu marches par ce grand soleil. Adieu, à ce soir. Ta fille[1].

Le 26 juillet elle écrit encore[1] : « Ce qui me touche, ce n'est pas seulement de voir mon mari s'attacher tous les jours à moi davantage ; mais de savoir qu'il s'occupe à ses instants de loisir de mon perfectionnement moral. Admise comme disciple à la communication de sa pensée et de ses travaux, j'ai encore le bonheur de recevoir de sa main le pain de vie qu'ailleurs je ne trouvai jamais. Il le dépose avant de partir sur une page écrite dans un élan d'amour et de foi. Et pendant des longues heures de son absence je m'en nourris, j'en fais un cordial qui me soutiendra et me fera courageusement aborder la vie. Oui, cher ami, l'eau vive est au dessous de la surface aride. Je le sens à l'émo-

[1] Michelet a lu cette feuille, l'a épinglée dans son journal et y a ajouté : « Lu et baisé la petite page, avec attendrissement. »

tion qui me pénètre en lisant tes feuilles. Celui qui a le don des larmes n'est pas disgracié de Dieu. »

Dans un voyage qu'ils firent en Belgique au mois d'août et dont Mme Michelet a écrit la relation au jour le jour, nous retrouvons à chaque pas la trace de ces troubles de pensée et de conscience. Nous la voyons écoutant au béguinage de Gand les chants des femmes à l'office du soir :

J'étais attendrie de les entendre et satisfaite de prier avec elles. Mon ami, qui sent si bien tout ce qui est du cœur, priait aussi avec nous, et je lui en sus bon gré. Dans les choses de religion et de sentiment, je désire n'avoir avec lui qu'un même cœur et une même foi.

Situation singulière que la leur ! Elle, souffrant de s'arracher à l'Église et pourtant pleine de doutes sur Dieu même et sur l'âme ; lui, résolument hostile au catholicisme, au christianisme même, mais homme de foi inébranlable, croyant trop en lui-même pour ne pas croire à l'âme.

29 *septembre*. — Elle m'exprima l'autre jour, avec tristesse, ses doutes sur l'immortalité. Cette foi est très forte en moi, à mesure que je vois s'en approcher l'expérience, à mesure que les grandes ombres du soir tombent du haut des monts, comme dit Virgile. Plus la vie est pleine, forte, ou du moins pleine d'efforts, et plus on s'affermira dans l'espérance qu'elle continuera au delà de ce monde... Pour moi, l'unité de la personne ne m'apparaissant dans aucune de nos fonctions, je suis porté à croire que cette unité réside en une force, une cause, que j'appelle *âme*, et qui continue de vie en vie. Et quand même un tel être n'existerait pas de nature, il faudrait encore que, d'acte et de volonté, Dieu le fît exister, le conservât durable pour réparer l'injustice du monde dans un monde suivant. Sinon, Dieu est injuste...

Le soir, avec une grâce charmante, elle me mit en main une page écrite en mon absence, où elle s'attristait de ses tristesses sans cause, et se réfugiait dans mon sein, en quelque sorte. Je fus singulièrement attendri ; je lui dis que, puisqu'elle n'avait de confident que moi au monde, elle pouvait verser son petit cœur dans le mien, que si ses nuages venaient de quelque souvenir d'amour, elle pouvait tout me dire, que je l'accueillerais avec douceur et tendresse, que j'étais bien sûr d'aimer davantage. « Non, dit-elle, rien de tout cela. Plutôt santé, faiblesse physique, retentissement des chagrins passés. »

Nous causâmes religion, et j'abordai le sujet de la prière, et de la prière formulée et de la prière improvisée, variée selon les besoins de chaque jour. Rien ne me serait plus doux que de m'unir avec elle dans la pensée de Dieu.

La veille, elle avait écrit en effet dans son journal :

*Pour mon mari.* Je me suis levée ce matin le cœur comblé de tristesse, incapable de tout, ne cherchant qu'à m'absorber dans ma souffrance! Et pourtant rien ne m'était advenu de nouveau, mon bonheur me restait tout entier. Pourquoi donc alors être triste ! Je ne le sais moi-même qu'après avoir réfléchi sur la vie que j'ai eue pendant vingt ans. Toujours la douleur et les tempêtes ; rarement avant mon mariage, j'avais une éclaircie dans mon ciel orageux. Est-il étonnant qu'aujourd'hui encore j'en ressente les dernières rumeurs ? Comme la mer après une nuit d'orage, je reste émue et troublée au moindre souffle. Oh! que mon âme se fortifie, maintenant que je suis dans la voie de Dieu. Va, mon âme, et, puisque tu es faible encore, marche sans regarder en arrière. Sois ferme dans les luttes que se livrent encore ton passé et ton présent. Il faut que je pleure, et les larmes peuvent me soulager, mais non que je perde courage. Cette épreuve vient de Dieu. Quand les révolutions de l'Europe commençaient, j'ai senti naître celle de ma foi. Tous ont l'espoir dans la résurrection du monde. Eh bien! pourquoi ne pas l'espérer pour mon âme ? Mais pour arriver à cette foi simple et forte qui me rendra la vie et le repos, cher ami, il faut

que tu me tendes la main et que nous marchions ensemble. Avec toi, je ne craindrai plus ; je pénétrerai toujours plus avant dans la grande lumière de la vérité. Fais cela pour ta femme et ta fille à la fois ; mon amour pour toi s'agrandira de ton dévouement.

L'accord profond, définitif, de leur cœur, de leur être tout entier, auquel aspiraient avec angoisse ces âmes orageuses, leur fut donné par la crise qui marqua pour eux la période d'octobre 1849 à octobre 1850, par la naissance, la brève existence et la mort de leur fils.

Le 3 septembre 1849, jour anniversaire de la naissance de M. Mialaret, fut une date solennelle dans leur vie, la véritable date de leur mariage. On lit à cette date dans le journal :

Le même jour, j'eus le même bonheur dans les choses de l'esprit. Elle me demanda un plan, une leçon, pour une chose qu'elle écrivait. Le directeur des directeurs, du reste, qui précéda tous les autres en ceci, celui auquel je ne puis rien envier, c'est son père, ce père tant aimé de moi, qui pourtant ne l'ai point connu. Son portrait m'a porté bonheur. La douce impression de le voir a complété l'harmonie de sa fille, a achevé de détendre son aimable organisation, toute dominée par le moral.. Certes il m'aimerait aussi, s'il avait su avec quelle extrême tendresse j'ai ménagé *sa princesse*...

Sur l'enveloppe du journal d'octobre je lis ces lignes tracées le 2 juillet 1850 :

C'est alors que j'eus le plus grand bonheur de ma vie, *ma couronne et ma récompense*. Elle était dans un état de cœur bien pur, et très digne de concevoir. Elle disait, 1er octobre au soir : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur, et à mon mari. » Le dimanche 7 octobre nous fûmes enfermés tout le jour et tout le jour seuls. La pluie d'au-

tomne tombait abondante et continue. J'écrivais le commencement du tome IV (de la *Révolution* seconde partie (nov. 92. *Le monde se donne à la France*). J'étais du jury et le 15 octobre je rédigeai la demande en grâce pour le condamné Pigeon[1]. « Que ces deux choses te servent, cher enfant, fils de la Grâce! puisses-tu rendre ta mère heureuse! puisses-tu servir la France, le monde, et vivre selon le cœur de Dieu. »

Mme Michelet a raconté plus tard, en écrivant l'histoire de Mouton et de Minette[2], les deux chats de son mari emmenés de la rue des Postes aux Ternes, ce que fut sa vie dans l'*Éden Solitaire* de la route de Villiers, les longues journées qu'elle passait seule pendant que son mari était aux Archives, ornant leur modeste logis, chantant les chansons de son pays, n'ayant, avec le vieil oncle Narcisse, d'autres témoins et d'autres confidents de ses joies et de ses peines que ces deux bêtes affectueuses et discrètes, qui étaient pour elle des personnes amies, puis les retours de Michelet, chargé de plantes pour le petit jardin où ils travaillaient tous deux avec une ardeur inégale, elle ardente à soigner ses fleurs, lui, oubliant l'arrosoir ou la bêche pour admirer sa jeune amie, si gracieuse, si adroite de ses mains, si habile à embellir leur demeure et leur vie, et qui, peu à peu, dans cette communion avec la nature, retrouvait la force et la santé.

C'est le journal même de M. et de Mme Michelet qui

[1] Ouvrier de M. Delessert, qui, en état d'ivresse, avait commis un meutre, croyant venger la mort d'un militaire, assassiné par un de ses chefs.

[2] On trouve ce récit des premiers temps du mariage de M. et Mme Michelet dans le volume *les Chats*, paru en 1904 à la librairie Flammarion. La première partie du volume est consacrée à Mouton et à Minette.

va désormais nous faire connaître toutes les péripéties de cette année décisive de leur existence.

JOURNAL DE MADAME MICHELET

15 *octobre* 1849. — Le jury va finir; nous allons nous rejoindre; de ma part, ce n'est pas sans bonheur. J'ai beaucoup souffert, beaucoup langui pendant ces quinze jours d'absence. Seule, en face de ma pensée et de cette nature triste déjà, s'apprêtant au sommeil de l'hiver, rien ne me venait au cœur que le deuil. Et pourtant, si j'avais été raisonnable, je me serais réjouie de cette circonstance, qui procurait à mon mari l'occasion de faire des actes d'humanité. Il y a des jours, il est vrai, où je me suis sentie fière et heureuse de l'entendre dire que, par ses généreux efforts, il avait amoindri, aux yeux des jurés, la culpabilité de tel ou tel accusé, et par conséquent abrégé le temps de sa détention; mais, alors encore, je faisais bientôt un retour sur moi-même, je me disais : me voilà plus séparée de lui, car le jury lui donne des impressions que j'ignore, une joie intime dont je n'ai que le retentissement. Il faut que désormais notre vie soit une. Ses travaux sont œuvre d'art, dit-il, ils ne peuvent appartenir qu'à un seul. N'importe, je le suivrai de loin et j'entrerai, autant que possible, en communauté de son travail, de ses pensées. Il me faut cela pour rétablir l'équilibre rompu par l'affaiblissement de la vie physique. Les forces de l'âme se conservent encore, mais elles s'en vont par mille sentiers... Hier, en me rappelant que c'était l'anniversaire de la mort de mon père, j'eus un violent accès de douleur, je me noyai dans mes larmes. Sans tenir compte de mon bonheur présent, je me plongeai dans le passé; j'en revis toutes les souffrances, et il me sembla que je reprenais la lourde chaîne que, sept années durant, je n'ai cessé un seul jour de traîner après moi. L'attendrissement de mon mari, son amour si visible, me remirent surtout, car je sentis se dissiper un nuage qui, depuis une semaine, ajoutait à ma tristesse. J'avais douté de son affection, mais sans le trouver cou-

pable, puisqu'il ne m'est pas possible encore de lui donner tout mon être, de le laisser s'absorber en moi. Peut-être, me disais-je, il est fatigué d'attendre, et sa pensée va ailleurs. J'ai vu hier qu'il n'en était pas ainsi, que je restais l'unique objet de sa pensée, de son désir, et mes larmes ont cessé. J'ai pleuré doucement l'ami qui m'a quitté, mais qui, d'en haut, nous regarde et nous bénit. Maintenant que tu sauras cette révélation de mon âme, il ne faudra plus que ma tristesse te trouble. Pour le cœur, le passé ne m'est rien et tous mes désirs sont satisfaits. Je veux passer ma vie avec toi, pour grandir et me fortifier, afin que, dans le monde qui suivra, notre union d'esprit et de cœur soit encore plus forte.

1er *décembre* 1849. — Tu t'es étonné ce matin, cher ami, de ma tristesse ; tu ne sais donc pas combien je dépends de toi en toute chose. Depuis et même avant notre mariage, je n'ai voulu vivre que de toi et pour toi. Rien d'extérieur ne s'est mêlé à mon existence. De toi, de mon amour, j'ai reçu toutes mes impressions, tantôt la joie, tantôt la tristesse. Je ne me dis pas plus sensible que beaucoup d'autres femmes, mais de plus qu'elles j'ai la solitude, et lorsque mon cœur est oppressé, c'est à mon cœur que je le dois. De là, double mal qui me meurtrit souvent des jours entiers, et que je ne puis te confier, tellement je suis émue. Ce que tu m'as dit hier était peu de chose en réalité, un mouvement vif que toujours on ne peut réprimer, et pourtant je me suis sentie suffoquée en entendant tes paroles. J'ai étouffé mes pleurs dans un rire nerveux qui me faisait plus souffrir encore. Ah ! si je ne t'avais pas tant aimé, l'impression eût été bien différente. Je t'aurais répondu et aurais passé outre. Mais pour toi est mon culte, mon respect, et c'est surtout en public que je veux toujours montrer que je te suis soumise parce que tu le mérites. Il m'est doux d'inspirer aux autres, par mon exemple, les sentiments qu'ils doivent avoir pour toi, si digne d'amour et d'admiration. Il faut que dans ces instants de courtes épreuves, tu m'apprennes à me jeter dans tes bras, à y chercher mon refuge.

*Janvier* 1850. — Je te remets, cher ami, ce compte ; non par intérêt ; tu vois combien pour moi je suis économe.

mais pour que, sans te fatiguer à chercher, tu voies, d'un coup d'œil, la situation matérielle. En prévoyant, je désire t'épargner les embarras de l'avenir. Tes charges ont été grandes cette année; moi-même j'ai été la principale, en n'apportant pour dot que mon cœur. Je dois dire cependant que si je n'ai pas ajouté à tes intérêts, je ne les ai pas non plus diminués par des dépenses inutiles. J'ai toujours agi, tant qu'il a été en mon pouvoir, pour que personne ne souffrît de notre mariage. Toutes les fois qu'on m'a demandé, j'ai dit de bon cœur : donne. Je dois toutefois te faire observer qu'avec toute ma bonne volonté et mon ordre, tu n'aurais pu suffire aux dépenses, du dehors surtout, sans la somme prise sur tes rentes et l'envoi du notaire de Renwez [1]. Si je n'eusse pas été ta femme, n'aurais-tu pas eu besoin de cet argent? cela me paraît douteux. Le paiement de Thann, la conscription de Charles, son voyage récent, celui des Ardennes, auraient toujours subsisté quand même. Ce sont ces réflexions qui me rendent quelquefois moins triste de ma pauvreté. Et puis, j'ai l'espoir qu'en arrangeant toute chose pour le mieux, en arrangeant pour cette année un budget invariable relatif à ton revenu et à tes charges, nous ne serons point dans la nécessité de prendre sur un capital dont toi-même plus tard tu peux avoir besoin.

*Mars* 1850. — Cher petit, qui n'es pas né encore, mais que je sens vivre en moi, qui seras-tu, quelles seront tes destinées? Si mes vœux, mes pensées, mes désirs pour toi, laissaient dès mon sein une trace dans ton cœur, influaient sur ton âme, si pure, si semblable à Dieu, je ne t'interrogerais pas, car je te saurais d'avance, sachant le père dont je te veux l'image. Mais tu viendras au monde avec deux mélanges; ta mère aussi laissera son empreinte. Hélas! ce ne sera pas la meilleure. Battue des orages pendant de longues années, seule pour former mon âme, j'ai senti bien souvent ce qui lui manque pour

[1] Michelet eut, en 1849, de grosses dépenses à faire pour ses enfants Dumesnil qui ne vivaient plus avec lui, et surtout pour son fils Charles, qui avait fait des dettes, et à qui il fallut acheter un remplaçant.

qu'elle soit grande et forte. Le malheur m'abat, je suis craintive, parfois pusillanime. Jamais encore je n'ai su avoir un vrai courage. Défauts d'éducation, travers d'une imagination impressionnable et d'un esprit pas assez agrandi. Par ces côtés, ne me ressemble pas, mon enfant, car tu viens au temps des grandes luttes, et des grands sacrifices. Prends la force, le noble, l'héroïque cœur de ton père, ne garde de moi que mon amour pour lui. Mais je te sens tressaillir. Enfant! mes émotions seraient-elles déjà les tiennes? O Seigneur, merci mille fois d'avoir fait un temple de mon sein, de m'avoir donné une seconde âme toute pure, toute sainte avec laquelle je puisse monter vers vous et me sanctifier en vous! Que je sois digne d'un tel bonheur; que ma reconnaissance pour vous l'égale! C'est là ce qui doit être la continuelle action de grâces de mon cœur heureux et ému...

20 *mars* 1850. — M'aimes-tu toujours autant? Je réfléchissais ce matin à ceci, que nos orages d'autrefois ne se renouvellent plus, que ces violentes impressions de tristesse qui arrachaient, à moi des larmes, à toi des lambeaux du cœur, ne se reproduisent plus. Quelle est donc la nouvelle marche qu'a suivi notre amour pour que le calme ait succédé à toutes ces émotions orageuses? Notre union est plus grande, plus intime, je le sais. Il a plu à Dieu de resserrer les liens de nos âmes par la fusion complète de nos deux vies, et, à dater de ce moment, les troubles de ton cœur ont cessé, car tu avais tout de moi. Mais cette possession entière, et que tu désirais tant, n'a-t-elle pas diminué la ferveur de tes sentiments? N'as-tu pas senti que tu atteignais alors la limite du bonheur que je puis te donner? J'ai toujours su m'apprécier, et je ne me suis que bien rarement fait illusion sur ce que je vaux.

La culture de l'esprit me manque; j'ai moins d'aptitude au travail que tu n'espérais peut-être, et partant, je suis moins capable de remplacer la personne qui, avant moi, était ton confident, ton ami, le complément de ta vie morale. Je me dis souvent toutes ces choses, et je m'attriste de ne pas valoir mieux pour être enfin plus sûre de ton affection. Si je ne te suis point utile, même indispen-

sable, tu le partageras plus aisément, tu en trouveras de plus dignes. Oh! sûr, ils seront plus dignes, mais non pas par le cœur, par la force constante de la volonté. Je marche sous la bénédiction de Dieu, dans la lumière qu'il répand autour de ceux qui veulent vivre de sainteté, de devoir. Mais pourquoi cette justification près de toi, qui me connais si bien, qui sais ce que je suis par le cœur? Il est tout mon mérite peut-être? Si ce pouvait être assez? Ah! si un jour tu te sentais trop refroidi pour moi, touche-le, ce cœur, presse-le contre le tien, tu trouveras de quoi réchauffer les cendres les plus mortes. Va, ne crois pas qu'un autre puisse te donner mieux. Aux heures où je ne te semble pas la personne que tu as rêvée, peut-être suis-je la plus digne. Il me manque encore de savoir mettre mon âme au dehors, mais elle est riche de germes qui par toi, ta douce culture, vont se développer. Cher ami! s'il est vrai que tu ne m'aimes plus comme par le passé, si ton gendre (je dis cela sans jalousie) reprend sa place au détriment de la mienne, dis-le moi sans détour. J'ai encore un moyen de te rappeler à moi, c'est notre enfant. Je saurai te parler de lui; bientôt je le mettrai dans tes bras; plus tard, c'est là ma garantie, tu sauras ce qu'a pu mon affection, le sentant en tout toi-même. En aimant ton fils, tu aimeras aussi sa mère. Je t'écris ceci, sans en vouloir à Alfred, que j'aime pour lui et pour toi, mais je serais bien triste, si tu revenais au passé par un commencement de tiédeur. Que serait l'avenir?

14 *avril* 1850. — Je voulais être gaie et rieuse aujourd'hui; ce matin en me promenant au grand air, je disais à mon âme : « Epanouis-toi comme mes fleurs; sois heureuse du présent, ignorante de l'avenir. » Et je chantais toutes les chansons de ma jeunesse, toutes celles du moins qui me parlaient de bonheur. Mais je t'ai vu partir soucieux, si ce n'est triste, et j'en suis devenue toute rêveuse. Pourquoi ce mécontentement intérieur, cher ami? De toi seul il vient, à toi seul il retourne; car pour nous, qui te suivons, nous sommes toujours joyeux des trésors que tu nous offres à pleines mains; ces trésors sont la foi, et avec la foi, la vie.

S'affaiblirait-elle en toi au moment où tu nous la donnes?

Non, sûrement : elle surabonde en ton âme, et jamais nous ne l'avons mieux sentie que dans ton dernier volume et ton dernier cours[1]. Après cela, est-il étonnant que tu reposes aujourd'hui, si tu as créé hier ? Dieu, qui se fait visible à nos yeux à chaque renouvellement d'année, ne disparaît-il pas aussi, comme pour s'absorber en lui-même et goûter un instant le sommeil réparateur, avant le grand réveil et la grande action ? Même chose pour toi, qui es son fils bien-aimé, parce que tu accomplis ses œuvres. Ne t'afflige donc jamais lorsque la nature fait appel à ses droits et réclame en toi le repos. C'est peut-être le moment où s'opère dans ton esprit et ton cœur la mystérieuse élaboration de cette pensée généreuse et fraternelle qui demain, courant à travers le monde, portera dans toutes les âmes la grande consolation de l'espérance. Que la foi en toi-même ne te manque donc jamais, puisque Dieu t'a chargé de nous enseigner la nôtre ! Le trouble peut encore appartenir aux disciples, mais non pas à celui qui les éclaire. Et que deviendrai-je, moi, pauvre inutile de ce monde, qui me perds en toi pour trouver que j'ai raison de vivre, si je te vois perdre le sentiment de ton mérite et de ta puissance ? Que me restera-t-il ? Je ne suis que par ton aide. C'est un devoir à toi de me donner, par ton exemple, l'affermissement de ma foi.

A ce soir, dans notre jardin. J'aime lorsque nous nous retrouvons ainsi, seuls dans la nature ; je me sens alors poète par le cœur.

1<sup></sup>er *mai* 1850. — Voilà plus de quinze jours que je n'ai plus écrit un seul mot de journal, à cause de mes maux de dents. Bien des choses se sont passées du 14 avril au 1er mai. Les feuilles se sont entièrement développées ; les lilas vont fleurir. Ce n'est plus l'espérance, c'est presque la possession. En nous, en moi surtout, dans le coin religieux de mon âme, il y a eu du trouble, de l'agitation,

[1] Le tome IV de la *Révolution Française* et le cours de l'hiver 1849-1850 sur l'*Education de la Femme et par la Femme*. Michelet projetait, dès 1849, d'écrire un livre sur la *Femme*. Il en parle dans son Journal le 26 juin 1849 et en donne le plan.

des regards vers le passé, la crainte pour l'avenir. Sans que je l'aie voulu ou cherché, mon cœur est monté ardemment vers Dieu pour le prier et l'adorer. Profond sentiment de religion que depuis longtemps je n'avais ressenti ! Larmes et soupirs, je confondais tout dans ma prière. Mais alors j'ai craint d'aller à Dieu ; il m'a semblé que je n'en avais plus le droit depuis cette époque qui comptera à jamais dans ma vie, où, lisant au fond de la solitude les ouvrages de Rousseau (la *Profession de foi du Vicaire savoyard* surtout), Voltaire, Michelet (*le Prêtre* et *les Jésuites*), j'avais tout rejeté de mes croyances antérieures, et je m'étais fait une religion de l'incrédulité. Cela venait de la difficulté qu'il y a pour un jeune esprit, ardent, inquiet, et qui embrasse beaucoup d'idées à la fois, de choisir le bien en toute chose.

Je marchais sur une ligne étroite, ayant de chaque côté un danger à craindre ; pour l'éviter, il fallait ne pas abandonner la crête aiguë et fatigante sur laquelle je posais mes pieds. Je ne le pus ; et dès lors je devins subtile, je cherchai à trouver dans mes lectures différentes une négation de l'enseignement religieux que l'on m'avait donné. Cet état, pénible cependant pour mon cœur, dura quelques mois avec une force étonnante. Je voulais par instant me faire une nouvelle croyance raisonnable et selon Dieu ; mais je n'en avais pas le pouvoir. Dès que j'ouvrais un livre religieux pour m'éclairer, je reprenais involontairement mon esprit critique et je tuais par là mes velléités de retour. J'avais une correspondance sérieuse avec M. Michelet, dans laquelle il tâchait d'élever mon âme, de lui faire prendre un grand essor. Ses lettres étaient pleines de religion ; elles me pénétraient de recueillement pendant des semaines entières ; mais elles ne dénouaient pas les nœuds de mon esprit. Comment l'auraient-elles pu d'ailleurs, puisque je ne lui en avais pas parlé ? Les souffrances que j'eus à supporter dans les derniers mois de mon séjour à Vienne m'empêchaient de continuer mes études. Je me sentis plus calme de cette abstinence, et je me souviens avoir eu bien des élans religieux dans notre station à Linz. De retour à Paris, trop préoccupée de l'amour que j'inspi-

rais et que je ressentais moi-même, pour celui qui m'avait toujours soutenue de ses conseils et avait à certaines heures relevé mon courage, je ne pensais guère plus à toutes mes pensées antérieures. Je ne voulais que de la vie présente. Elle était douce et belle, même dans les orages!

Nous nous sommes mariés et l'harmonie est venue bien vite, dans une union tellement assortie. J'ai senti le besoin de remercier Dieu de mon bonheur, et de cette magnifique nature qui pour moi semble le doubler; mais lorsque je me suis mise à genoux, mon cœur s'est serré; j'ai eu de nouveaux scrupules, et je me suis demandée si j'étais digne de la prière.

Mon mari a compris que j'étais triste de mon incertitude et il m'a noblement tendu la main pour me raffermir et me donner la foi avec l'espérance. Si quelqu'un peut faire la lumière en mon âme, c'est bien lui; et pourtant oserai-je me l'avouer à moi-même? lorsqu'il parle de sa croyance, je suis toujours sur le point de lui dire: Mon ami, êtes-vous bien sûr de votre foi, n'avez-vous pas vous-même le doute? Ah! si mettant la main sur votre conscience, vous me dites que le fruit de vos immenses études, que l'inspiration de votre cœur si noble, si pur, vous a appris la religion que vous pratiquez, je vous suivrai dans votre voie sans détourner la tête vers le passé. Seulement je vous dirai comme l'Inde dit à la nature: Arrête un peu, que je comprenne.

Depuis longtemps tu as atteint le sommet de la montagne et moi je n'en ai encore gravi que le pied. Ne demande donc pas que mon ascension soit rapide. Peut-être qu'il ne me serait pas donné de voir ainsi cette *terre promise* où tu as déjà établi le lieu de ton repos. Je me perdrais dans la route. Viens plutôt à moi qui suis ton enfant, enseigne-moi tous les sentiers qui peuvent conduire à ce lieu de paix et d'amour. Vois-tu, je voudrais être transformée en toi, afin que nous n'ayons pas seulement ensemble la vie de ce monde, mais celle de l'éternité. Si je sens qu'en toutes choses, nous ne sommes plus qu'un même esprit, une même âme, je ne serais plus aussi attristée par la pensée de la mort. Dieu ne pourra séparer deux êtres qu'il aura si bien unis.

7 *mai* 1850. — J'ai passé, comme à l'ordinaire, le milieu de la journée dans la solitude, ayant pour compagnons le travail et la réflexion, qui bannissent l'ennui, et créent sans cesse pour mon esprit un monde nouveau. A trois heures, mon mari est rentré des Archives. Comme il voulait me surprendre, il a pris toutes les précautions pour éviter le bruit. Mais sa petite femme n'a pas été effrayée de la surprise. Elle est toujours sage avec ou sans témoins. Après avoir fait quelques tours dans notre petit jardin et parlé tout le temps de mon intéressante amie de Vienne (la princesse Cantacuzène), je suis venue me mettre avec mon ouvrage auprès du bureau de mon mari. Il m'a lu une de ses pensées sur le christianisme, dont l'essentiel (pour moi) consiste dans cette opinion que le christianisme doit périr pour revivre[1]. Cette lecture a donné lieu à une longue conversation, dans laquelle j'ai demandé où se trouvait cette base fondamentale, cette pierre angulaire de la nouvelle religion; j'ai demandé aussi où était ce christianisme qui exclut le droit, la justice, et établit la grâce seule comme sauveur du genre humain. Il m'a répondu que saint Jean en avait déjà parlé et que saint Paul dans ses lettres l'affirmait avec une force étonnante. Une telle proposition viendrait-elle de Dieu? Celui qui est juste avant tout établirait-il des élus et des réprouvés selon son bon plaisir, sans tenir compte de la bonne volonté, de la situation, des actes de chacun? Mais ce serait une impiété de croire à une telle injustice; s'il en était ainsi, Dieu ne serait pas Dieu. Les hommes ont fait ce dogme; je ne les accuse pas d'avoir pendant des siècles tenu sous le joug d'une pareille croyance tant de peuples à la fois; ils ont pu être sincères dans leur enseignement; mais, encore une fois, Dieu n'est pour rien dans une telle institution.

Et je disais encore: « Mais comment savoir si la vérité n'est pas aussi pour lui (le clergé)? J'ignore s'il ne pense pas comme nous; je n'ai jamais entendu ses discussions

[1] On trouvera ces pensées exprimées à plusieurs reprises dans ce que Michelet a écrit après la mort de Pauline, de Mme Dumesnil et de son père. Voir plus haut, ch. II, et IV.

sur des points aussi graves. Pour me persuader entièrement que le monde est à nous, il faudrait que j'entendisse ses opinions, pour savoir si elles sont logiques et conformes a celles que nous dicte à nous-mêmes la raison, intelligence souveraine de Dieu qui souvent est en nous. » Mon mari me répondait : « La dispute ne sert a rien, si ce n'est à rendre les ténèbres plus épaisses, et les hommes ennemis les uns des autres. Pour connaître où est la vérité, il faut savoir qui vit, qui fait les œuvres de Dieu. Est-ce le clergé, qui se dit Dieu lui-même et prétend faire des miracles ? Non ; il est mort ; depuis deux siècles, il est descendu au cercueil et ne bouge plus. Est-ce cette société des grands hommes qu'on dit les ennemis de Dieu, et qui pourtant révèlent les secrets de son ouvrage à l'humanité ? Oui, ceux-là sont les vivants, les bien-aimés de Dieu ; il leur a donné le don des miracles. Laissez les morts, suivez ceux qui vivent, et font... »

J'étais émue de ses paroles parce qu'elles venaient d'un cœur vrai et religieux. Je lui ai dit alors : « Plus j'examine toutes les réponses que vous faites à mes questions, plus je trouve que la vérité vous appartient ; mais lorsque je veux former un faisceau de tous ces rayons qui émanent de votre foi et m'en faire une vive et pure lumière qui me conduise dans ma route et me fasse trouver pour moi-même la science de Dieu, je me trouble, je me perds en efforts impuissants et je retombe sur la première borne du chemin. Par quoi donc arriverai-je à la lumière et à la paix dont jouissent les vrais enfants de Dieu ? Est-ce par l'étude des auteurs sacrés ou de la nature ? ou bien encore, verrai-je plus clair en descendant au fond de mon cœur ? Ah ! qui pourra résoudre cette question ! L'abime est dans l'âme de chaque homme et lui-même en connaît rarement plus que la surface ! »

Le soir, apres le dîner, j'ai pris un plaisir extrême à lire avec lui la leçon de son Alfred[1]. J'étais attendrie en lisant les allusions qu'il fait a ses souffrances personnelles. S'il était en mon pouvoir de le consoler, de poser

[1] Alfred Dumesnil remplaçait alors Quinet au Collège de France.

le baume sur sa blessure, avec quel dévouement, quelle amitié je lui ferais ce bien! Mais il doute, il ne veut pas croire encore que mon mari et moi nous l'aimons avec un même cœur, une même sollicitude. Après s'être arrêté un moment sur sa douleur, il s'est souvenu qu'il était un homme, qu'il aurait plus que tout autre le droit de faire entendre sa pensée, et il a pris son essor en se donnant à tous, en prenant en main la cause de l'humanité. Je l'ai suivi avec admiration dans cet élan, cette énergie puissante d'une âme jeune, ardente, passionnée. Il a dit telle parole, il a exprimé telle pensée que mon mari disait n'appartenir qu'à un homme de génie.

8 *mai.* — Ce matin j'ai voulu prendre quelques extraits de sa leçon pour les méditer à loisir. Ah! si j'avais ces deux âmes auprès de moi, que de choses j'apprendrais par leur secours!

10 *mai* 1850. — Qui pourra dire d'où nous viennent ces mouvements de joie ou de tristesse qui passent dans notre âme pour l'abattre ou la fortifier? Tous nous les avons sentis, mais nul n'a pu en dire le principe. Sentiments vagues et rapides comme le souffle et l'éclair, émotions aussitôt mortes que nées, larmes venues à flots du cœur et qui tarissent déjà en arrivant au bord de notre paupière! Voilà ce que nous éprouvons à certaines heures et, si l'on nous demande pourquoi nous sommes tristes, nous sommes presque toujours forcés de dire : *je ne sais.* Ainsi nous allons, comme la nature, tantôt calmes, sereins, réchauffés par la douce chaleur de notre âme, tantôt troubles, orageux, perdus dans l'océan des ombres, ne sachant plus où trouver la lumière de Dieu. Lorsque j'étais en religion (j'appelle ainsi le temps où je me confessais et communiais), étais-je moins agitée, moins battue par tous ces vents divers? Non, sans doute. Soutenue quelques jours par les paroles et les exhortations du prêtre, trop impressionnée peut-être de sa personne, de ce que m'avait coûté tel ou tel aveu, j'étais comme une machine montée qui va parce qu'une main étrangere lui a donné l'impulsion, le mouvement. Mais le surlendemain, la cause n'existant plus, je retombais inerte, incapable...

31 *mai.* — Depuis bien des jours, je voulais laisser là

mon ouvrage et écrire une page pour mon ami. Mais j'hésitais toujours, me disant : Que puis-je lui exprimer qu'il ne sache déjà ? En été, sous le bosquet ou dans nos promenades solitaires; l'hiver, à notre foyer, dans les longues heures du soir, j'ai toujours pour lui des instants de tendresse si vive, que mon âme tout entière y passe, qu'il la reçoit avec toutes ses pensées, ses émotions du jour. Et je n'y perds pas, car, à chaque épanchement, il m'aime davantage, trouvant en moi, au fond de toute confidence, une seule chose, mon amour pour lui. La grande bienveillance avec laquelle il accueille mes folies et mes caprices d'enfant, mes tristesses et mes joies de jeune femme, m'ont rendue très expansive ; je peux dire aussi que la pureté toujours croissante de mon cœur y a fait beaucoup. Le mariage m'a sanctifiée : la vie forte et laborieuse que nous menons ensemble m'a assise dans le calme et la foi. Je me rappelle lui avoir dit un jour aux Tuileries : tous les six mois, j'ai un orage. Voilà bientôt quinze mois que nous sommes ensemble, et ils ne sont pas venus. J'affirme qu'ils ne viendront pas, parce que je suis dans la voie de Dieu.

Ce qui fait la légitimité, le caractère divin du mariage, ce n'est pas la bénédiction du prêtre ni les liens matériels communs à tous les êtres vivants, mais bien la fusion morale de deux êtres nés avec les mêmes aptitudes et les mêmes sympathies ; c'est là aussi ce qui fait la durée et la solidité de mes sentiments. Ils ont une base bien plus forte lorsqu'ils s'appuient sur l'estime mutuelle, sur le besoin incessant d'entrer en communication d'idées, en unité de vie morale. Les rapprochements où souvent les sens seuls sont émus, n'y font rien ou presque rien. Il est même à craindre qu'une femme qui n'épouse un homme que dans la pensée des choses du mariage, ne s'en lasse bientôt, et ne suive l'entraînement de quelque séduction nouvelle. Les attaches durables viennent de ce qui est seul durable : l'*âme*. Aussi je dis toujours en songeant que je n'ai pas tout : « Seigneur, que votre volonté soit faite ! J'ai reçu de vous tant d'autres bienfaits[1]. »

[1] Mme Michelet fait ici allusion à ce qui a donné à sa vie con-

3 *juin* 1850. — Une nuit presque entière d'insomnie, un affreux mal de dents, et la gymnastique continuelle de mon petit lutin, voilà, sans nul doute, ce qui me rend aujourd'hui faible à l'excès. En moi et tout autour de moi, je sens le trouble et l'orage; la pensée d'une mort prochaine me tourmente et m'attriste.

Cette nuit déjà elle m'est venue, mais avec d'autres caractères: ma sérénité restait la même. Appuyée sur la croisée du cabinet de mon mari, entre une heure et deux, je me suis d'abord demandée où était telle âme qui m'a précédée dans l'autre vie, et, selon mon cœur, je lui assignais pour demeure l'étoile dont j'aimais la lumière. Puis j'ai dit par un brusque retour sur ma propre destinée : « Et moi, Seigneur, où irai-je, si tu me rappelles à toi, si mon enfant me coûte la vie? Sur tant de mondes qui roulent au-dessus de ma tête, lequel choisiras-tu? Ah! donne-moi celui qui doit être le sien! » Cette prière muette, ardente, cette prévision de la fin a duré une partie de la nuit sans que j'en aie été agitée; seulement, à la fin, je me suis mise à regretter une chose, peu regrettable peut-être, le jeune corps que les années n'ont pas encore flétri, ce corps qu'il aime et que j'aime aussi, puisqu'il double nos liens. C'est une chose vraiment cruelle que cette prise de possession de la mort sur une créature de Dieu. Être couchés dans la tombe sombre et froide, n'est-ce pas déjà assez? Faut-il que six pieds de terre nous couvrent, pour que ceux qui nous ont aimés aient le courage de venir nous offrir des fleurs et des regrets? Quand la fleur de mon jardin se fane et tombe, je puis la ramasser, la garder sur mon sein, en respirer le parfum. Et moi, si je meurs, qu'advient-il? Il faut que mon ami se hâte de me faire disparaître, pour que l'amour ne soit pas pénétré d'horreur. Mais, cher époux, après moi, il est une partie de mon être que tu pourras conserver toujours,

jugale une beauté dramatique et parfois presque tragique. Mariée à un homme débordant de passion et de vie, elle avait subi dans sa jeunesse des épreuves de santé qui l'empêchaient de connaître d'autres passions et d'autres joies que celles de l'âme.

c'est ce cœur aimant, dévoué, qui, tant de fois, a palpité sur le tien, d'émotion et de bonheur. Sous ton regard, il reprendra la vie pour continuer de t'aimer. Et même, si tu viens prier sur ma tombe, il me semble que le reste de mon corps soulèvera la terre sous tes pieds, que tu sentiras ma poussière se réveiller dans un gémissement d'amour.

Fatalité, nécessité! Ne sois pas triste! La vie implique la mort. La douleur naît de la joie. Mais la mort est-elle une peine, une fin? N'est-elle pas plutôt un recommencement? La solidarité des mondes ne nous enseigne-t-elle pas la solidarité des âmes? La chaîne des êtres et des grandes sympathies se renoue éternellement par un anneau invisible. Ce qui est a été déjà, ne peut cesser d'être. Je te le donne, cher ami, ce credo, ce testament d'un esprit simple et pur. Garde-le, si je meurs, comme ma pensée dernière, mon acte de foi indestructible.

27 *juin* 1850. — Hier soir, je me suis couchée avec de la mauvaise humeur contre moi-même. J'étais si maussade que tu as dû, malgré ta grande tendresse pour moi, en être impatienté. Et ce matin encore, je me suis trouvée dans une disposition pleureuse, tandis qu'au moindre sourire de toi, j'aurais dû m'élancer dans tes bras et laisser mon âme s'épanouir sous le doux rayon de ton amour. Pardonne-moi cette bizarrerie de caractère sans raison et qui semblerait ne devoir appartenir qu'à un enfant gâté. Mes sentiments n'en sont jamais altérés, je reste quand même ton amie, ton amante. Dans six semaines, quand je serai remise de mes couches, il faudra que j'exécute une résolution que j'ai prise depuis quelque temps et qui sera ma meilleure hygiène morale: c'est de consacrer invariablement tous les jours quelques heures à l'étude; si elle pouvait se rapprocher des tiennes, par un côté au moins, j'en serais ravie; car elle établirait entre nous le vrai rapport intime, la communion permanente de nos deux âmes. Les *ouvrages de broderie* ou autres, auxquels je me livre maintenant, je ne les abandonnerai pas alors, parce qu'ils servent à reposer mon esprit, sans le priver toutefois des avantages d'une pensée soutenue; mais je ne leur donnerai plus mes jour

nées entières. Souvent tu as été triste de ma persistance en ce genre de travail, et tu m'as laissé comprendre qu'il te serait plus agréable de me sentir dans une route plus conforme à la tienne. Je n'en ai pas tenu tout le compte que je devais, et c'est là un de mes remords. La bonne volonté ne me manquait pas, cependant; j'aurais voulu être assez forte pour obtenir de moi tel ou tel petit sacrifice de toilette qui aurait résulté de la suspension de mes travaux manuels; mais j'éludais, me faisant des nécessités de ce qui n'était rien moins que nécessaire. Prends acte de cette confession, je t'en prie, et sois sévère, si, plus tard, tu me vois abandonner trop facilement mes sages résolutions. Il faut désormais que je vive de ta vie, que tes pensées soient mes pensées; sans cela notre mariage, quelqu'uni qu'il soit, sera par plusieurs côtés un divorce. Pour que j'aie du courage dans ma besogne, il faudrait que tu me demandes un travail utile; écrire mes pensées, c'est un besoin du cœur lorsque le flot y monte; mais dans mes heures d'aridité (et qui n'en a pas en ce monde?) il me faut une occupation qui m'arrache à ma personnalité souffrante.

Le 2 juillet, naissait le fils si impatiemment attendu. Mme Michelet écrivit elle-même, le 12 juillet, le récit de ses souffrances et de ses joies.

*Vendredi*, 12 *juillet* 1850. — Voilà dix jours d'écoulés depuis ma délivrance; sans la faiblesse et les vives douleurs qui ont accompagné mes couches, j'aurais déjà jeté quelques lignes sur le papier pour me rappeler à jamais ces moments solennels de ma vie, où mon enfant m'est apparu tout couvert de mon sang et meurtri comme je l'ai été moi-même. Horrible chose que les tortures de l'enfantement, que ces grandes luttes de la nature avec la faiblesse d'une femme pour amener un nouvel être à la lumière! Le souvenir de tout ce qu'il m'a fallu endurer me crispe encore, et je m'étonne d'avoir pu survivre à un tel déchirement! Cela est néanmoins; les forces me reviennent et la vie avec elles. Quel homme aurait pu

supporter un pareil moment ? Aucun, j'en suis sûre. Ils sont le chêne et nous le roseau ; les maux nous accablent, et ne nous brisent pas. La présence d'esprit n'en n'est même qu'insensiblement altérée. Pour moi, je sais qu'au milieu de mes vives souffrances, je m'occupais du déjeuner qu'on allait donner au médecin ; j'ordonnais le dîner, craignant que ma bonne, avec sa faible tête, vînt à s'imaginer que tout le monde devait à mon exemple garder la diète. Et si, dans les convulsions où me jetaient les douleurs imprévues, je donnais quelques signes de découragement, bientôt la pensée d'avoir impressionné péniblement mon mari me rendait, sinon le sourire, du moins le calme de la résignation. Le sentiment très net du danger que courait mon enfant me revenait aussi et je n'hésitais pas à rappeler mes forces dès que je le pouvais, pour tenter un nouvel effort ; mais, épuisée avant l'heure par de violentes secousses, je retombais souvent sur mon lit sans avoir rien fait d'utile. Mon enfant restait toujours au passage, immobile, sans voix, suspendu entre la vie et la mort. Le connaissance de ce qui se passait alors me faisait un mal immense, mais elle a bien profité à mon fils. Si j'eusse perdu la tête, comme cela arrive à tant d'autres femmes, mon enfant vivrait-il maintenant ? La chose est douteuse. Il ne pouvait naître que par un grand et courageux effort. Je l'ai fait et Dieu m'a recompensée. A 4 heures moins un quart, je me suis assise frémissante pour le contempler et remercier Dieu ! — La séance avait duré dix-sept heures, — c'est bien long.

Les paroles raisonnables du médecin m'avaient peu encouragée. Mon cher et tendre ami a fait beaucoup pour moi dans cette cruelle épreuve, car il m'a beaucoup aimée. A chaque instant, ses yeux se remplissaient de larmes, et je le voyais souffrir de ne pouvoir me soulager. Moi, je t'aimais aussi et, de tout mon cœur, je m'élançais vers toi pour trouver un refuge dans ton sein. J'y cachais mes pleurs ; j'y reprenais courage. Ah ! qu'on ne me dise pas que la femme en veut à son mari dans ces instants de douleur. De quoi le trouverait-elle coupable d'ailleurs ? Serait-ce de ce qu'à une heure sacrée il a mis en elle une double vie et l'a couronnée du beau titre de mère ?

Et comment t'en aurais-je voulu de m'avoir donné ce gage à jamais précieux? J'ai failli y succomber et alors même je te chérissais. Tu dus le voir dans mon regard : que la vie eût tranché la vie, que l'enfant t'enlevât la mère, c'est ce qui pouvait bien arriver; je le sentais vaguement ; mais mourir dans tes bras, y mourir adorée en te laissant mon image, cela me semblait encore du bonheur et je t'aimais toujours. Dieu m'a réservée pour toi et mon fils, je lui rends grâces et suis heureuse, car beaucoup d'espérances couvent dans mon cœur. Je les changerai en réalité. Tes conseils et ton amour m'élèvent, et moi, j'élèverai ton fils, je lui enseignerai Dieu, la patrie et son père. Déjà, il y a deux jours, j'ai appelé sur sa jeune tête les bénédictions d'en haut, et, l'âme émue, les yeux pleins de larmes, je l'ai bercé avec ce chant héroïque et saint : *Amour sacré de la patrie.*

*Jeudi*, 25 *juillet* 1850. — Sombre jour de pluie. Seigneur, ouvre mon cœur à la foi ; je languis dans la tiédeur et ma vie en est diminuée. Qu'ils sont heureux ceux qui croient et marchent sereins dans leur voie, n'ayant aucune crainte de la mort et se sentant toujours prêts à paraître devant Dieu ! Jamais je n'ai ressenti comme aujourd'hui le vide que laisse en moi l'absence du sentiment religieux ; jamais aussi je n'en fus plus troublée. La nuit, au milieu de mes longues insomnies, et quand tout dort autour de moi, je me recueille et je cherche à prier ; mais mon âme reste froide, elle a perdu sa dévotion! Qu'ai-je fait pour me voir tombée dans un pareil état? Ma vie est pure, remplie par le devoir ; ma conscience me rend chaque jour un bon témoignage, mon cher compagnon est heureux avec moi. Ah! que je verse ici des larmes sur moi-même! Ces pleurs solitaires, répandus sous le regard de Dieu, bien souvent m'ont rendu des forces; que ne peuvent-ils me rendre aussi ce que j'ai perdu?

Chère petite âme de mon fils, toute-puissante dans ta pureté, viens en aide à ta mère! Une vie nouvelle doit commencer pour moi ; il faut que je reprenne une foi forte et que nous en vivions tous deux. Je ne veux ni raisonner, ni critiquer ; j'y perds la fraîcheur d'esprit qui me reste : à ce souffle brûlant et malsain je me suis des-

séchée, car j'y avais mis toute mon âme, espérant y trouver la lumière. Dieu sensible au cœur, voilà ce que je voudrais pour apaiser mes tourments. Bien souvent, je l'ai vu habiter en toi par de telles manifestations, cher ami! La foi dans l'amour!... Ne reste pas alors solitaire dans ton bonheur; appelle-moi dans tes bras, et que, sous tes larmes (car tu en verses alors), je me nourrisse au moins quelques instants de ta grande foi : la foi en Dieu et en l'humanité!

26 *juillet, au soir.* — Ce qui me touche, ce n'est pas seulement de voir mon mari s'attacher tous les jours à moi davantage; mais de savoir qu'il s'occupe à ses instants de loisir de mon perfectionnement moral. Admise comme disciple à la communication de ses pensées et de ses travaux, j'ai encore le bonheur de recevoir de sa main le vrai pain de vie, qu'ailleurs je ne trouvai jamais. Il le dépose avant de partir sur une page écrite dans un élan d'amour et de foi. Et, pendant les longues heures de son absence, je m'en nourris; j'en fais le cordial qui me soutiendra et me fera courageusement aborder la vie. Oui, cher ami, l'eau vive est au-dessous de la surface aride. Je le sens à l'émotion qui me pénètre en lisant tes feuilles. Celui qui a le don des larmes n'est pas disgracié de Dieu, n'a pas le droit de dire : « Je suis dans la sécheresse. » Cet état existerait-il d'ailleurs, je ne devrais point m'en alarmer. Puisque j'en souffre, c'est un acheminement vers un état meilleur.

Hier, dans notre conversation, tu as dit quelques mots qui ont renvoyé à mon esprit cet éclair de lumière : que l'homme n'est nullement responsable, même aux yeux de Dieu, d'un état qu'il subit, non par un effet de ses actes, mais par une cause supérieure à lui-même. Qu'elle vienne de la nature ou d'en haut, on peut l'ignorer; mais on n'en est pas moins, je crois, dans la bonne route. C'est là peut-être ce qui réveille en nous le sentiment de la vie et nous rend propre à l'action.

Vivre, c'est agir. Celui qui ne sent pas ne vit pas.

Tout ce petit raisonnement, que je viens de me faire, me console et me tire de mon abattement. C'est à toi que je le dois, cher ami : que le bien qu'il me fait soit ta récompense.

Les fragments du journal de Michelet nous donnent l'autre partie de ce dialogue écrit, dont il est facile de rétablir la concordance.

JOURNAL DE M. MICHELET

1er *novembre* 1849. — Dans ce jour solennel, elle me demanda ce qu'on pouvait lire pour les morts. Je lui dis : tout ce qui meurt, tout ce qui pleure, les psaumes des Juifs, et ceux des Irlandais, des Polonais, de toutes les nations qui meurent et pleurent, si elles ont fait des chants. Nous allons chez Mickiewicz... Revenus à trois heures, rêvé devant le feu. Elle tricotait pour moi. Calme doux, silence profond. Mille pensées me revinrent : mon père et M. Mialaret.

Elle se mêlait ainsi à tout.

15 *novembre*. — Il est impossible d'être plus judicieuse et *mieux née*, d'avoir le sens et le cœur plus droits. Je le sentis à ses remarques sur mon chapitre de Vendée... Mercredi soir, je lui demandais à quoi elle avait songé dans sa petite promenade aux Champs-Élysées. Elle disait : « Aux moyens de m'élever l'âme. »

12 *décembre*. — Elle me dit ce matin un mot bien intelligent : « J'ai le temps de t'aimer davantage. » Sans doute, j'ai l'inconvénient des distractions forcées ; mais j'ai l'avantage aussi des retours d'autant plus vifs ; je m'y attendris beaucoup, par instants, resaisissant avec bonheur cette chère et unique personne, si jeune et si sage, qui se laisse si doucement former à ma ressemblance...

26 *décembre*. — Nous passâmes le jour de Noel dans une harmonie profonde, et peu à peu la migraine me laissa. Elle s'était remise à moi, pour le choix d'une lecture pieuse. Je pris l'Évangile de Lamennais. Le texte, le commentaire, et celui que j'ajoutais moi-même, prenaient comme un ensemble d'aliments religieux fortement harmonisés ; tous les trois répondant à des temps, à des états d'esprits différents. Ma chère mie le sentait très bien, et comme je lui dis qu'un jour elle répéterait

ce commentaire à son fils, elle entra en pensée de ma mort et laissa tomber quelques belles larmes.

21 *janvier* 1850. — Elle me disait dimanche soir : Je me reproche de ne point penser à Dieu ; mais souvent j'oublie... Je suis si amoureux de sa perfection morale et désireux de la voir meilleure que moi, que souvent je lui parlerais de Dieu ; mais je crains de diminuer la spontanéité du cher jeune cœur. Il faut qu'elle déploie ses ailes dans la parfaite liberté.

6 *février*. — Indépendamment de mon attendrissement passionné pour ce cher enfant qui vit dans ma main, j'éprouvais encore une compassion douloureuse, en songeant que sa jeune vie, si dure dans l'enfance, si dure dans la première jeunesse, n'a respiré un peu que depuis notre union. J'ai vu qu'elle souffrirait moins, une fois qu'elle était enveloppé de mon cœur... Je me fie à sa jeunesse, à son courage et à Dieu.

27 *mars*. — A travers son indisposition de divers genres, elle refleurissait pourtant, reprenait l'éclat de la vie. Vie très seule, renfermée, intime, qui mènerait aisément a un monachisme voluptueux. Mais nous sommes tous deux avertis de plus d'une façon. La nature d'une part, qui nous sépare encore, le monde de l'autre part qui, lointain, ne nous envoie pas moins la voix de ses souffrances.

De là mon réveil matinal, l'impatience de faire et d'aider. Marche, marche !

J'éprouve aussi le besoin de donner à cette chère personne, qui regarde en moi, — et non autre part, — de lui donner un aliment moral et religieux. Que puis-je, sinon me donner, si j'en étais digne ?

Dans ces grands jours où la religion antique dispose de moyens si puissants, et moraux et matériels, — heureux qui pourrait, sans secours matériels, et sans aide que son cœur, donner Dieu au cœur que l'on aime.

31 *mars. Jour de Pâques*. — Ma chère femme me demanda mon avis sur la prière. Je lui dis ce que je pense depuis longtemps, qu'aujourd'hui plus que jamais, elle doit être *commune*, il est vrai, mais en même temps *spéciale*,

*commune* d'intention avec nos frères, *spéciale*, diversifiée selon nos besoin, nos situations, etc. ; spontanée surtout, et sortant de notre élan personnel ; pour prévenir les divagations et rêveries, il vaut mieux écrire.

*Avril* 1850. — Tous ces jours-ci, je poursuivis le second chapitre (Robespierre), avec un extrême acharnement ; je perdis de vue entièrement les hautes régions de l'amour. Je n'en eus, dans cet intervalle, qu'un moment très vif. Quelques papiers me tombèrent sous la main, qui me rappelaient la violente agitation de ma chère petite, à d'autres époques. J'en restai plein de rêverie. Tout cela calmé ? La voilà établie dans la nature ? Mais suis-je donc la nature ? Suis-je suffisant à son cœur ?

11 *avril*. — Tous les matins, en partant, je laisse mon travail aux mains de ma chère petite, pour me remplacer et me continuer près d'elle. Ainsi, l'union morale nous revient sans cesse...

Une face nouvelle s'est révélée chez elle de plus en plus : très enfant, très positive, selon les moments. La tension poétique et douloureuse a disparu ; une autre poésie apparaît, à l'horizon, douce et tendre (non de moi, quoiqu'elle m'aime), mais de son enfant, qu'elle pressent, cherche à deviner, qu'elle forme et raisonne déjà.

16 *avril*. — En rentrant, elle me donna à lire la plus touchante effusion : « Raconte-moi à moi-même mes souvenirs[1]. » Mais quels, chère amie ? Aucun que tu ne puisses verser dans mon sein. Et quand ce serait un souvenir d'amour ? Pourquoi ne le dirais-tu pas ?

N'es-tu pas sûre de trouver en moi un cœur infini. — Non, non, ce n'est pas cela. — Eh bien ! alors, c'est le *culte* qui te manque. Eh ! ma chère, il faut bien, chaque jour, dans cette éclipse, entre l'ancien et le nouveau, que chacun, chaque jour, se fasse son culte.

7 *mai*. — Le mardi soir, très touché, et plus que jamais peut-être, de ma femme, de tant d'innocence, tant de

[1] Voyez le journal de Mme Michelet du 1er mai. Elle voulait que son mari lui reparlât de leurs relations épistolaires de 1847, au lieu de parler elle-même de sa personne.

gentillesse et de raison. Sa santé lui conserve un charme d'innocence et d'enfance : avec cet esprit sérieux propre à sentir les plus grandes choses, elle n'en vit pas moins volontiers avec ses bestioles, comme Geneviève de Brabant avec la biche de la forêt.

Je me reprochai la vie âpre, tristement laborieuse, qui m'empêche de jouir de ce bon petit moment, cette saison, cette maisonnette solitaire, cette enfant charmante qui vit seule, et de ma pensée !

28 *mai.* — Sa vie. Voici comment, en moi-même, je datais sa vie :

1. 1826-1840. La campagne, l'éducation sous son père ;

2. 1841-1843. La pension, la mort de son père, les chagrins de famille ;

3. 1844-1845. Le couvent, les examens, le grand chagrin.

4. De l'été 1845 à octobre 1846, dix-huit mois à Bayonne. Obéissance passionnée.

5. De décembre 1846 à novembre 1848, deux ans presque, à Vienne ; agitation, flux, reflux du cœur.

6. De novembre 1848 jusqu'en mai 1850, dix-sept mois (comme à Bayonne), dans une sorte de port.

Dans la tendresse passionnée d'un cœur qui l'environne de maternité et d'amour, sa vraie mère l'a épousée.

Cet état n'est pas sans quelque langueur ; son enfant va l'en faire sortir, lui compléter son harmonie, lui donner un but, lui remplir ses jours.

Elle a aussi le spectacle, la participation de son enfantement continuel ; elle me paraît jouir du renouvellement incessant de ma pensée.

Nous avons encore un point de contact dans une de nos plus fortes tendances, la tendance religieuse. Nous nous rencontrons en Dieu.

4 *juin.* — Le dîner démocratique : les Guillon, Alfred et Adèle, Léon, Préault, Alexandre, Lejean, Pierre Dupont. Le cercle était beau : toute partie de la France était représentée. Ma femme tenait d'une part, comme anglo-américaine-languedocienne, aux gens de l'Ouest : Alfred, Alexandre, Lejean et Amélie ; à ceux du Midi :

les Guillon et ma fille même, franc-comtoise espagnole par sa mère ;

A ceux du Nord et du Centre : moi picard-ardennais parisien, mon oncle picard, Pierre Dupont lyonnais.

Elle me parut faire, dans son équilibre de raison et d'innocence, le vrai milieu de cette table, où nous nous rattachions tous.

*Mercredi* 5. — Le matin, ce fut sur elle que je m'appuyai aussi, sur sa perfection morale, qui m'est si sensible, pour trouver l'idée de ma nouvelle leçon sur la *femme selon le cœur de Dieu*, augmentant en Dieu, par l'âge même, le veuvage et la perte des enfants.

Le 2 juillet naquit Yves-Jean-Lazare Michelet, noms symboliques dont son père nous apprend le sens.

Yves..., c'est elle en son père ; Jean..., c'est elle en son éducation chrétienne, mêlée d'aspiration d'avenir ; Lazare..., c'est elle en moi : l'histoire et la résurrection.

Que d'espérances il mit dans cet enfant, ce fils, « conçu de la grâce, et du moment du jury où j'ambitionnai de sauver un homme », en cette année 1850, marquée par trois choses : « un *cours* très pénible, de grande invention (éducation de la femme) ; un livre de combat intérieur où j'ai jugé le jugement de la Convention ; enfin ma grande circonstance, mon fils ! »

14 *juillet*. — Inquiet pour notre enfant, que je trouve faiblement nourri. — Elle passa la meilleure partie du jour à faire ses comptes, avec un soin, un amour extrême de l'ordre ; j'en fus touché, contrarié dans l'état de faiblesse où je la vois.

23 *juillet*. — Grande année, laborieuse, où j'ai dépassé de beaucoup mes forces. De là, la diminution que je sens en moi.

L'année 1849 s'était écoulée dans une continuité de vives émotions (le 12 mars, le 3 septembre, l'énorme tome IV,

vivant, palpitant s'il en fût, le 10 août, Jemmapes, mes deux cours ; aimer, aimer, créer par l'éducation).

L'année 1850 a succédé, non moins ardente :

Un cours très pénible de grande invention (éducation de la femme) ;

Un livre de combat intérieur, où j'ai jugé le jugement de la convention ;

Enfin, ma grande circonstance, *mon fils !*

Mon fils, conçu de la grâce, et du moment, du jour où j'ambitionnai de sauver un homme.

Progrès charmant de ma femme, toute rêveuse pendant sa grossesse, si touchante d'innocence, d'amour et de sainteté. Elle m'aimait davantage, en se sentant souffrir par moi, sentant s'agiter dans son sein ce fruit brûlant de mon désir. Cette souffrance, si peu méritée, me la rendait chère, au delà de tout ce que je puis dire. Je tremblais, à l'approche de l'accouchement, de voir échapper de mes bras ce trésor de sanctification et de bonheur. Ces inquiétudes étaient d'autant plus pénibles que, dans ma grande solitude, je ne les confiais à personne.

Grâce à Dieu ! elle vit et vivra ! Elle a vu, sans en mourir, sortir d'elle ce doux fruit de vie.

Elle écrivait souvent, dans sa grossesse, aux heures lentes de solitude et de langueur. Toutes ces pages sont empreintes d'un charme extraordinaire ; elles sont molles parfois ; la jeune femme maladive et souffrante y met ses soupirs. Cette mollesse est de la nature, nullement de la volonté. Celle-ci est toujours si raisonnable, si pure et si tendre, qu'on n'en peut rien lire, sans verser des larmes.

Jamais je ne la trouvai meilleure, plus visiblement supérieure à moi. Le métier et la fatigue, une production trop abondante, trop précipitée, m'absorbaient. J'étais comme un forgeron qui tout le jour bat le fer, et le soir, rêve, les yeux ouverts. La fatigue neutralise plusieurs des meilleurs côtés de ma nature.

Grand sujet de réfléchir ! de se défendre contre l'absorption de métier, de la spécialité !

Au moment même où je finis le rude janvier 93, mon fils me naît, me relève aux hautes pensées !

Les archives me replongent au moyen âge; une nécessité providentielle m'oblige d'en renouer le nœud (1200 et Innocent III), de ressaisir, à l'occasion du plus mince détail administratif, les plus vastes généralités, — la France, au total le monde...

Mon rapport du 1er juillet sur l'inventaire définitif, et le 20, le commencement d'un travail suivi d'archives, me mènent à une vie harmonique où l'art et le devoir s'associent mieux[1].

26 *juillet*. — Le mercredi 24, je croyais avoir fini, et j'avais repris ma pensée intime, ma communication de cœur avec elle.

Il fallut poutant le jeudi refaire la dernière page; j'y fus plus juste pour les juges de Louis XVI : ils ont voulu consacrer le *sanctum pomoerium* de la France.

J'essayai, pourtant, de me refaire et me remettre, par deux choses, en m'étendant à la fois, et me concentrant :

Je chassai de ma bibliothèque tout ce qui n'allait pas directement à l'histoire de France;

Je lisais aux Archives uniquement des pièces d'archives, le registre Albigenses, les registres capitulaires de Notre-Dame, Saint-Barthélemy, etc.

Je visitais aussi la solitaire bibliothèque des Archives, le *Bullarium romanum*, le Recueil de Du Theil (Innocent III), et autres collections.

Aussi, j'harmonisais et je calmais l'extérieur de mon âme.

Mon regret est que l'intérieur profite si lentement.

Que j'en aurais besoin, et pour moi, et pour elle... qui cherche à s'appuyer sur moi! Hier même, elle m'écrivait les choses les plus touchantes sur sa langueur religieuse.

Je crois toutefois qu'elle se trompe sur le vrai caractère de son état. Cette langueur ne vient pas directement d'insensibilité aux choses divines. Elle vient de l'uniformité d'une vie sans progrès, je veux dire, *sans progrès*

[1] M. Rocquain a lu, dans la séance solennelle des cinq académies, en 1904, une notice très intéressante sur les travaux de Michelet aux Archives nationales.

*sensibles*. Elle ne mesure pas le progrès très réel qui s'est fait en elle depuis deux ans, par voie d'infiltration, la multitude d'idées, de sentiments, qui sont éclos en elle. Elle n'est plus à l'état de crises, qui fut longtemps le sien. Elle n'est pas, non plus, à l'état de progrès harmonique. C'est dans ce dernier état qu'elle sentira Dieu, non éclater en elle, mais fleurir et grandir, comme une fleur, ou comme son enfant. Le sentiment *dévôt*, par saccades et mouvements brusques, n'est point du tout le sentiment *religieux*. Celui-ci participe aux doux mouvements de la nature, qui paraît immobile et semble rêver, alors même qu'elle avance le plus; concentrée, solitaire, elle n'a rien en face qui lui montre son progrès.

Elle va, comme on va dans une barque, quand on ne regarde pas le rivage; on croit qu'on ne bouge pas. Je lui voudrais deux choses pour lui faire mesurer son progrès et s'y intéresser : une communication habituelle avec son *enfant*, puis un *art*, le seul art par lequel on influe déjà sur le jeune être, même avant toute communication de langue articulée (la musique).

Elle m'avait demandé, au jour des Morts : « Que lire ? »

Et, à Pâques, elle me demanda : « Comment prier ? »

Que lire, au jour des Morts ?

*Ce qui meurt, et qui pleure.*

Les *psaumes*... non seulement ceux des Juifs, mais ceux des peuples qui meurent et qui pleurent, Pologne, Irlande, tant d'autres, aujourd'hui, dont nous n'entendons pas les voix encore; tous ceux qui disent : « Seigneur, j'attends ma transformation (*Expecto, donec veniat immutatio mea*). »

Et pourquoi ne pas lire aussi les paroles des âmes fortes qui meurent sans pleurer, qui acceptèrent la mort, comme toute autre chose de Dieu (Marc-Aurèle, Epictète) ? « La mort, la vie, dit Michel-Ange, se valent l'une l'autre, et sont pièces du même Maître, et de la même main. »

Rien ne m'a plus vivifié aussi (à l'encontre du sentiment de la mort), que les choses qui sont empreintes de la

grande vie du genre humain, par exemple, les *vieux chants juridiques ou sacrés*, les symboles de l'Église ou du Droit, sur les actes de la vie humaine. Là, ce n'est point l'attendrissement des psaumes et des chants de douleur, ce n'est point la force voulue des Épictète et des Marc-Aurèle; c'est le grand cours de la nature; indifférent? non, mais majestueux, roulant, comme un grand fleuve, de la vie à la mort, de la mort à la vie... confiant dans sa perpétuité et le renouvellement de vivification. Jamais la vive verdure des fontaines solitaires, jamais la fraîche ondée qui envoie au loin la cataracte dans sa chute éternelle, n'ont communiqué à mon âme une telle impression de vie jeune et toujours renaissante.

Pourquoi, au reste, chercher des sources? — Toi, tu es une source. Fouille-toi, sonde-toi. — « Je suis sèche... » — Oui, à la surface; — mais, perce la surface, l'eau vive est au-dessous. — « Et comment percer la surface? — En appuyant dessus, par sa réflexion, examinant, creusant sa situation, demandant à son cœur, sur chaque point, ce qu'il en pense...

Ou bien encore, instinctivement, en se livrant au rêve de l'art : telle harmonie de sons ou de couleurs fait souvent jaillir la source morale... Au fond d'une mélodie, au calice d'une fleur, vous rêviez la nature, et vous rencontrez Dieu!

20 *juillet*. — Je passai le milieu du jour à trier les lettres de ma femme, les ranger, etc. Cela m'intéressa fort; même sans lire tous ces papiers, j'y sentais la trace chaude des tristesse passionnées de la jeune fille. L'éducation catholique avance infiniment les femmes, les développe, dès l'enfance, de la manière la plus dangereuse, à la faveur de l'équivoque d'amour... paternel. Les vers langoureux et sacrés de l'abbé Calvignac [1] me firent faire cette réflexion; ils ont dû servir auprès de bien des filles; il ne les donnait pas, mais se les laissait dérober. J'étais fort touché de voir comment ce jeune cœur (gardé d'un corps très maladif) avait si raisonnablement cheminé à travers ce monde divers... chaste et sage, et née

[1] Directeur de Mlle Mialaret dans sa jeunesse.

très pure, seulement ayant, ce semble, besoin de direction. Au moment même où elle vint à Paris, ce besoin était le même. Pour moi, si j'avais une influence, ce serait de la rendre moins dépendante que jamais elle ne fut, de l'enhardir dans l'opinion de sa raison, de la faire marcher non soutenue, mais la main dans la main aux larges et simples voies de Dieu.

7 *août*. — Jamais je ne sentis mieux le trésor que j'ai en elle. Elle supportait à merveille par la lecture et le travail sa vie enfermée et triste. Je ne lisais rien avec elle (sauf l'*Henri IV* de Shakespeare); j'aimais mieux causer. Les livres de moins en moins répondent à mes pensées. J'aime mieux feuilleter mon cœur, feuilleter mon grand livre d'amour, lire et relire sans cesse dans mon charmant jeune livre, inépuisable de grâce et de raison. La communication de toute chose est si douce avec cet autre moi-même, si différent de moi-même. C'est moi et ce n'est pas moi; je jouis de la ressemblance; je jouis de la différence. Je ne me lasse pas d'entrer dans sa jeune âme, d'y chercher sans cesse avec une tendre curiosité. Et elle, elle ne se lasse pas de se dévoiler à moi. Elle apprend beaucoup par nos entretiens. Elle en retient le meilleur.

11 *août*. — Très renfermés cette année. Nous voyons passer une à une les fleurs, toutes les productions. L'autre jour, je m'aperçus que la campagne avait jauni de maturité, depuis le dernier regard que j'y avais jeté, en allant chez Mickiewicz.

Solitaires, et heureux. Nous le serions du moins, si la santé de ma chère mie s'affermissait. Le samedi 10 août, l'intérêt ardent qu'elle a pris à la première nourriture de son fils lui a fait mal encore. Ardeur bien excusable. C'était peut-être pour l'enfant une question de vie et de mort.

Quel malheur serait-ce si ce cher fruit du sein d'une femme accomplie, qui apporte un tel germe au monde, un enfant qui sort d'elle, béni de sa vertu et doué de sa grâce, venait à nous manquer! Ce serait un deuil, non seulement pour nous, mais pour ceux qui espèrent dans ce nom de Lazare. Sacré du nom de *résurrection*, il encoura-

gera, en vivant, ces cœurs malades. Sa mort les decouragerait.

Cette année, a défaut de voyage, j'en ai fait un immense à travers le temps. J'ai repris les sources de notre histoire populaire. Pauvres sources, sous quelles masses effroyables de mensonges, d'erreurs, de fausse et vaine histoire, elles se trouvent ensevelies.... Elles subsistent pourtant, elles couvent sous terre, elles vivent, salutaires et fécondes ! et elles donnent la vie ! Combien j'en ai besoin, — *pour ce peuple*, abandonné de tous, ignorant de lui-même, dénué de tout souvenir, — *pour moi* qui vais, donnant toujours, qui ai besoin d'autant plus de refaire et nourrir mon cœur, — enfin, pour *cet autre moi-même*, ce jeune cœur qui s'ouvre à moi sans cesse, me demande secours, et, dans ses souffrances morales et physiques, me serre, m'appelle comme si j'avais en moi le trésor de la vie. Je ne suis pas un dieu, enfant, je suis un homme. La vie que j'ai en moi n'est pas la mienne, c'est la source commune du monde et de l'histoire, qui est venue de Dieu, et qui en vient sans cesse ; c'est celle du genre humain, celle de l'*action* et de la *passion* universelles, le grand fleuve de la vie, du travail, des douleurs. Quel remède demanderai-je aux tiennes, à tes langueurs de jeune malade, de femme, à ta mélancolie de solitaire ? Je te donnerai la douleur de tes pères, leurs mâles douleurs, virilement supportées, leurs travaux courageux, leur marche dans le progrès de la justice, leurs efforts pour préparer, à nous leurs enfants, un monde plus juste et plus heureux. Et comme tu as un grand cœur, tu prendras, pour adoucissement de ce que tu souffres, la souffrance perpétuelle du monde, l'effort, les chagrins personnels, a travers lesquels chaque âme accomplit la vie, l'enrichissant toutefois d'une trace nouvelle, d'un élément nouveau qui profite à ceux qui viennent derrière.

Et toi aussi, tu as beaucoup à faire.

Tu fais *un homme*, tu crées ton enfant, un enfant dont le nom est déjà une espérance : que ta résurrection soit en lui !

Et *tu refais un homme*, chaque jour. Celui que tu as

adopté le 2 décembre [1], pour qui tu as dit que tu ferais ce que tu ne ferais pour personne, celui-là se donne chaque matin au monde, et chaque soir retrouve dans ta jeune vie tout ce qu'il a donné. Garde-lui, je t'en prie, la coupe pleine, ne la laisse pas diminuer.

Tu es jeune : harmonise-toi à la sagesse du jeune monde, à son progrès immense, aux *sciences* qui sont d'hier, aux études de la nature, à mesure que tu le pourras à la *musique*, l'art propre à notre temps. Le monde, sombre et muet pendant dix mille ans, a pris une voix de nos jours, et la terre a chanté. Unis-toi à ce grand concert ; ne reste pas muette, chante aussi, et loue Dieu. Enseigne aux tiens à le louer.

13 *août*. — Mon volume (janvier 93) terminé, j'essayai de me rafraîchir dans le moyen âge (Irminon, Albigenses Mathieu Paris, etc.). Et ce matin, je parcourus les papiers de 1848.

Le meilleur moment de 48, c'est le 11-12 avril, où j'esquissai une *Histoire de la Fraternité*, vrai *Bible du peuple*.

En avançant dans cette année, mon cours me saisit, me spécialisa (*Histoire des religions*). La polémique me saisit, quand je vis les vaincus bénir l'arbre des vainqueurs.

Blessé du 15 mai ! Brisé du 24 juin ! je cherchai remède à ma blessure, à celle du monde, dans mes esquisses de *livres populaires* (juillet 48 ; mais je ne savais pas assez ce qui fait la base même de ces livres, la *Révolution*. Je m'y replongeai (troisième volume).

Ma chère femme (et trois fois chère) me donna, en novembre 48, la plus douce diversion, un délicieux alibi, qui me ravit du monde au ciel. Vraie mère de *Lazare*, qui d'abord a ressuscité son mari.

Ma vie dès lors très harmonique : d'une main, j'écrivais mon cours (l'amour, la famille et l'éducation) ; de l'autre, j'écrivais mon livre (*la Fraternité, la Révolution, la France*).

[1] Voir la lettre de Mlle A. Mialaret du 2 décembre 1847, dans les *Lettres inédites*, par laquelle elle accepte de devenir la femme de J. Michelet.

Ce qui manquait à l'harmonie, l'augmentait dans un autre sens. L'amour me rendait très productif. Refoulé par la nature envieuse (par la Providence peut-être), je continuais l'amour dans le champ de la pensée. Seulement, une chose manquait à ce flot non interrompu de fécondité. Est-ce la faute de ma nature, ou de la situation? Ce qui manquait, ce n'était ni la force, ni la chaleur, ni la vie (témoin mon Danton) ; c'était la suavité, la détente et la grâce, cette rosée de Dieu qui seule peut-être rend les livres vraiment populaires.

Tel quel, dépourvu (je le sens) de ce don suprême, je reviens cependant à l'exécution du livre nécessaire entre tous; la situation m'y ramène. Il faut une *Bible du peuple* (sous un titre national, par exemple : *Histoire de France*), qui soit, dans la réalité, l'histoire du double mouvement de l'homme, progrès de l'*individualité*, progrès de la *fraternité*; être *soi* de plus en plus, être *frères* de plus en plus.

Alternative qui s'accomplit principalement par celle des religions : religions *mâles*, héroïques, qui organisent l'*individualité*; religions *femelles*, qui organisent la *sociabilité*, préparent la fraternité.

Les religions *mâles* organisent l'individualité *par le droit*;

Les religions *femelles* préparent la fraternité *par la grâce*.

Ainsi l'histoire, comme toutes les sciences de la vie, est dominée par le loi générale des sexes.

La division du livre serait donc très simple :

1° Introduction. Du *monde*; spécialement, dernier âge du monde antique, en son génie mâle, Rome et le droit; son génie femme, le christianisme et la Grâce.

2° Comment, dans une nationalité, la *France*, se sont débattues la loi et la grâce, l'individualité, la sociabilité (sans que la fraternité s'en dégage encore).

3° Comment, depuis un siècle, la *Révolution* travaille à réconcilier la loi et la grâce dans un vrai mariage des deux principes qui ont alterné, combattu jusqu'ici.

Lazare Michelet ne devait pas vivre. L'état de santé de sa mère obligea à lui donner une nourrice, dès le 4 août, à la changer le 16. Le 24 août il expirait.

JOURNAL DE MADAME MICHELET

*Mardi 27 août.* — De mon enfant rien n'est plus! La mort a visité ma demeure et m'a pris l'âme de mon fils. Depuis ce jour mon cœur s'est ouvert a l'amertume parce que mon espérance et ma foi ont été confondues. Que cependant je ne murmure pas contre vous, Seigneur, car vous savez, mieux que moi, le bien de toute chose et vous l'avez voulu ainsi! Je courbe la tête sous l'épreuve terrible qui me frappe et je me résigne dans les larmes. Dors en paix loin de ta mere, cher ange béni, pauvre petite fleur brisée dès sa naissance! Tu devais me ravir tes doux parfums et emporter vers un monde meilleur la plus sainte portion de mon âme. Que le courage ne m'abandonne pas, puisqu'il faut que je vive pour aimer et aider ton père qui nous aime tant tous les deux!

Je prie M. Bontemps de vouloir couper les cheveux de l'enfant et de les remettre a son père, de placer dans sa bière le petit oreiller pour reposer sa tête; de me conserver a part sa brassière et les deux bonnets qu'il avait en mourant.

JOURNAL DE M. MICHELET

24 *août* 1850. — Mort de mon petit (Yves-Jean-Lazare. Jour de la Saint-Barthélemy, veille de la Saint-Louis). La maladie éclata le 21; 22, visite de M. Blache, gendre de M. Guerfaut; ni l'un ni l'autre ne devine.

Le 24, double blessure.

Ma femme manifesta le désir qu'il fût endoyé; j'obéis a l'instant, j'avais hâte de le faire. Si la mort de l'enfant eût précédé l'arrivée du prêtre, le cœur troublé de la mere eût pu attribuer la mort au défaut de la cérémonie religieuse, ou douter de son salut. Au contraire, la chose exécutée, elle éprouva un reflux en sens inverse, elle en eut presque regret. Pour moi, quelle que fût l'amertume d'un acte qui m'isolait de mon fils, je devais suivre sa volonté dans une telle circonstance. J'ai le sentiment d'un devoir accompli.

*Dimanche 25 août.* — Qui oserait dire un mot contre le cœur d'une mère, lorsque, dans son déchirement, il lui revient cette terreur d'enfance, d'un dogme exécrable qui damnait l'innocent qui meurt sans baptême ?

Il ne reste qu'à obéir.

Malheur pour tout l'avenir, si elle gardait ce nuage !

Il irait se fortifiant, prenant corps en son esprit.

Elle rêverait de l'enfant souffrant par sa faute. Il vaut mieux qu'elle ait dit cette pensée, qu'elle l'ait jetée au puits de l'oubli ; satisfaite, l'idée s'est évanouie.

Elle *aurait cru qu'elle croyait*. Elle a vu, rassurée, qu'elle ne croyait pas réellement à cette abomination, et s'est retrouvée dans la foi humaine et juste.

Pour moi, au moment imprévu où je vis mon ennemi, le vieux système, se dresser de cette embuscade, et me prendre par le côté d'où je l'attendais le moins, je n'eus pas une minute d'hésitation. Aux balances de la *justice*, la mère pèse tellement contre le père, elle a tant d'autorité sur l'être qui l'a tant fait souffrir (et la fera tant souffrir, hélas ! par le regret et le souvenir), que je décidai vivement, franchement, contre moi. Je me jetai sur ce calice amer, avec une avidité sauvage, m'empressant de combler la douleur par la douleur.

L'orgueil se tut ou fut nul. La justice, le droit maternel, régna souverainement, sans réclamation ni dispute. Dieu fut content de moi, je crois. Jamais je n'ai été plus digne de la foi que je professe qu'au moment où je semblais la démentir. *Qu'ils* rient de mon inconséquence apparente, que mon autorité morale en soit même diminuée, à la bonne heure ; ma valeur réelle en a augmenté.

Écarte cette vaine tristesse d'avoir fait rire tes ennemis. Quel est le fonds de leur triomphe ? De lier si bien les générations naissantes au dogme affreux d'un Dieu barbare, que jamais elles ne perdent une impression de terreur. Elles gardent la trace funeste d'un enseignement impie, elles croient s'en affranchir, par la culture et la réflexion, qui ramènent à l'idée d'un Dieu bon, clément, et le jour où elles faiblissent aux atteintes de la nature, ce dogme dénaturé en profite et reparaît. Facile et barbare triomphe d'une force perfide qui d'abord saisit l'âme

sans défense, dans son sommeil d'enfance s'empare lâchement de la raison endormie, et une fois glissée là, elle dort, elle attend son jour. Ce jour-là, défendez-vous, si vous le pouvez, raisonnez avec la douleur. Ce serait une barbarie. Il faut céder, on ne saurait lutter sans crime. Vous ne combattriez l'ennemi qu'à travers ce pauvre cœur déchiré, qu'en y mettant un germe d'infinie douleur pour tout l'avenir. Dieu parle ici pour la mère ; qu'elle soit respectée, obéie, il nous pardonne ce consentement apparent au dogme outrageant pour lui, d'un Dieu féroce pour qui l'innocence ne serait pas l'innocence, d'un Dieu insensé qui mettrait aux balances du jugement l'enfant qui n'a rien fait encore !

Mon opinion sur l'innocence, que dis-je, sur l'excellence des enfants, s'est accrue dans ce long jour passé en face de la douce et solennelle figure de mon pauvre petit mort !

J'y sentais si bien la grâce du moment ineffable et saint qui lui a donné la vie ! Le charme d'un si grand amour !

J'y sentais la parfaite honnêteté, la loyauté, la pureté de la mère !

J'y sentais son progrès futur, hélas ! tous les germes des grandes qualités qu'il ne développera point... Du moins en ce monde, car Dieu me garde de penser qu'ayant fait cette âme, l'ayant suscitée de nous, il ne lui trouvera pas son lieu, son emploi ailleurs ! Je ne croirai jamais qu'il ait fait une œuvre inutile, qu'il ait créé pour la mort.

Que dire de l'idée impie, effroyable, qu'il ait créé cette pauvre âme innocente pour lui demander compte des fautes qu'elle n'a pas faites ! L'horreur pour ce dogme *inqualifiable* augmente en moi non seulement par mon attendrissement, mais par mon impression, juste et raisonnable (j'en suis sûr), de sa touchante innocence. Ah ! comment croire que Dieu, qui fit cette créature aimable et douce, ne la fit pas pour le bonheur !...

Hélas ! il s'en va tout seul, sans sa mère, sans moi, abandonné, déshérité de la vie qu'il a touchée à peine. Que serait notre désespoir si nous ne le remettions aux mains paternelles ? Dieu de justice et d'innocence, recevez de nous notre enfant.

J'ai au moins ceci, dans un tel moment, de n'avoir pas le plus léger doute.

La sérénité de son visage est elle-même un signe. Je crois de tout mon cœur que Dieu l'a repris de nous. Que le père du monde le reçoive donc, et le rende heureux ! Pourquoi serait-il tout-puissant, si ce n'était pour donner le bonheur à l'innocence?

Pour nous, que nous souhaiterai-je ? valoir mieux — nous rapprocher de l'idéal (non réalité ! hélas!) qui est devant nous. Puisse son innocence nous rester, comme héritage, qu'elle soit en nous de la vertu !

Et moi, avancé dans la vie, que ce jour donc m'achemine, m'affermisse ; que d'artiste, je devienne *homme*. Bien dire c'est peu. Mais bien faire !

*Dimanche*, 25 *août*. — La révélation de la mort !

Ses traits une fois fixés sont devenus plus significatifs ; les ressemblances heureuses qui étaient en lui se sont dévoilées. La mère les pressentait ; moi, je ne les voyais pas, sujet d'éternelle douleur !... Si j'avais su, peut-être j'aurais pu...

J'avais toujours été aveugle pour les enfants. La nature m'a donné ici une ou deux leçons. Je comprends mieux combien la génération est chose sainte et sérieuse, tragique même, dans ses chances rapides. A chaque instant, nous nous jouons de cette chose terrible, l'amour et la mort. Nous ouvrons, à l'aveugle, dans le moment le moins lucide, la source des pleurs qui ne tariront pas !

A mesure que la guerre sociale s'aigrit, il y a péril à se confier ainsi à une nourrice ; c'est se livrer à l'ennemi. La nourrice, aussi bien que la domestique, devient impossible.

Nullité de la médecine ! Il est *facile de prévenir* les maux en entourant d'extrêmes précautions cet être faible, mais qui apporte tous les moyens de la vie. Pour *guérir*, les chances sont faibles ; tout est mystère ici, tout est obscur ; la vie et la mort se taisent. Les révolutions intérieures sont muettes, rapides, terribles ; elles gagnent de vitesse les traitements les plus prompts.

26 *août* 1850. — Le *Dies irae* pour un enfant !

Dans l'office funèbre « pour un homme, une femme, un

enfant », ils ont mis indifféremment le *Dies iræ* ! Ce fatal dimanche du 25 août, ma femme si raisonnable, ayant cédé à ma prière, se priva de voir encore son enfant. J'avais craint pour elle cette cruelle impression, l'horreur du moulage, de l'ensevelissement.

Elle resta seule quelques heures pendant que je faisais les courses indispensables, et elle voulut prier.

Son bon sens parfait, si droit et si juste, lui fit voir, au premier coup d'œil, que son paroissien *complet* ne contenait *aucune prière convenable pour les enfants.*

Le christianisme, très doux dans la forme, est amer dans son principe. Pour motiver *la nécessité du salut de tous par le Christ* (qui est la base unique du christianisme, comme religion), il suppose tous les hommes, dès la naissance, mauvais, coupables et perdus. *Coupables tous, celui même qui n'a pu rien faire encore, coupable* du péché d'un autre, coupable de la *culpabilité éternelle de la nature.* La nature, si l'on suivait ce principe à la rigueur, serait un péché de Dieu. Pourquoi avoir créé cette nature qui devait être éternellement coupable ? Pour nous, elle n'est point coupable, elle est la fonction du divin amour qui s'épanche en elle, aime en elle et aime en nous.

Les secs et durs logiciens du sacerdoce qui ont bâti ce système (longtemps après l'Évangile), étaient imbus de l'esprit stérile du vieil empire romain, de son amour du célibat et de la stérilité. Dans ce monde mourant, très digne de mourir, qui ne demandait plus que la tombe et le silence, la vie, la production, la création, semblaient choses mauvaises et qu'il fallait expier. Ils n'osaient dire que Dieu s'était trompé, avait péché en créant le monde, ce qui eût été logique dans une doctrine de mort. Ils disaient que la vie, une fois créée en Adam, livrée à elle-même, avait eu cette horrible puissance de se souiller à jamais, se vicier, tomber dans la mort, pour la faute d'un moment, pour le péché d'un seul homme !

Qu'est-ce que l'enfant, dans cette doctrine ? Un mauvais fruit d'un mauvais arbre, d'un arbre gâté à la racine, dont la sève est le péché même. Le désir d'engendrer, de perpétuer la nature qui est mauvaise, étant un mau-

vais désir, le fils du désir, l'enfant, est le péché de son père.

J'ai mis ceci en lumière dans un chapitre de mon livre du *Peuple*, et personne n'y a répondu.

« Laissez venir à moi les petits », belle et douce parole de l'Evangile. Le Christ n'avait pas deviné le christianisme qu'on fit après lui. Son principe, sans lequel il n'est plus une religion, mais une simple philosophie, son principe enveloppe toute la nature humaine, *l'enfant même*, dans la damnation encourue par le péché d'Adam. Tous *mauvais et damnés pour la faute d'un seul*, et *tous sauvés par un seul*. Si vous supprimez la première proposition, la seconde n'est plus nécessaire ; le christianisme s'écroule comme dogme ; qu'en reste-t-il ? le meilleur, le divin qui est humain en même temps ; il garde le mérite immense d'avoir formulé, enseigné ce qu'on sentait et disait vaguement : « Aimez-vous les uns les autres, aimez-vous en Dieu. » Par cela seul il garde une grande place entre les religions ; il n'est pas toute la religion, il en est une part notable.

Malheureusement, l'époque historique où il a pris son point de départ, l'esprit stérile du vieux monde, l'esprit mystique et scolastique de la nouvelle religion, son mépris exagéré de la nature et de la terre, son effort pour prendre des ailes et s'envoler au-dessus, ont empêché le christianisme de remplir sa destinée. Il n'a pu embrasser fortement ni l'État ni la famille.

Quand nous lui demandons des prières dans les grandes nécessités du cœur, que nous donne-t-il ?

1° Un élément antique, tiré des sombres Juifs, pleins d'âpreté, d'un souffle de guerre. Et encore, ils perdent le mouvement prophétique, l'élan d'avenir, la lueur d'aurore, en entrant dans le christianisme qui voit tout dans le passé, croit *tout consommé* et n'enseigne que l'*imitation* ;

2° Un élément du moyen âge, l'esprit même du prêtre, impérieux, menaçant, armé des flammes temporelles, spirituelles (ex. : le *Dies irae*) — ou bien encore, son élan vers la femme, non point la mère, mais *la vierge*, élan plus poétique que fécond, qu'utile au monde. Le nom de

*Notre-Dame* ne peut faire illusion : nulle part elle n'est consacrée comme mère, mais comme *vierge*.

On sent trop, dans ces prières, un dogme peu ami de la nature et de la génération. Deux choses manquent ici, qui sont le cœur même du monde, qui en font et le charme et la fécondité morale, deux choses, *la mère et l'enfant*.

C'est une des grandes misères de ce temps. Le monde cherche des prières. Il n'en trouve point.

Dieu veut qu'il n'en trouve point afin qu'il en fasse.

Il veut que du cœur déchiré sorte son propre remède.

Quoi donc ! quand toute la terre est gémissante (douleur d'hommes ! douleur de classes ! douleur de nations !) comment la prière manque-t-elle ?

Pourquoi ?... Cette génération n'est pas plus impie que celles qui ont précédé. Mais ceci tient à une chose : c'est que Dieu ayant voulu que l'homme devînt de plus en plus l'artisan de sa destinée, son créateur secondaire, son Prométhée en quelque sorte, l'homme moderne a l'habitude, dans ses nécessités, de s'implorer d'abord lui-même, de faire appel à son énergie ; il n'attend plus, dans l'inertie, que le secours matériel vienne d'en haut.

Il a raison, et il a tort. *Raison* d'agir, raison d'être énergique. *Tort* de ne pas regarder en haut. C'est d'en haut toujours que vient le secours moral. Un regard de l'homme au ciel, un éclair du ciel à l'homme, c'est dans la rencontre de ces deux électricités qu'est toujours pour nous la force pour l'action et la force pour la patience.

La prière est toujours la grande nécessité du monde, comme harmonisation de l'homme avec Dieu. Elle reconstitue notre unité avec lui.

« La prière, d'où la tirer ? — Tous les livres sont finis... » — Tant mieux, tirons-la de nos cœurs.

Pour moi, dans ma grande nécessité d'hier, en face de ma douleur, en face du pauvre jeune cœur qui cherchait, atterré, et ne trouvait pas, j'accomplis dans sa simplicité la fonction sainte du sacerdoce domestique ; je donnai ce que j'avais moi-même, ce qui est moi plus que mon sang, ma parole, ma pensée, mes larmes. Je la pris avec moi, cette mère, et réunis ensemble dans la douleur et l'espérace, nous donnâmes notre enfant à Dieu.

Je pris un congé de quinze jours et m'enfermai avec elle.

Sauf ce nuage d'un moment, elle fut admirable de cœur et de raison, toujours prête, dans les moments même de grande douleur, à monter aux hautes pensées.

Le plâtre, que nous eûmes enfin le 29, me causa un renouvellement de douleur. Je le trouvai admirable, touchant au plus haut degré. C'est le mouvement d'un enfant aveugle et d'un enfant de génie qui avance vers la lumière. De la lumière, Seigneur! plus de lumière encore!

Quelques jours après, Michelet emmenait la pauvre mère désolée à Fontainebleau. Il avait toujours eu une prédilection pour ce « paysage d'automne, le plus original, le plus sauvage et le plus doux, le plus recueilli... délicieux dernier nid pour reposer et boire encore ce qui resterait de la vie[1] ». Il y était allé avec Pauline; il y était allé avec Mme Dumesnil mourante; il y venait de nouveau avec sa jeune femme, confiant dans la vertu consolatrice de ces ombres silencieuses, sans murmures de sources ni chants d'oiseaux, où il évoquait « le génie de la Renaissance, fuyant et mobile, entre le jour et l'ombre. » Ils y passèrent une semaine, du 1er au 7 septembre. Ils n'y trouvèrent pas encore la force qu'ils cherchaient. Lui, sans doute, revint au travail, qui était sa vie, avec le désir d'être, plus que jamais, « *le lien des temps* par sa sympathie impartiale et par sa volonté aimante pour le monde à venir »; mais il se sentait « trop peu de vie au cœur », et sa Rosalinde, au sortir de ces bosquets shakespeariens, reprenait le chemin de leur solitude de la route de Villiers, l'âme plus lasse

[1] *Histoire de France*, t. VIII, p. 354.

et plus souffrante[1], désireuse pourtant de croire et d'agir.

JOURNAL DE MADAME MICHELET

*Octobre* 1850.

1er. — Ce mois renferme quatre dates qui me sont importantes :

1826 (le 19), jour de ma naissance ;

1841, la fatale nouvelle de la mort de mon père (14 octobre) ;

1848, révolution de Vienne à laquelle j'assistai entièrement, placée entre les deux feux des canons ;

1849, conçu, pour la première fois. — Hélas! ce doux fruit de l'amour devait m'échapper en naissant. Le souffle de la mort a passé sur lui et je reste inconsolable.

Je ne puis revenir sur ce mois sans verser des larmes ; il est pour moi l'anniversaire de tant de douleurs! Pour me soutenir, je lis le livre de Quinet (*Génie de Religions*). Ce n'est pas que j'aie besoin d'autre intermédiaire que moi-même pour aller à Dieu ; mais, par quelques études sur les religions de l'antiquité, je voudrais donner à ma foi une base plus large et plus forte. Dans cette terrible épreuve où m'a jetée la mort du pauvre Lazare, quel serait mon malheur si j'étais chancelante dans mes croyances!

*Le* 2. — Dans le chapitre II sur les religions indiennes, j'ai trouvé une forte pâture pour mon âme. Je m'en nourrirai bien longtemps avant d'en être rassasiée! — Si Dieu m'aide à bien méditer, que de bien vont me faire ces lectures! — Le cercle de mes idées s'étend ; je ne vois plus la vraie religion dans le christianisme seulement ; mais dans le cœur de chaque homme dès le commencement du monde. Ainsi j'avais des frères en la foi par delà les siècles et je l'ignorais.

[1] Voir dans les *Chats*, le récit de ce retour à la maison des Ternes.

Ce sont eux qui ont trouvé la grande voie pour aller à Dieu, et je les croyai simples. Païens, païens, me disait-on toujours, et l'on m'enseignait à les maudire. Quel blasphème! Ah! j'étais dans l'ombre alors; mais voila que la lumière se fait : *Exsurgite! Vitalis spiritus advenit.*

*Le* 3. — Je reste affaiblie au physique et au moral de mes longues nuits d'insomnie. Ce cher enfant ne peut s'arracher de ma mémoire ; il vient, pendant mon sommeil, se coucher à mes pieds, et, lorsque je veux le saisir, il s'échappe, il fond dans mes mains. La mort serait-elle donc le plus fort lien des âmes?

Ce matin j'ai causé avec mon ami sur ce qui nous préoccupe tous les deux ; je voudrais qu'il considérât cette épreuve actuelle comme pouvant être un jour sa consolation. Il sait combien je l'aime ; ma vie, sur ce point, lui en dit beaucoup plus que mes paroles. J ai relu ce matin le second chapitre de Quinet, et j'en reste émue pour la journée. Ce n'est pas une foi nouvelle qu'il fait naître ; c'est la foi ancienne, celle que tout homme porte en son cœur en naissant, qui se réveille aujourd'hui dans sa plénitude.

L'origine du monde, cette chute éternelle de Dieu par la création, que nous nommons *peché originel*, se trouvent ici placées dans la vraie lumière. La logique en ressort si fortement que je reste surprise de notre préférence pour la Genèse hébraïque. Elle me semble bien inférieure comme conception ; mais si l'on ne l'eût choisie, le christianisme devenait impossible, en sa mission première, qui est de relever l'homme de sa tache originelle.

Cette pensée de malédiction, que le catholicisme étend jusqu'à l'être naissant, ne pouvait nous venir de l'Inde ; elle devait appartenir légitimement au génie violent et exterminateur de la Judée.

Eh! moi, je préfère ce peuple enfant qui, dans ses rêves, n'a vu Dieu que sous la forme de l'amour et de la création. La foi lui est venue du cœur, de cet ardent foyer où nous aussi, après tant de siècles, nous venons chercher nos croyances et où Dieu se fait visible à l'homme.

Par ce que je viens d'apprendre sur l'Inde, il est aisé de voir que les formes de la religion, chez tous les peuples,

naissent suivant leur position matérielle. Le climat, les occupations, la nourriture, y font beaucoup. Ainsi, aux premiers âges de l'Inde, alors que les tribus nomades erraient sur les monts, cherchant leur moyens d'existence sur un sol aride, on les voit n'adorer qu'un seul être : le soleil, car c'est lui qui éloigne les ombres et les monstres et qui rassure le cœur de l'homme ; c'est lui dont la chaleur mûrit les fruits qui leur servent de nourriture ; c'est lui qui ramène du ciel sur la terre cette pluie bienfaisante qui doit rafraîchir et féconder ; c'est lui enfin qui le premier, apparaît à leur réveil, et qui le soir, à l'heure du repos, dore encore les sommets de leurs montagnes.

J'aime ce culte de la lumière, et tous nous l'aimons, car Dieu a placé dans nos âmes le rayonnement de sa divinité.

Au second âge, lorsque les peuplades sont descendues dans les vallées, que la vie est devenue plus facile, les rêves commencent au bercement des vagues de l'Océan. Là, plus de désirs que la nature ne se plaise à satisfaire. Les sources les plus abondantes coulent sous ses ombrages délicieux, et les fleurs et les fruits tombent aux pieds de celui que Dieu fit roi sur la terre.

Au milieu de ce bien-être, l'homme s'assoupit dans la volupté et l'amour ; il cherche l'ombre et le mystère, car pour voir il a assez de sa propre lumière ; — mais quel songe ravissant il nous raconte à son réveil ; quelle poésie, quel enivrement, quels flots de tendresse s'échappent de son cœur ! Il a vu Dieu face à face dans la création et il en découvre les merveilles à nos esprits étonnés.

L'Esprit, regardant autour de lui, ne vit rien que lui-même et il eut peur ; cette terreur s'éloigna bientôt de lui ; mais il ne sentit aucune joie. Il fallait donc que ce Dieu aimât, qu'il créât pour aimer. Et, à ce grand moment de l'éternité, des flots d'amour se répandirent sur la terre, et l'homme naquit. Que moi aussi, je me prosterne avec cette sainte croyance, la seule peut-être qui puisse nous rendre les vrais enfants de Dieu !

*Le 4.* — Lu au matin les journaux. Je restai très étonnée de l'inertie de la presse sur les questions les plus importantes de l'époque. Les Jésuites couvrent la France

et fondent de toutes parts des maisons d'éducation. Pas une voix qui s'élève contre eux. Il y a sept ans, des avis d'approbation et d'enthousiasme accueillirent les protestations énergiques de MM. Michelet et Quinet contre ces hommes dangereux. Il sembla que leur bannissement pouvait seul sauver le pays. On était alors sous la monarchie.

Aujourd'hui, les voilà rentrés, le front plus haut, et cependant la France s'est tue. Pourquoi donc alors demander une révolution radicale, si l'on accorde aux Jésuites tout le temps nécessaire pour nous faire des ennemis dans la génération naissante? Quand on les a chassés, ils nous avaient déjà élevés; maintenant ils rentrent encore pour élever nos enfants.

Tous, d'un grand cœur, nous devrions nous armer contre les assassins de la République! Le pays de la liberté ne doit pas nourrir dans son sein tout ce monde d'esclaves.

Dans la journée je m'occupai du livre de Quinet.

J'y appris la tendresse de ce peuple enfant (les Hindous) pour la nature qu'il assimile avec Dieu. L'homme n'a pas dédaigné l'animal inférieur, ni même le brin d'herbe qui croît sous ses pieds; il a fait alliance avec tous ces petits dieux et il les convoque dans les assemblées. Quelle naïveté touchante! Cette religion, qui annonce le panthéisme, nous jette souvent dans les larmes. C'est qu'elle vient du cœur et non des subtilités d'un esprit faux.

On n'a plus cette foi, et cependant on l'aime, on la recherche, on s'en nourrit.

A mesure que le progrès s'est fait, nous avons cru davantage à l'unité de Dieu, et la nature nous est apparue comme séparée de son auteur. De là notre indifférence, notre dureté, et, par le catholicisme, notre mépris pour elle. A Dieu ne plaise que je veuille lui donner des égaux en ce monde ! mais pourquoi ne pas croire que tout objet créé est une émanation du grand être; qu'il renferme au moins un rayon de cet amour immense qui consomma la création.

*Le* 11 *octobre* 1850. — Que je lise un journal ou que j'écoute une conversation, le découragement m'apparaît

au fond de toutes les âmes. Plus de foi, plus d'action; c'est une vraie mort morale. Il fait froid, il pleut, et l'on se rapproche du foyer. Là, chacun se drape dans son ennui, pose ses deux pieds sur les chenets et dit à son voisin :

« Que pensez-vous de la situation?

— Oh! elle est fort critique.

— Mais où allons-nous? Quelle sera la fin de tout ceci?

— Je ne sais; mais il n'y a plus rien à faire, il faut attendre. »

L'interlocuteur et son frère parlent de fatigue, de repos; attendre en attendant.

Et qu'ont-ils fait, grand Dieu, pour être si las, si découragés? Où sont leurs travaux, leurs luttes, leurs combats contre l'ennemi qui semble les avoir vaincus? L'un a passé un été à la campagne, dans l'ombre et la fraîcheur de ses appartements; l'autre a fait un voyage d'amateur; il n'en rapporte que du vide. Et les voilà cependant qui crient contre le pays, contre Dieu même! La providence, s'ils y croient encore, les a abandonnés. Grands enfants que vous êtes, si ce n'est pire encore, je voudrais vous tenir tous dans la main pour vous donner à toute heure des leçons de patience et de courage! La nature qui m'entoure me suffirait pour vous enseigner.

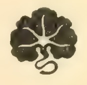
14 *octobre*. — Partie de bonne heure pour le Père La Chaise. Dès mon réveil, j'avais prié Dieu pour qu'il me donnât le courage de faire cette triste visite. Pendant toute la route, j'élevai ma pensée vers le ciel où il habite et je me crus forte; mais, arrivée à la tombe, je me repris d'amour pour ce pauvre petit corps que j'avais tenu à peine, et un violent serrement de cœur s'empara de moi parce qu'il ne m'était pas permis de le revoir. Oh! dans quel abîme de douleur cette mort m'a plongée! Vainement je voudrais en sortir. La meilleure partie de moi-même est déjà au tombeau. Par un pieux respect pour les personnes qui furent chères à mon ami, j'allai voir les tombes de sa femme et de Mme Dumesnil. Qu'elles me sachent gré toutes les deux de les avoir aimées sans les avoir connues. Si je meurs jeune, que leurs enfants me

rendent ce que je leur ai donné : des pleurs et des regrets.

22 *octobre*. — Tu es parti triste ce matin. Et pourquoi? Je voudrais, par toute espèce de moyens, te rendre la vie douce et légère. Ne me laisse ignorer aucune de tes pensées. Je t'appartiens tout entière, et je veux que tu m'appartiennes. Ah! que n'es-tu en ce moment ici, pour que je me perde dans tes bras et que je te couvre de mes baisers!

JOURNAL DE JULES MICHELET

9 *décembre*. — Ma mie, me voyant entraîné, absorbé, d'une spécialité terrible, me croit désintéressé de Dieu. Elle ne sait pas combien de *moi* divers il y a en moi; et que, sous le moi extérieur, il y a le *moi* fondamental, la pensée de Dieu. C'est même ce qui fait mon embarras habituel. Au milieu de mes misères, de mes troubles moraux et physiques, je me sens embarrassé de la présence d'un tel hôte... Cela même me prouve qu'il est toujours présent en moi. Le sentiment de la *grande cause* est à la fois une difficulté et une base immense de force et de paix... Hier encore, j'essayai d'amener Quinet a ces idées. Rien à faire par la polémique, si nous ne montrons en nous un Dieu supérieur.



## APPENDICE

### JOURNAL D'UN VOYAGE EN BELGIQUE : 13-27 AOUT 1849

Les pages que nous publions ici sont le premier essai littéraire de Mme J. Michelet, qui devait plus tard écrire tant de pages admirables dans *l'Oiseau, l'Insecte, la Mer, la Montagne*, et ce petit chef-d'œuvre : *les Mémoires d'un enfant*. Elle a mis elle-même à la fin de ce journal de voyage : « Ce journal est un premier essai d'analyse ; il est faible, souvent détendu ; mais n'importe, il exprime des impressions importantes de ma vie. »

Après leur mariage, qui eut lieu le 12 mars 1849, M. et Mme Michelet restèrent, nous l'avons vu, à Paris, où ils s'installèrent aux Ternes, sur la route de Villiers. C'était alors s'installer à la campagne. Michelet n'interrompit ni son enseignement, ni ses fonctions aux Archives, ni ses travaux sur l'histoire de la Révolution ; et l'on reste confondu, en lisant le journal où il consigne quotidiennement la mention de ses occupations et de ses pensées, de cette prodigieuse activité intellectuelle chez un homme dont le cœur était tout entier absorbé dans un amour passionné jusqu'à l'éperdument.

Dans la première partie du volume posthume sur *les Chats*, publié en 1904 par mes soins, on trouve un tableau délicieux de la vie que mena Mme Michelet aux Ternes, en compagnie de l'oncle Narcisse et des chats

Mouton et Minette, qui l'empêchaient de trop sentir les longues heures d'absence de son mari. C'est dans l'*Eden solitaire* de la route de Villiers que se forma, peu à peu, non sans troubles, nous l'avons vu, l'intime communion de ces deux êtres, en apparence si peu faits l'un pour l'autre.

En août la mort de Mlle Hyacinthe Millet, sœur de sa mère, obligea Michelet à se rendre dans les Ardennes. Mlle Millet était une de ces « sérieuses demoiselles ardennaises » dont il est parlé dans la préface du *Peuple* et dans *Ma Jeunesse*, « qui ne s'étaient pas mariées par amour de leurs neveux ». Elle avait des capacités administratives si remarquables qu'on avait remis entre ses mains toutes les affaires de la famille. Sa mort était un événement. Michelet profita du règlement de son petit héritage pour présenter sa jeune femme à sa famille des Ardennes, et en même temps pour lui faire faire un petit voyage en Belgique. Il y était attiré lui-même par le désir de visiter le champ de de bataille de Jemappes. Mme Michelet écrivit au jour le jour les impressions de ce premier voyage fait en compagnie de son mari. Jamais d'ailleurs elle n'avait voyagé pour son plaisir, pour jouir de la nature ou de l'art. Elle avait bien été de Montauban à Vienne, lorsqu'elle s'était rendue dans cette ville en 1847 pour y devenir institutrice dans la famille Cantacuzène ; mais ce voyage, accompli en plein hiver et avec grande hâte, avait été pour elle une cruelle épreuve et avait ruiné sa santé pour de longues années. Le retour de Vienne à Paris, en 1848, avait été tout aussi rapide et Mlle Mialaret, seule et souffrante, n'en avait guère joui. Maintenant elle visitait à loisir, avec un homme de génie à qui elle avait donné toute son âme, cœur et esprit, des

villes remplies du souvenir du passé et des chefs-d'œuvre de l'art, Bruxelles, Malines, Anvers, Bruges. Sous la direction d'un guide incomparable, son intelligence s'ouvrait à des impressions toutes nouvelles. Elle y eut la revélation de l'art. Michelet, qui avait déjà visité la Belgique en 1837, en 1840, en 1846, pouvait en quelques jours lui faire connaître et sentir les beautés essentielles de cet incomparable coin d'Europe. On peut retrouver dans les pages écrites par Mme Michelet l'écho même des paroles et des pensées de son mari. Mais elle garde pourtant toute sa personnalité et l'on peut s'en assurer en comparant son récit avec les pages de Michelet consacrées à la Belgique dans le volume *Sur les Chemins de l'Europe*. Elle mêle d'ailleurs, à ses impressions de voyage, ses émotions de femme, et à ce double titre ce journal offre un intérêt capital pour la biographie de la femme éminente qui a inspiré et en partie écrit *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Mer*, *la Montagne*.

13 *août* 1849. — Le matin, fait les préparatifs de voyage. Minette très inquiète de notre départ. A une heure la visite de M. Guillon[1], sorti de la Force depuis deux jours à peine. Il était triste, préoccupé de la situation politique de la France.

A six heures, nous partîmes par un temps magnifique : les champs humides encore de la pluie abondante du jour s'étendaient frais et riants dans la belle plaine de Saint-Denis. J'étais heureuse de respirer l'air pur et parfumé de cette soirée charmante. La nuit fut sans sommeil : je reposais ma tête sur l'épaule de mon mari et je considérais le paysage voisin fuir derrière nous. A une

[1] Rédacteur de la *Démocratie pacifique*, ami de Michelet, arrêté le 13 juin, comme compromis dans l'insurrection des Arts et Métiers.

heure nous traversâmes la forêt de Villers-Cotterets, sombre, pleine du mystère et des terreurs de la nuit. J'avais presque peur, et je me serrais contre mon mari [1]. Puis vint Soissons, désert et silencieux à cette heure avancée. Un pauvre seul avait choisi ou trouvé pour unique asile la boue de la rue et dormait sur la pierre. Plus loin, sur un balcon, la porte était ouverte ; mais l'appartement était sans lumière. Ceci fit un peu rêver ma jeune imagination. J'entrevis à peine Reims et sa grandiose cathédrale ; les sculptures de son portail me donnèrent cependant une grande idée de l'architecture gothique. C'était le matin, il faisait froid, je me sentais malade et triste. J'aurais voulu être seule avec mon mari pour épancher mon cœur, lui dire combien, à chaque heure, je sentais grandir mon affection, non, ce serait trop peu, mon amour. Nous venions de quitter le président de la Cour d'assises de Reims pour prendre une demoiselle âgée, nullement agréable et gênante par ses regards observateurs.

Alors, je renfermai en moi mes pensées et me mis à observer avec un serrement de cœur cette pauvre et stérile Champagne où l'homme se donne tant d'efforts pour recueillir un peu de seigle, quelques poignées de sarrasin. Pas d'arbres, si ce n'est dans les endroits où coule une source, tout au fond d'un vallon par exemple, et encore pas un peut-être n'est bien venu. Ils sont rabougris, tortueux et semblent n'avoir que très peu de sève. Je trouvais toutes ces campagnes désolées ; la craie en est le fond et souvent la surface ; l'âme autant que l'œil se fatigue de voir une nature aussi déshéritée. Mon mari l'a trouvée cependant changée à son avantage. Il y a quelques années l'aridité de ce terrain était plus grande encore. La patience et le travail ne sont pas restés sans

[1] On lit dans le journal de Michelet : « Une chose m'impressionna, ce fut, dans la forêt de Villers-Cotterets, à une heure, de rencontrer des troupes de moissonneurs, qui s'en allaient d'un pays à un autre, chercher des travaux, pauvres ombres qui glissaient pâles et blanches. Leur misère contrastait rudement avec cette magnifique nuit, illuminée de diamants. »

succès. Les sueurs du paysan, peut-être ses pleurs, et la bénédiction de Dieu, ont fertilisé ces terres ingrates.

A onze heures nous arrivâmes dans Mézières, ville forte peu intéressante. Pas d'œuvre d'art. La campagne qui l'entoure est son plus bel ornement. Je vis là ma tante Mialaret et mon cousin Charles, tous les deux très bons pour moi et pleins d'admiration pour mon mari. Nous passâmes toute la journée ensemble. J'étais fatiguée, très nerveuse, sensible à tout. Je pleurai beaucoup en voyant que mon mari doutait parfois de mon cœur. Le matin je me sentais si liée à lui, que plus tard je ne pus comprendre qu'avec tant d'amour de ma part, il restât encore peu certain de moi. Au dîner, il me gronda pour avoir mangé du raisin peu mûr ; mais nous ne tardâmes pas à nous réconcilier. Le soir, promenade à Charleville avec mes parents. Je me sentis d'humeur très gaie et causai beaucoup. Mes voyages, la prédication de M. l'abbé C., venu à Charleville, pour fonder une congrégation, la ville elle-même, furent le sujet de notre conversation. Je la trouvai agréable, régulièrement bâtie. Sa place, entourée d'arcades, me rappela Montauban. Ses magasins sont beaux, ce sont eux qui fournissent le luxe de Mézières. Nous descendîmes jusqu'à la Meuse et revînmes chez nous par des rues nouvelles, désertes déjà (il était environ neuf heures). Je retrouvai la petite ville et l'ennui me gagna. J'ai toujours préféré la campagne, quelque solitaire qu'elle soit, à l'isolement des villes. Elles sont faites pour la vie et le mouvement. Nuit agitée, inquiétude de mon mari, qui me réveille, pensant que je suis malade.

15, *mercredi*. — Départ pour Renwez[1]. En me retrouvant seule avec mon ami je me sentis un immense élan de joie : j'aimais à le presser sur mon cœur, à lui dire qu'il était ma vie. Vivifiés tous les deux par cet air vif et pur des Ardennes, nous marchions d'un pas ferme au milieu

[1] C'est à Renwez (dép. des Ardennes) qu'habitait la famille maternelle de Michelet. Sa tante Hyacinthe Millet était morte le 5 août et on devait régler en famille les questions d'héritage.

de ce pays austère. Déjà je pressentais le Nord. Tristesse de la nature, même dans ses plus beaux jours. Sombres rideaux de verdure, stérilité ailleurs. Les hommes y sont sobres et sérieux ; c'est la frontière, peut-être la guerre prochaine ; ils pensent à la misère qui pourrait venir, aux mauvais jours, et cette pensée les rend âpres, sauvages, tout occupés de leurs intérêts. J'ai trouvé parfois leur physionomie saisissante. Les femmes y sont généralement vertueuses : elles partagent les passions de leurs maris. Passions sombres, fiévreuses, spéculatives. Chez eux déjà, le droit fait la force.

Voilà tout ce que j'appris, en allant de Mézières à Renwez. Mon cœur, la conversation instructive de mon ami, m'identifièrent très vite à ce pays. Je l'aimais, j'aurais voulu y rester seule pendant quelque temps. Mon âme se fût bien trouvée de cette solitude. Mais, voilà l'arrivée à Renwez, je me sens mal à l'aise ; serai-je bien accueillie de ces parents que je ne connais pas et surtout dans une telle circonstance ? Mon mari voulait me rassurer, mais ses paroles ne me donnaient pas le courage ; je pressentais que ces deux jours de famille me seraient pénibles. En effet l'accueil de la cousine fut très froid pour nous deux. On ne s'embrassa pas. Mme Guyot, forte et rude personne, n'a aucune grâce. Pas une parole qui aille au cœur : elle ne peut même répondre aux marques de sympathie qu'on lui donne. J'ai vu cela en plusieurs circonstances. Ah ! si je n'avais pas eu un soutien, un ami auprès de moi, que je me serais sentie triste de ce séjour ! Une heure après notre arrivée, Mme Guyot m'attira au jardin pour que je ne fusse pas témoin de la conversation qui allait avoir lieu touchant les intérêts. Je sentis parfaitement la chose et ne voulus rien objecter. Elle ne m'entretint que de ses fleurs, me fit admirer leur beauté, me raconta tout le soin qu'elle en prenait. J'écoutais de bonne grâce tous ces détails fournis avec une grande sécheresse. Lorsqu'on me permit de rentrer, j'allai voir avec mon mari ma tante Lefèvre qui me reçut très bien. L'accueil de la mère, si différent de celui de la fille, m'épanouit le cœur, ma langue se délia, je pus parler. Mme Lefèvre,

quoique dans l'âge et privée de plusieurs de ses facultés, conserve encore des côtés agréables, une certaine sérénité de caractère. A une heure, nous partons pour la promenade de Montcornet ; nous nous arrêtons devant la grille du cimetière où repose Mlle Hyacinthe Millet. J'exprimai le désir d'y entrer avec mon mari. La chose fut remise au lendemain faute de clef. Pendant la route à travers les bois et clairières, je parlai constamment de mon mari à M. Guyot, son grand admirateur. Il me raconta que lui, qui n'avait jamais su bien lire, possédait cet art à certains passages des écrits de M. Michelet. Son éloquence émue et passionnée étonnait sa femme au plus haut degré. Rien de surprenant dans tout ceci, le cœur est sensible au cœur ; à chaque ouvrage, mon ami en a donné la meilleure, la plus noble portion,

C'était l'Assomption : dans toutes les églises on célébrait religieusement cette fête. Hommes, femmes, enfants, suivaient, recueillis et pénétrés de foi, l'image de la madone que l'on promenait autour de l'église. Ce spectacle m'attendrit profondément, et je répétai mentalement l'uniforme prière de la foule : *Ora pro nobis*. Je priais encore en mon âme lorsque j'aperçus les ruines du féodal Montcornet [1]. D'un côté ses restes croulent à l'abîme, de l'autre ils s'affaissent sur eux-mêmes. Il suffirait peut-être de la simple détonation d'un fusil de chasse pour en consommer la destruction. Le ciment, rongé par les pluies, les années, rouille plus mordante encore, a quitté la pierre ; elle est là suspendue comme l'était jadis le glaive des cruels seigneurs qui y habitèrent. Ce château, dont les proportions étaient immenses, reposait sur un souterrain destiné bien plus à cacher les vengeances particulières des Montcornet qu'à leur servir de défense, en cas de péril. On voit encore l'ouverture de la fosse humide, profonde, obscure, où le seigneur fit jeter deux moines et se donna

[1] Michelet dit dans son journal : « Promenade à Montcornet. Procession de la Vierge ; tous les hommes y assistent ; cérémonie fort touchante par la piété visible de cette population, dans ce lieu agreste et sauvage, près de ces nobles ruines, devant cet horizon vert, sérieux, nullement triste, à cette époque de l'année. »

le plaisir de les faire mourir, l'un de soif, l'autre de faim. Il voulait voir lequel des deux vivrait plus longtemps. Dans une loge dressée à la porte principale, une jeune fille fut enchaînée pour avoir résisté aux violences coupables de l'un des gens de la maison. Histoires terribles, faites pour soulever le cœur et frapper d'une malédiction éternelle ces temps de puissance odieuse.

Au milieu de ces débris, si éloquents encore dans leur silence, j'aurais voulu m'asseoir, pour écouter mes pensées, étudier les enseignements que la Providence donne à ces superbes de la terre. A une heure marquée, elle les réduit en poudre et renverse leurs orgueilleux projets. Je dis un mot de ceci à la cousine, mais elle n'y prêta que très peu d'attention. Au retour je marchai longtemps seule et je fis de grands efforts pour reprendre de la sérénité. J'avais sondé l'abîme des douleurs du moyen âge, et mon cœur était transpercé de tout ce que j'avais vu. Avant de rentrer, Mme Guyot voulut me montrer l'église de Renwez qui, pour un édifice de campagne, ne manque ni d'élégance, ni de caractère. En passant dans l'ancien cimetière qui entoure l'église, elle me montra une tombe de son ombrelle et me dit avec un froid glacial : « Là est ma sœur... »

Je retrouvai mon mari dans ma chambre et fus charmée de revoir seule celui qui sait me comprendre et m'aimer. Le soir, promenade au jardin avec Mme Guyot (ces messieurs étaient chez le notaire). Questions maladroites, indiscrètes, auxquelles je répondis bien juste ce que je voulus. Un tel interrogatoire, et sans aucun droit, me parut ridicule.

16, *jeudi*. — Toute la matinée, on s'occupe d'affaires d'intérêt ; je m'abstiens de paraître. Retirée sous un berceau, je regardais dans une triste rêverie les nuages noirs courir au ciel ; j'écoutais les sons graves et répétés de la cloche voisine à l'heure de l'Angelus. L'orage pesait lourdement sur toute la nature. Un instant je me sentis brisée d'émotion, de lassitude, et je pleurai. L'absence de mon mari m'était insupportable ; sans lui auprès de moi, je me trouvais abandonnée. L'inventaire fait, il vint me cher-

cher pour prendre la note du linge qui lui revenait. Je vis alors cette demeure sombre et déserte où Mlle Millet avait passé plus de soixante ans. — Plus rien ne restait de cette vie. La maison et le jardin étaient abandonnés. Le deuil entra dans mon âme en me rappelant tout ce que mon mari m'avait appris de cette existence pleine de sacrifice et d'isolement[1]. Nous allâmes visiter le cimetière où elle repose ; nous la trouvâmes parmi les orties, les reptiles hideux. Elle est là seule et pauvre comme elle le fût volontairement pendant sa vie. Ah! que pour sa récompense le ciel lui soit ouvert. (Ce moment, je ne l'oublierai jamais.) Nous allons à Lonny, mon mari et moi, pour savoir à quelle heure passe le lendemain la diligence de Mézières. La vallée belle et vaste se trouvait assombrie par un horizon d'orage, tandis que les hauteurs de Renwez étaient vivement éclairées par une chaude lumière. J'étais émue et passionnée. Il fallut la fatigue de la route pour diminuer cette agitation intérieure. Au retour j'étais languissante ; mais mon âme avait repris du calme ; je me sentais le cœur plein de poésie. Au dîner, M. Maillard[2]. Figure béate faite pour un lourd et vulgaire innocent curé de campagne. La cousine était extrêmement agitée et se levait de table à chaque instant. La voyant dans cet état et peu capable de nous tenir compagnie, je prétextai le besoin de sommeil et j'engageai mon mari à venir joindre ses adieux aux miens. Il est impossible de se séparer plus froidement que nous le fîmes. Il n'y eut pas un mot d'affection ou de regret. Mais n'importe, nous partions, je n'avais pas besoin d'autre satisfaction.

[1] On lit au journal de Michelet : « Au matin (16 août) vu seul le notaire à qui j'explique que je suis et reste Ardennais. Vu la sombre maison, veuve et vide, partage linges, argenterie... Douleur sincère ; une vie si sévère, si abstinente, privée de toute joie, rien que la pensée des siens, le souci de la famille. Rude et sombre virginité. Puis la maladie, la mort, la terre, nul dédommagement. Aridité délaissement du cimetière plein de ronces. »

[2] Le notaire.

*Le 17, vendredi.* — Nous nous levons à 3 heures et demie ; il avait plu toute la nuit et les chemins étaient fort gâtés. Je retrouvai toute cette campagne, si vivante, si lumineuse la veille, sombre et déserte au matin. Je compris alors ce qu'est l'hiver aux Ardennes et la dureté de la vie pour beaucoup de ses habitants. Avant le départ, nous prîmes chez l'aubergiste de Lonny une tasse de café-chicorée, qu'il fallut bien avaler de bonne grâce, pour n'être pas mal venus de nos hôteliers. Mon mari causa politique avec l'aubergiste, assez indulgent quant à l'ambition de Louis Bonaparte. Qu'il se fasse roi ou empereur, peu lui importe, pourvu que l'on vive et que les malheureux fabricants de chicorée ne paient plus des impôts aussi forts. Le brave homme n'était pas tout à fait désintéressé dans la question, car lui aussi fabriquait, et ne pouvait vendre. Je ne pus que me souvenir alors de notre café et je soupirai à mon tour pour mon pauvre estomac.

A 7 heures, nous montons en diligence et nous voyons avec bonheur que nous possédons le coupé tout entier. Ces premiers instants de solitude intime se passèrent en effusions de cœur[1]. Bientôt vint Rimogne avec ses ardoisières et sa chétive population vivant en partie à 1800 pieds au-dessous de terre et remontant sans cesse par des échelles de fer chargée d'énormes morceaux d'ardoises. Hélas ! lorsque quelques années à peine ont passé sur ces hommes, ils sortent de leurs puits tout courbés par la fatigue et ne rentrent au foyer que pour les maladies et l'infirmité. Partout autour de ces ardoisières, la terre est noire et les maisons aussi ; tous les ans on y passe une couche grise et tous les ans la poudre des ardoises lui rend leur vêtement de deuil. Ah ! comment les hommes ne seraient-ils pas tristes et souffreteux, rien qu'à voir toujours leur terre, leur demeure, leurs arbres souillés et rappelant la mort. Pendant que

[1] « Cette journée fut belle et douce pour moi, dit Michelet dans son journal, passée presque entière tête à tête avec celle que j'aime uniquement. Paysage très mêlé, usines, canaux, prairies, rochers ; nobles souvenirs de l'armée de Sambre et Meuse. »

nous traversions ce pauvre village, je regardais ces malheureuses créatures, frères et sœurs du riche pourtant, mais qui ne sauront jamais où est la douceur, les joies de la vie. Jusqu'à ce que Dieu les rappelle à lui, ils mangeront un pain trempé de leurs sueurs et de leurs larmes, sachant déjà ce qu'est l'ombre du tombeau. Et alors je fus croyante : je dis en mon cœur : « Oui, il y a l'immortalité de l'âme : le bonheur est là-haut pour ceux qui souffrent ici-bas. »

Emportée par la diligence, voyant de nouveaux objets, je sentais que ma tristesse se dissipait par degrés. L'air était si pur, la lumière si douce, la campagne si belle, si richement nuancée. La vie était partout ; elle rentra aussi, vive et forte, dans mon âme.

Arrivés à Rocroy, on nous prit sans doute pour des fugitifs, car un gendarme vint avec un empressement poli nous demander le passe-port. Il savait à peine lire et mit dix minutes à voir si notre signalement était exact. Je crois qu'en nous le rendant, le pauvre homme en savait tout autant qu'avant de l'avoir pris. Mais enfin, il faisait son devoir. A Couvin, il fallut ouvrir les malles : les douaniers jugèrent à propos de nous prendre notre argenterie, disant qu'il était défendu d'en exporter à l'étranger. Quoique assez contrariée de cette mésaventure, je fus obligée d'accepter avec résignation cette malencontreuse confiscation. Mon mari, en vrai philosophe, en rit assez et la scène se termina ainsi.

A 2 heures, nous arrivâmes à Philippeville, où nous primes à déjeuner. Mon ami acheta un jeune poulet rôti, une demi-bouteille de vin, et nous nous installâmes le mieux possible dans notre voiture afin de procéder à notre petit repas. J'eus alors un plaisir extrême à donner à mon mari les quatre membres de la modeste volaille et à garder pour moi ce qui restait après les os des autres parties. Tout cela à son insu ; il pensa n'avoir presque rien pris, tant je cherchais à lui persuader qu'il ne mangeait pas. De mon côté je fus moins sobre pour le pain que je trouvai en cette circonstance bien meilleur que les mets les plus exquis. Tout en faisant notre repas, nous regardions toujours quand donc viendrait la petite

ville de Givet par où l'on entre en Belgique. Mais Givet ne vint pas ; on nous avait fait prendre une autre route, et lorsque nous pensions arriver à la ville si impatiemment attendue, on nous annonça que nous étions à Charleroi, où le chemin de fer devait nous prendre. Je laissai dans une des poches de la voiture la petite bouteille de vin et le bol précieux si commode aux voyageurs craintifs. Encore une fois nous nous retrouvâmes seuls. Personne n'était monté dans notre compartiment. Il semblait que Dieu voulût faire pour nous de ce voyage une source de bonheur, un durable souvenir. A six heures et demie nous descendîmes dans la gare de Bruxelles. Nous allâmes loger sur la place de la Madeleine [1], tout près du parc. C'est la partie la plus riche et la plus haute de la ville, mais aussi la plus bâtarde. On a voulu imiter Paris, et cela de si loin qu'on est resté dans une mesquinerie pauvre et ennuyeuse. A la lumière du gaz, nous visitâmes le parc, où tous nos vieux conventionnels vinrent s'asseoir et penser à la dureté de la France qui les exilait. Par ce côté seulement j'y pris intérêt ; j'aurais voulu interroger ces ormes séculaires et savoir d'eux ce qu'ils avaient appris de ces hommes qui, battus par tant de tempêtes et rejetés loin du pays, étaient venus attendre la mort sous leurs vastes ombrages. D'autres encore erraient avec nous sous ces dômes antiques, mais ce n'était plus les conventionnels, ni même des voyageurs curieux de voir et d'apprendre ; mais des femmes seules, qui, pour un morceau de pain, un vêtement, attendaient qu'on leur demandât ce qui ne se vend jamais et que nous ne donnons que dans l'oubli sacré de l'amour. C'était la première fois que j'assistais à ce navrant spectacle et j'en étais transpercée. J'aurais voulu prendre par la main ces malheureuses femmes, les tirer de la boue, les ramener à la foi, aux sentiments vertueux ; mais, hélas! beaucoup ne savent plus ce que c'est que bien vivre ; elles rient de celui qui les plaint. Le reste de notre promenade fut sans attraits pour moi, frappée que j'étais par une même pensée. Nous passâmes devant la Chambre

[1] Ou plutôt la place Royale.

des Députés dont l'architecture, bien inférieure toutefois, est entièrement en rapport avec celle de notre Chambre. Nous vîmes encore la statue du général Belliard placée, mais à une grande distance, tout à fait en face de l'Hôtel de Ville. Là s'arrêta notre course : j'avais assez vu et je dirai même assez souffert.

La nuit fut très mauvaise, je la passai tout entière dans de cruelles douleurs de dents.

Le 18 au matin, nous sortîmes pour voir les curiosités de la ville ; nous commençâmes par la visite de l'église de la Madeleine[1] qui est nue et sans caractère à l'intérieur. Sous le porche on voit des bas-reliefs qui semblent assez bons. Nous passâmes devant le jardin botanique dont les serres sont élégamment bâties, mais forment trop l'éventail. Leur grande étendue fait un contraste bizarre avec le rétréci du jardin. La chose a peut-être été sentie, sans qu'on pût l'éviter. C'est le Nord et dans ce pays de longues et fortes gelées peu de plantes pourraient en supporter la rude épreuve.

Puis vint Sainte-Gudule avec ses tours crénelées et son portail orné de statuettes, ou plutôt de figurines. Je ne pus en apprécier le mérite, car la grande porte grillée qui y conduit ne s'ouvre qu'aux jours de fêtes solennelles. A l'intérieur, l'église est moins belle et fatigue les yeux par sa blancheur éblouissante. A la première vue, elle produit l'effet d'un musée religieux. Adossé à chacun de ses pilastres, est un saint en marbre de grandeur naturelle. Je n'ai point aimé cette décoration mondaine, elle fait trop oublier qu'on est dans la maison de Dieu. Lorsque nous entrâmes, on chantait la messe du chapitre ; l'orgue résonnait sous les voûtes ; sa voix grave et sonore s'en allait lentement faire écho dans chaque cœur. Le mien en fut rempli, et avec l'émotion vint la prière ; Dieu était en moi ; il priait par ma bouche. Ce n'était rien de trop que ce profond sentiment religieux, pour voir une œuvre éternelle, où rayonne l'esprit de Dieu. Ce sont les vitraux du grand maître Ru-

[1] Il n'y a pas de *Madeleine* à Bruxelles. J'ignore de quelle église Mme Michelet parle ici.

bens [1], disposés tout autour du chœur. En eux se trouve concentrée la puissance du génie et de la volonté. Il lui a suffi de vouloir pour que sa pensée se transformât en œuvre sublime. La richesse du coloris, l'expression forte et vivante de chaque figure, les effets de lumière habilement ménagés, font de chacun de ces vitraux une scène animée. Il semble, au bout d'un certain temps d'attention, que tous ces personnages parlent et agissent. Plus j'admirais et plus mon âme s'approfondissait dans cette pensée que le souffle de Dieu était là; qu'il s'était représenté lui-même sous le pinceau de son élève. Ceci n'est qu'une faible expression de mon sentiment. Jamais encore je n'ai su traduire mes impressions.

Avant de visiter le Musée national, nous allons prendre un bouillon au restaurant. Ce peu de nourriture dissipa le mal de dents et je me sentis mieux disposée à visiter la galerie de tableaux. Dès l'entrée, une peinture me frappa vivement. Elle représente l'*Apparition de la Vierge à saint Bernard*. C'est là un sujet tout mystique et qui devait n'offrir que de l'idéal; eh bien! pas du tout; le composé n'a rien que d'humain; les convenances n'y sont pas même gardées. Une Vierge ardente, passionnée, est debout, tenant l'enfant Jésus sur un bras; cet enfant frémit déjà d'amour. Saint Bernard est à leurs pieds, ému et troublé; la bouche ouverte, il a soif, il halète, il désire. La Vierge comprend, presse son sein, et fait jaillir le lait divin que l'amant mystique reçoit, avec un transport amoureux dont le caractère n'est que trop visiblement exprimé. La Vierge, dans ce tableau, n'est rien moins qu'une femme et saint Bernard un homme; tous les deux sentent et désirent comme nous. Les anges qui entourent le manteau de Marie ont toutes les ardeurs de la jeunesse; leur regard est tout de feu; la passion est partout surabondante; mais l'œil, ni le cœur ne jouissent à la voir. On comprend trop vite; rien ne reste à deviner. Ce tableau est de Gaspard Crayer, élève de

[1] Rubens n'a pas de vitraux à Sainte Gudule. Les anciens sont de van Orley (XVIe siècle) et de van Thulden (XVIIe). Mais la plupart sont du XIXe siècle, entre autres ceux du chœur.

Raphaël Coxie (1582-1669). Nous vîmes ensuite plusieurs bons tableaux, un excellent paysage de Ruysdaël, où l'on retrouve toujours ce ciel gris et mouillé de la Hollande. Pas un rayon de soleil pour éclairer la scène. Un jour de plomb, voilà ce que Dieu donne de lumière à ces pauvres campagnes. Je fus charmée de voir une gracieuse peinture de Schalken, représentant un jeune homme faisant fondre sur un plateau la cire d'une bougie qu'il tient à la main. Derrière lui est une petite fille pas jolie, mais espiègle, spirituelle, qui jouit de lui voir faire cette opération et en signale les divers effets. Tout autour d'eux, c'est la nuit, leur visage est seulement éclairé par la bougie qu'ils ont entre leurs mais. Ainsi se trouvent produits des effets de lumière très agréables à l'œil. J'ai cependant remarqué un défaut d'harmonie dans ce tableau : c'est que, la lumière de la bougie étant d'un jaune pâle, le visage des enfants est illuminé d'une lueur rousse qui ressemble à du cuivre. Les peintres ne sentent pas souvent les désaccords que le spectateur saisit au premier coup d'œil. Tout au fond du musée se trouvent les Rubens. Le *Martyre de saint Lièvin* est d'un pathétique qui arrache les larmes. La fureur des bourreaux, leur joie féroce, ces lambeaux de chair palpitante qui restent entre leurs tenailles ensanglantées, la cruauté précoce des enfants qui regardent et jouissent de cet affreux spectacle, tout cet ensemble hideux fait frémir d'horreur. On n'en pourrait soutenir la vue, si le peintre n'avait aussi placé dans ce tableau une forte pensée morale, celle de la juste vengeance de Dieu. La foudre, en sillons lumineux, éclate au ciel, et frappe chacun des bourreaux. Le saint, au milieu de cette tempête céleste et de ses douleurs atroces, est calme pourtant ; son corps est encore sur la terre, mais son âme est déjà au ciel.

Puis, tout à côté de cette œuvre religieuse, se trouve un tableau représentant le Christ sur le point d'incendier le monde en punition de ses vices. Pour médiateur, s'offre la Vierge montrant à son fils le sein qui l'a nourri. Marie n'est pas là une farouche jeune fille flamande ; mais une femme près du retour. Les chairs ne sont plus fermes et

colorées; c'est la mollesse et la pâleur séduisante d'une femme qui penche vers l'âge mûr; c'est ce charme attrayant que donne la maternité. Ce n'est plus la fleur, c'est le fruit et pourtant on a pour lui le même attrait. La suavité en est si douce, comment n'en serait-on pas tenté? —Rubens a voulu faire du Van Dyck, il l'a dépassé. — Saint François vient ensuite et se précipite sur la boule qui figure le monde. Rien en lui n'indique la frayeur; il semble défier la colère de Dieu. Parmi tous ces personnages, celui qui évidemment joue le plus triste rôle, c'est le Christ. Il est sot et grotesque. Ce n'est point chez le peintre un défaut d'art ou de sentiment. Il a voulu être ironique et il a réussi.

En sortant du musée, nous traversâmes une salle, où se trouvent des peintures anciennes, sans nom et sans date. Parmi ces tableaux, nous en remarquâmes un tout petit et plein d'originalité. — C'est la création de la première femme. Elle est là, nue, ingrate encore, prenant forme et couleur sous les mains du Créateur qui, dans ce moment, pétrit et moule les côtes. Il la regarde de l'air le plus paternel possible et la petite femme n'en rougit pas; elle est naïvement innocente. Ses pieds tiennent encore au côté d'Adam; celui-ci n'est pas témoin de ce mystère de la vie, il dort; mais on voit bien qu'il pressent son bonheur. En dernier lieu nous nous rendîmes dans la galerie célèbre du prince d'Arenberg. Je crus être dans un petit Louvre, tant les chefs-d'œuvre s'y trouvent multipliés. A mon grand regret, je ne fis que les entrevoir; le jour baissait et nous étions pressés. Au retour, visite à Altmeyer[1]. Nous ne trouvons que Madame. Elle nous fit à l'un et à l'autre beaucoup de compliments, et parla un peu trop. J'aurais voulu, pour une mère de famille surtout, un peu plus de sérieux et de maintien. Elle papillonne toujours et rit en parlant des choses les plus graves. Je trouvai cela fatigant et, à mon départ j'eus d'elle l'opinion que c'était une femme spirituelle et non pas intérieure, ce qui vaudrait mieux. Visite de l'Hôtel de Ville. La flèche est d'une élégance et d'une légèreté

[1] Professeur d'histoire à l'Université de Bruxelles.

admirables, c'est le monument le plus remarquable peut être de la Belgique.

Après le dîner, visite d'Altmeyer. Plein de jalousie pour la France, il la calomniait: mon mari ne le lui permit pas longtemps et lui dit que pour parler de la sorte il fallait qu'il eût oublié le pays. Somme toute, je le trouvai peu aimable et fus charmée de son départ. A neuf heures, nous prîmes le thé et nous mîmes au balcon pour écouter la retraite. La musique me parut ingrate et monotone. Je sentis bien que ce n'était plus l'Allemagne.

*Le* 19. — Je désirai partir; pour cela nous allâmes à l'entrepôt recommander notre argenterie, et à deux heures nous quittâmes l'hôtel pour nous rendre à Malines.

La première chose qui nous frappa dans cette ville, ce fut la cathédrale, belle à l'extérieur par la pureté et la simplicité de son architecture. Sa tour carrée s'élevait forte et légère à la fois dans un ciel bleu. A l'intérieur, une richesse fastueuse et sans art. Pourtant les marbres y sont prodigués, mais c'est un entassement lourd sans aucune espèce de grâce. Le prêtre orgueilleux est là qui se promène, faisant grimacer sa soutane sur ses épaules et jetant autour de lui un regard oblique et curieux. Pauvre être mesquin et écrasé par la prodigieuse cathédrale, il s'agite sous ce trop lourd fardeau qui le courbe vers la terre et il croit la dominer, être le plus fort. Il y étouffe; mais n'importe, il y restera quand même, car dans cette église est son trône; le mystère de l'ombre sous les grandes voûtes, son aube blanche qui glisse dans l'obscurité incertaine du soir a fait de cet homme un grand prêtre. Les femmes, si elles le pouvaient, le placeraient sur l'autel. Il l'a bien compris et il reste au milieu d'elles, il prie avec elles, il semble aussi rêver comme elles. Il sait que, descendu dans la rue, parmi la foule, personne ne l'apercevrait, ne saurait qu'il existe, et son âme maladive et ambitieuse ne veut point de ce mystère. Il veut être roi, puissant et adoré. Doit-on le plaindre ou le haïr, hélas! on ne sait. Il est malheureux, et pourtant c'est un malheur qui n'excite pas la pitié. C'est un être à part dans l'espèce humaine, et l'on sent

qu'il n'est pas le meilleur. Je le voyais en écoutant l'instruction d'un chanoine à des femmes pieuses, timides, et à de jeunes orphelines. Quel langage fallait-il employer avec ce fidèle troupeau, si ce n'est celui de la douceur? Tant d'âmes, parmi cet auditoire, auraient voulu des paroles sympathiques pour adoucir leurs douleurs. Ah! cet homme qui avait tous ces cœurs entre les mains, n'était pas assez tendre pour les consoler. Sur ces têtes courbées par la terreur aussi, il lançait la foudre, torturant à plaisir ces innocentes créatures, et se disant en lui-même : Elles sont à moi. Qui de nous, profanes, oserait en agir ainsi, et ne se croirait pas coupable trois fois d'aller porter le trouble dans des consciences pures et remplies de la grâce de Dieu? Il faut être prêtre pour mettre son bonheur dans cet acte odieux.

Après le dîner, visité Notre-Dame[1]. Au-dessous de la chaire on voit, sculpté en bois, un saint Pierre imposant la main sur des brebis, et leur disant la grande parole de l'Évangile : « Paissez, mes brebis ». Cet homme est impérieux, exigeant, il se plaît à faire trembler ceux qui l'entourent, et pourtant il n'a en lui aucun trait de force. Visiblement, il est faible et impuissant. Rien ne semble aller mieux à cette ville prêtre. Dans une autre église dont j'ai oublié le nom, nous vîmes le même saint Pierre représenté par Rubens. Celui-ci, tout au contraire, est fort rustre et peu sûr. Son teint aviné, son visage sournois et méchant, ses sourcils gris noirs rabattus sur des yeux sans douceur, lui donnent l'air d'un geôlier de prison. Deux énormes clefs, suspendues au-dessus de sa tête, font frémir d'avance ceux qui espèrent le paradis. On craint peut-être avec raison que le farouche portier ne s'en serve pour assommer ceux qui se présenteront à la porte. Pour moi, j'ai cru voir en lui l'un des geôliers impitoyables des cercles de l'enfer du Dante. Où donc est passée cette douceur, ce cachet divin que le Christ dut imprimer sur chacun de ses apôtres? Plus rien ne

[1] Mme Michelet appelle Notre-Dame la cathédrale dédiée à saint Rombaud. C'est à Notre-Dame que se trouve le saint Pierre de Rubens.

reste à cet homme, il est bas, vil, n'ayant que de mauvaises passions. Ce tableau m'a fait beaucoup réfléchir. Je fus heureuse quand notre visite des églises fut achevée. Dans l'air et la nature je me sentais bien mieux que dans ces grandes demeures fastueuses, où le passant seul voit Dieu. Dès que l'on s'y arrête, on sent que le prêtre a tout changé dans cette croyance. Ce n'est plus Dieu, mais c'est l'homme qui a dit : « Ici, j'établirai ma demeure. »

En rentrant, nous passâmes dans le Jardin des Plantes, rempli à cette heure du soir de fraîcheur et de parfums. Chaque fleur, chaque arbre, laissait échapper dans l'air des atomes délicieux. Une douce lumière se jouait dans le feuillage et versait à flots mille reflets charmants sur les grandes vitres des serres. Je trouvai celles-ci peu riches il est vrai, mais pleines de grâce et d'harmonie. Au milieu du jardin, dans une pièce d'eau, se trouvait un pauvre singe, triste et rêveur, qui, perché tout en haut d'une grande pique de bois, regardait le ciel avec mélancolie. Placé au centre de cette création heureuse et parfaite, il avait comme le sentiment douloureux d'un être qui reste inachevé. J'en fus attendrie au point que mes yeux se mouillèrent de larmes. Pauvre créature, presque frère de l'homme, elle reste cependant pour nous un être disgracieux, pénible à voir, et qui n'excite point la sympathie que nous ressentons bien des fois vivement pour des animaux moins intelligents et moins doués des qualités du cœur. Pour moi, je fus sympathique à la malheureuse bête, et j'aurais voulu adopter cet avorton de la nature.

A 7 heures, je me retrouvai dans notre chambre sombre et tristement meublée ; un instant il me sembla que j'étais dans une prison et mon cœur se serra. — Tout cela, effets d'imagination, oubli momentané de la trop chère personne qui doit être ma seule lumière et ma plus grande richesse. Quand je sortis de ma rêverie et que je le sentis près de moi, triste peut-être de mon silence, une joie douce me devint à l'âme et je ne songeai plus à ce qui m'entourait : il devina ma pensée et mon émotion. Ma nuit fut très mauvaise, pleine de songes effrayants et de douleurs physiques. Au milieu de la nuit je me réveillai

avec une forte enflure au visage. J'en fus d'abord inquiète ; mais plus tard je compris que mon état provenait de l'attaque nocturne d'un malveillant cousin. Le lendemain à 9 heures, nous partons pour Anvers. La matinée était délicieuse et la campagne magnifique. Nous fîmes la route avec un évêque américain, poli, aimable, homme du monde, en ayant l'adresse et la politique. Tout le temps, il causa avec un gros et frais chanoine, vrai Falstaff, qui, pour flatter Monseigneur, écoutait de ses deux oreilles rabattues tout ce que disait l'évêque, et employait les entr'actes à priser et cracher dans son foulard. Tout auprès, se trouvait encore un laïque gras et lourd, bête belge, propre à l'estaminet et au grand seidel de bière. Ce tableau ne laissa pas que de m'amuser, et j'aurais voulu que la route se prolongeât pour avoir à faire une notice plus détaillée de ces flatteurs et de celui qui les recevait sans trop d'humilité. Arrivés à Anvers, notre première course fut pour la cathédrale. Déja, de loin, j'avais aperçu son élégante flèche lancée au ciel comme une riche gerbe de fleurs. L'intérieur de ce monument m'impressionna fortement ; je le trouvai à la fois mystérieux et grandiose. Aucune statue aux pilastres. Ils sont restés, n'ayant d'autre ornement que leur faisceau de colonnettes. Parure simple, grande et forte, la seule qui convienne à un édifice religieux, fait non pour les prêtres et les dévots seulement, mais pour toutes les âmes nobles et simples du présent, pour celles de l'avenir qui chercheront Dieu, non plus dans les guirlandes, les sculptures molles et faibles, vraie tradition du Sacré cœur, mais dans les formes géométriques, immuables comme le sont dans la nature les œuvres de Dieu. Tous ces immenses bas-côtés, ces colonnes multiples se perdaient dans des nuages d'encens et des flots de lumière. C'était mystérieux. L'émotion me soulevait le cœur, car à mon gré, je n'avais jamais vu chose si belle, si saisissante. J'aurais voulu avoir des paroles de feu pour la raconter. Dans cette église, le grand maître a laissé un grand souvenir. Tout au fond du chœur, sur le maître-autel, on aperçoit déja de loin comme une sorte de fantasmagorie ; des couleurs de toute espèce se marient, se fondent à l'infini. En

approchant, on découvre que c'est une *Assomption de la Vierge*. C'est un ensemble de fleurs aux nuances les plus suaves. L'œil y trouve un charme séduisant, l'odorat ce semble un parfum délicieux. Dans ce tableau, Marie est encore une femme dans l'âge mûr ; mais c'est toujours la même grâce, la même suavité ; les compagnes de sa vie sont à ses pieds, regardant sa glorieuse assomption, et sur toutes se trouve le cachet de l'éternelle beauté. Là, comme partout, c'est dans le chœur et les chapelles une profusion de marbre qui fait contraste avec la simplicité de la nef et des bas-côtés. On sent très bien que là, le prêtre a mis la main, il y a eu rivalité ; c'est à qui, avec l'argent du trésor, aura pu se parer davantage. Ah ! vanité des vanités ! De même pour les confessionnaux ; c'est tout un peuple de personnages allégoriques, la plupart mollement et faiblement sculptés, il est vrai, mais cette élégance plait aux femmes. La dévote galante ne trouvera pas ce confessionnal indigne de ses genoux délicats et la pauvre femme du peuple, couverte de haillons, bien souvent, se sentira heureuse de se parer un instant de toute cette richesse. J'ai vu cela chez nous dans notre cathédrale. Un vicaire possédait seul un confessionnal de chêne plus sombre que les autres et tout enjolivé de fleurs et autres sculptures. Tout le monde dévot avait remarqué l'élégante et mystérieuse cellule, et tous les jours l'abbé voyait s'augmenter les brebis du troupeau. Parmi elles se trouvait une femme misérable, presque folle par suite de forts chagrins. Dans sa folie, elle s'était pourtant aperçue du confessionnal ; lui et le vicaire avaient parlé à son cœur et elle voulait absolument se confesser. Le prêtre refusait de l'entendre, pour bonnes raisons, il paraît, et lorsqu'il avait fini sa besogne, il laissait la vieille se lamenter et demander en vain sa confession. Souvent j'assistais à ces scènes et mon cœur s'en attristait. Une fois, elle vint à moi et me dit de la laisser passer la première ; je lui répondis que je lui permettrais, alors elle me prit les mains et les baisa. L'abbé survint peu après et fit comme de coutume, il laissa là sa pénitente. Celle-ci résolut alors d'user de force auprès du confesseur afin d'être entendue. Elle

sortit de l'église, alla se placer dans une rue très fréquentée où il passait toujours, et, dès qu'elle l'aperçut, elle courut à lui, se suspendit à sa soutane et cria de toutes ses forces qu'elle ne le lâcherait qu'après s'être confessée. Il fallut le concours de plusieurs hommes très vigoureux pour lui faire abandonner l'habit de l'abbé qui, blême, moitié évanoui de peur et de confusion, ne put rentrer chez lui qu'avec l'aide de deux bras. Peu de jours après on me dit qu'il avait obtenu de la police qu'elle enfermât la folle. Toute cette triste histoire me revint à l'esprit en voyant cette collection galante de saints et de saintes aux visages doucereux et minaudiers. Le prêtre, en se faisant une si riche demeure, sait bien qu'il y gagnera. Il a l'instinct de la femme coquette qui, pour rehausser le mérite de ses charmes, s'entourera de fleurs, de gaze, de bijoux. Lui, ce qu'il veut avant tout, c'est l'ombre, et il y a réussi en faisant peindre son confessionnal d'une sombre couleur, en disposant ses personnages de bois de façon qu'il n'y ait plus que juste, bien juste, l'entrée par laquelle la pénitente se glissera à ses pieds. Il sait que ce mystère en imposera à la grande dame, touchera peut-être son cœur et lui arrachera des secrets qu'elle n'eût pas révélés dans la trop vive lumière du jour. Il y veut encore la nuit, parce qu'il y dominera la jeune fille, si docile au milieu de la rêverie qu'inspire cette obscurité et de l'émotion qu'elle ressent en racontant sa vie, l'histoire de son cœur. J'ai connu plusieurs prêtres fort estimés qui n'allaient confesser que très tard dans la soirée. Ceux-là n'avaient qu'une passion, celle d'être roi, d'un petit peuple, il est vrai, mais aussi, doux, aimant et facile à conduire. A cette heure avancée, l'imagination des femmes devenait plus impressionnable et tout ce que voulait le prêtre, elles le promettaient et gardaient fidèlement leur parole, car le désir d'obéir à cet homme-Dieu était trop puissant chez elles pour qu'il pût avoir à craindre un manque de soumission. Je sais toutes ces choses parce que, jusqu'à l'âge de vingt ans, j'ai vécu dans le monde ecclésiastique, allant, tremblante, me révéler tout entière à des prêtres qui, vertueux pour la plupart, conservaient tous cependant le besoin de l'asservisse-

ment de l'âme. Je dois surtout à mon mari d'avoir secoué ce joug maintenant odieux pour mon esprit. Depuis que j'ai cessé d'aller à confesse, j'en suis devenue plus pure, car enfin la jeune fille la plus innocente même ne se souvient que trop, lorsqu'elle est aux pieds du confesseur, que c'est un homme et non pas Dieu qui reçoit l'aveu de ses fautes. De là le trouble, la volupté amère, mais qu'on recherche cependant, de raconter dans le détail tel ou tel péché. On se rend deux fois coupable et Dieu ne peut absoudre.

En Belgique surtout, on comprend que le prêtre veut aussi le succès de la chaire, car il a tout fait pour la rendre magnifique. Dans la cathédrale d'Anvers, et ailleurs, elle est d'une richesse et d'une élégance extrêmes. Au bas sont des statues en marbre blanc. La rampe de l'escalier et le dôme sont formés par des guirlandes de fleurs, des arbres simulés qui jettent de tous côtés, avec une grâce charmante, un feuillage à la fois nourri et léger. Une seule chose contraste souvent avec tout ce bel ensemble, c'est la représentation grotesque de certains animaux, tels, par exemple, que le renard, le singe mangeant une pomme. Comment donc que le prêtre n'a-t-il pas senti qu'il faisait-là la plus spirituelle et la plus violente satire de lui-même ?

A l'extérieur de l'église, près de la porte, on lit cette belle inscription à la gloire du *forgeron d'Anvers* [1]. « L'hyménée et l'amour, d'un Vulcain ont fait un Apelle. » Cent ans après la mort de ce grand peintre, la cité sentit enfin qu'elle lui devait l'admiration et la reconnaissance, et elle éleva alors ce monument (1629). Mon mari me fit sentir combien il était touchant de voir l'église consacrer le souvenir des grandes choses qui furent inspirées par les affections honnêtes.

En allant à Saint-Jacques, nous passâmes devant la Bourse, monument ancien qui me rappela beaucoup ceux des juifs dans les diverses parties de l'Allemagne. C'est une cour quadrangulaire entourée de galeries couvertes, basses et sombres, même au milieu du jour. Elles s'ap-

[1] Quentin Matsys.

puient sur des colonnes de grès, pleines d'originalité par la dentelure grisâtre qui les termine. C'est là, à mon avis, l'une des curiosités intéressantes d'Anvers. Saint Jacques a été construit en grande partie par les Espagnols qui lui ont donné a l'extérieur un caractere grand et sévère. A l'intérieur, c'est toujours le même faste, le même style fleuri. Derrière le chœur se trouve l'œuvre la plus forte de Rubens, le *Saint-Georges*. Rien de plus saisissant, de plus suave et de plus hardi que ce tableau. Le principal personnage est Rubens lui-même ; il s'est représenté, comme il s'est senti, c'est-à-dire comme le héros du génie. Ses deux femmes, d'une beauté merveilleuse, ne sont pourtant qu'au second rang. La dame au chapeau de paille, sa maîtresse en un mot, est, après Rubens, le premier acteur de la scène. C'est Marie recevant l'enfant Jésus de la main des Mages ; on est frappé d'une telle hardiesse[1]. Cette liberté ferme la bouche à ceux qui prétendent que Rubens, comme les autres artistes, fut l'esclave des opinions et des hommes puissants sous lesquels il vivait. Pour apprécier tout le mérite de cette peinture il aurait fallu à mon œil moins d'éblouissement et plus d'habitude de juger à première vue. En général, il me faut du temps pour sentir le beau d'une chose ; après un examen minutieux et renouvelé, je m'impressionne, je comprends et puis je n'oublie jamais.

A l'exposition nationale, je ne vis rien de remarquable comme exécution ; mais partout je trouvai une grande richesse de couleur et de très beaux effets de lumière. Les artistes ont toujours eu sous les yeux, on le voit, d'excellents modèles dans ce genre et ont travaillé pour la plupart sous le ciel de l'Italie. Sous ce rapport, l'école française leur est inférieure.

En parcourant les rues d'Anvers, je vis, comme déjà a Malines, les maisons terminées en pignons, les uns simples.

[1] Rien de plus inexact que cette description. Il n'y a pas de Mages dans ce tableau. La Vierge ne ressemble ni à Isabelle Brandt ni a Hélène Fourment. C'est dans les deux figures féminines de gauche qu'on a, peut-être à tort, voulu reconnaître les deux femmes de Rubens. Le saint Georges lui-même ne ressemble guère a Rubens.

les autres sculptés et blasonnés. Les plus riches sont restés, malgré les orages politiques qui ont tant détruit. Le temps y a laissé sa trace noire, et les petits vitraux enchâssés dans le plomb ont gardé pour la plupart la poussière de la rue, soulevée par le passant et les riches équipages d'autrefois. La forme ogivale de ces pignons donne à la ville un aspect tout pittoresque et le voyageur n'est pas fâché de la loi qui ordonnait à tout homme qui voulait être citoyen de bâtir pignon sur rue. Le musée d'Anvers est le souvenir éternel de trois hommes : Rubens, Quentin Matsys et Van Dyck. Deux tableaux du premier me frappèrent surtout. C'est *l'Adoration des Mages* et *Jésus en Croix*. Celui-ci fit à mon esprit et à mon cœur une impression que je garderai toujours. Ici, rien de mélodramatique, chaque personnage est véritablement dans son rôle, si ce n'est le saint Jean qui n'a jamais pu être bien saisi par Rubens. Sa robe rouge, que l'on retrouve encore dans ce tableau, lui donne comme ailleurs un caractère dictatorial. Jean, ce bien-aimé du Christ, qui a eu place sur le sein de Dieu, est le moins frappé par sa mort. Sa figure froide et vulgaire n'a pas même un reflet de cette douceur, de cette bonté divine que Jésus dut verser à flots dans son cœur. Marie est vraiment une mère, et la douleur agite son sein au point de le faire éclater. Le centurion approche la lance du cœur de son Fils et elle se détourne, frémissante et pâle, pour ne point voir s'échapper du sein de Jésus la dernière goutte de vie et d'amour. Madeleine, à genoux et échevelée, étend le bras pour parer le coup. Ce n'est plus ici la courtisane, encore parée des perles que lui valut le crime, mais la femme humble et repentante. On la sent noyée dans les larmes du remords et de la douleur. Tout au haut de la scène, on n'aperçoit pas sans frissonnement le mauvais larron, renversé en arrière et lançant au ciel le cri de blasphème. La rage plus que la douleur le jette dans des convulsions affreuses. Le bon larron est mort ; Dieu lui-même n'est plus ; mais lui vit encore. Pourtant, les centurions sont déjà passés et d'un coup de massue, ils ont arraché de la croix l'une des jambes du malheureux. Rubens, on le voit, a mis dans

cette œuvre toute la force de son génie. L'*Adoration des Mages* est belle surtout de couleur, car les personnages n'ont point le caractère religieux et grave que réclame une telle circonstance. Ils ne sentent point que cet enfant est un Dieu, et qu'on lui doit l'adoration. Le seul qui semble pénétré de recueillement est le vieillard qui offre l'encens. Tout au milieu de la scène, je ne sais vraiment pourquoi reluit une grosse et bonne figure de pacha. Pour lui, il est entièrement étranger au sens de la cérémonie. Toute son attention est pour la Vierge. Il en contemple la beauté avec un regard allumé d'où jaillit le feu ardent et criminel des passions sensuelles et brutales. En avançant dans la salle, je pus comparer la différence qui existe entre les œuvres de Rubens et celles de Van Dyck. Tous les deux ont laissé dans le musée un *Christ mort sur la croix*. Celui de Van Dyck est beau et tout jeune; son corps a, outre la blancheur de la mort, ce satiné que l'on retrouve même rarement sur la peau des fraîches et belles jeunes filles. Il a travaillé surtout pour les femmes, on le voit. Il fallait aller au cœur et il y a réussi. Dans le Rubens au contraire, c'est un homme fort et nerveux, encore crispé par l'effet de la douleur et du tiraillement. On sent très bien que celui-ci est mort. Partout sur son corps sont des taches livides; ses lèvres sont violacées, la décomposition se fait déjà; quelques heures de plus et les vers se disputeront ce corps. Eh bien! telle est la force de ce grand artiste qu'il a pu faire encore un Dieu de cet homme, défait, ensanglanté, tout près des dernières laideurs de la mort. Après avoir vu ces deux tableaux, je pensais qu'à l'un était le temps et à l'autre l'éternité.

Quentin Matsys vint ensuite. Ce rude forgeron, qui frappa longtemps l'enclume, est venu assouplir sa main d'ouvrier sur une toile faible et sans résistance, qu'il fallait toucher et non frapper. Cela dut être difficile à ces doigts nerveux, et il ne fallut pas moins qu'un grand génie pour arriver à cette perfection de dessin et de coloris. Les sujets principaux de ses peintures sont : la *Décapitation de saint Jean le solitaire* et le *Martyr de saint Jean l'évangéliste*. Je ne m'en fais pas le détail, car j'ai pensé

comme mon mari, qui a trop bien retracé le sujet et son impression pour que je veuille l'écrire à mon tour[1].

Je dois remarquer ici que ce musée fut pour moi une initiation du beau. Je croyais comprendre si bien toutes choses et elles m'allaient au cœur si profondément que j'aurais voulu passer là des jours et des jours. Il me semblait que j'étais avec Dieu. Ah! si Dieu n'était pas là, du moins je marchais à côté de son interprete. Cher ami, je te dois ici un remerciement pour avoir si bien ouvert mon âme à l'impression du beau. Il y a six mois que j'aurais vu ce musée sans en presque rien comprendre; mais avec toi, j'ai tout senti, tout approfondi. Que ma vive tendresse te paie de tout le bien que tu m'as fait et me fais chaque jour! A la sortie du musée, nous retournâmes chez nous par l'hôtel de ville, vaste et spacieux monument, sans beaucoup de caractère; et qui n'est intéressant que par sa sombre enveloppe.

Le soir, nous allâmes voir les bassins creusés sur l'Escaut par l'ordre de Napoléon. Ils sont immenses et magnifiques. Les millions ont aussi été jetés à la terre avec les fondements de ces ports artificiels. Ils sont pleins de navires qui partent ou arrivent. L'Escaut les portera d'Anvers dans la sérieuse mer du Nord. En repassant sur le rivage, nous nous assîmes un instant pour respirer l'air frais. Le soleil s'était déjà caché dans un sombre horizon de nuages, aussi pouvions-nous contempler tout à notre aise la belle largeur de ce fleuve qui va s'écoulant tous les jours et emportant indifféremment dans sa fuite, le vaisseau de guerre, le bateau marchand et la frêle barque du pêcheur. Nous restâmes là tous les deux jusqu'à l'approche de la nuit. Je me sentais le cœur plein de rêve et de bonheur, car alors, comme à d'autres heures, Dieu me permettait de comprendre le cœur de celui qu'il m'a donné.

Vers huit heures, revu la cathédrale. La nuit venait déjà sur la Place Verte; mais, dans l'église, c'était le jour encore; les grands vitraux simples et sans peintures permettaient à la lumière de se glisser tout à son aise

[1] Voir le livre *Sur les chemins de l'Europe*, p. 242-244.

sous les voûtes et de se concentrer dans la nef. Aussi ne la trouvai-je plus mystérieuse comme le matin. Les cérémonies étaient terminées depuis longtemps et la grande église n'était plus enveloppée de son nuage d'encens. La prière seule montait encore vers le ciel ; des âmes souffrantes venaient s'agenouiller sur la dalle de pierre pour parler à Dieu de leurs besoins et de leurs douleurs. J'emportai donc moins d'admiration pour la cathédrale, mais aussi plus de sympathie pour tous ces pauvres cœurs de femmes endoloris et troublés.

20 *août*. — A dix heures, je quittai tristement ma chère ville d'Anvers, qui me plaisait tant, pour me rendre à Gand, qui fut loin de la remplacer. Je trouvai cette ville ennuyeuse, toute bourgeoise. Pas de caractère particulier qui la fasse apprécier et aimer. Rien ne reste pour rappeler le souvenir de ce qu'elle fut autrefois. Les Gantois l'ont oublié eux-mêmes, et le voyageur qui arrive avec son histoire de Gand gravée dans le cœur peut seul y trouver quelque intérêt. La grande kermesse venait de finir : sur la grande place, on voyait encore les derniers débris de la fête. On s'y était beaucoup amusé, disait-on, mais à coup sûr les amusements avaient été vulgaires, car dans cette ville d'estaminets, où les hommes s'enivrent tous les jours de bière et de fumée de tabac, il ne peut guère y avoir de plaisirs délicats et de bon goût. Cet abaissement volontaire de l'espèce mâle en Belgique est un de ses côtés les plus tristes. J'en eus le sentiment dès l'abord et je compris qu'il n'y aurait pas grand plaisir pour moi dans le séjour de Gand. Il y a plusieurs belles choses à voir, il est vrai, mais tellement en contraste avec la population que la fraîcheur d'esprit me manquait pour les apprécier. Aussi, lorsqu'à Saint-Bavon, nous allâmes voir le sublime tableau de Van Eyck, je ne le compris pas. Il me fallut laisser passer la nuit et le sommeil sur mes premières impressions pour m'en sentir moins accablée et me trouver capable de revoir cet immortel souvenir laissé sur deux volets. Le haut se compose de trois personnages. Au milieu, le Christ [1], la

[1] C'est Dieu le Père et non le Christ.

mitre en tête et comme assis sur un tribunal, mais parfaitement immobile, sans aucun jeu de physionomie. C'est le Dieu byzantin que l'on retrouve dans toutes les églises grecques. Enfance du génie de Van Eyck, ou plutot ignorance de la liberté. A ce moment, il était encore entravé dans les nœuds de son siecle. A la gauche du Christ est saint Jean, perdu dans les flots d'une noire chevelure. Son visage rouge, âpre et sauvage, n'a aucun idéal : on est loin de sentir là le disciple de l'amour. La Vierge est a droite. Ici la nature devient plus douce ; le pinceau du peintre s'est amolli, affiné pour peindre les suaves et gracieux contours de la femme. Il a fait de Marie une jeune fille blonde, pas très belle, mais touchante par sa rêverie. On voit qu'elle a prié car sa bouche est entr'ouverte ; mais dans ce moment sa pensée a gagné l'infini et la contemplation a remplacé la priere. Cette femme est pure et simple, elle est digne de porter Dieu dans son sein. Au bas, se trouve la scene de l'agneau mystique : c'est là que tous les âges se sont donné rendez-vous. A gauche, l'Ancien Testament s'y retrouve tout entier avec ses patriarches et ses prophetes. Ces hommes sont ardents, passionnés ; en eux est tout l'élan d'une forte espérance ; ils adorent l'agneau, vivante image de celui qui doit venir pour refaire le monde. Ils l'ont percé au cœur pour offrir son sang en holocauste au Seigneur ; le calice déborde déja, et pourtant il est debout, fermé, et plein de vie. Sublime symbole de l'amour qui se donne et revit toujours de son sacrifice. A droite, sur un même plan, se trouvent les apôtres et les évêques de la nouvelle église : les premiers sont pleins de joie et de ferveur, c'est l'extase, le ravissement. Les seconds marchent la tête basse, l'âme plongée dans la rêverie. On dirait qu'ils ont en eux toute la souffrance du monde, et qu'ils sentent que le christianisme n'est pas encore assez pour satisfaire les désirs religieux du cœur de l'homme. Au second plan, l'on voit s'avancer tout un essaim de jeunes vierges qui viennent, les palmes a la main, adorer l'agneau sans tache. Elles ont toutes une taille élégante, une physionomie douce et touchante, encadrée dans un long voile de chevelure blonde. Ce sont les jeunes filles de la Flan-

dre, dont le pâle soleil a respecté la blancheur. Toute cette scène religieuse et attendrissante se passe dans une clairière, au milieu de cette verdure forte et sombre du pays de Liège. Sombre poésie de la nature que le peintre a fait rayonner sur son œuvre immortelle.

Van Eyck est là aussi ! Au-dessous de la chapelle, dans les caveaux sombres et froids de Saint-Bavon, il repose avec sa sœur. Sa poussière est dans ce cercueil de plomb; mais sa grande mémoire marche à travers le monde et chaque cœur en conserve un éternel souvenir.

Que voir encore à Gand, après Van Eyck ? Où est encore l'intérêt dans cette ville déchue ? Pour y rêver encore, il faut aller s'asseoir au béguinage, au milieu de cette communauté de femmes, vierges pour la plupart, qui vivent volontairement dans la retraite et le célibat. Lorsque nous allâmes le visiter, c'était l'heure de la prière, et la sœur, qui nous reçut, nous invita aussi à nous rendre à l'église pour assister aux cérémonies. Cette femme savait parler le français et était visiblement fine et spirituelle. Ce fut avec une extrême bonne grâce qu'elle nous fit connaître tous les détails de cette vie simple, mais faite pourtant de manière à ce que chaque religieuse puisse s'occuper du ménage, cette passion principale de la femme ; chacune possède ses petits ustensiles de cuisine, sa vaisselle, son buffet qu'elle orne suivant ses moyens. Ainsi, chaque jour, il faut penser aux premiers besoins de la vie, car personne ne s'occupera d'apprêter votre déjeuner, votre dîner, d'approprier votre chambre Ici, chacun pour soi. C'est une bonne méthode pour empêcher l'oisiveté et la rêverie, ces démons de la femme. Occupées tout le jour de travailler pour gagner leur nourriture, employant tous leurs loisirs à préparer leurs repas ou à soigner leur logement, elles marchent dans la vie sans en connaître les fluctuations, les douleurs et les dangers. Mais sont-elles parfaitement libres et heureuses ? Ni l'un ni l'autre, je crois ; car, là encore, le directeur s'est fait jour ; il a pris possession de ces âmes et les dirige à son gré. Puis vient la supérieure et dès lors une sorte de police. Ce qui le prouve, c'est que toute fille ou femme entrant dans la communauté ne peut

se séparer de la maison mère, et habiter avec une compagne dans une cellule isolée qu'au bout de sept ans. Jusqu'à cette époque, elles restent constamment sous les yeux de leur supérieure. Cette règle porte évidemment atteinte à la liberté, car telle personne, qui entre là pour cause de chagrin, et qui aimerait la solitude, se trouve forcée de supporter tant d'années le bruit de la communauté et de vivre, malgré elle, dans une société dont le caractère est souvent en opposition avec le sien. Pour leur faire accepter cette exigence, qui nous semblerait trop dure, on n'a qu'un moyen, le confesseur. Cet homme, qui vient chaque jour, qui s'intéresse à votre situation, qui partage vos souffrances du passé et du présent, ne tarde pas à vous devenir nécessaire. La règle de la maison vous semble dure, vous trouvez que votre supérieure est impérieuse et partiale, que votre vie est pire dans ce couvent que dans le monde. Eh bien! vous ne le quitterez pas; vous pleurerez en secret toute une semaine, attendant cette après-midi où le directeur va venir pour vous et vos compagnes. Alors vous lui raconterez vos peines; il y prend part, vous dit un mot de consolation, et vous voilà forte pour souffrir huit jours encore. Pendant la durée de mon séjour au couvent, j'avais la confiance et l'affection de plusieurs religieuses; mon caractère sérieux et ma tendresse visible, les avaient portées à me raconter leur vie d'autrefois et les motifs qui leur avaient fait prendre l'habit. Leur récit ne s'achevait jamais qu'avec des larmes dont elles ne disaient point la cause, attendant peut-être que je la leur demandasse pour m'ouvrir entièrement leur cœur. Mais, par discrétion, je me taisais avec elles ou bien je leur prenais les mains et je leur disais avec des pleurs aussi : « Madame, ayez du courage » ; mais c'était vainement ; je ne leur donnais aucune force ; elles n'avaient eu que la triste jouissance de sonder plus profondément leur blessure et de rejeter en moi l'amertume qui emplissait leur âme. Eh bien! ces femmes (elles étaient trois), qui me recherchaient, m'amenaient seule au jardin ou dans leur cellule pour parler, sans être pourtant plus sereines à la fin de notre conversation, s'épanouissaient, semblaient heu-

reuses et ravies quand le samedi arrivait. Je les ai vues souvent rentrer dans les classes après avoir été en confesse, mais alors, c'était un rayonnement de joie, une douceur que je ne leur avais pas vus de toute la semaine. Cela durait deux jours environ, et puis elles retombaient dans la même mélancolie. A mesure que les paroles sympathiques du prêtre s'affaiblissaient dans leur souvenir, le courage et la résignation diminuaient dans leur cœur. Depuis, lorsque j'ai encore pensé à ces religieuses et que je me suis nettement expliqué leur situation (le livre du Prêtre y a servi), j'ai désiré que le célibat fût aboli et les couvents avec. La femme est un être faible par le cœur : vieille ou jeune, elle a besoin d'aimer et, pour elle, délicate de conscience, fortement attachée à ses principes, il faut l'affection libre et légitime du mariage. Le couvent le leur interdit et leur laisse l'amour, et pour qui ? Pour un homme qu'elles ne posséderont jamais, qui leur préfère peut-être leurs compagnes. C'est alors que commence pour elles la plus terrible des situations. La jalousie, la haine, se mêlent à leur fiévreux amour ; elles cabalent en secret auprès de leur supérieure pour faire changer telle ou telle sœur qu'elles croient plus avant dans l'affection du directeur. Cette religieuse partie, elles s'attaquent à une autre, l'éloignent encore et puis, à force d'avoir voulu, d'avoir souffert, elles maigrissent, deviennent malades et demandent à leur tour une autre maison. J'ai vu encore cela ; mais, de ces deux religieuses, une seule reste, non pour longtemps : l'autre, à force d'orages, s'est sentie brisée à l'âge de vingt-cinq ans. Qui pourrait dire après ces douloureuses histoires, qui se renouvellent dans chaque cloître, qu'il ne serait pas mieux d'ouvrir toutes ces portes si bien closes par les mains ecclésiastiques et de rendre ces femmes au monde, au foyer de famille ? Épouses et mères, leur vie en serait simplifiée, et elles en deviendraient plus agréables à Dieu. — Je me suis éloignée beaucoup de mon béguinage pour me livrer au cours de mes réflexions. Je m'y retrouve, au fond de l'église, voyant défiler ce troupeau de saintes femmes, qui viennent ensemble chanter l'office du soir et recevoir la bénédiction. L'orgue accompagne ces voix touchantes,

mais faibles et ingrates : on dirait que toutes ces poitrines ont souffert et que le souffle de la vie va bientôt s'échapper de ces âmes. J'étais attendrie de les entendre, et satisfaite de prier avec elles. Mon ami, qui sent si bien tout ce qui est du cœur, priait aussi avec nous et je lui en sus bon gré. Dans les choses de religion et de sentiment, je désire n'avoir avec lui qu'un même cœur et une même foi.

Je me couchai le soir avec cette douce impression, mon sommeil fut paisible comme celui des anges.

Le lendemain, nous nous rendîmes au chemin de fer afin de partir pour Bruges ; mais la rencontre de divers convois qui se rendaient dans des lieux différents établit une telle confusion que nous ne sûmes plus où monter : et lorsque nous demandâmes à l'un des employés lequel des convois se rendait à Bruges, il nous le montra courant à pleine vitesse vers sa destination. Ce contre-temps me fut très désagréable ; j'étais ennuyée de rentrer dans la ville. Nous avions quitté l'hôtel ; il nous fallait donc errer dans les rues pour attendre le second départ. Nous revîmes Van Eyck ; c'est alors que je le compris.

Grande fut ma joie en arrivant à Bruges ! J'avais désiré connaître cette cité, veuve de son ancienne grandeur. La première chose que nous vîmes, ce fut la Halle aux draps, surmontée de sa royale tour, d'où partaient les sons graves de la cloche, qui avertissait les marchands que l'heure du marché allait finir. Aujourd'hui encore, les acheteurs vont à la halle pour se procurer des draps et de la viande ; mais ce n'est plus cette animation d'autrefois ; ce peuple s'est tu, il a enseveli sa gaieté et sa vie morale sous ses ruines. La belle dame couronnée, qui plane encore sur cette ville de sommeil, raconte seule au voyageur pensif ce qu'elle fut, et le souvenir de sa grande histoire la fait toujours aimer. Après la halle, nous visitâmes la châsse de sainte Ursule ; ce sont toutes peintures de Memling, pleines de douceur et de charme : cependant j'avoue que je n'y fus pas très sensible ; j'avais le cœur comblé du souvenir de Rubens et Van Eyck ; je ne pouvais bien sentir alors que les œuvres de ces grands peintres. En dehors d'eux, je trouvais toute chose un peu

mesquine, dépourvue du caractère de la vraie beauté. Nous allâmes ensuite à la cathédrale, voir une belle Vierge attribuée à Michel-Ange. Je n'y reconnus pas le peintre du Jugement dernier ; mais j'admirai cependant cette Vierge déjà accablée de douleur par la prévision des douleurs de son fils [1]. Dans une chapelle de Notre-Dame, se trouve le tombeau de Marie de Bourgogne et de Charles le Téméraire. On les dit en pierre de touche, ils sont d'une extrême beauté. Des guirlandes de feuillages où se balancent des anges aux formes les plus gracieuses, se marient à l'infini tout autour des tombeaux. Tout cela est en cuivre ciselé ; l'art s'y fait sentir ; mais je n'ai pas aimé à retrouver sur ce marbre qui, après tout, recouvre un peu de poussière, la généalogie des deux familles pompeusement étalée. A la mort tout cesse, plus de vanité pour ce qui ne nous reviendra jamais. La vie recommence pour nous, et qui nous dit que dans un autre monde on nous tiendra compte de nos blasons ? Pour moi, si à cette heure dernière j'avais quelqu'un pour recevoir mes vœux, je demanderais pour ma sépulture une couche de gazon, et les larmes d'un ami pour l'entretenir.

Le Palais de Justice m'intéresse par sa belle cheminée sculptée en bois et en marbre. On y remarque un bas-relief très habilement travaillé, qui représente toute la scène de la chaste Suzanne. Ce n'est nullement moral, la personne qui l'a commandé n'en a pas voulu ; on le sent très bien ; c'est peut-être une fine raillerie. Si la vraie Suzanne eut cette physionomie peu rassurante et ce laisser aller nullement modeste, on s'étonnerait fort qu'elle eut résisté aux vieillards ; il les aurait fallu bien peu attrayants pour avoir un refus de cette femme.

En dernier lieu, nous visitâmes le musée de Bruges ; il est petit, mais curieux. C'est là que se trouve le saint Georges de Van Eyck, représentant le gros chanoine qui offre à la Vierge ce tableau, tout en se mettant sous la protection de saint Georges qui n'a rien de dévot sur sa figure. Il rit derrière son protégé de toute cette scène

[1] Cette *Mater dolorosa* est une copie flamande d'un tableau de l'église d'*Ara Cœli* à Rome.

bouffonne. L'enfant Jésus, assis sur les genoux de sa mère, s'occupe de toute autre chose. Il veut se saisir d'un perroquet que lui offre, je crois, le joyeux patron du chanoine. La Vierge ne comprend pas grand'chose, non plus, à cette donation ; c'est une jeune fille douce, mais visiblement sans esprit. Tous ces personnages sont des saints ou des aspirants à la sainteté et pourtant ce tableau n'a rien de religieux ; il fait rire. Je fus toute saisie en voyant ensuite le jugement de Cambyse et l'exécution du mauvais juge[1]. Il est horrible de voir la cruauté et le sang-froid des bourreaux. Le condamné doit être écorché tout vif : il est là lié, mais palpitant, poussant des cris de douleur, disons plutôt des hurlements, et le cœur de ces hommes n'est pas touché. Chacun s'est emparé d'un membre, et, avec un couteau bien aiguisé, il pénètre lentement, lentement dans les chairs du malheureux ; puis il regarde s'il a bien été en droite ligne. C'est affreux ; il faut avoir un cœur de pierre pour supporter la vue de ce supplice et plus encore de ces bourreaux. J'en ai encore le cœur tout ému. En sortant, nous vîmes un très beau dessin de Marguerite Van Eyck. Il représente sainte Agnès assise au pied de cette tour de Cologne, vraie Babel que les hommes n'achèveront jamais.

Nous consacrâmes le temps qui nous restait avant le dîner à faire une promenade au bord des canaux qui circulent dans la ville. Sur les quais, pas de bruit ; dans les maisons, le calme ; du ciel, une douce lumière ; et nous nous promenions, n'entendant autour de nous, pour ainsi dire, que le bruit de nos pas et de nos voix. Ah ! Bruges, étais-tu donc morte ce jour-là ? Non, tu rêvais ou tu te souvenais ; aussi ai-je parlé bien bas pour ne point te troubler. Mais chez toi, que j'ai baptisée : *la ville du silence*, j'ai regretté de ne pas vivre avec celui qui, plus heureux que moi, a pleuré déjà sur tes ruines et t'a faite immortelle[2].

M'occuper du dîner, c'était retomber du ciel sur terre :

[1] Par Gérard David.

[2] Allusion au chap. II du livre XII de l'*Histoire de France* de Michelet.

cette chute ne me fut pas agréable, aussi mon humeur y perdit beaucoup. A tout je ne trouvai rien de bon, puis je me fâchai contre mon mari parce qu'il faisait des reproches au garçon. Il me demanda si je voulais aller me promener, je lui répondis avec indifférence que peu m'importait. Je mis cependant mon chapeau et, maussade, je me laissai traîner sur les murs extérieurs de Bruges. Il était profondément triste de cette bizarrerie de caractère; je le vis et ne fis rien pour lui rendre la sérénité. Pendant la promenade, je lui demandai de l'argent pour faire l'aumône à deux hommes qui nous avaient très poliment salués et qui paraissaient très pauvres. Nous étant assis sur un banc de pierre, je dis tout haut, mais comme parlant à moi-même : « J'ai envie de me jeter dans ce canal. — Tu es donc bien malheureuse ? me dit-il. — Oui, » lui répondis-je, et puis je gardai le plus profond silence. Au retour, j'admirai encore plus la grande ville, perdue à demi dans la brume; ses rues étaient alors presque désertes; les femmes étaient rentrées dans leurs maisons, seules peut-être, car à Bruges, encore bien des hommes ont la funeste habitude des estaminets.

Toute cette journée d'émotion m'avait trop accablée; je voulais revenir à mon ami, lui ouvrir les bras, le presser sur mon cœur, lui dire tout ce qui m'était venu de pensées et d'impressions; je n'en eus pas la force et tristement je m'assis, isolant de son âme mon âme, qu'il fait vivre pourtant. Pauvre ami, en écrivant ce triste souvenir de ma faiblesse, si ce n'est de ma dureté, je me demande comment il se fait que tu aies assez de patience et de bonté pour tout supporter et pour me recevoir si bien quand je retourne a toi. Ah! c'est que tu m'aimes aussi comme ton enfant, n'est-ce pas ? et tu as pour moi l'indulgence paternelle. Mais ne me traite plus si bien, lorsque j'agis ainsi; gronde-moi sans ménagement; adresse-toi surtout à mon cœur, car toute parole dite dans ce sens peut aisément me faire fondre en larmes et dissiper ce malheureux nuage.

Le lendemain, à neuf heures, nous partîmes pour Ostende; pendant la route je fus témoin des premiers transports d'un nouveau ménage qui s'en allait voir la

mer. J'ai toujours été très sensible à ces élans naïfs de deux cœurs qui se rencontrent en liberté, pour la première fois peut-être ; mais dans cette circonstance, je reprochai secrètement à la dame de laisser trop voir à un public étranger tout ce que son cœur pouvait contenir d'émotion et de passion. On doit révéler à son mari seulement que l'on n'est pas un ange.

Ostende était aussi le rêve de mon voyage ; j'y reverrais la mer, j'y ressaisirais peut-être quelques-unes de ces impressions profondes et émouvantes, que m'avait données autrefois l'aspect de l'Océan. Déception ; cette mer sombre et sérieuse du Nord, aux reflets souvent sinistres, me laissa froide, sans admiration. Pas de chocs, pas de bruits ; la vague venait mourir silencieuse sur une plage de sable et ne semblait nullement offensive. Quel contraste avec cette chaude et impétueuse mer du Midi, qui s'en va de tous côtés, hurlant, frappant, lançant l'écume jusqu'au ciel ! Lutte infernale, incessante entre elle et ces puissants rochers, noirs cyclopes, qui meurtris, ébranlés par la vague furieuse, relèvent audacieusement leur énorme tête chauve et semblent se rire de l'Océan.

Le soir, lorsque la nuit tombait, nous allâmes nous promener sur la jetée qui s'avance très loin dans la mer ; c'est une demi-barrière, qui, s'opposant au libre cours de l'eau, produit un tourbillonnement accompagné de détonations ; les vagues amoncelées, crèvent, jaillissent de toutes parts ; on croirait avoir un gouffre sous ses pieds. Je l'avoue, par ce beau clair de lune, et à neuf heures du soir, je trouvais tout grandiose. Je m'appuyai sur la balustrade et, la tête inclinée sur les flots de l'infini de la mer, je remontais à l'infini de Dieu. Aspiration de mon âme vers l'amour et la connaissance des grandes œuvres de la création ! Pour ajouter à ce tableau une harmonie de plus, une voix humaine chantait auprès de nous une romance douce et plaintive. Chant du malheureux, perdu bientôt au milieu des mille voix de l'océan, mais qui ajoutait une émotion de plus au cœur de l'homme. La nuit, j'eus un violent mal de dents, occasionné sans doute par la température froide et humide du pays. Le lende-

main, avant le départ, nous retournâmes sur la plage. La mer avait changé d'aspect. Soulevée par un grand vent, elle courait émue et frémissante baigner la grève ; je la trouvai encore belle et en emportai un durable souvenir. D'Ostende à Tournai, c'est la vie de l'homme qui occupe le voyageur. Partout, maisons blanches, à l'aspect confortable, mais qui, sans s'inquiéter ou se préoccuper du passant, lui tournent le dos. Les fenêtres n'ouvrent que pour avoir une vue sur la nature. Cette insouciance du monde fait croire au bonheur ; sous ce toit, à ce foyer, doit se réunir une famille qui s'aime, qui ne veut connaître que la vie intérieure. C'est sous ce gracieux abri que la dame flamande approprie tout, fait ses calculs d'économie, dispose tout pour son année. S'il en est ainsi, et surtout, si cette femme vit d'abord de dévouement et d'amour, que cette enceinte soit bénie ! que le rayon de la grâce y pénètre avec les rayons du soleil !

A cinq heures, arrivée à Tournai, ville française, bâtie sur la montagne et respirant un air d'antiquité. L'église, d'architecture romane, est très belle à l'intérieur (d'après l'avis de M. Michelet, qui l'a vue). Les enseignes ne sont plus en langue belge ; nous y avons laissé pour toujours leur idiome et eux, qui n'ont rien changé, nous ont peut-être donné leur cœur. Nous y passâmes la nuit.

Nous nous arrêtâmes à Mons, pour aller voir le champ de bataille de Jemmapes. A Mons, rien de curieux, c'est une ville prêtre ; on le voit en entrant dans les églises, où chaque confessionnal porte, pour inscription, le nom de l'abbé qui y confesse. Ainsi l'idée se matérialise ; ce n'est plus au ministre de Dieu que l'on s'adresse, mais à monsieur un tel. Celle-ci se présente au vicaire Jean parce qu'il est grand et beau, celle-là au curé Pierre parce qu'il est indulgent. Une autre, timorée et craintive, le voudra de son caractère. Une quatrième, audacieuse dans le monde, aime à s'humilier ici, et veut quelqu'un qui tienne la verge haute. De cette manière, l'idée de Dieu s'évanouit, on veut avoir affaire à l'homme. Mais, qu'on le sache, cette subtilité de recherche, de choix, n'est qu'une réaction de la position du prêtre. S'il n'était pas le mystère, l'abstinence (du moins en apparence), on le laisse-

rait bien plus seul ou on ne choisirait pas. Que de femmes minutent dans leur tête à qui elles iront, parce qu'elles ont la pensée de bâtir un roman, de tenter l'homme à qui elles s'adresseront! Et si elles le savaient libre dans ses affections, en ayant même d'avouées, nul doute que le désir de la confession fût moins grand. Sur les femmes que j'ai connues, je pourrais en citer plus de dix qui se présentaient au prêtre avec de semblables dispositions. Ces réflexions me rendirent triste. Ah ! qu'il vaut mieux, pour être agréable au Seigneur, se jeter à genoux, et lui dire avec humilité et repentir : « J'ai péché ». En présence de celui qui voit tout, qui sonde les cœurs et les consciences, il n'y a point à jouer, car il n'acceptera pas les recherches sensuelles que l'on se permet dans la confession avec le prêtre. Nouvelle chute qui nous entache doublement!

Mais me voilà encore en esprit à l'église, tandis que nous touchons à Jemmapes. Nous sommes chez M. Richebé, prenant des renseignements; mais ce vieillard de quatre-vingt-trois ans, ne peut guère nous apprendre ; ses souvenirs sont confus, en partie évanouis. Il faut donc nous décider a explorer le terrain, a étudier par nous-mêmes. En gravissant les coteaux élevés où se trouvait l'armée autrichienne et en parcourant la vallée où se trouvaient les Hongrois, il nous fut aisé de comprendre combien nos troupes, qui campaient vis-à-vis et à une demi-lieue, avaient eu à souffrir avant d'arriver à l'ennemi. Une lutte tellement disproportionnée n'a pu se terminer à notre avantage que par l'ardeur héroïque de nos jeunes volontaires. Mal équipés, sans nourriture, sans habits, et par le froid déjà vif de novembre, ils se réchauffèrent de leurs cœurs et vainquirent avec le chant de la *Marseillaise*. Belle, mémorable journée dont le souvenir nous reporte aux grands jours de la Révolution !

Nous couchâmes à Mons et, le dimanche 29 août, nous partîmes pour Paris. Dans la route, nous fîmes la rencontre de Mme Giradon, qui va et revient de Bruxelles, toujours dans l'espoir d'un mariage. Plus tard, M. Viardot, qui nous raconta de saisissantes histoires sur la Russie. J'avais une joie d'enfant de retrouver ma maison et ma

vie maintenant si harmonique. Mon âme, qui a tant souffert, qui se cicatrise à peine, cherche le repos, la paix. Et où les trouve-t-on, si ce n'est dans le travail et auprès de son foyer?

ATHÉNAÏS MICHELET.

J. Michelet n'a écrit sur son voyage que de très courtes notes, sauf sur la visite à Jemmapes [1], qui était pour lui le vrai but de son excursion en Belgique :

Le but de notre voyage en Belgique était de visiter le champ de Jemmapes.

Nous allâmes d'Ostende à *Tournai* à travers la Flandre. La petite culture par famille, dans son charme le plus attendrissant, surtout lorsqu'on se rappelle que ce pays est le champ de bataille ordinaire de l'Europe, le grand passage de guerre.

La belle ville de *Tournai* — qui fut longtemps une petite France libre, enclavée dans le pays ennemi. — Vivacité toute française. — La cathédrale, nef romane, avec croisées romanes arrondies, chœur gothique, tous deux admirables... l'édifice le plus complet que j'ai vu... saisi d'amour et de jalousie pour le moyen âge. Et nous aussi avons bâti des cathédrales, et plus vastes... Qu'est-ce que le code civil, sinon une cathédrale de justice ? N'avons-nous pas à Jemmapes, en bons et solides maçons, jeté la première pierre de cette colossale église du Dieu de la liberté ? Arrivés, vers midi, à Mons. — Nul guide à acheter pour Jemmapes. — Un libraire nous indique obligeamment deux personnes auxquelles nous pouvons nous adresser : M. Beumier, le bourgmestre ; M. Lefebvre, peintre (où nous n'allâmes point), et M. Mazy-Richebé, négociant.

La *fille* de M. Mazy-Richebé nous reçoit. Point désagréable, vive et obligeante, toutefois avec une nuance d'étourderie, un peu brusque, qui plus tard deviendra

[1] La bonne orthographe est *Jemappes*, mais Michelet écrit toujours *Jemmapes*.

peut-être emportement et lourdeur (caractère belge de la frontière, — chez l'homme c'est brutalité).

Nous en eûmes un frappant exemple chez le bourgmestre, grand, gros homme, lourdement familier, nullement aimable, nullement bienveillant, au fond *ennemi* de la France : « La bataille de Jemmapes fut une petite affaire ; les Autrichiens étaient peu nombreux. Personne *ne s'en souvient*. Vous ne trouverez personne, etc. » Il m'offrit pourtant un garde-champêtre, que je n'acceptai point. Dans ce bourg de 12.000 âmes, personne ne se souvient du fait qui seul rend le lieu célèbre !

M. Mazy-Richebé nous envoya chez son parent, M. Richebé Florent, âgé de plus de quatre-vingts ans, qui seul resta pour voir la bataille, et la contempla des hauteurs. Belle habitation, vaste ferme ; son gendre, receveur des contributions ; sa fille, dure, laide, désagréable, un œil rétréci, le même qui est déchiré chez son vieux père. Le vieillard ne nous apprend rien ; seulement ceci, qu'il répéta par deux fois : *Il y avait au moins les deux tiers des habitants pour les Français.*

Nous montâmes alors le bel amphithéâtre qu'ils appellent le Flénu, couronné d'une foule de cheminées à vapeur, qui semblent des obélisques érigés en l'honneur de la victoire. Le terrain a été fort changé, édifié de constructions diverses ; le bois qui était à gauche des Français quand ils gravirent, est rasé ; des collines de débris sont près des houillères ; en revanche, bien des accidents qui pouvaient rendre la hauteur plus escarpée, plus sourcillante, ont dû s'aplanir et se tasser, comme il arrive dans les lieux habités, fréquentés, travaillés par le contact de l'industrie moderne.

Tel qu'il est, cet amphithéâtre offrirait encore une position redoutable, bien plus difficile à forcer que le petit raidillon de Waterloo, où se brisa Napoléon.

Et lorsque cette hauteur triomphale, méprisante pour la vallée, était couverte de 20.000 des plus vieux soldats de l'Europe, endurcis par la récente guerre des Turcs, lorsque 3.000 grenadiers hongrois, placés sur le flanc, fusillaient à l'aise les assaillants qui montaient, à chaque instant arrêtés, embourbés par les fossés ; lorsque cette

hauteur était couronnée de retranchements demi-circulaires, dont les batteries croisaient leurs feux, il y avait quelque lieu de croire que la jeune armée française resterait là, enfoncée dans le marécage, n'en pourrait jamais surgir... (la plaine, moins habitée, était alors certainement plus humide qu'aujourd'hui ; aujourd'hui même on y trouve canaux, fossés, prairies humides). M. Richebé-Florent nous dit qu'immédiatement avant la charge, toutes les musiques de l'armée jouèrent le *Ça ira !* puis, averti par nous, il se reprit et dit : la *Marseillaise !* Les deux sont sans doute vrais.

— Alors, dit-il (je cherche à me rappeler ses paroles), je fus tout joyeux, je ne savais plus où j'étais... J'étais tout seul sur les hauteurs ; pas un du village n'était resté. Il fallait que je fusse enragé comme j'étais pour rester là. Il est vrai que j'avais servi...

« La bataille, dit-il, était *inutile*. Il suffisait de se porter sur le chemin de Bruxelles, de dépasser, tourner les Autrichiens ; mais il *fallait* que la jeune armée reçût le baptême du feu. »

Il fallait que ceux qui avaient tenu ferme à Valmy et qui avaient eu l'honneur de la défensive eussent celui de l'offensive.

Il fallait ne pas paraître éviter le combat avec une armée moins nombreuse. Il fallait saisir les imaginations, conquérir moralement la Belgique. Et, en effet, rassérénée par Jemmapes, elle n'hésita pas à se donner aux Français.

Donc, Dumouriez eut raison, et ses ennemis eurent tort ; Marat l'accusa à tort d'avoir voulu méchamment exterminer par la mitraille les volontaires de Paris. Plusieurs de ceux-ci, sans doute, trouvèrent l'essai un peu rude. Ce qui est plus vraisemble, c'est que l'héroïque aventurier rêvait à Jemmapes deux royautés ; les Pays-Bas pour lui, la France pour son jeune duc de Chartres



# CHAPITRE V

## MICHELET ET GEORGE SAND[1]

Les deux plus grands lyriques en prose, après Chateaubriand, que le XIXe siècle ait produits, Michelet et George Sand, auraient dû, semble-t-il, se sentir attirés l'un vers l'autre par une vive sympathie, être prédestinés à se rechercher et à s'aimer. Tous deux étaient imbus de l'esprit du XVIIIe siècle; tous deux étaient nourris de Jean-Jacques Rousseau; tous deux ont été préoccupés, toute leur vie, de la question de l'amour et de la femme; tous deux, de 1840 à 1850, ont rêvé pour la France une régénération politique et sociale par la République et la démocratie socialiste. Cependant, bien qu'ils aient éprouvé l'un pour l'autre une vive admiration, — puisque Michelet appelle George Sand, dans la préface de *l'Amour*, « le plus grand écrivain du XIXe siècle », et que George Sand, dans la conclusion de l'*Histoire de ma Vie*, rend hommage à Michelet comme à un des guides des générations nouvelles, — ils n'ont jamais éprouvé l'un pour

[1] Les lettres de George Sand et les fragments du *Journal* de Michelet font partie des papiers laissés par Mme Michelet et qui m'ont été confiés par son frère, M. Mialaret. Je dois à l'extrême obligeance de Mme Gabrielle Sand et de Mme F. Lauth les lettres de Michelet et l'autorisation de les publier, d'après la copie qu'a bien voulu faire Mlle Marie Méjean.

l'autre cet attrait et cette confiance d'où naît l'amitié ; ils sont restés l'un et l'autre sur la réserve, et leurs relations n'ont été, au vrai, que des relations littéraires.

Il y eut, à cette réserve mutuelle, des raisons assez diverses et assez complexes.

Il y eut d'abord des raisons de circonstances. Michelet vécut jusqu'en 1842 d'une vie très retirée, « sauvagement » enfoncé dans son travail, et ne lisant guère que les livres qui étaient nécessaires à ses recherches. Ce n'est qu'après 1843 qu'il lut les romans de George Sand, alors qu'il fut appelé, par ses cours du Collège de France, à s'occuper des questions sociales contemporaines. Il avait un cercle d'amis assez fermé et, bien qu'il fût loin d'avoir des principes de morale très austères, il avait une répugnance très grande à fréquenter le monde, un peu bohème, d'artistes et de littérateurs, où vivait George Sand.

Il y eut aussi entre eux certaines incompatibilités morales. Michelet se croyait fils de Voltaire plus que de Jean-Jacques, et la sentimentalité lyrique de George Sand, si semblable qu'elle fût, à bien des égards, à la sienne propre, lui paraissait quelque chose de malsain, presque autant que celle de Chateaubriand ou de Lamartine. Il trouvait son rationalisme inconséquent, trop mêlé de mysticisme, et il condamnait dans *Lélia* la prétention de réformer l'Église en empruntant ses formes. Et, chose curieuse, George Sand, de son côté, se méprenant sur les idées de Michelet, sans doute à cause de son admiration pour le moyen âge, voyait, même dans le livre du *Prêtre*, de fâcheuses condescendances à l'égard du catholicisme.

En politique, de même, ils ne furent jamais tout à fait d'accord. Avant 1851, Michelet, si démocrate qu'il

fût, quelles que fussent ses sympathies pour les réformateurs socialistes, se refusait à admettre les théories communistes qui enthousiasmaient George Sand. Et, après 1851, quand Georges Sand, désabusée, renonça à la politique pour ne plus s'occuper que de littérature et garda vis-à-vis de Napoléon III une attitude plutôt bienveillante, Michelet, qui faisait cause commune avec les proscrits de décembre, ne pouvait accepter d'intimité avec ceux qui entretenaient des liens d'amitié, je ne dis pas seulement avec les Tuileries, mais même avec le Palais-Royal.

Enfin, ce qui fut peut-être le plus grave, ils n'étaient pas d'accord sur la question de l'amour et du mariage. George Sand, en dépit de *Mauprat* et de quelques autres romans, en dépit du fond même de sa nature, qui était sain et pur, passait pour défendre et avait défendu en effet les droits illimités de la passion, et les idées les plus avancées sur l'émancipation de la femme. La conception que Michelet avait de la femme, — un être faible et malade qui a besoin de la protection de l'homme et pour qui la monogamie est la seule garantie efficace — lui était odieuse. Et Michelet ne pouvait supporter l'image d'une femme jouant à l'homme, se costumant en bousingot pour être plus libre, et plaçant les droits de son individualité au-dessus des devoirs de la pudeur féminine et de la fidélité conjugale. Michelet trouvait que Georges Sand rabaissait la famille, et George Sand trouvait que Michelet rabaissait la femme.

Par le récit des relations de Michelet et de George Sand, par leurs lettres et par les fragments du *Journal* de Michelet que nous allons publier, on discernera clairement, à travers des manifestations très sincères d'admiration et de sympathie, la trace de ces désac-

cords intimes qui les empêchèrent de devenir des amis.

*
* *

La première fois que Michelet fait mention de George Sand dans son *Journal*, c'est le 24 août 1841. Il va rendre visite à Pelletan dans le pavillon que George Sand occupait alors, 16, rue Pigalle[1]. Mme Sand était absente. Elle était à Nohant; mais Pelletan, qui, après avoir été le précepteur de Maurice, continuait à remplir auprès de sa mère des fonctions intermittentes de secrétaire, gardait sa maison. C'était pour Mme Sand un moyen d'obliger un jeune écrivain, dont elle appréciait le talent et le caractère, et qui était alors douloureusement en proie aux difficultés de l'existence.

24 août 1841.

« Je trouvai Pelletan tout seul dans le pavillon de Mme Sand (rue Pigalle, 16). L'impression fut forte en plusieurs sens.

« D'abord, le silence de cette petite maison déserte; puis ce spectre qui vint à moi; à sa main, je sentis la fièvre; jamais je ne le vis plus cadavre, ni plus beau pourtant...

« J'arrivai juste au moment où peut-être il allait donner son âme au diable. L'année dernière je l'empêchai de glisser à droite, de prendre le journal russe de Francfort

[1] On lit dans l'*Histoire de ma Vie*, IV, p. 456 : « Je louai, rue Pigalle, un appartement composé de deux pavillons au fond d'un jardin... J'offris à Chopin de lui louer un des deux pavillons. Il accepta avec joie. Il eut là son appartement. Maurice avait l'appartement au-dessus du sien. J'occupais l'autre appartement avec ma fille. Maurice prit avec M. Pelletan, M. Loyson et M. Zirardini le goût de lire et de comprendre. ».

que lui offrait étourdiment Lamartine. Puissé-je cette année l'empêcher de tomber à gauche, dans le journalisme politique, et d'une opinion bien malade[1]... J'essayai de relever ses espérances, de lui montrer un avenir plus doux et dans une ligne moins compromettante. Au fait, personne n'est plus irrémédiablement aristocratique, de figure et de pensée.

[1] Il s'agit probablement du *Journal de Francfort*, journal français qui parut jusqu'en 1866. Michelet le croyait, sans doute, subventionné par la Russie, parce qu'il n'avait pas de sympathie pour la cause polonaise. J'ignore quel était le journalisme de gauche dont Michelet voulait écarter Pelletan. En 1841, Pelletan écrivait à *la Presse*, qu'il quitta à la fin de l'année pour entrer au *XIX^e Siècle*. Il protestait en vain à *la Presse* contre l'invasion des annonces. Une lettre à Michelet, non datée, mais que je crois de 1841, nous apprend dans quelle triste situation se trouvait Pelletan et combien Michelet lui témoignait d'amitié :

« Encore une importunité. Mais vous êtes si bienveillant et de si bonne grâce pour moi que je ne saurais en vérité à qui mieux m'adresser qu'à vous.

» Je pars pour la Touraine où j'emmène ma pauvre femme expirante : il faut que j'abandonne tout pour des devoirs sacrés. Me permettrez vous de remettre entre vos mains, pendant mon absence, le soin de notre pauvre destinée ?

« Je vous prie donc instamment, mon bon monsieur, de poursuivre auprès de M. Lamartine des réclamations que je ne pourrais plus faire. Votre crédit, le sien, dirigé et resserré par vous sur une seule personne, pourront peut être me faire trouver à mon retour ce qui a manqué souvent sur ma planche, un morceau de pain.

« Quoique je parte l'âme navrée, c'est une consolation pour moi de songer que j'ai pu inspirer quelque intérêt, monsieur, à une âme comme la vôtre, sans esprit de flagornerie, je vous jure : et quelle que soit la grève où le maudit flot qui me ballotte vienne à me jeter, je n'en conserverai pas moins votre souvenir, comme une des seules richesses de mon passé. »

Lamartine fit de Pelletan, en 1842, le rédacteur en chef du *Bien public*. C'est Michelet qui arrangea la chose. Il écrivait à Pelletan : « Lamartine est très bien, mon cher monsieur. Toutefois, il n'était pas au courant. Je lui ai dit ce que je pense, c'est que, quelque admirable talent que vous ayez pour la polémique quotidienne, je ne pensais pas que votre santé y durât longtemps, qu'il y avait des hommes de faïence et des hommes de

« Il me montra obligeamment l'appartement de Mme Sand. Quelques bons tableaux, entre autres un Giorgione (*Musique en attendant le bain*), beau, fort et voluptueux, un dessin du portrait de M. Ingres par lui-même, la fille de Mme Sand par Calamatta (très dure), son fils par Charpentier, un dessin de la Savinienne, d'Amaury le Corinthien [1], etc. Meubles de bon goût, chêne, gothique ou Renaissance. Nulle affectation. Son appartement personnel bien simple : un lit bas, par terre, à deux oreillers. Sa tapisserie commencée. « Elle y travaille toujours, dit Pelletan ; bonne femme, ronde, un peu campagnarde. » Je vis ensuite son cabinet de travail, extraordinairement sombre ; tentures vénitiennes, violettes. Ses pantoufles étaient là encore ; sa petite glace coquettement ornée du petit poignard turc ; un Christ dans un vieux cadre d'or sur velours noir, etc.

« En entrant dans ce sanctuaire, je me demandais si je n'étais pas très indiscret, bien osé. Je ne pus m'empêcher de dire à Pelletan : « Ah ! puisse-t-elle être heureuse ! » Je sens l'intérêt le plus tendre pour ces grands esprits si éprouvés, si agités, qui chaque jour nous alimentent de leur sang, nous font jouir de leurs douleurs. »

C'est en 1844 seulement que Michelet se mit à lire George Sand.

Il commence par *Indiana*, et écrit, le 16 mai 1844 :

« Style de cristal.

« Éloquent et juste au point, moins fort, aussi ardent, moins *ouvrier* que Rousseau.

« Le tout est brusqué pourtant, comme les œuvres

porcelaine et qu'il fallait prendre garde de casser ceux-ci. Mais il faudrait savoir *que* demander et *combien*. C'est la question qu'il m'a faite. Il en causerait volontiers avec vous.

Mille compliments affectueux,

MICHELET.

Ne parlez de ceci à personne.

[1] « La Savinienne » et « Amaury » sont des personnages du *Compagnon du Tour de France*.

impatientes de cette époque. Le style est admirable, la *conduite* médiocre...

« Toujours une ouverture brusque (l'amant rapporté blessé), pour se dispenser de l'analyse et du travail habile que demanderait l'exposition d'une fascination lente et progressive. Tout cela, d'ailleurs, inutile. Indiana est visiblement une femme prodigieusement ennuyée, qui prend brusquement la première distraction venue. Dans la *Julie* de Rousseau, on comprend mieux l'influence morale, la fascination involontaire. Si ce n'est un directeur, c'est un précepteur. Peu de crescendo. La situation forte est au milieu. *Paul et Virginie* à l'envers.

« La fin fait froid. Le bonheur avec Ralph est un suicide. Cette préférence pour l'Anglais est une réminiscence de *Corinne*. Les femmes aiment l'étrange et l'étranger.

« Le mari, vieux militaire peu original. Raymond, le jeune homme d'avant 1830. »

En juin 1844, Michelet lit *Valentine* et *Lélia*. Il note, le 4 juillet, son jugement sur les deux œuvres, ou plutôt les pensées que les deux œuvres lui ont inspirées, car il les juge bien moins en critique littéraire qu'en moraliste et en historien. On voit déjà très vives dans son esprit les préoccupations qui lui inspireront *l'Amour*.

Il portait ce livre en lui depuis plus de vingt ans quand il l'a mis au jour.

Il reproche à Mme Sand d'avoir, dans *Valentine*, comme dans *Indiana*, indiqué les vices qui ruinent le mariage, mais non les remèdes qui pourraient le réformer.

« Peut-être ne les trouvera-t-on pas, ces remèdes, avant qu'un grand et doux esprit n'ait trouvé, dans sa nature, un centre aux excentricités violentes de ce temps, en faisant en quelque sorte les rayons de son soleil. Le

livre futur sera : l'*Égalité dans l'Amour*, avec pour épigraphe le mot de Shakespeare : « Juste aussi haut que mon cœur. »

« Le livre de génie, c'est *Indiana*. Là elle a montré le *mal* en plein, et *double*, comme il est : « L'égoïsme du mari, l'égoïsme de l'amant ».

« Ni l'un ni l'autre n'associe fortement la femme à sa vie. Le mari ne l'associe pas aux aventures de sa vie industrielle. L'amant ne l'associe pas à la confidence de sa vie politique.

« *Indiana* commence par l'ennui, et, si le livre continuait, il continuerait par l'ennui. On sue à imaginer quelle doit être, dans le désert, la société de cet insipide Ralph. Dans *Valentine* même, Bénédict meurt peut-être à temps. La chaumière et le mariage ennuieraient peut-être : il faudrait un autre Bénédict. Ce rêveur, intéressant à vingt ans, sera ennuyeux à trente.

« Une chose domine *Indiana* et *Valentine*, et semble faire, dans l'idée de l'auteur, la justification de la femme : l'*ennui*, l'insignifiance de la vie de province, le vide infini qu'elle laisse, l'intolérable esclavage d'une vie toute de convenance. Au premier jour, à la première échappée, le cœur se précipite au hasard. Il suffit, dans *Indiana* et dans *Valentine*, de deux ou trois visites ; et, dans ce peu de temps, quels sont les actes héroïques qui enlèvent le cœur de la femme ? Aucun, sinon dans *Indiana*, être pris en flagrant délit avec une femme de chambre ; dans *Valentine*, montrer un peu d'adresse et de hardiesse dans une partie de pêche. Ridicule pour ridicule, j'aimais mieux celui des romans chevaleresques qui exigeaient dix ans d'exploits, d'aventures lointaines, de combats contre les dragons, les géants.

« Quelle conclusion de tout ceci ? Que la *règle* est mauvaise ? Non ; mais qu'elle est mal appliquée. L'auteur fait, au contraire, par la bouche de Lélia, (devenue abbesse), l'éloge de la règle. Elle dit aussi, t. III, p. 243 [1], à propos de l'union, libre de formalités, hors du mariage :

[1] Ce renvoi s'applique à la seconde édition de *Lélia* (1839), en 3 volumes.

« Là, moins encore que dans le mariage, la femme peut être la compagne et l'égale de l'homme.

« Je ferais volontiers la suite de ces romans : Indiana et Valentine, mariées à Ralph et Bénédict, retombées bientôt dans leur ennui primitif, finissent comme Lélia : non pas qu'elles prennent l'habit, mais elles rencontrent une nouveauté qui attire leur esprit mobile, à savoir : le *mari spirituel*, le prêtre ; sinon le prêtre politique et libéral, comme le cardinal Annibal dans *Lélia*, du moins le prêtre lancé par M. de Lamennais dans la voie démocratique, mais *rattrapé par sa robe*, par l'ambition sacerdotale et l'esprit de corps, *mécanisé* par les Jésuites, durci dans l'hypocrisie.

« Ce prêtre, isolé, inquiet, s'entend tout naturellement avec la femme isolée, qui a traversé ces trois âges :

1° La brutalité du *mari* (industriel, etc.);

2° L'égoïsme de l'*amant* (politique, pamphlétaire, etc.) ;

3° L'ennui de l'amant *sage et raisonnable* (celui-ci est l'intolérable, parce qu'il n'a pas été imposé, comme le mari, mais voulu, choisi).

« Là le prêtre arrive, avec l'attrait de ses combats, de ses remords, de sa gaucherie même (car c'est presque toujours l'homme du peuple, l'homme de campagne ; les côtés frustes et non polis réveillent les goûts blasés ; c'est la simplicité des saints ; c'est la rudesse du zèle, etc.). Cette femme ennuyée, pour qui tout semblait fini à vingt-cinq ou trente ans, est ravie d'être menée virilement tour à tour et doucement, tantôt caressée, tantôt grondée et battue, d'avoir à pleurer encore... Cela la rajeunit à ses yeux. Elle se croit encore enfant. »

Le même jour, 4 juillet 1844, Michelet jetait sur le papier une série de courtes notes sur *Lélia*. Il avait été choqué, en lisant *Indiana* et *Valentine*, de voir que Mme Sand ne sût pas donner à ses héroïnes de motifs plus élevés que l'ennui pour justifier leurs révoltes contre la vie conjugale, ni un idéal plus noble que l'amour ; il fut choqué bien plus encore de tout ce qu'il y a de faux,

d'incohérent dans *Lélia*, du mélange bizarre de mysticisme religieux, de hardi rationalisme, de sensualité et de fougue révolutionnaire chez des personnages qui veulent transformer la société en introduisant l'esprit de la philosophie moderne dans les vieilles formes ecclésiastiques. Il voit là un compromis redoutable, une force nouvelle fournie au clergé :

« M. de Lamennais et Mme Sand ont laissé là leur objet, le *prêtre*, la *femme*, pour s'élever, s'étendre, à ce qu'ils croyaient, dans les rêves du socialisme ; mais la *femme*, le *prêtre* n'en vont pas moins leur chemin, et tout ce que nous voyons n'est autre chose que leur mariage. »

*Lélia* est, au goût de Michelet, « un livre très fatigant, plein d'une *mort sèche*, à l'italienne ». Le succès d'*Indiana* et de *Valentine* a fait à Mme Sand « un triste piédestal ». Elle pose *en homme*, dans *Lélia*. Elle a tort, dans sa préface, d'assimiler son livre à *Faust*, à *Manfred*. Ici nous trouvons « non le scepticisme, mais un *vide immense*. La femme est un élément. Elle est absorbante comme la nature infatigable et sans fond. On sait trop que Lélia et Pulchérie ne sont pas sœurs, mais la même qui alterne ses deux natures ».

Le prêtre Magnus est très beau, et pourtant gauche et manqué. « Ce qui est original, dit Michelet, c'est sa joie, croyant que Lélia est morte. » Mais Michelet proteste contre le faux catholicisme répandu sur toute la fin de *Lélia*, contre ce que dit l'auteur en faveur de la confession, de la pénitence, qui ont épargné le bagne à Trenmor, joueur et voleur.

« Chose bizarre, ce livre finit par une *prise d'habit*.

Lélia se dit *plus catholique que le cardinal Annibal*[1]. — Cf. les vers du *Rolla* de Musset :

> O Christ, qu'il soit permis de baiser ta poussière...
> ...Dors-tu content, Voltaire...

« Arrive donc le vrai Annibal, M. de Lamennais ! puis la contre-façon d'aujourd'hui : une fausse Valentine ! un faux Lamennais !

« Lélia par deux fois se fait religieuse, d'abord ermite, puis abbesse. Qui s'attendrait, après l'avoir vue si fière, au rocher, à la voir *subir le voile*, comme Stenio subit la *Venta*. L'auteur s'efforce de sauver la contradiction. Il la fait *reine*, non *esclave*. »

Pour Michelet, George Sand, c'est « l'âme de Rousseau revenue, dans *Valentine* surtout, et, pourtant, combien moins jeune et pure ! Le pavillon de Valentine est une faible imitation de l'Élysée de Julie. » Chez tous deux le même mépris du convenu. « Il y a crescendo, de Fénelon : « Fût-elle bergère dans la noire Algide... », à Rousseau : « Fût-elle la fille du bourreau... », et de Rousseau à Sand : « Fût-il un forçat...» Forçat excusable, innocent sans doute, mais enfin qui a vécu avec les forçats. « Est-ce un contact purifiant ?... »

Michelet relève encore le caractère vague et contradictoire des idées religieuses exprimées dans *Lélia*. Le cardinal parle contre le célibat des prêtres, voudrait une prêtrise héréditaire. « L'Église, dit-il, introduit dans son sein des éléments trop hétérogènes. » Lélia répond : « L'Église hâterait sa perte, en se relâchant de son austérité » (« ajoutons *apparente* », dit Michelet).

[1] Tome III, p. 86 (seconde édition).

« Il y a des morceaux admirables : Lélia au cloître, la nuit sur le volcan : d'autres ridicules, où le bas-bleu perce : le cours de théologie de Lélia, avec qui Sténio, déguisé en femme, fait assaut, accusant de jésuitisme tout ce qui cherche le progrès par les voies religieuses ».

A la fin, « Annibal est empoisonné, Lélia accusée par Magnus à l'Inquisition. Trenmor reste seul, et, avec lui, la future église où tous seront prêtres ».

On prévoit la voie nouvelle où Mme Sand va s'engager. « Avant d'affranchir la femme, il faut affranchir l'homme. »

Michelet fut encore plus sévère pour *Métella*, — « la belle Anglaise qui vieillit, délaissée d'un Italien, consolée par un jeune Genevois, Ollivier ; mais sa jeune nièce devient son innocente rivale. Ollivier s'éloigne pour toujours. Cela est manqué », sauf la description des agréments de la femme de quarante ans : — « c'est comme les pousses d'août, parfois plus vertes que celles du printemps. »

« Tout cela se passe dans le monde du *rien faire*. Pourquoi cette vieille Métella, ce jeune Ollivier ne coopèrent-ils pas à quelque œuvre utile qui maintiendrait le lien ? Pourquoi Métella est-elle malheureuse ? Parce qu'elle n'exige pas de son Genevois qu'il soit un homme et agisse, qu'il épouse la petite fille et lui fasse des enfants à aimer. »

Cette opposition entre le moraliste homme d'action qu'est Michelet et la rêveuse sentimentale et passionnée qu'est George Sand se marquera encore davantage quand il lira, en 1846, les *Lettres d'un Voyageur* : Il y trouve des pages admirables, celle en particulier sur les charmes du passé [1], mais, dit-il : « Elles me

[1] P. 156 (édition de 1843).

troublent sans m'étendre. C'est un Jean-Jacques moins le génie, c'est une lecture malsaine. »

* * *

Malgré ces divergences très profondes de natures et de points de vue, Michelet et George Sand appartenaient tous deux au parti des réformes religieuses et sociales, et il était impossible qu'ils restassent tout à fait étrangers l'un à l'autre. Michelet avait commencé avec Quinet, au Collège de France, la campagne marquée par la publication des *Jésuites* (1843) du *Prêtre* (1845) et du *Peuple* (1846). George Sand, sous l'influence de Pierre Leroux, publiait ses romans philosophiques et socialistes les plus hardis : *Spiridion* (1839), le *Compagnon du Tour de France* (1840), *Horace* (1841), *Consuelo* (1843), *le Meunier d'Angibault ; le Péché de M. Antoine* (1845). Ils furent naturellement amenés à échanger leurs livres et à entrer en correspondance. C'est Michelet qui prit l'initiative en envoyant à George Sand les derniers volumes de son *Histoire de France au Moyen âge, les Jésuites* [1] et enfin *le Prêtre, la Femme et la Famille*.

Chose singulière, Mme Sand ne vit pas dans ces deux derniers livres à quel point Michelet était détaché de l'Église, qu'il était déjà l'auteur de la préface

[1] George Sand négligea de remercier Michelet de ses premiers envois ; mais le 12 septembre 1844, lorsque Quinet et Michelet proposèrent d'élever une statue à Voltaire et Rousseau, elle donna son adhésion à ce projet par la lettre suivante : « Messieurs, j'ai tardé plusieurs jours, pour cause de maladie, à répondre à l'appel qu'on m'a fait l'honneur de m'adresser. Je m'empresse de me joindre aujourd'hui de cœur et d'intention au louable et utile projet auquel on veut bien m'associer. »

de l'*Histoire de la Révolution* et de la préface de la *Renaissance* [1]. Il restait pour elle l'historien attendri de saint Louis et de Jeanne d'Arc, le pieux admirateur des cathédrales gothiques, le biographe de Luther, qui n'osait élever la main contre l'Église catholique, « la vénérable mère du monde moderne ». Elle ne voyait dans le *Prêtre* qu'une protestation contre le jésuitisme et les abus de la confession ; elle oubliait que Michelet avait, dans sa préface, dénoncé les prêtres comme ennemis de l'esprit moderne et de la vie conjugale, elle ne voyait que la conclusion où il déclarait n'avoir pas voulu attaquer les prêtres et traçait l'image du prêtre de l'avenir, vieillard arbitre et conseiller de la famille.

Pour elle, Michelet était un réformateur timide qui voulait conserver le passé en l'améliorant, tandis qu'elle voulait une société organisée sur des bases toutes nouvelles, et qu'elle rompait absolument au nom du panthéisme avec le catholicisme. « Dieu est dans tout, — dit-elle dans le *Péché de M. Antoine*, — la nature est son temple. » Elle écrit vers la même époque [2] :

« Depuis qu'il n'y a plus dans la foi catholique ni discussions, ni conciles, ni congrès, ni lumières, je la regarde comme une lettre morte... C'est, à mes yeux, un voile mensonger sur la parole du Christ. »

C'est dans cet esprit qu'elle écrivit, le 1er avril 1845 [3], à Michelet, après avoir reçu *le Prêtre* :

[1] Cette préface, qui ne parut qu'en 1855, était écrite en 1843.

[2] Lettre du 13 novembre 1844.

[3] La date de cette lettre nous est fournie par le *Journal* de Michelet.

Monsieur,

« Vous avez eu la bonté de m'envoyer votre dernier ouvrage (*le Prêtre, la Femme et la Famille*), et plusieurs autres précédemment, et moi j'ai eu la grossiereté de ne jamais vous écrire pour vous dire toute ma gratitude. La vérité est que je n'ai pas osé. Il faut enfin que je me décide à vous dire pourquoi. J'admire votre talent et, en cela, je fais comme tout le monde. Je trouve que vous avez dix mille fois raison, mais je trouve que vous *avez raison avec trop de monde*[1], et pas assez avec quelques-uns. Vous me comprenez, ou plutôt vous me devinez. Je suis *utopiste*, vous êtes *réformateur*, ce n'est pas la même nature d'esprit. Je trouve que vous dépensez trop de force et de génie à frapper sur trop peu de chose. Vous voulez réformer l'Église et changer le prêtre : moi, je ne veux ni de ces prêtres, ni de cette Église. Voila pourquoi vos travaux, *utiles à la masse*, ne m'apprennent pas ce que je voudrais qu'on m'enseignât, ce que je ne sais pas moi-même, mais ce que *je sens devoir éclore* dans l'esprit des hommes éminents de cette époque. Je ne sais pas si vous vous arrêterez où vous êtes; voila pourquoi je vous attends respectueusement, en silence, au temps où vous parlerez *pour moi*. Jusqu'ici vous prêchez une convertie d'avance.

« Vous voyez maintenant pourquoi vous n'avez pas encore reçu de moi l'hommage dû à votre supériorité. Je vous sens au-dessus des compliments et je n'en sais pas faire d'inutiles. Le public se prosterne devant la *forme*. Moi, j'y suis sensible aussi, et tres vivement ; mais cela ne me suffit point, et je cherche partout un fond qui réponde à mon aspiration. Or, mon aspiration peut vous paraître insensée, *coupable* même, comme à bien d'autres, si mon idéal n'est pas le vôtre. Et alors, à quoi bon vous importuner de questions et d'exigences ? Prenez

[1] Les mots en italique ont été soulignés à l'encre rouge par Michelet. — Il avait l'habitude de souligner ainsi, dans les lettres qu'il recevait, ce qui l'avait frappé, ou les points sur lesquels il voulait répondre.

donc tout ce que je vous dis là pour une justification naïve de mon impolitesse, et non pour un reproche. A Dieu ne plaise que je vous accuse lorsque vous êtes dans la chaleur d'un combat ! Mais vos ennemis ne sont pas dignes de vous :

Vous leur faites, Seigneur,
En les tuant, beaucoup d'honneur.

« Pardonnez-moi, et croyez que je ne puis donner à votre caractère une plus haute preuve d'estime qu'en vous disant ce que j'éprouve d'admiration et d'*impatience*.

« GEORGE SAND. »

La réponse de Michelet ne nous est point parvenue, malheureusement ; mais nous savons par son *Journal* qu'il répondit dès le 3 à la lettre de George Sand reçue le 2, et il est facile de deviner, d'après la seconde lettre de George Sand, ce que Michelet lui avait écrit. Voici cette seconde lettre[1]. Michelet a écrit en tête : *Madame Sand, sur « le Prêtre »*.

« Monsieur,

« Vous m'avez répondu avec trop de bonté pour que je ne vous demande pas encore une fois pardon de mes impertinences. Je les regrette d'autant plus que vous avez les honneurs de la persécution, et que vous êtes attaqué pour avoir défendu une des faces les plus claires de la vérité. Je crois bien que vous vous moquez un peu de moi en me disant que c'est à moi d'ouvrir une route où vous me suivrez de loin ; mais je vous pardonne cette vengeance, à condition que vous croirez que *je ne crois pas du tout en moi-même*. Non, monsieur, je ne marquerai jamais une voie où je ne peux que suivre les esprits éclairés de mon temps. Mon ardeur d'avancer et mes bonnes jambes ne font de moi qu'un brave et obscur fan-

[1] Elle n'est point datée, mais le timbre de la poste porte : « 30 avril 1845 ».

tassin, tout à fait incapable de diriger et de commander. Ne soyez pas offensé si le soldat vous dit : « Allons plus vite, allons plus loin, mon capitaine ! » Cela vous prouve sa bonne volonté et son désir de servir la cause qui vous enflamme.

« Je voudrais faire ce que vous m'indiquez pour *la religieuse persécutée*[1] ; mais l'occasion ne me vient pas. Je ne puis faire un rapport spécial devant l'opinion publique. Je nuirais à la cause, faute de savoir ménager l'institution et le culte, et cette religion catholique qui ne peut plus faire que le mal dans le monde, selon moi. Le rôle d'avocat est trop fort et trop habile pour mon émotion imprudente. Une these contre les mauvaises religieuses exigerait en regard une thèse pour les bonnes, et je ne crois pas aux bonnes religieuses. N'est pas bon et utile qui est infailliblement fou ou bète. Pardonnez-moi cette violence apparente. Il n'est pas d'être plus faible et plus pacifique que moi, et je comprends votre tolérance, votre respect pour les prêtres humbles et sincères. Mais, pratiquant cette tolérance dans la vie privée, je ne pourrais pas la proclamer en écrivant. Toujours je serais arrêtée par cette pensée : « Mais ceux qui croient encore à un symbole qu'ils ne comprennent plus sont de pauvres idolâtres. » Et alors, ne sentant que de la pitié pour eux, je ne trouverais pas un mot d'encouragement et d'appro-

[1] Le journal de Michelet nous apprend qui était cette religieuse persécutée. La sœur Marie des Anges était une religieuse de province (peut être du « Bon Sauveur » de Caen), alors en séjour à Paris, au couvent des Carmelites de la rue de Vaugirard. Elle avait, le 19 janvier, cinq jours après l'apparition du *Prêtre*, écrit à Michelet pour lui demander des renseignements sur Mme Guyon. Michelet lui envoya *le Prêtre*, et alors commença entre eux une correspondance très active, dont onze lettres de sœur Marie nous ont été conservées. Elle essaie de convertir Michelet, tout en lui décrivant la triste situation des religieuses enfermées malgré elles au couvent. Elle lui envoie même un manuscrit et des vers composés par une jeune fille retenue prisonnière au « Bon Sauveur » de Caen, et lui demande de les faire publier... Michelet aurait voulu que George Sand s'en chargeât. Il rompit, d'ailleurs, au mois d'avril, avec sœur Marie, qu'il soupçonnait de manquer de franchise envers lui.

bation pour leur vertu stérile et morte. Ah! que le clergé retrouve *l'esprit véritable* de l'Évangile, c'est-à-dire la doctrine d'égalité et de communauté, et alors, je veux bien aller à confesse. Jusque-là, votre bonne religieuse me paraît une infirme à laquelle sans doute l'État devrait un refuge et des soins : mais au nom de quoi les demanderions-nous pour elle à l'Église? Au nom de la religion du Christ? *L'Église ne croit plus au Christ*. Au nom de la législation? C'est du ressort de l'avocat, et je n'y entends rien. Faire la guerre à des couvents? Mais prenez donc un marteau pour les détruire et nous raisonnerons après.

« Pardonnez-moi, mais croyez bien que je sais apprécier tous ces côtés de la lumière que vous dégagez de son voile avec tant de feu et de puissance.

« GEORGE SAND. »

*
* *

Il ne semble pas que cette correspondance ait amené Michelet et George Sand à se rendre visite, du moins il n'en est fait aucune mention dans le *Journal*. Michelet se trouva d'ailleurs très absorbé, de 1845 à 1848, par la composition du *Peuple*, par celle de l'*Histoire de la Révolution* et par des affaires de cœur qui troublèrent profondément sa vie. C'est seulement en décembre 1849, après son mariage avec Mlle Mialaret, que Michelet rendit pour la première fois visite à George Sand. Il note dans son *Journal*, le jeudi 13 :

« Vu à onze heures Mme Sand. Je prends la liberté de lui recommander les *proverbes héroïques* à jouer dans les campagnes : Bories, etc... La vue de Mme Sand avait augmenté chez moi la douceur de sentir près de moi une femme très pure : je jouissais de sa virginité morale. »

Depuis très longtemps, Michelet était préoccupé de

la nécessité de créer un théâtre populaire, de donner à la nation tout entière des fêtes éducatrices[1]. Nous le voyons par le livre du *Peuple* et par son cours du Collège de France de 1848. Or, George Sand avait, avec *François le Champi*, représenté à l'Odéon le 25 novembre 1849, donné l'exemple d'une pièce de théâtre, non pas sans doute écrite pour le peuple, mais qui mettait en scène le peuple des campagnes. Michelet aurait voulu, comme le dit la note que nous venons de transcrire, que l'on composât pour le peuple des drames héroïques, que l'on mît en scène *les Quatre Sergents de la Rochelle* (Bories et ses compagnons), les héros de la Révolution, ceux de la Pologne, etc.

Il revient sur ce sujet dans la lettre qu'il écrit à George Sand après avoir assisté à la représentation de *François le Champi* :

Paris, le 2 avril 1850.
Banlieue, aux Ternes, rue Villiers, 43.

« Madame,

« Je n'avais pu jusqu'ici voir encore *le Champi*. Ma femme, enceinte et fort souffrante, m'avait retenu ; moi-même, souffrant aussi souvent de la poitrine, je n'avais pu sortir le soir.

« J'ai vu enfin votre chef-d'œuvre, et je suis saisi d'admiration, de reconnaissance. Que vous ayez eu cette action sur un public si blasé, et par des sentiments si doux, sans autre effort de mise en scène, c'est un nouveau

[1] Voyez dans *le Banquet* (réimprimé sous le titre : *Un hiver en Italie*) le chapitre VIII de la seconde partie, *les Fêtes dans l'Avenir* : « Ce sera l'affaire des spectacles de représenter, de perpétuer la tradition, de ressusciter l'histoire. Par un théâtre populaire la France ramènerait au cœur du peuple l'âme de ses anciens héros... Que dans des *libretti* très simples, tous puissent être des acteurs pour la patrie, etc. »

miracle de ce génie devant lequel le siècle doit s'incliner.

« Le théâtre, le vrai théâtre, renouvellera le monde. Et s'il le fait, madame, ce sera par vous. Vous seule avez toutes les langues. Quand vous le voudrez, vous serez entendue du peuple.

« Dans mon cours de 1847-48, que j'ai imprimé, j'exprimais le vœu d'une rénovation morale par le théâtre. Je crois encore que la création d'un théâtre villageois, répandu dans la campagne, serait le moyen le plus puissant pour ramener le peuple dans le véritable esprit national. Des proverbes patriotiques qui, sous une forme très simple, nous remettraient sous les yeux la vie de nos héros (Danton, Hoche, Marceau, Kléber, Desaix, La Tour d'Auvergne, Kosciusko, etc.), de tels proverbes, dis-je, auraient grande action dans les campagnes. Il faudrait que le drame fût très simple, mais aidé d'une notice courte et pleine, qui permît aux acteurs improvisés d'étendre le *libretto* des paroles que leur propre émotion pourraient ajouter; à peu près comme le font les acteurs des petits théâtres italiens.

« Je vous prie d'agréer l'hommage de mon nouveau volume qui commence la Convention. Il a tout au moins l'intérêt d'une grande nouveauté. J'ose dire que c'est la première fois qu'on essaye sérieusement d'écrire cette histoire, jusqu'ici *absolument inconnue*.

« Permettez-moi, madame, de serrer, de baiser cette main délicate et puissante, qui crée sans cesse et soulève des mondes.

« J. MICHELET. »

Le 3 mai, George Sand remerciait Michelet de l'envoi de son volume :

« J'ai bien tardé à vous remercier, monsieur, de votre bon souvenir et de votre beau volume. Mais je voulais le lire avant de vous répondre, et je ne sais pas lire vite. En outre, j'étais malade et je commence seulement à respirer. J'ai été bien attachée et bien saisie par cette

lecture. Vous savez que c'est l'effet que produisent vos ouvrages et que ceux mêmes qui les discutent ne peuvent se soustraire au charme qu'ils exercent. Moi, je ne suis pas de ceux-là, je m'abandonne sans résistance à l'entraînement d'un récit qui a tant de couleur et de vie, et je n'ai pas sur l'histoire de la Révolution un système préparé d'avance pour combattre l'impression du narrateur ému et sincère. J'ai peur d'avoir l'air de vous faire des compliments et je sais que le mérite sincère les souffre peu. Suppléez donc à tout ce que je ne vous dis pas ; ne me regardez pas surtout comme un juge, car je ne sais rien et j'apprends à mesure qu'on enseigne. Mais, si vous sentez quelque sympathie pour mes humbles travaux, comprenez que la mienne ne peut pas vous manquer, et que, pour être moins éclairée, elle n'en est pas moins vive.

« Ce que je puis vous dire sans blesser votre modestie, c'est que vous faites une œuvre bien utile dans le présent, et que vous élevez un monument bien précieux pour l'avenir. C'est aux hommes d'aujourd'hui que la postérité demandera compte de leurs jugements sur cette époque terrible, affreuse et magnifique. Elle pardonnera l'erreur aux acteurs directs d'un drame si passionné ; mais, si la mission des historiens d'aujourd'hui est grande et pénible, elle porte avec elle la consolation de trouver justice plus tard et de faire d'avance cette justice elle-même.

« M'avez-vous pardonné d'avoir eu une migraine affreuse le jour où, pour la première fois, et pas pour la dernière, j'espère bien, j'ai eu l'honneur de vous voir ? J'avais la migraine moralement surtout, j'avais du chagrin. Je vous ai écouté pourtant, et je n'ai rien perdu de ce que vous m'avez dit, mais il me semble que je ne vous ai rien dit de la satisfaction et de la gratitude que me causait votre bonne visite.

« J'attends avec impatience la suite de ces belles pages, et si, par hasard, vous pensez au lecteur en les écrivant, comptez-moi pour un des plus attentifs et des plus fidèles.

« Agréez, monsieur, l'expression de ma sérieuse et pro-

fonde sympathie, et tous mes remerciements pour la bienveillance dont vous m'honorez.

« GEORGE SAND. »

Nohant, le 3 mai.

Un mois plus tard, le 2 juin 1850, George Sand adresse à Michelet, avec un mot d'introduction, un ami de Mazzini, M. Accursi, qui voudrait trouver en France un écrivain disposé à écrire une histoire véridique du siège de Rome de 1849.— Elle savait les liens étroits qui unissaient Michelet aux républicains italiens, son admiration pour Mazzini, son amitié pour Amari, pour Manin.

« Monsieur,

« Un ami de Mazzini, M. Accursi, pour qui j'ai la plus grande estime et la plus parfaite sympathie, désire vous entretenir sur un sujet important, et bien digne de vous occuper. Si vous avez le temps de faire ce qu'il vous propose et de consacrer votre plume éloquente à un rapide travail sur le siège de Rome, vous trouverez chez M. Accursi les renseignements les plus sûrs et l'esprit le plus sérieusement vrai. Veuillez, du moins, l'accueillir avec la bienveillance qu'il mérite à tous égards et me permettre de saisir cette occasion de vous exprimer mes sentiments d'admiration et de dévouement.

« GEORGE SAND. »

Nohant, 2 juin 1850.

Michelet répond :

8 Juin 1850.

« Madame,

« J'ai été heureux de votre écriture, et j'ai *serré* votre lettre. C'est toujours pour moi un grand encouragement. Voici, en deux mots, toute ma situation *intime*. Je vois venir une nouvelle révolution, une grande révolution, celle-ci. Je la voudrais plus solide.

« Et je vois, cette fois encore, cette pauvre France dans l'ignorance absolue de ses précédents. L'affaire avait été fort embrouillée par Thiers, mais cela n'était rien encore. Voici venir Lamartine comme l'inondation de la Loire, qui, par-dessus la bonne terre, met cent pieds de haut, en sable, en limon. Si nous avons encore bientôt un autre improvisateur, qui nous hébète de talent et complète l'obscurité, la France sera à l'état (oserai-je vous dire ma pensée ?) à l'état d'un idiot qui a oublié son nom.

« Cette ignorance absolue, ce bouleversement d'idées, commencé par Thiers, continué par Buchez (hélas !)[1], augmenté par Lamartine, et presque porté au comble, a éclaté dans la *bénédiction des arbres* dits de la liberté, dans les ouvriers-Buchez, dans l'*expédition de Rome*, etc.

« Je brûle de fureur, madame, et je languis de tristesse. Je m'en veux d'être si lent. J'égratigne tous les jours une pauvre petite page. Je me traîne comme une limace.

« Si j'avais vos ailes d'or !

« Je ne pouvais, dans cet état d'esprit, faire la grande et belle chose que demande M. Accursi. Quinet vient d'écrire *la Croisade romaine*. Il écrira *le Siège de Rome*, je le pense, et bien mieux que moi.

« Permettez-moi, madame, de vous serrer et de vous baiser la main, j'en serai plus fort.

« J. Michelet. »

George Sand s'imagina, d'après la lettre de Michelet, qu'il n'avait pas reçu celle où elle le remerciait de son volume sur la Convention. Aussi lui récrit-elle, le 13 juin :

« Je reçois votre bonne lettre, monsieur, et je m'imagine, quoiqu'il n'y eût rien à répondre à ma lettre, que

[1] Buchez, dans son *Histoire parlementaire de la Révolution française*, avait fait une combinaison du catholicisme et du jacobinisme qui révoltait Michelet. Il exerça une certaine influence dans les milieux ouvriers et fut député de Paris à la Constituante.

vous ne l'avez pas reçue, et que le seul billet remis pour vous à M. Accursi vous est parvenu. Ce qui me le fait croire, c'est qu'il y a eu une rafle générale sur ma correspondance il y a environ un mois, et que je reçois de plusieurs endroits différents des reproches sur un silence dont je ne suis pas coupable. Je vous avais écrit pour vous remercier de l'envoi de votre livre et pour vous dire combien il m'avait donné de joie. Ce n'est pas une grande perte que celle de ma lettre, mais je serais désolée que vous me crussiez indifférente à votre œuvre ou ingrate devant un souvenir de vous. Je ne veux pas que vous preniez la peine de me répondre. Je charge M. Accursi de me faire savoir si vous avez reçu cette lettre. C'est peu de chose pour vous, mais, pour moi, ce serait beaucoup que l'apparence d'un tort que mon cœur et ma haute estime désavouent.

« Tout à vous, monsieur,

« George Sand. »

Nohant, le 13 juin 1850.

Michelet répond à ce court billet :

« J'avais reçu la lettre dont Mme Sand m'a honoré. J'en suis heureux et fier. Une telle lettre, c'est la récompense et la couronne. »

Michelet avait annoncé à George Sand une grande révolution. Elle allait se produire, mais dans un sens tout différent de celui qu'il s'imaginait. La réaction inaugurée par l'élection présidentielle du 10 décembre 1848 allait s'aggravant tous les jours. Michelet devait en être une des premières victimes. Le 13 mars 1851, son cours au Collège de France était suspendu. George Sand, qui était à Nohan, lui adressa, dès le 23 mars, un éloquent témoignage de sa sympathie.

« Monsieur,

« Vous emportez, comme professeur, l'admiration, la

reconnaissance et les regrets de tout le monde; je veux joindre mon faible hommage à celui de tous, car votre grande parole a retenti jusque dans ma solitude, et, personnellement, j'ai à vous remercier pour quelques mots qui m'enorgueillissent et me touchent profondément. L'acte insensé qui vous frappe doit, au reste, être pris en bonne part par ceux qui comprennent le mouvement des choses et la loi de l'histoire, qui est, ici comme partout, la loi divine et providentielle. De pareilles impiétés contre la liberté et la vérité sont l'éclatant symptôme de l'agonie des pouvoirs officiels en lutte contre la volonté même de Dieu. Nous l'entendrons, nous la recueillerons, nous la bénirons encore, votre noble parole, et le verbe vivifiant, qui était avant toutes choses, qui a créé le monde, qui s'est incarné depuis le commencement dans les hommes d'élite, est certainement à la veille d'être entendu et compris de toute la terre.

« George Sand. »

Nohant, 20 mars 1851.

Obligé de renoncer à l'enseignement, Michelet entreprend, par la plume, de défendre la cause de la Révolution partout vaincue et traquée. Au lendemain même de la suspension de son cours, il projette d'écrire *la Légende d'Or*, l'histoire des héros et des héroïnes révolutionnaires, et il a recours, comme on l'a vu dans notre premier chapitre, au mazzinien Accursi, que George Sand avait mis en rapport avec lui l'année précédente, à Medici, à Mazzini lui-même. Le siège de Rome ne devait, dans sa pensée, fournir qu'un chapitre de ce livre, où les femmes italiennes étaient destinées à avoir une place d'honneur. Mais il se trouve que, précisément, la seule partie de *la Légende d'Or* italienne que Michelet eut le temps d'achever se rapporte au siege de Rome. Il l'a symbolisé dans l'héroïque et poétique figure de Mameli, à laquelle il consacra des pages d'une exquise

beauté, mais qui ne devaient paraître qu'après sa mort, en 1877, à la suite de la série de portraits intitulés : *les Soldats de la Révolution*, — qu'il commença en mai de cette même année 1851. — Ce qui empêcha l'exécution de *la Légende d'Or*, c'est qu'en juin Michelet en détacha tout ce qui touchait à la Roumanie, à la Pologne et à la Russie, pour en faire les *Légendes démocratiques du Nord*.

Pendant cette année 1851, Michelet n'avait pas cessé de s'occuper de l'œuvre de George Sand. L'auteur des *Romans champêtres* le charmait par la manière à la fois réaliste et idéaliste dont elle savait peindre, dans le livre et sur le théâtre, les mœurs des paysans en même temps que celles de la bourgeoisie.

En janvier 1851, il se faisait lire *Claudie* par sa femme et en était ravi ; puis, en septembre, c'est la *Mare au Diable* et *Molière* [1]. Enfin il reçoit, le 25 novembre, une loge pour la seconde représentation du *Mariage de Victorine*.

Michelet remercie George Sand de la loge par la lettre que voici :

25 novembre 1851.

« Madame,

« Dans l'Orient on ne se présente jamais devant les rois ou reines que les mains chargées de présents.

« Voilà pourquoi je n'ai pas osé vous écrire encore mon

[1] *Molière* est un drame en cinq actes, assez médiocre, joué pour la première fois, à la Gaîté, le 10 mai 1851. George Sand y avait mis en scène la rivalité de Molière avec Baron et sa mort. Elle avait voulu, en écrivant cette pièce, distraire et moraliser le peuple par une étude psychologique plus que par une action dramatique.

admiration, avant de pouvoir vous faire le très léger présent de mes *Légendes de la Démocratie*.

« Vous versez les chefs-d'œuvre à torrents, avec une puissance inexplicable. J'étais tout saisi de *Claudie* ; voilà *Molière*. J'étais encore attendri de *Molière* : voici un nouveau drame. Je reçois à l'instant un billet ; je suppose que c'est à vous que je le dois, et je me hâte de vous remercier, quoique j'aie encore les mains vides. Mes *Légendes* ont paru en feuilleton, elles sont traduites en plusieurs langues, et je ne puis obtenir de mon éditeur de les réimprimer. Je suis sur le point de plaider, pour le forcer à paraître. Il y a là quelque mystère politique. Il semble qu'on ait acheté l'ouvrage pour l'étouffer.

« Ne serait-ce pas de vous aussi que je tiendrais la charmante illustration de vos œuvres, dont on m'envoie les livraisons ?... Les recevoir de vous, ce serait pour moi une véritable gloire, un encouragement dans mes travaux.

« Recevez l'hommage de mon dévouement affectueux et de mon admiration sympathique.

« J. MICHELET. »

« Vous aurez reçu, je pense, la fin de mon cinquième volume[1]. »

*Le Mariage de Victorine* fut joué pour la première fois, le 26 novembre, au Gymnase. Le 28, Michelet, qui avait assisté à la représentation de la veille, écrit à George Sand une lettre où, sous des éloges hyperboliques, se cachait l'expression d'un regret et d'un blâme. Il regrettait que la femme qui, avant 1848 et en 1848, avait un instant paru être l'apôtre de la démocratie sociale, n'écrivît pas pour le peuple des drames héroïques, comme il le lui avait conseillé. Son *Journal* du 28 novembre porte ces mots :

*« J'écris à madame Sand ma pensée au fond sévère. »*

[1] De la *Révolution*.

On va voir que cette sévérité était soigneusement dissimulée sous les éloges.

28 novembre 1851.

« Madame,

« J'ai lu votre nouveau chef-d'œuvre, et je suis charmé d'une observation si parfaite de la nature, d'un tact si juste et si fin, de ces nuances indécises saisies si délicatement.

« Quoique les acteurs soient faibles, tout a été parfaitement senti, et même chaleureusement, de la partie populaire de votre auditoire.

« Cette peinture des mœurs bourgeoises a été sentie du peuple, et beaucoup moins des bourgeois.

« En observant ceci dans la représentation d'hier soir, une réflexion me venait. Me permettez-vous de vous la communiquer? Vous avez le fuseau des fées. Vous filez ce que vous voulez, et tout devient or. Les artistes, qui vous entourent de leur juste admiration, la foule même, stupéfaite de cette puissance inouïe, inépuisable, infatigable comme la nature, tous reçoivent avec bonheur ces fruits abondants de votre génie,

« Moi, j'ai un autre sentiment; c'est un culte que j'ai pour vous.

« Vous êtes absolument mêlée à ma religion de la France. C'est vous partout que je montre à ses insolents ennemis, aux étrangers qui, nourris d'elle et des miettes de sa table, lui contestent la fécondité, prétendent qu'elle est épuisée, et croient n'avoir plus qu'à venir prendre possession de *Byzance*.

« Plus que nulle personne vivante vous êtes le génie de la France, et vous participez plus qu'aucune à ses forces éternelles, à sa féconde et puissante jeunesse qui, selon moi, va grandissant.

« Qu'est-ce donc que je vous demanderai, puisque vous pouvez toute chose?

« Je vous demande de filer plus que l'or, de filer la vie...

« Une vie grande et nouvelle pour la jeune République.

« Ce que vous avez fait déjà pour Molière avec tant de

charme, pourquoi ne le feriez-vous pas pour les héros de la pensée (un Abélard, un Galilée), pour les héros de l'action et les défenseurs de la Cité, pour les hommes de la France révolutionnaire? Sinon les hommes, au moins les mœurs et les caractères de ce temps[1].

« Nourrissez-nous, mère puissante, charmante et féconde nourrice, de la pensée nationale. Donnez à ce bon et grand peuple un aliment fort comme lui. Songez donc que demain il lui faudra sauver le monde!

« J. Michelet. »

En marge :

« Le théâtre est captif aujourd'hui; il sera libre demain. Tous les esprits se préparent à cette transformation *prochaine*, la plus grande qui sera jamais. »

Cinq jours après, Louis-Napoléon faisait son coup d'État, jetait en prison, condamnait à la déportation ou à l'exil quelques-uns des plus chers amis de Michelet et de George Sand.

* * *

Le 2 décembre amena entre les deux grands écrivains de nouvelles dissidences, ou, plutôt, de nouveaux malentendus.

[1] Dans le brouillon de cette lettre (car Michelet faisait des brouillons pour ses moindres billets), cette pensée est développée avec plus d'insistance encore :

« Cette prière, madame, elle est toujours sur mes lèvres. Les temps permettront, sans nul doute, qu'elle puisse être exaucée. Nous connaissons votre bon cœur, aussi bon et chaleureux que votre génie est fécond. Nous savons votre charité et nous avons vu, même avec étonnement, les extrémités intrépides où elle a pu vous porter. Vous avez sur votre visage et dans l'idéalité de vos yeux profonds une auréole visible de la fraternité future.

« Eh bien! faites un don à ce peuple, donnez-lui ce que nos mains laborieuses ne peuvent parvenir à lui rendre. »

Michelet entretenait d'intimes relations avec les républicains de 1848, les membres du Gouvernement provisoire et de la Constituante, qui avaient eu la tâche cruelle de réprimer l'émeute de Juin. Quelles qu'aient été sa pitié pour les insurgés (« *Excidat illa dies* », écrit il dans son journal) et son horreur pour la férocité de la répression, il considérait cette répression comme nécessaire. Chez Mme Sand, au contraire, l'horreur seule avait tout dominé, et sa haine pour Cavaignac l'avait violemment séparée du parti républicain, qui n'était plus à ses yeux qu'un parti de bourgeois égoïstes. Elle devait écrire à Mazzini, le 23 mai 1852 : « Le parti républicain en France est un parti indigne de son principe. » Nous voyons, par son journal de décembre 1851, récemment publié [1], que, tout en réprouvant le coup de force, elle n'a de sympathies vraies que pour « Jacques Bonhomme », trompé par les républicains de 1848. Bien plus, elle semblera un moment disposée à pardonner à Louis-Napoléon son coup d'État, s'il veut profiter du pouvoir pour réaliser les idées socialistes du prisonnier de Ham. Elle avait reçu de lui, en 1844, *l'Extinction du Paupérisme*. Elle avait, en décembre 1848, acclamé sa candidature, par hostilité contre celle de Cavaignac ; elle était devenue l'amie du prince Jérôme Napoléon, et, le 26 janvier 1852, elle écrivait au dictateur :

« Prince, je vous ai toujours regardé comme un génie socialiste, et le 2 décembre, après la stupeur du premier instant, mon premier cri a été : « O Barbès, voilà la souveraineté du but... » Vous qui, pour accomplir de tels événements, avez eu devant les yeux une apparition

[1] Dans le volume *Souvenirs et Idées* (1904).

idéale de justice et de vérité, il importe bien que vous sachiez ceci : c'est que je n'ai pas été seule dans ma religion à accepter votre avènement avec la soumission qu'on doit à la logique de la Providence. »

Je sais que ces paroles avaient pour but d'obtenir, s'il était possible, de Napoléon, non seulement des mesures de clémence, mais une politique de réformes sociales et de liberté : toutefois elles expriment bien le sentiment intime de George Sand, puisqu'elle dit dans son journal que le 2 décembre est le châtiment du parricide de juin, que Napoléon pourrait, avec beaucoup de génie et de probité, sauver la France des orages [1] ; et nous allons voir, par la conversation qu'elle eut le 6 mars 1852, avec Michelet, qu'elle trouvait la dictature napoléonienne aussi légitime qu'une dictature jacobine.

George Sand habitait alors, 3, rue Racine, avec le graveur Manceau, un petit appartement dont elle vante, dans son journal, le modeste confort et la propreté, mais que Michelet, qui avait l'horreur du tabac, qualifiait de « bouge enfumé ». Elle venait de faire jouer au Gymnase, le 3 mars, avec un éclatant insuccès, une fantaisie imitée de la comédie italienne, qui contrastait par sa légèreté avec la gravité des circonstances : les *Vacances de Pandolphe*. Elle avait envoyé des billets à Michelet avec la lettre suivante.

Vendredi soir.

« Cher monsieur, depuis que je suis ici, je désire vous voir, vous remercier de vos bonnes lettres et parler avec

[1] On trouvera des renseignements très précis sur cette attitude de George Sand après décembre dans le livre de M. Albert Le Roy : *George Sand et ses Amis*. Pour la vie de George Sand en général, voir sa biographie par Wladimir Karenine.

vous de tout ce qui s'est passé ; mais j'ai été assez gravement malade, et, maintenant que je vais mieux, je suis forcé de courir et de m'agiter. Voulez-vous accepter pour madame Michelet et pour vous une loge pour mardi prochain ? On joue une nouvelle pièce de moi, une comédie très gaie que j'ai faite avec la mort dans l'âme et une maladie de foie par-dessus le marché, en songeant à ces bouffons du XVI<sup>e</sup> siècle qui mouraient du spleen en essayant de faire rire le public.

« Répondez-moi un mot, rue Racine, 3, et dites-moi à quelle heure on peut vous voir sans vous déranger ? J'irai aussitôt que j'aurai un jour à moi, après ma pièce.

« Mille compliments de cœur et de haute estime.

« GEORGE SAND. »

Michelet écrivit le 6 mars à George Sand :

6 mars 1852 [1].

« Madame,

« J'aurais voulu hier (nous aurions voulu, moi et mon gendre, l'auteur de la *Foi nouvelle*) vous serrer la main affectueusement et vous dire tout le plaisir que nous faisait votre charmant Watteau. Qu'importe une sotte cabale ?...

« A certains endroits, tout ce qui vous manquait, c'était un grand acteur (par exemple, lorsque Gilles est hébété de chagrin). Il eût fallu là, non cet agréable acteur, mais le vrai Gilles, *Gilles le Grand*, dont Watteau nous a laissé l'immortel portrait, qu'on a exposé, il y a quelques années [2].

« Me permettez-vous d'aller vous voir demain samedi de bonne heure, un peu avant midi, si ce n'est pas trop matin ? J'ai hâte de m'informer de votre santé.

« Recevez mes hommages et ceux de ma femme et de ma fille.

« J. MICHELET. »

[1] Cette date est erronée : la lettre est du vendredi 5 mars, car le lendemain samedi était le 6.

[2] On peut le voir aujourd'hui au Louvre, salle Lacaze.

Cette visite du samedi 6 mars, Michelet la raconte en son *Journal* :

« Un hasard providentiel [1] me conduisit hier chez cette illustre et infortunée personne qui nourrit toute la terre de sa production rapide, de sa fécondité charmante, de sa belle imagination, de son trop facile cœur. Elle n'était pas trop froissée de sa chute [2]. Heureusement ? Malheureusement ? Elle ne sentait pas ce qu'il y a de vrai et de sérieux dans cette trop dure critique. Elle affectait de croire et dire : « Je suis chose légère et vole à tout sujet » (*sic*). La Fontaine a pu le dire. Une femme ne peut jamais le dire. Une femme est chose sacrée.

« Je le sentis vivement en approchant d'elle, par le violent contraste de cette vie de hasard avec la solidité de mon foyer, la pureté incomparable de mon intérieur, de ma maisonnette qui est une église [3].

« Sans doute la production se ranime par étincelles au souffle de l'aventure ; seulement, elle est fortuite, elle n'arrive pas par degrés légitimes, comme les vrais fruits de la nature.

« Dans une vie assise, au contraire, la production sort naturellement et régulierement du travail, de la maturité progressive, et, comme elle ressemble a la nature par son développement, elle en a la fécondité.

« Ce contraste me fit mieux sentir tout ce que je puise de vie vraie, de rafraîchissement d'esprit et, partant, de fécondité, dans le contact habituel de cette sainteté charmante ; il me suffit, dans mes plus grands ébranlements, pour me retrouver moi-même, de regarder mon bon génie qui travaille près du foyer.

« Je trouvai Mme Sand toujours imposante et simple,

[1] Nous ignorons ce que fut ce hasard, alors que Michelet avait annoncé dès la veille sa visite à George Sand.

[2] La chute des *Vacances de Pandolphe*.

[3] La petite maison des Ternes qu'il habitait depuis son second mariage. Mme Michelet l'a décrite dans le volume, qu'elle a laissé inachevé, et qui vient de paraître : *les Chats*, dont nous avons parlé plus haut.

toujours bonne, ce qui fait beaucoup pardonner. Toutefois, on ne lui sait pas gré de cette bonté. Pourquoi ? parce qu'elle tient en partie à une sorte de qualité sceptique d'accepter tout, d'aimer tout.

« Je suis si naturellement contraire à cet état d'esprit que tout mon cœur s'insurgea et j'éprouvai le besoin de confesser ma foi. Elle-même m'en donnait occasion et m'y invitait. Elle ne cachait pas beaucoup qu'entre les vainqueurs et les vaincus du jour elle sentait *peu la différence*, les uns et les autres disant : « La fin justifie les moyens. »

« Et la justice, madame ? n'est-ce rien entre les deux causes ?

« Je replaçai la question sur le terrain solide du juste et du droit. Non, la fin ne justifie pas les moyens ; mais rien n'a droit que le droit. Le *droit seul peut employer légitimement les moyens de la force*, seul appliquer les sévérités de la justice. ».

*
* *

Trois mois après, Michelet, destitué de ses fonctions de professeur au Collège de France et de chef de section aux Archives, partait, le 12 juin, pour Nantes. Il n'en revenait en 1853 que pour aller passer l'hiver en Italie, afin d'y réparer sa santé ruinée. En août 1854, il s'installait dans l'appartement de la rue de l'Ouest (plus tard rue d'Assas) où il devait habiter jusqu'à sa mort.

Jusqu'au mois d'août ou septembre 1855, les relations épistolaires entre Michelet et George Sand avaient cessé ; celle-ci ignorait si bien les vicissitudes de l'existence de Michelet qu'elle continuait à lui envoyer à Nantes les livraisons de l'édition illustrée de ses œuvres. La correspondance reprend à partir de 1855 et dure jusqu'en 1862. Elle a un caractère presque exclusivement littéraire et se compose de lettres de

remerciements et de réponses à ces remerciements. — Comme ces lettres n'ont besoin d'aucun commentaire, nous nous contentons de les publier à la suite les unes des autres avec quelques notes explicatives.

### J. Michelet a George Sand

Paris, rue de l'Ouest, 44 [1].

« Madame,

« Je reçois, par la voie de Nantes, deux numéros de vos œuvres complètes, et je me fais le bonheur (l'illusion ?) de les recevoir de votre main. Vous a-t-on envoyé exactement la *Renaissance* et la *Réforme ?* Je le pense. Malgré mes voyages et mon malheur de famille [2], je l'avais bien recommandé.

« Tendre respect.

« J. Michelet. »

### George Sand a J. Michelet

« Cher monsieur, je ne comprends rien aux deux numéros de mes œuvres completes vous arrivant par la voie de Nantes. Vous auriez dû recevoir depuis longtemps toute la collection illustrée, car je vous avais porté en tête de la liste remise par moi au libraire. Je vais lui écrire pour qu'il se conforme à mon premier avis. C'est une bien vilaine édition, quoique meilleure que toutes celles de cet affreux format dit à *quatre sous*, gravures détestables écrasant et dénaturant de tres jolis dessins

[1] Sans date ; mais, d'apres la reponse de George Sand, qui suit, cette lettre est d'octobre 1855.

[2] Michelet avait séjourné en Italie de novembre 1853 a juin 1854 et était allé en Hollande du 6 au 16 juillet 1855. Sa fille, Adele Dumesnil, était morte pendant cette derniere absence, le 15 juillet. *La Renaissance* avait paru le 1er fevrier et *la Réforme* le 2 juillet 1855.

fournis par les artistes ; mais, en vous faisant cet envoi, je ne songeais qu'à vous témoigner, par un souvenir quelconque, ma gratitude, ma sympathie et mon admiration.

« GEORGE SAND. »

Nohant, 14 octobre 1855.

« J'ai reçu tous les beaux livres que vous avez bien voulu me faire envoyer. Ils sont de ceux qui relèvent le cœur et l'esprit, et que l'on relit plus d'une fois en sa vie. Je vous ai nommé dans la conclusion d'un gros livre qui vient de paraître : *Histoire de ma Vie*, et je vous ai placé parmi ce petit nombre de contemporains dont l'action soutient l'âme en dépit de tout ce qui la trouble et l'effraie d'autre part [1].

« J'ai su le malheur qui vous avait frappé et je l'ai bien compris, étant accablée en même temps par une douleur analogue (la mort de sa petite-fille). »

J. MICHELET A GEORGE SAND [2]

« Madame,

« Je sens vivement vos encouragements et suis fort ému de votre bonne lettre.

« Soyez tranquille, je ne céderai pas au sort, et j'irai, j'irai, malgré la persécution de nos ennemis, de nos amis et du public.

« Celle du public, c'est sa parfaite indifférence à la vérité. Qu'une chose soit faite et forgée trois fois, trempée au Styx, comme le *Marnix* de Quinet, ou que ce soit telle fade improvisation soi-disant historique, c'est la même chose. Je me trompe. L'œuvre sérieuse a tort. Un libraire

[1] On lit, en effet, dans l'*Histoire de ma Vie*, IV, 483 : « Vous aussi, Henri Martin, Edgar Quinet, Michelet, vous élevez nos cœurs, dès que vous placez les faits de l'histoire sous nos yeux. Vous ne touchez point au passé sans nous faire embrasser des pensées qui doivent nous guider dans l'avenir. »

[2] Sans date. — Cette lettre est probablement d'octobre 1855.

disait à un illustre anatomiste de mes amis qui lui donnait un livre : *Surtout, point d'idée nouvelle ! et point d'idée !*

« Nos ennemis nous persécutent, et c'est tout simple. Les prêtres ont présidé au jugement d'Erdan pour *la France mystique*[1], siégé à l'audience et surveillé les magistrats.

« Pendant ce temps, tel républicain, que j'aime et honore, caresse le christianisme, et lui offre la planche du *Vicaire Savoyard*, celle qui a tourné pour la révolution et nous a jetés à l'eau.

« Jean Reynaud, mon ami, et le meilleur des hommes, accorde à nos ennemis cette chose énorme que leur christianisme *a épuisé l'idée de Dieu*, tandis qu'ils n'en ont vu ni l'une ni l'autre face, ni l'histoire, ni le monde, ni la nature, ni la providence. Le moyen âge a entièrement méprisé Dieu *le père*.

« Voilà, madame, la persécution de cet âge, c'est que nos amis sont *si bons* qu'ils aiment autant nos ennemis.

« Et cependant il est impossible d'oublier ceux-ci, lorsqu'ils s'arrangent tout doucement pour étouffer, asphyxier à petit bruit ce qui reste de vivants. Après la destitution des dix mille maîtres d'écoles commence celle des professeurs. A Châteauroux, M. Paul Lucas vient d'être destitué, *pour ne pas faire ses pâques*. Il a une femme et un enfant de quatre mois. Les voilà pour mourir de faim, à l'entrée de l'hiver ; c'est ce qu'on a calculé pour amener le jeune homme à une lâcheté. Dans le département où l'on doit vous bénir pour tant de causes, si vous saviez, madame, quelque position, tant humble fût-elle, secrétaire, comptable, commis, n'importe, je vous prierais de penser à lui. Je ne le connais que par son malheur, par sa franchise d'opinion, par son talent d'écrire. Il paraît très honnête, loyal et prêt à tous les sacrifices.

« Hommages affectueux.

« J. MICHELET. »

[1] *La France Mistique* (sic). *Tableau des excentricités religieuses de ce tems* (Paris, Coulon-Pineau, 2 vol. in-8°, 1855) fit condamner son auteur à l'amende et à la prison pour outrage à la morale religieuse, bien que le livre soit dirigé contre les fantaisies mystiques bien plus que contre le catholicisme.

J. Michelet à George Sand

Montreux (c. de Vaud), 2 août 1856.

« Madame,

« Vous avez l'indulgence infinie du génie, et vous accordez à *l'Oiseau* [1] bien plus qu'il ne prétendait.

« Personne plus que l'auteur ne sent tout ce qui lui manque, la sérénité de la force surtout et la splendeur de lumière que possède un seul écrivain du temps, que je ne nommerai pas.

« Recevez l'hommage de mon affectueuse gratitude.

« J. Michelet. »

« Je vous remercie spécialement de la manière simple et touchante dont vous avez parlé de la collaboratrice. »

George Sand à J. Michelet

« Monsieur,

« Je n'ai pas voulu, cette fois, vous remercier de l'envoi de votre livre avant de l'avoir lu, car, en remettant toujours l'occasion de vous parler de ces beaux volumes que vous voulez bien penser à m'envoyer, je manque ou retarde le plaisir de vous en dire mon sentiment. Ce qui peut le résumer, c'est surtout de vous crier : « Courage ! » Non pas que l'on craigne de vous en voir manquer, mais

[1] L'*Oiseau* parut le 7 mars 1856, en même temps que *les Guerres de Religion*, pour l'envoi desquelles George Sand remercie Michelet dans la lettre suivante. George Sand consacra un article à l'*Oiseau* dans la *Presse* du 25 juillet 1856. La lettre de Michelet est un remerciement pour cet article qui a été réimprimé dans le volume de George Sand : *Autour de la Table*, p. 61. Tout en critiquant les « élans vagues et les définitions obscures » qui se trouvent dans l'*Oiseau*, G. Sand faisait ressortir les beautés poétiques de ce livre sorti de la collaboration d'un « poète et d'une femme ».

parce que l'on se sent soi-même rajeuni et fortifié par vous, par tous ces grands pas qu'on vous voit faire si vaillamment dans le monde de la foi ; par cette fraîcheur de volonté, cette jeunesse de sentiment, cette émotion toujours ardente qui se communiquent à ceux qui vous lisent et qui leur rendent l'espoir et la charité.

« Je suis bien heureuse de me trouver d'accord avec vous, non seulement sur tout, mais encore sur des sympathies particulières. J'ai dit cent fois : « Mais pourquoi donc si peu de gloire chez nous à d'Aubigné, une des plus grandes figures de l'histoire ? » Il m'a pris souvent envie d'en faire le personnage d'un roman historique, mais il est si beau, tel qu'il est, que le roman le gâterait.

« Il me semblait, comme à vous, que le vilain drame de la Ligue n'était ni français, ni populaire. Vous m'avez fait du bien en me le prouvant d'une manière absolue. J'ai osé dire que votre style me semblait quelquefois obscur. Cette fois, je le trouve à l'abri de ce reproche. Il restera original, je dirai même singulier, et puis, quand on y pense bien, on se reproche d'avoir hésité à dire que cette singularité n'était pas une beauté. Elle serait défaut chez un autre. Chez vous, elle est l'expression d'une individualité si belle qu'elle ne peut pas n'être pas belle [1].

« Voyez, je me confesse, pour que vous sachiez bien que je ne suis pas une *flatteuse*, que je vous dis strictement ce que je pense, a savoir que je vous admire, vous estime et vous aime infiniment.

« George Sand. »

26 janvier 1856 [*lisez :* 1857].

J. Michelet a George Sand

« Madame,

« Une ophtalmie, que l'hiver m'avait infligée, m'a privé

[1] Michelet a souligné tout ce paragraphe et mis en note : « Critique, conseil, garder mes défauts. »

de vous remercier plus tôt. J'avais besoin pourtant de vous dire combien vos lettres me soutiennent et m'encouragent,

« Toute parole qui tombe de votre plume, c'est l'immortalité.

« Il ne me faut pas moins pour traverser les ronces de cet affreux XVII[e] siècle, grandiose désert, où la subsistance morale et matérielle va tarissant, où la nature finit par ne plus nourrir l'homme, ou la terre épuisée manque sous lui.

« L'historien aussi y succomberait, madame, sans de glorieuses sympathies qui le soulèvent, et lui perpétuent son délai.

« Je vous salue du cœur et vous remercie.

« J. MICHELET. »

7 mars 1857.

J. MICHELET A GEORGE SAND[1]

Paris, 31 octobre 1857.

« Madame,

« Votre si belle lettre, à laquelle j'aurais dû répondre plus tôt, ne m'a pas quitté un seul jour.

« Elle est restée là, devant moi, et elle m'a donné un courage... lequel ?... devinez-le... celui de ne pas me corriger de mes défauts.

« Je les connais et je les sens. Mais je crois qu'ils font tellement partie de ma nature et de mon style, qu'en les perdant, je perdrais tout.

« Je vous adresse encore et vous prie d'agréer un livre[2], où, tel quel, qualités et défauts, je suis tout entier, plus peut-être que je ne l'ai été nulle part. Et cependant je l'ai moins fait que rédigé, profitant des

[1] Cette lettre est une réponse plus précise à la lettre du 26 janvier, à laquelle Michelet avait cependant déjà répondu le 7 mars.

[2] L'*Insecte*.

faits et des observations recueillies (*sic*) par ma femme, de ses idées. Je n'y suis guère que pour la forme.

« C'est donc le livre d'une femme que je vous offre. Recevez cet hommage de deux personnes qui, non seulement vous admirent (cela leur est commun avec tout le monde), mais vous admirent de cœur et vous sont tendrement dévouées.

« J. MICHELET. »

### GEORGE SAND A J. MICHELET

« Je suis heureux, monsieur, de votre généreux et constant souvenir. Je vais lire *l'Insecte*[1] avec un grand intérêt et un grand bonheur, j'en suis certain. Nous avons dévoré *Henri IV et Richelieu*. Je vous ai trouvé *dur* pour ce dernier ; mais, qu'on se dispute intérieurement avec vous ou que l'on vous cède sans résistance (ce qui arrive le plus souvent), on est avide d'avoir la suite, et on est là dans un drame palpitant qui paraît tout nouveau et dont on attend l'acte suivant avec l'impatience de la fièvre. Remerciez pour moi Mme Michelet, non seulement de la bienveillance qu'elle m'accorde, mais encore, et surtout, de la nouvelle vie qu'elle donne à une âme comme la vôtre, déjà si vivante et si vaste. Croyez bien tous deux que vous n'avez pas de lecteur plus attentif, plus charmé et plus dévoué que moi.

« GEORGE SAND. »

Nohant, 9 novembre 1857.

### J. MICHELET A GEORGE SAND

1er décembre 1858.

« Madame,

« Absent toute l'année de Paris, et menant une vie errante pour la santé de ma femme, j'ai appris avec

[1] *Henri IV et Richelieu* avait paru le 27 mai ; *l'Insecte*, le 14 octobre 1857.

beaucoup de peine que la vôtre avait été altérée. Vivez, madame, vous êtes l'une des deux ou trois personnes auxquelles tient encore la gloire de la France.

« Vous de moins, combien elle serait diminuée, et découronnée !

« Dans le petit livre de *l'Amour* [1], que vous avez dû recevoir, quelles que soient nos différences sur tels et tels points, j'ai eu l'heureuse occasion d'exprimer mon admiration pour votre génie [2].

« Mais je n'ai pas assez dit combien je suis touché d'un mérite moins célébré, et si grand ! votre bonté, l'excellence de votre cœur.

« Le mien vous est très dévoué.

« J. Michelet. »

« J'adresse surtout ce petit livre à monsieur votre fils, qui, je crois, n'est pas marié encore. »

George Sand a J. Michelet

« Monsieur,

« Des malades et des morts, hélas ! ont pris ma vie, depuis quelque temps. Je n'ai pu encore lire. Je reprends mes occupations bien arriérées, et je vais commencer par vous. Permettez-moi d'abord de vous remercier de ce que vous me dites de bon et d'affectueux et de l'envoi de ce livre que, d'avance, je sais être beau et bon, comme tout ce que vous écrivez et tout ce que vous pensez.

« George Sand. »

Nohant, le 26 décembre 1858.

[1] *L'Amour* avait paru le 18 novembre 1858.

[2] Michelet a écrit dans la préface de *l'Amour*, p. 16 : « Le plus grand prosateur du siècle est une femme, Mme Sand. »

GEORGE SAND A J. MICHELET [1]

Nohant, 14 février 1861.

« Quel beau livre, monsieur [2] ! C'est un des plus beaux que vous ayez faits, assurément, et qu'on ait faits de notre temps ! Vous êtes un rare et vaste esprit, et chaque tentative nouvelle dans l'histoire de la vie planétaire marque en vous une recrudescence de travail, d'émotion et de puissance. Avec une franchise qui est un hommage de plus rendu à votre génie, je dois vous dire que mon impression a fait beaucoup de réserves quand j'ai lu *la Femme* et *l'Amour*. Mon sentiment est autre sur ce grand point de départ. Mais je n'ai pas voulu en écrire la critique et je ne veux pas vous la faire. Vous êtes de ces forces à tant d'égards bienfaisantes et civilisatrices qu'à moins d'être critique par état, et forcé par conséquent de tout dire, on aime mieux laisser le témoignage public et privé de l'admiration sans restriction pénible et inutile. Si j'indique à vous seul cette restriction intérieure, c'est pour rester vraie et pour m'abandonner mieux à l'admiration sans bornes qu'à tant d'autres égards vous me semblez mériter.

« Il vous reste deux beaux livres à faire et que vous êtes, je le parierais, en train de préparer : *la Minéralogie*, la vie chimique et physique du globe, source des plus beaux aperçus, monde mystérieux et admirable où l'électricité fait la fonction de révélateur par excellence, et *la Botanique*, où l'électricité joue le même rôle et où votre

[1] Michelet a écrit en tête de cette lettre : « Mme Sand me conseille minéralogie, botanique..., électricité pour *bouquet*. »

[2] Il s'agit de *la Mer*. — Le 20 janvier 1861, George Sand écrivait à ses amis Périgois :

« Lisez-vous *la Mer* de M. Michelet ? c'est très beau, avec les défauts que vous lui savez, incapable qu'il est de toucher à la femme sans lui relever les cottes par dessus la tête ; mais dans cet ouvrage-ci, les qualités l'emportent ; dans le commencement, il y a un vaste et magnifique sentiment, de la grandeur, de la couleur et de la vie... » (*Correspondance de George Sand*, t. IV, p. 227.)

sentiment de poète et de grand artiste trouvera, *sans métaphore*, le bouquet de ses jouissances. Vous savez toutes choses : dites tout ce que vous savez, afin que les aveugles de ce monde apprennent à voir, à comprendre et à aimer ce paradis terrestre, cette adorable Cybèle dont leur malice et leur bêtise ont fait un enfer.

« Je vais à Hyères ou dans les environs, revoir la mer, votre grande amie. Je pars demain, l'esprit tout rempli de ces grands tableaux pour lesquels vous avez fait le tour de force de ne pas rapetisser la nature. Tout est là, je crois. Le peintre peut poétiser un petit sujet ; mais quand on s'attaque à l'immensité, il faut être vous.

« Agréez mille dévoués hommages de cœur.

« George Sand. »

J. Michelet a George Sand

« Madame,

« Une lettre de vous est une couronne. Donc, me voici payé du livre de *la Mer*, consolé des attaques ; quant aux éloges, aucun n'ajouterait.

« Affectueux respect. Mille vœux !

« J. Michelet. »

17 février 1861.

George Sand a J. Michelet

« Monsieur, votre grand esprit sert également l'humanité, la cause de Dieu dans l'homme et celle de l'homme devant Dieu. Vous êtes la preuve qu'il a pardonné l'exécrable moyen âge, puisque la race humaine peut encore donner des hommes de cœur et de génie comme vous. Cette lecture de *la Sorcière* rend malade. L'indignation et l'horreur empêchent de dormir. Mais c'est l'œuvre d'un mâle courage, et vous donnez au monde des hypocrites des leçons dont l'histoire vous tiendra compte. Honneur à votre bravoure et à votre force qui semblent augmen-

ter après tant de fatigues et de travaux. Agréez les plus sincères respects[1].

« GEORGE SAND »

Nohant, 1er décembre 1862.

*
* *

Je n'ai point eu connaissance de lettres postérieures à cette date. Bien que la sympathie, on vient de le voir, ait été croissant avec les années entre Michelet et George Sand, ces deux grands esprits ne se sont jamais tout à fait bien compris. Il y avait certaines incompatibilités entre eux, — entre leurs caractères comme entre leurs idées. — Mais il y avait aussi entre eux, outre la parenté du génie, issu chez l'un comme chez l'autre, de la tradition du XVIIIe siècle, un lien moral très fort : tous deux avaient l'amour du peuple et une profonde bonté.

[1] La *Sorcière* fut mise en vente le 7 novembre. La première édition parut chez Dentu et la seconde à Bruxelles, chez Lacroix, parce que le parquet de Paris menaçait les libraires de poursuites. Michelet écrit dans son journal du 8 novembre qu'il a proclamé dans la *Sorcière* « la mort provisoire du Christianisme... Plusieurs côtés de l'esprit chrétien renaîtront. En attendant, il faut qu'il meure et qu'il expie. »



# TABLE DES MATIÈRES



EVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY



